

Voyage autour du monde (Charles-Avila Wilson)

Charles-Avila Wilson

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

Montréal — Chicago — Grand Canyon — Los Angeles — Pasadena — Santa-Barbara — San-Francisco. — Honolulu.

4 octobre 1920 — Il est 10 heures au cadran de la gare Windsor. Le timbre a sonné le départ du grand express de Montréal-Chicago — Soo train. À la grille, le contrôleur des billets invite, d'une voix de stentor, les voyageurs à monter en voiture. Il n'y a plus à tarder : il faut partir. Encore une bonne poignée de main à briser les doigts, encore une étreinte des parents et des amis qui sont venus saluer notre départ pour ce voyage si long, si lointain et en apparence si rempli de dangers, de difficultés : « Prenez, bien soin de votre santé ; pas d'extravagances ; pas d'imprudences. Pensez à nous ; écrivez-nous souvent et longuement. Nous ne vous oublierons pas. Heureux retour ». Braves cœurs !

C'est sous le coup d'une vive émotion, le cœur un peu serré, que nous sautons à bord. Nous nous installons pour la nuit dans notre compartiment, le N 13 du wagon qui lui-même porte le N 293. Avis aux superstitieux. J'ai pour compagnon, ma femme, la plus infatigable, la plus audacieuse voyageuse qui soit au monde.

5 octobre — Nous nous éveillons à Toronto. Dans l'après-midi, nous franchissons la frontière américaine par le tunnel de la rivière Sainte-Claire. Le rapide file à toute vapeur à travers un paysage monotone et traverse une plaine marécageuse dont les eaux s'écoulent paresseusement dans Battle Creek.

Nous entrons en gare de Chicago à dix heures du soir. Pour qui a vu New-York, Boston, Montréal, Washington et autres grandes villes américaines, la Reine de l'ouest n'offre rien de bien nouveau ; c'est du déjà vu : fumée, tapage, avenues congestionnées par la circulation. Nous fuyons le centre de la ville et courons vers ses quarante-cinq milles de parcs et de jardins fleuris où nous passons agréablement la journée.

6 octobre — À 7 heures 35 p.m., départ pour le Grand Canyon, Arizona. Nous traversons l'Illinois, le Kansas, l'Oklahoma, le New-Mexico. Du blé, du blé, du maïs, du maïs, de la luzerne, des troupeaux, des fermes prospères. Deux jours et trois nuits de chemin de fer et nous atteignons le Grand Désert. Triste contrée de rochers, de ravins, de plaines sablonneuses, de végétation rabougrie ; un pays de mines et de pétrole.

« Grand Canyon ! Hôtel El-Tovar ! » annonce le conducteur du train. Nous arrivons enfin.

En deux minutes nous sommes au bord de l'effroyable précipice.

Quel cataclysme a ouvert ce plateau à huit mille pieds au-dessus de la mer et creusé ce sillon cyclopéen de deux cents milles de longueur par dix milles de largeur et six mille pieds de profondeur ? Du fond de cet abîme surgissent des pics, des chaînes de montagnes dont les cimes ne dépassent pas les bords. Ces montagnes ont tous les aspects imaginables, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel qui chatoient aux caprices infinis de la lumière. Des formes vagues, indécises, colossales, de châteaux, de cathédrales, d'amphithéâtres, de colisées, de forteresses, de bastions, de portiques, de mausolées, de stadiums, de pyramides, d'obélisques,

de contreforts, de ravins, de grottes qui ont dû être habitées par des dinosauriens et des mastodontes, se dressent dans cette gorge titanique au fond de laquelle coule, comme un mince filet d'argent, la rivière Colorado, large de mille pieds pourtant. Sur ses rives se dessinent des hôtelleries, des campements, des clubhouses et autres établissements de sport et d'amusement.

Attirés, captivés par le pittoresque aspect et l'effarante splendeur de cette tranchée des géants, l'œil fixement tendu vers la profondeur du précipice que le ciel si pur de l'Arizona couvre de sa voûte azurée, nous suivons les caravanes d'explorateurs qui cheminent en lentes et sinueuses théories, comme des expéditions de fourmis défilant à la queue-leu-leu. À certains endroits, l'effroyable gorge porte, en bordure de ses parois les plus saillantes, des remparts de cailloux cimentés de deux à trois pieds de hauteur : petits postes d'observation fort achalandés par ceux qui ne craignent pas le vertige car, voyez-vous, il y a là six mille pieds d'abîme coupé droit à pic sous vos yeux.

Cela n'empêche cependant pas les imprudences et les folies. Pendant que nous observions les effets du soleil couchant sur ce cataclysme fantastique, deux fous à lier, Rube et Tom, comme ils s'interpellent l'un l'autre, sont allés inscrire leur nom ou autre bêtise — c'est le mot — sur la pointe avancée d'une arête surplombant l'abîme et dont la forme particulière lui a valu le nom de navire de guerre (battleship).

Ils portaient le chapeau mexicain, la chemise rouge, le pantalon kaki et la botte du trailer. S'accrochant aux protubérances de la roche, aux racines de sapins rabougris, aux troncs rachitiques, ils descendaient ainsi aux flancs de l'escarpement à deux ou trois cents pieds. À certains moments, deux lignes à peine les sépa-

raient de l'abîme et de la mort. Ils dirigeaient leur stupide démarche vers la pointe aiguë du battleship sur laquelle ils avaient planté un drapeau blanc, un mouchoir, quelques jours auparavant.

Ce mouchoir-drapeau a une histoire. Elle m'a été racontée par le chauffeur qui nous promenait à une vitesse de plus de trente milles à l'heure, autour de ce gouffre sans clôture, sans garde-fous, sans protection aucune. À certains endroits, l'auto passait à deux pieds du bord ; un faux mouvement et… je n'écrirais pas ce soir.

Une dame qui, pour cause, avait ses nerfs plus que tous, rappela le chauffeur à la raison. « Les journaux ont rapporté dernièrement, » dit-elle, « le cas d'une automobile qui a dévié de cette route-ci et fait le plongeon dans l'abîme avec tous ses occupants. » Il répondit cyniquement : « Ce n'est certainement pas moi qui conduisais cette auto, madame. » « D'accord, imbécile ! », avons-nous riposté en chœur.

Voici l'histoire du mouchoir que j'allais oublier.

Les garçons et presque tous les employés des services de l'hôtel El-Tovar sont des Japonais de Manille et n'aiment pas les Américains, depuis la prise des Philippines surtout. Il y a quelque temps, les petits nippons, pour ne pas rester en arrière des hauts faits et des prouesses des employés américains de l'hôtel, hissèrent, au péril de leur vie, leur drapeau national à la proue du battleship. Il n'en fallut pas plus pour allumer la guerre, surtout par ces temps-ci où les États-Unis et le Japon se surveillent de près. L'incident s'est vidé à coups de révolvers. Heureusement, des esprits plus calmes sont intervenus et la paix s'est rétablie

sans l'intervention de la Société des Nations. Rube et son copain sont allés descendre le drapeau du Soleil Levant et l'ont remplacé par le drapeau blanc de la concorde, à la plus haute branche d'un sapin de quelques pieds de hauteur, qui sert de beaupré à ce battleship de roc mal ébauché.

Sous leurs pieds, des pierres se détachaient et roulaient avec fracas dans le gouffre. Je ne pus soutenir ce spectacle terrifiant et je reculai de quelques pas pour ne plus voir.

Pour comble, une mère anglaise ou américaine laissait son enfant, une petite fille de deux ou trois ans, jouer sur le mur de revêtement d'à peine un pied de largeur. Comme nous lui faisions remarquer le danger terrible que courait son enfant, elle répondit, fière : « Oh ! I know her, she won't fall. » Du coup je m'enfuis et je choisis un poste où apparemment il y avait moins de téméraires observateurs.

Je voudrais m'attarder davantage à contempler cette merveille, mais il faut partir pour la Californie si nous voulons prendre le steamer le 16, à San-Francisco, pour Hawaï et le Japon.

Loin, loin, à l'horizon, se dresse le pic du mont San-Francisco, à quatorze mille pieds d'altitude. Nous sommes encore dans la région de la végétation rabougrie : cactus, aloès, brousse, ronces, sables, cailloux, torrents desséchés, rivières à sec, sur les fonds desquels trottent les Mexicains, les sauvages, les métis, à dos de mules et de bourriquets. Hier, nous avons traversé les réserves des Navajos, des Hopis, des Supais qui habitent des maisons en brique de terre crue. Assez jolis, doux et civilisés, ils vivent cependant à la mode indienne.

La route du chemin de fer Santa-Fé conduit au sud, à quelques cents milles de la frontière du Mexique. Deux jours et deux nuits durant, nous traversons un désert ininterrompu, aussi aride que le Sahara, avec cette différence que le sable, moins fin et moins léger, est plus réfractaire à l'action du vent ; de petits arbustes de deux à trois pieds de hauteur croissent ça et là par touffes et retiennent les dunes de silicate qui ondulent sous le vent. À l'époque des grandes pluies, les torrents ravagent les voies ferrées ; par bonheur, il pleut rarement. Les postes de ravitaillement, les gares, les mines s'approvisionnent d'eau par des trains-réservoirs. On tire l'eau de puits artésiens très profonds.

Les gares sont magnifiques ; les buffets, excellents, bien aménagés, bien approvisionnés. Tout le réseau ferroviaire du Santa-Fé est régi par le système Harvey : wagons-buffets, à la carte et à table d'hôte.

Sur le train, on cause politique ; c'est l'opinion admise, partagée par tout le monde que Harding va l'emporter par une immense majorité. La joute de baseball pour le championnat du monde passe toutefois avant la politique. On cause aussi whisky et prohibition. Même lorsqu'on traverse les États ultra-prohibitionnistes, comme le Kansas et l'Iowa, on sent que chacun a sa petite provision. L'hypocrisie, comme la contrebande, a ses compartiments secrets… jusque sur les chemins de fer. Vivant à Montréal, j'étais à leurs yeux le plus heureux des mortels.

10 octobre — Nous arrivons à Los Angeles après avoir franchi les quatre-vingts milles qui séparent cette ville de San-Bernardino. Nous voici en plein climat des tropiques, sous le ciel diaphane et chaud de la Californie. Des vergers de citronniers, d'orangers, de pruniers, des vignobles se déploient à perte de vue, symétri-

quement ordonnés. On se croit transporté en France, en Italie, en Espagne, en Algérie.

Nous séjournerons deux jours en ce lieu charmant ; nous en visiterons les alentours, et, mercredi matin, le Southern Pacifie nous transportera à San-Francisco, cependant que de notre pullman nous verrons se dérouler d'un côté les pittoresques rivages de la mer de Californie, de l'autre la riche moisson des vergers ployant sous les fruits savoureux. Dans le désert, il a fait un peu chaud : 85° sur le midi ; les nuits ont été froides ; il fait un temps de velours.

Los Angeles est une ville de sept cent mille âmes. Ses rues sont larges, pavées d'asphalte ou huilées. Les principales artères commerciales, Main, Broadway, sont presqu'aussi fréquentées que les avenues de même trafic à New-York et à Chicago, avec beaucoup plus d'ordre cependant. La population est hétérogène. On y croise des types parfaits de Mexicains, d'Espagnols. Ils retrouvent ici le climat de leur doux pays. On rencontre un peu partout des mousmés japonaises, aux yeux taillés en amandes ; elles portent le costume européen. Ce sera plus intéressant de les voir chez elles, dans leur île, emmitouflées dans leurs kimonos fleuris.

Sur le train, je fais la connaissance d'un Japonais, Sinichiro Susuki San, gérant d'une grande filature de coton, la Dai Nippon Boshoku Kaisha, de Tokio. Il s'embarque avec nous sur le Shinyo Maru. Il parle très bien l'anglais. Il a parcouru les Rocheuses et l'Ouest canadien dont il dit des merveilles. Nous nous promettons de longues conversations sur nos pays respectifs, durant les dix-huit jours de la traversée. Je sais déjà que ses sympathies sont acquises au Canada et à l'Angleterre.

Hier, nous sommes allés par le Pacific Electric Tramway à Pasadena, banlieue de Los Angeles, séjour favori de millionnaires ; résidences superbes entourées de jardins, comme on en voit aux cinémas. Ce sont, du reste, les originaux. C'est le pays par excellence de cet art nouveau qui a envahi l'univers. Nous sommes revenus de Pasadena, au coucher du soleil, par la route d'Oak Knoll. Sur un parcours d'une vingtaine de milles, nous avons traversé des orangeries dont les fruits commençaient à mûrir. On cueille aussi des tomates, des melons, tous les légumes ; la deuxième, la troisième ou la quatrième semence de l'année se mettent en terre. Ce pays produit toute l'année.

12 octobre — Aujourd'hui : excursion à l'Île Catalina, et nous partons demain pour San-Francisco. Il y a actuellement à San Pedro dix navires de guerre américains. C'est une station navale, probablement la plus importante de la côte du Pacifique. Long Beach est aussi un endroit intéressant à visiter, mais il ressemble à Old Orchard Beach, à toutes les stations balnéaires : piers, montagnes-russes, aéroplanes, casinos, cinémas.

13 octobre — Nous modifions notre itinéraire et quittons Los Angeles le mercredi matin, à 8 heures, afin de traverser la Californie de jour et atteindre San-Francisco le soir du quatorze. La compagnie du Southern Pacific fait circuler entre ces deux villes trois grands trains rapides de luxe : The Lark (L'alouette), The Sunset (le coucher du soleil) et The Coast Range (le côtier). Nous prîmes ce dernier qui voyage de jour. Ce que nous aurions perdu à voyager de nuit ! La longueur totale de la Californie est d'environ huit cents milles et notre train en parcourt près de cinq cents. Nous prenons la route de plaisance qui, sur plusieurs milles, côtoie le rivage de la mer.

Elle serpente dans la vallée qui se déploie entre les montagnes de l'intérieur et l'océan, montagnes peu élevées et d'une pente très douce. Pas un roc n'en déchire les flancs ou n'en crève les cimes. Entre cette chaîne et les Sierras Nevadas (monts neigeux) qui apparaissent à plusieurs milles à l'intérieur, mais suivent toujours la même direction nord-sud, se déroule une autre vallée que sillonne aussi le chemin de fer ; cette route est cependant moins attrayante. Au-delà des Sierras Nevadas le désert renaît, avec toute son aridité, jusqu'à l'Orégon et au-delà. C'est la saison d'hiver en cette heureuse vallée ; tout y est jaune comme à l'automne chez nous ; cependant, lorsqu'on voit les vergers, les légumes, les palmiers, les orangers, les citronniers, les pruniers, les abricotiers, les dattiers, les vignobles, les immenses feuilles des bananiers, les panaches blancs des pampas, frisés comme des plumes d'autruche, se balançant au vent — car il vente toujours ici, — il est facile à l'imagination de reverdir le gazon et les prés, de jaunir les moissons, de teindre les coteaux et refléter la délicieuse image de ce coin de paradis, aux époques de floréal, de prairial et de messidor. Toutes les stations hibernales de la Californie sont charmantes, mais je donne la palme (elle est bien facile à cueillir en ce pays des palmiers) à Santa-Barbara qui se baigne coquettement dans la mer. C'est un coin de la Riviera.

La plupart des noms de cette région sont espagnols : Santa-Barbara, Santa-Lena, Obispo, El Paso, Salinas, San-Miguel, Gatos, San-Pedro, San-Jose, Santa-Clara, Polo Alto, Del Monte. On voit, à différents endroits, les ruines des premiers établissements hispaniques, des monastères dont les murs en terre crue, adobe (prononcez adobi), ont résisté, depuis près de trois siècles, aux morsures du temps, mais les intempéries sont ici plus clémentes

que chez nous ; voilà pourquoi les constructions les plus frêles résistent si longtemps.

Les rivières sont maintenant desséchées. Ce phénomène désole. Y a-t-il quelque chose de plus triste qu'une rivière sans eau ? Oui, répondraient plusieurs que je connais bien… un verre… et rien dedans !…

C'est le pays des mines de mercure, d'argent, d'or et de pétrole. L'on voit des puits de pétrole creusés sur le bord de la mer tout près, à deux pas du rivage.

Nous sommes arrivés à San-Francisco, à l'heure précise. Un quart d'heure plus tard, nous étions installés dans une luxueuse chambre du Palace Hotel. Il porte véritablement son nom ; table excellente.

Le Shinyo Maru, l'un des plus forts tonnages qui font le service du Pacifique, est à son quai. Une spacieuse cabine de luxe, (le N 3) sur le pont promenade, nous est réservée ; nous l'habiterons dix-huit jours.

Employons de notre mieux les trois jours qui précèdent notre départ. Avant de quitter la terre d'Amérique pour nous… enfoncer en Orient, adressons un mot à nos proches, à nos amis. Rappelons-nous à leur souvenir ; leurs souhaits et leurs vœux de bon voyage nous ont porté bonheur jusqu'à présent ; ils continueront de nous être propices.

16 octobre — Le navire a levé l'ancre à midi. Nous quittons San-Francisco sans trop de regret. Elle n'a pas répondu à notre idéal, cette cité si vantée. Il semble qu'elle a eu de meilleurs jours. Ses rues sont larges, très larges, trop larges peut-être. Sur

la rue Market, le tramway a quatre voies ; la circulation, quoique considérable, n'atteint pas les proportions de celle de Los Angeles, sa rivale, qui menace de la supplanter en importance, dans un temps très rapproché, si cela n'est déjà fait.

San-Francisco est malpropre. Nous avions pensé que le terrible tremblement de terre d'il y a quelques années et l'incendie qui s'ensuivit étaient un peu la cause du pitoyable état de certains quartiers, mais on nous informe qu'il ne reste presque plus trace de ce lamentable désastre, de sorte que la ville est dans son état normal. Son service de protection contre les incendies, paraît-il, ne laisse rien à désirer ; ce n'est pas sans besoin si j'en juge par le nombre des appels au feu durant notre court séjour. Dès qu'un appel sonne, une série de cloches d'alarme installées aux coins des rues du district dans lequel éclate l'incendie avertissent tramways, véhicules et piétons, et tout mouvement s'arrête jusqu'à ce que l'agent préposé à la régie de la circulation fasse taire les sonneries. Ce système existe à New-York, dit-on. C'est une excellente mesure contre les accidents.

À San-Francisco, comme dans tout le reste de la Californie, nous trouvons la trace des Espagnols. Cette ville fut fondée en 1776 par les Pères Missionnaires de l'Ordre de Saint-François — de là son nom de San-Francisco, — aussi par les soldats du Presidio. Elle fit peu de progrès à l'origine. Vers la troisième décade du dernier siècle, un poste de commerce y fut établi, à l'endroit connu sous le nom de Yerba Buena ; même en 1848, la population du poste ne comptait que quelques centaines d'habitants. La découverte de l'or, en 1849, changea la face des choses ; la ruée des aventuriers de tous acabits et de tous pays fut telle qu'à la fin de l'année la population avait augmenté de cinquante mille habi-

tants. Suivirent : le Big Bonanza, la période de guerre civile, la spéculation monétaire effrénée, la construction du chemin de fer transcontinental, le Santa-Fé, le Southern Pacific et mille autres aventures. Depuis, San-Francisco n'a cessé de progresser, jusqu'à ce qu'elle ait atteint le chiffre d'un demi-million d'habitants. Toutefois, tout le monde s'accorde à dire que ce progrès ralentit maintenant et que Los Angeles, depuis le percement de Panama et l'annexion du port de mer de San-Diego, a donné un rude coup à la reine du Pacifique et menace de la détrôner.

Àcôté des hôtels somptueux on respire à plein nez le parfum particulier à l'Orient. Il y a dans San-Francisco autant de villes que de groupes de nationalités différentes. D'abord, c'est la ville chinoise, China-town. Tout voyageur est invité à la visiter. Je m'en garde bien, pour le bon motif que je vais bientôt voir l'originale : la Chine elle-même ; je ne tiens pas à la miniature.

En second lieu : la ville italienne, qui se décore du titre de Quartier latin. C'est un coin de Naples transporté des bords de la Méditerranée sur le rivage du Pacifique. La mandolina, il vino chianti et quelquefois il coltello — tout y est, c'est complet ; bien que l'on vive sous d'autres cieux on est toujours un peu de son pays.

Un autre endroit qui mérite une attention particulière est la Mission Dolorès, intéressante au double point de vue de l'histoire et de l'architecture. Le style mission s'y trouve partout, et, je le dis à sa louange, la population a le respect de ses antiquités. Au lieu de détruire tout ce qui rappelle l'ancien régime, les Américains dépensent de beaux deniers pour conserver les établissements que les Espagnols ont élevés sur la terre de l'Oncle Sam.

Du côté nord du passage de Golden Gate (la Porte d'Or), à l'entrée du port, s'élève le mont Tamalpaïs, à deux mille six cents pieds d'altitude. De la cime, on aperçoit en mer les navires à une très grande distance. Il y a là un observatoire maritime. À cinquante milles, au septentrion, se détachent sur l'horizon le mont Sainte-Hélène et le mont Shasta qui s'élancent à plus de quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer ; au sud : les monts Diablo et Hamilton, la chaîne de Santa-Cruz, dont le pic le plus élevé est Loma Prieta ; puis, dans le lointain, à cent cinquante milles, se découvrent, par les temps purs et clairs, les Sierras Nevadas.

Du côté est de la baie est sise Oakland, une ville de deux cent cinquante mille âmes ; elle est pratiquement un faubourg de San-Francisco. Ceux qui arrivent par le Santa-Fé traversent la baie sur les bateaux passeurs. L'orgueil du pays est l'Université de Californie, la deuxième du monde en importance. San-Francisco est construite sur plusieurs collines aussi élevées que le Mont-Royal. Les parcs, où fleurit la végétation tropicale durant toute l'année, sont de toute splendeur. Nous y avons respiré le parfum délicieux des magnolias en fleurs, au Golden Gâte Park. L'architecture des maisons résidentielles est unique en son genre et ressemble peu à celle de Los Angeles. C'est un mélange d'espagnol, d'italien et de français ; rien qui ressemble à la maison classique à petit portique de la Nouvelle-Angleterre.

Les musées sont plus intéressants par leur architecture que par leurs collections. Les millions ne réussiront jamais à dépeupler les musées du vieux monde, qui conserveront toujours leurs plus beaux chefs-d'œuvre. Si le cousin Jonathan veut rivaliser avec l'Europe dans les beaux-arts, qu'il se mette à l'œuvre et qu'il

produise. Il y arrivera, sans doute, comme les autres peuples. Attendons qu'il ait plus vécu ; il est déjà bien lancé, quoi qu'on en dise. Je vois ici des édifices qui ne dépareraient pas les Champs-Élysées, et des coins de grève aussi beaux que ceux de Cannes et de Nice. Les plages font les délices des baigneurs et la pêche y est très abondante.

17 octobre — La sortie du port, hier après-midi, nous a permis d'embrasser le panorama de la ville et de ses environs. La baie n'est pas aussi peuplée de navires que je l'aurais cru ; l'ensemble manquait de clarté ; la fumée et les rayons ardents du soleil rétrécissaient l'horizon. Nous avons pu, cependant, voir très clairement le mont Tamalpaïs et le poste d'observation qui le couronne.

Le départ fut très gai ; les boîtes de fleurs, de bonbons et les paniers de beaux fruits se succédaient, en longue file, sur la passerelle. Les petits matelots nippons transportent le bagage à mains ; les débardeurs, plus robustes, chargent les malles sur leurs épaules. Chacun, de son pont respectif, surveille l'embarquement de ses colis. On distribue aux passagers des petits rouleaux de papier de diverses couleurs que l'on déroule et laisse tomber sur le quai. Les amis s'en saisissent et les tiennent jusqu'au cri strident de la sirène qui sonne l'heure du départ. Alors, ces liens fragiles se brisent entre les deux poignées de main qui les retiennent encore ; et, reculant au ronflement de sa lourde machine qui active trois hélices, le Shinyo Maru, salue majestueusement son port d'attache et tourne sa proue vers la Porte d'Or, par laquelle nous entrons en pleine immensité. Le brouhaha continue à bord ; chacun s'installe à la hâte dans la cabine qu'il habitera trois semaines durant.

Les erreurs sont nombreuses, mais il y a tout de même assez d'ordre dans ce désordre. La trompette du lunch fait résonner les échos de tous les ponts et chacun, à qui mieux mieux, s'installe à table, au petit bonheur, comme après un déménagement.

En réalité, nous sommes déjà en Orient, puisque chaque navire porte en lui-même sa nationalité et qu'à trois milles de la côte, nous serons en territoire japonais, mais en territoire flottant, jusqu'à ce que le navire ait touché la patrie nipponne. Nous serons à Yokohama, fin octobre ou aux premiers jours de novembre, pourvu que l'étoile des mers et les vents nous soient propices.

Les côtes sont escarpées : des massifs de roc dont les flots battent rageusement les flancs ; ils les couvrent de leur écume blanche et se brisent au recul sur les récifs surmontés de phares qui projettent leur brillante clarté sur l'immensité. La zone périlleuse est franchie ; notre pilote nous quitte et descend par une échelle de corde à bord d'une barque qui saute comme une coquille sur la crête des vagues. Des passagers s'alarment ; lui, prend la chose bien froidement : c'est son métier.

Le vent souffle du nord et les flots battent à tribord. Nous constatons que notre bateau est sensible au roulis causé par les courants contraires et capricieux que l'on rencontre sur ces côtes. Au large, la mer est dans son état normal et l'on prédit qu'elle sera calme comme l'huile pendant toute la traversée.

Le Shinyo Maru a cinq cent soixante-quinze pieds de longueur, soixante-quatre de largeur et quarante de la cale au premier pont. Il est de belle tenue, mais il n'est pas neuf. Il fait présentement son quarante-cinquième voyage de dix-huit jours sur

le Pacifique. Il est chauffé à l'huile et au charbon combinés, et file quinze à seize nœuds.

Les goélands au bec rouge nous accompagnent par centaines, les uns gris, les autres blancs comme des cygnes. Ils poussent de petits cris joyeux, quand on leur jette quelque chose à manger, et frôlent les bastingages, presque à portée de la main. Ils nous suivront ainsi deux ou trois jours sans relâche. Fatigués, ils se couchent sur la vague, la tête sous l'aile, comme les poules, et l'on voit flotter ces boules de plume au gré des flots. Reposés, ils rattrapent le temps perdu et reviennent nous égayer de leurs couacs joyeux et de leur vol si gracieux. Qu'ils seraient doux à flatter !

Nous nous installons dans notre nouveau domicile, heureux de respirer l'air vivifiant de la mer, délivrés enfin de la poussière, de la fumée des chemins de fer, du bruit, de l'air étouffant et empesté des villes. Bonsoir !

18 octobre — Nous avons à bord deux prélats : M Gudes de Guébriand, évêque belge, et M Tacconi, évêque italien, escortés d'une dizaine de prêtres, dont deux jésuites — les pères Verdier et Cellier, tous missionnaires en Chine ; un essaim de Sœurs de la Providence, de l'Indiana, qui y vont aussi fonder une mission dans une province de trois cent mille âmes, dont quatre-vingts seulement sont catholiques. Il se dit deux ou trois messes chaque matin.

Le premier jour de marche, du 16 octobre à 2 heures p.m., au 17 à midi, notre navire a parcouru la distance de trois cent vingt-quatre milles marins. Chaque jour l'heure recule d'une trentaine de minutes. Les repas sont retardés en conséquence, et l'appétit, pour ceux qui en ont, est aiguisé en raison directe. L'instrument

le plus populaire de notre orchestre est sans contredit le clairon qui sonne les appels à la table. À midi, nous sommes au point suivant du globe : longitude 147° 51′ 0″, et latitude 27° 08′ 0″. Quatre degrés plus bas, nous serons au tropique du Cancer, le point où le soleil monte le plus haut au nord de l'équateur, au solstice d'été. Il fait chaud comme en juillet à Montréal. Nous recherchons le côté de l'ombre. Tout l'équipage a revêtu le costume de toile blanche ; ce matin les passagers qui ont eu le bon esprit de s'en pourvoir ont endossé des vêtements légers.

La population à bord comprend deux cent dix-huit passagers de première classe, soixante-dix de seconde, sept cents de troisième, et deux cent quatre-vingt-treize hommes d'équipage, total : douze cent quatre-vingt-un. Parmi les passagers de première, nous comptons une cinquantaine de Japonais ; les autres sont Américains, Canadiens, Italiens, Français, Belges, Philippins.

19 octobre — La température est toujours splendide ; cependant le ciel se couvre de nuages et nous aurons probablement quelques averses. Nous apercevons, pour la première fois, les fameux poissons volants. Ils ressemblent aux mulets. Ils ont deux paires d'ailes et filent comme des flèches à cinq ou six pieds audessus des vagues et sur des distances qui varient jusqu'à cinq cents pieds. Leurs écailles d'argent reluisent au soleil. Quelques-uns ont des raies comme les perches. Ce sont les hôtes accoutumés des mers chaudes. Tous les soirs nous avons des couchers de soleil et des arcs-en-ciel à ravir ; la lune est dans son premier quartier, nous l'aurons jusqu'à Yokohama.

Outre les amusements ordinaires, il y a bal et cinéma tous les deux soirs. Hier nous avons eu une comédie de Drew, des ex-

ploits d'aéroplanes à Los Angeles et un drame d'enlèvement. Les concours de sports s'organisent. On n'y va pas de main morte ; les passagers de première souscrivent de cinq à six cents dollars pour les prix.

Outre la population humaine, nous avons à bord pratiquement une miniature de jardin zoologique composé d'une douzaine de serins, de bouvreuils, de petits oiseaux rouges, de deux énormes autruches, d'une tortue, de deux lézards monstres, de deux chiens, d'une douzaine de belles poules blanches et de deux coqs de race dont les cocoricos sonores se perdent sur l'azur des flots.

20 octobre — La mer se réchauffe toujours, et le paquebot prend une direction plus accentuée vers le sud. Deux navires sont en vue ; l'un est signalé comme étant de la compagnie Wilson, l'autre était à une trop grande distance pour être reconnu. Deux canards ont fait leur apparition, indice que la terre n'est pas très éloignée. De nouvelles figures se montrent sur le pont. Le mal de mer disparaît.

21 octobre — À midi, nous avons parcouru trois cent quatre-vingts milles. Longitude 153°-44′-0″ ; latitude 23°-41′-0″. Nous approchons de plus en plus du tropique. Différence de temps depuis hier : vingt-quatre minutes ; distance à parcourir d'ici à Honolulu : deux cent quarante-six milles ; nous l'atteindrons vers 6 heures, demain matin.

2

Les Îles Hawaï — Honolulu — le Pali — Waikiki — Kaméhaméha — Liliuokalani — En mer vers le Japon.

22 octobre — Enfin, après une heureuse traversée de six jours, nous sommes à 8 heures a.m., en rade d'Honolulu, la capitale des îles Hawaï. Il fait très beau, un peu chaud même. Un voilier à trois mâts est à l'ancre à l'entrée du port et le Great Northern, transport du gouvernement américain, chargé de soldats pour la garnison des îles Hawaï, est à son quai. Il est arrivé deux heures avant nous. Il nous a dépassés en sortant du port de San-Francisco.

Deux petits yachts à gazoline, battant le drapeau étoilé, aux ponts en marqueterie et d'allure gracieuse, nous accostent ; l'un porte le médecin de la quarantaine, et l'autre l'officier de douane. Le premier officier fait sonner la cloche et l'on nous aligne sur le pont, à bâbord ; puis, l'inspection du médecin commence, suivie à bref intervalle de celle du douanier ; les deux cérémonies sont identiques ; elles consistent à compter les passagers. Et ces bons fonctionnaires, raides comme des hallebardes, remplissent ce ridicule office avec un solennel qui ferait pâlir le plus flegmatique des officiers de sa Majesté Impériale britannique. Et les États-Unis se flattent d'être une république, la démocratie par excellence !!!

Depuis que nous sommes en territoire américain, les examens n'en finissent plus.

Malheur ! au moment où nous nous apprêtons à rompre les rangs, pour enfin mettre pied à terre, il faut tout recommencer ;

il manque un passager de première. L'on se met de nouveau en ligne ; cette fois le compte y est. Les officiers avaient mal compté. La préoccupation de leur tenue leur avait sans doute fait oublier les éléments compliqués de l'addition.

Enfin, le signal est donné et nous descendons la passerelle.

Nous prenons un guide d'expérience ; ces îles n'ont plus de secrets pour lui. Durant quatre à cinq heures nous faisons une randonnée d'auto qui nous enchante ; en vérité nous sommes dans un pays de rêve, un paradis terrestre.

Beaucoup d'écrivains ont tenté de décrire les merveilles des îles Hawaï ; tous ont admis qu'il était impossible de le faire. Il faut voir. Cependant, pour en donner une faible idée, je jette quelques mots sur ces feuillets qui vous diront bien peu, mais qui serviront à me rappeler les heures d'enchantement passées ici ; trop courtes, hélas ! ces belles heures !!!

Le territoire d'Hawaï, annexé aux États-Unis en 1898, forme dans l'océan Pacifique un groupe charmant d'îles entre 18°-54′ et 22°-14′ de latitude nord et 154°-48′ et 160°-13′ de longitude ouest, à environ deux mille milles de la côte de la Californie.

Ces îles furent découvertes en 1778 par un navigateur anglais, le capitaine James Cook, l'un des grands découvreurs. Cependant la légende raconte qu'avant lui une barque chinoise y avait touché en 1557, et, vers la même époque, les rescapés d'un navire espagnol naufragé, faisant voile du Mexique à destination des îles Philippines, y abordèrent. Quoi qu'il en soit, l'histoire a gravé en lettres immortelles le nom du capitaine Cook dont les os reposent ici. Il y fut massacré par les indigènes, et les monuments, sur les places publiques, redisent son histoire.

Huit îles sont habitées ; Hawaï, la plus étendue a donné son nom à l'archipel. Elle couvre une superficie d'environ quatre mille milles. La seconde en importance est Mauï, environ quatre cents milles carrés ; viennent ensuite, dans leur ordre respectif d'étendue : Oahu, Kauaï, Molokaï, Lamaï. Un certain nombre de petites îles sont inhabitées.

Le Parc Moanaloa, Honolulu, Hawaï.

En 1795, ces îles se constituèrent en royaume et élirent Kaméhaméha, leur premier souverain. La royauté se maintint pendant près d'un siècle, jusque sous le règne de la reine Liliuokalani qui fut déposée en 1893. À la monarchie succéda la république qui ne dura que cinq ans. En 1898, les insulaires décidèrent de s'annexer aux États-Unis. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un gouverneur nommé par le président des États-Unis, de même que le secrétaire de la colonie ; ces deux personnages doivent être hawaïens. Les autres fonctionnaires sont nommés par le gouverneur avec l'approbation de la chambre haute de la législature.

Le pouvoir de faire des lois appartient à la Chambre des Communes et au Sénat, la première composée de trente députés et le sénat comprenant quinze membres, tous élus par le peuple. Les chambres se réunissent deux fois l'an et ont le pouvoir de passer toutes les lois d'intérêt local ; mais ces lois ne doivent nullement être en conflit avec le pouvoir fédéral et la constitution américaine. Le droit de veto appartient au gouverneur ; mais un vote des deux tiers des deux chambres réunies peut lui faire échec. Hawaï envoie un représentant au Congrès. Il n'a que le privilège de son siège. Il ne peut voter.

Le système judiciaire consiste en une Cour Suprême et en plusieurs cours de circuit. Le président nomme les juges ; mais ce choix doit être ratifié par le sénat américain qui respecte toujours les recommandations du gouvernement et de l'association du barreau.

Honolulu, la capitale, compte près de quatre-vingt-cinq mille âmes. Elle est située sur l'île Oahu. Les principales lignes de navigation ont des bureaux dans cette ville et leurs navires y font escale. C'est la Mecque des touristes du Pacifique. Hilo, la seconde ville en importance, a une population de dix mille âmes. Wailuku, située sur l'île Mauï, vient ensuite.

Les Hawaïens sont de belle stature, bronzés, généreux, aimant le plaisir, naturellement orateurs, musiciens, bien éduqués. Leur chevelure est noire, très fournie, droite et raide (kinky). Ils ne furent jamais des cannibales. Ils accueillirent avec bienveillance les premiers navigateurs qui abordèrent dans leur archipel et embrassèrent volontiers les religions chrétiennes qui leur furent enseignées par les missionnaires venus, la plupart de la Nouvelle-Angleterre, en 1820 et depuis. Les blancs sont aujourd'hui plus nombreux que les naturels ; cette population très hétérogène s'entend toutefois à merveille. On nous fait voir une école de près de cinq cents enfants issus de vingt-sept races différentes. L'instruction est obligatoire depuis plus de cinquante ans.

Leurs magnifiques écoles sont composées généralement d'un somptueux édifice et de spacieux bungalows en bois peint, élevés sur pilotis, sans solage, afin que l'air circule sous les planchers. La plupart des jeunes filles qui les fréquentent, comme un grand nombre de femmes du peuple, portent le pantalon bouffant, noir ou foncé, et de jolis chapeaux à large bord, coquettement campés

sur la nuque. Elles nous saluent au passage et sourient à tout le monde.

L'Hawaïen est très doux, trop doux même, dit-on.

L'alphabet hawaïen se compose de douze lettres seulement ; les voyelles ont toute leur valeur et se prononcent toutes comme dans la langue espagnole. L'anglais y est généralement parlé.

Les Etats-Unis ne négligent rien pour rendre ces îles prospères ; ils y envoient de leurs universités des professeurs qui s'efforcent d'initier la population aux mœurs et coutumes de la nation américaine, tout en conservant aux traits caractéristiques des insulaires ce qu'ils ont de plaisant. Au point de vue stratégique, l'Oncle Sam veut faire d'Hawaï le Gibraltar du Pacifique ou plutôt une seconde île de Malte. Il est facile de concevoir l'importance de ce poste, surtout en face des prétentions du Japon et du péril jaune en général. On dit que ces îles sont terriblement fortifiées, et qu'au moindre signal de danger, des canons à tir rapide et des engins de guerre du plus parfait modèle surgiraient sur les moindres crêtes. Mais on ne nous a pas, sur ce sujet, révélé les secrets de notre moderne civilisation. L'avenir se chargera de les dévoiler. Nous voyons partout des officiers et des soldats américains, des forts, des casernes ; cette année les États-Unis dépensent le joli denier de vingt millions de dollars pour améliorer la station navale de Pearl Harbour.

Il y a ici plusieurs journaux : deux anglais, deux chinois, deux japonais et quelques autres en langues philippine, coréenne et portugaise. Ils reçoivent les nouvelles des pays continentaux par câbles sous-marins et télégraphie sans fil.

Les importations et exportations se sont élevées, l'an dernier, à près de soixante-dix millions de dollars. Elles consistent principalement en sucres bruts et raffinés, fruits, noix, riz, cafés, peaux, laines, soieries, vaisselles. L'ouverture du canal de Panama est d'un inestimable avantage pour ces îles.

Les routes sont superbement entretenues. Il existe un chemin de fer dans trois des îles, variant en longueur dans chacune, de neuf à quarante milles. Inutile de vous décrire les hôtels qui sont aménagés de la façon la plus luxueuse et la plus moderne pour attirer les touristes ; leurs taux sont des plus modérés : de deux à trois dollars par jour, tout compris.

Les îles Hawaï sont de formation volcanique ; nous sommes descendus dans le cratère d'un volcan éteint, le Punch Bowl. Il en existe un grand nombre qui sont également refroidis, entre autres le Haleakala dont l'ouverture a plus de vingt milles de circonférence et deux mille cinq cents pieds de profondeur. C'est le plus grand cratère éteint du monde. Il est situé à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Le seul volcan en activité est le Kilauea. Les flots de lave qui en débordent sont considérables ; les pièces pyrotechniques qu'il lance dans les airs s'aperçoivent à de très grandes distances en mer. Les savants en surveillent constamment les éruptions ; les centaines de milles carrés qui l'entourent ont été convertis en parc national. Les pics les plus audacieux perçent les nuages à treize mille quelques cents pieds au-dessus de la mer ; et ils sont couverts de neiges éternelles.

Parmi les produits de la ferme, il convient de signaler particulièrement la canne à sucre et l'ananas. J'ai vu, du sommet du mont Pâli, un champ de canne à sucre de trenteet-un mille arpents carrés. Au centre on aperçoit les pressoirs et les raffineries.

Les champs d'ananas se voient comme les champs de pommes de terre dans la province de Québec. Des millions sont placés dans ces cultures. Les ananas d'Hawaï sont avec raison réputés les plus succulents du monde. Nous en avons mangé sur terre, et le navire en est rempli. Non seulement le maître d'hôtel du bord en a fait provision pour les douze jours de la traversée au Japon, mais tous les passagers en ont apportés dans leurs cabines. Nous en avons tellement mangé que, chez nous, nous en serions tous crevés ; ceux-là ne sont pas indigestes : ils fondent dans la bouche. Chaque année, en novembre, on fête le Pine-Apple Day, jour de reconnaissance aux dieux pour avoir fait tomber du ciel un fruit si délicieux. Les régimes de bananes pendent partout le long des routes, sous leurs immenses feuilles vert jaune doré dont trois ou quatre suffiraient pour faire une toiture à une maison ordinaire ; des guavas que l'on cueille comme les pommes chez nous, avec cette différence qu'ils croissent à l'état sauvage ; des palmiers-cocotiers, hauts de trente pieds, suspendent leurs cocos au-dessus de nos têtes, jusque dans les rues de la ville. Il y a aussi d'immenses champs de riz, de vignes, de cafiers, d'orangers, en un mot tous les fruits et produits des tropiques. Il y croît un melon particulier qui pend aux arbres, le papaia ; aussi de grosses poires de couleur verte appelées poires alligators.

L'aquarium possède une collection merveilleuse de poissons aux couleurs les plus riches et les plus éclatantes. Il faut voir aussi le Musée qui contient, entre autres reliques intéressantes, le trône, la couronne, le sceptre et les costumes de la défunte cour royale. Aussi, depuis la prohibition, deux reliques ultra-précieuses, soigneusement conservées dans une superbe vitrine d'antiquités : une bouteille de Bourbon whisky et un flacon de genièvre, chacun couronné d'un tire-bouchon. Les générations fu-

tures se demanderont, sans doute, à quoi pouvaient bien servir ces curieux objets : les tire-bouchons et le contenu de ces fioles mystérieuses.

Nous avons visité le parlement, qui est l'ancien palais royal, et le palais de justice, en face. Entre ces deux édifices, s'élève la statue en bronze du roi Kaméhaméha I qui fit la conquête de l'île Oahu en 1795, par la bataille du mont Pâli. Ce champ de bataille est grand comme mon jardin ; il est à une hauteur de douze cents pieds. C'est de là que Kaméhaméha, ayant réussi à y acculer ses trois mille ennemis, les précipita au bas de l'escarpement de mille pieds. Pas un ne survécut ; c'est du moins ce que dit le bronze commémoratif rivé au rocher.

La statue héroïque de Kaméhaméha, œuvre du sculpteur Gould de Boston, et coulée à Florence, orne l'un des squares de la capitale ; quatre bas-reliefs relatent les principaux hauts faits du souverain.

J'oubliais de vous dire que la poire alligator est ce fameux fruit connu sous le nom d'avocat, du mot espagnol avocado ; alligator, avocat, crocodile, cela veut probablement dire la même chose ici comme… ailleurs. Dans tous les cas, on mange de P avocat ici, comme en beaucoup d'autres pays.

Quelques édifices, entre autres une église très spacieuse, la première érigée dans l'île, est construite en blocs de corail, de six pouces par un pied et demi, transportés du rivage sur les épaules des naturels ; c'est original mais, du reste, sans grande valeur en ce pays où existent des îles entièrement formées de corail, sur lesquelles des villages sont bâtis.

Je voudrais pouvoir décrire les habitations particulières, les avenues de palmiers royaux, les parterres, les gazons fleuris, les poncianas, les ibiscus de cent variétés de couleurs, les lauriers hauts comme des pommiers, les fougères qui ombragent les toits des maisons, les bougainvilliers dont les grappes bleues ou écarlates tombent en guirlandes de dix à quinze pieds de hauteur, les lys géants, les pied-de-veau monstres, les oreilles d'éléphants, les cactus, les aloès, mais cela m'est impossible.

Et les parfums que nous respirons ! Mark Twain prétendait les respirer encore vingt ans après sa visite. Il raconte qu'il fut grisé par cette atmosphère de soleil, de douce brise, de fleurs et de parfums qui portent à l'alanguissement. Un jour, confortablement installé dans une voiture attelée d'un cheval, il s'en fut de par ce paradis terrestre. Ses compagnons qui le précédaient, l'ayant perdu de vue, revinrent sur leurs pas, à sa recherche, et découvrirent que, pendant qu'il était ravi en extase devant tant de beauté, grisé de si capiteux parfums, son cheval s'était endormi ; et il ne s'en était pas aperçu.

Il n'y a jamais de cyclones ni de tempêtes à Hawaï. Le thermomètre varie de 55° à 95° ; jamais plus, jamais moins ; et les vents y dépassent rarement la vitesse de huit milles à l'heure. Il pleut tous les jours, sur le soir, mais à heure presque fixe, vers les 6 et 7 heures, pour arroser et rafraîchir.

Tout le monde se baigne ; il faut voir les gamins nager autour de notre bateau, et plonger dans cinquante pieds d'eau pour recueillir les sous que nous leur jetons des ponts. Ils vont les chercher à de grandes profondeurs, et n'en perdent jamais un. L'eau est très limpide, et l'on peut voir jusqu'à vingt et trente pieds sous la surface.

Les champions nageurs du monde viennent d'Hawaï. La gloire de l'île dans ce genre de sport est Duke Kahanamoku. Il donne des exhibitions actuellement à Détroit, Michigan.

C'est avec regret que nous nous arrachons à toutes ces délices et revenons nous enfermer dans nos cabines, pour une croisière de douze jours. C'est la plus longue traversée que nous ayons encore entreprise. Elle sera sans doute monotone. Pourvu que la température soit favorable et la mer clémente…

La course projetée nous fera traverser le tropique et nous tiendra dans la région tempérée, plutôt chaude. Il y a gros temps au nord, paraît-il, et le commandant préfère le calme ; nous aussi. Du reste, il se prépare une série d'amusements qui brisera la monotonie.

À 6 heures p.m., nous démarrons. Au revoir, Hawaï ! je ne te dis pas adieu ; j'espère te revoir un jour.

23 octobre — Hier soir, comme je venais de terminer la narration de notre trop court séjour dans la « Malte du Pacifique, » le révérend Joseph Verdier, s.j., supérieur de la mission de Kiang-Nan, près de Shanghaï, Chine, me communiqua le récit d'un voyage que fit le Père Pierre Mertens, s.j., aux îles Hawaï, en septembre 1916. Je ne puis me défendre de prendre quelques extraits de la charmante description qu'il en a faite. Elle vous intéressera, sans doute, et vous prouvera que je n'exagère nullement.

— « En route pour le Pali, on traverse la ville, où c'est décidément le mélange le plus déconcertant de tous les types de l'humanité : Canaques, Malais, Hindous, Nègres, Philippins, Porto-Ricains, Japonais, Chinois, Malais, Américains. Puis, on commence à gravir des lacets montants ; à chaque détour, la ville apparaît

chaque fois plus étendue, plus enchanteresse, plus lointaine. La route monte entre deux hautes pentes abruptes, couronnées de cormiers et ruisselantes de cascades ; ces pentes s'élèvent de plus en plus et se rapprochent peu à peu ; on dirait qu'elles veulent se joindre sur les hauteurs et voiler le dernier ruban de ciel bleu. Puis, tout à coup, à un détour, elles s'écartent, l'horizon s'ouvre, une bouffée d'air vif fouette le visage ; quelques tours de roue encore, et nous pénétrons sur une large plate-forme. C'est le célèbre Pali, endroit historique et merveilleux point de vue.

« Nous nous penchons sur le bord de l'abîme ; à nos pieds, tout au fond, comme perdus dans un lointain fantastique, des villages lilliputiens sèment leurs maisonnettes blanches sur le fond vert de la plaine ; on dirait de ces fermes de bois que les enfants rangent sur le tapis vert de la table de famille, un soir de Saint-Nicolas. À droite et à gauche, des collines rosées ; et, comme fond de tableau, l'océan majestueux, sans limite, idéalement bleu, semé de quelques volcans roussis.

« Les admirables poincianas étalent leurs bouquets aux chaudes couleurs jaunes, ou rouges ou bleues ; la ville est parée comme un soir de bataille de fleurs ; les cocotiers, les dattiers de toutes espèces, et surtout les magnifiques palmiers royaux agitent leurs panaches de palmes au-dessus des bungalows et des palais ; et de cette ville jardin montent des parfums d'Éden qui vous enchantent.

« À gauche, à perte de vue, des étendues d'un beau vert tendre ; ce sont les fameuses plantations de cannes à sucre, la grande richesse des Hawaïens.

« Toujours emportés par notre auto, et charmés par nos aimables guides, nous parcourons comme dans un rêve le paradis terrestre retrouvé ; tantôt ce sont d'admirables vallées que l'auto « fait » d'un bout à l'autre, en quelques minutes ; tantôt des ruisseaux et des gazons plantés de toutes les essences tropicales ; tantôt c'est le bord de la mer que domine le front sourcilleux du Diamond Head. Voici le Wai-Ki-Ki, (l'eau qui coule), le Trouville d'Honolulu, avec ses villas séduisantes, que caresse, à leur base, le grand océan tiède. Voici le fameux aquarium, peuplé de poissons des plus invraisemblables comme formes et comme teintes. Et partout des papaias, des arbres à pins, d'amples banians, et surtout ces incroyables poincianas que je ne me lasse pas d'admirer… L'après-midi s'avance et nous ne sommes pas sans quelque crainte de manquer notre bateau. Au loin, au-dessus des cannes, à travers un rideau de dattiers, nous voyons les hautes cheminées du « Tenyo » qui lancent dans l'air des volutes d'épaisse fumée noire, la sirène jette ses stridents appels, et notre auto, à travers les forêts et les plantations, file éperdument, cinglé par les feuilles des cannes et des palmiers.

« Enfin nous débouchons sur le môle, les passerelles sont encore posées. Marchands et marchandes vendent à profusion les traditionnels colliers de fleurs que tous achètent joyeusement…

« Une demi-heure après, les passerelles se lèvent ; une dernière et déchirante clameur de sirène, et le « Tenyo », lentement, majestueusement, tiré par ses remorqueurs, s'éloigne du quai…

« Sur le navire, tout est fleuri ; messieurs et dames, pasteurs et diaconesses, garçons et matelots. Colliers de fleurs, ceintures de fleurs, et quelles fleurs ! les plus veloutées, les plus chatoyantes,

les plus délicieusement capiteuses que la terre produise pour l'enchantement de son hôte humain…

« Sur le môle la foule immense, fleurie et chantante, elle aussi ; les Canaques, en longues rangées, assis sur le mur du bassin, les jambes nues, pendantes au-dessus de l'eau ; bataillons de fillettes en blanc, comme pour une procession ; parasols bleus, parasols roses ; Américains qui, de la terre, photographient l'ami qui s'en va et se font photographier par lui.

« De nos trois ponts superposés, des deux étages du môle, les mains enguirlandées, les chapeaux et les ombrelles fleuries, les chapeaux américains et japonais s'agitent sans fin. Les yoles circulent autour du « Tenyo » qui s'éloigne ; la multitude des jeunes nageurs hawaïens nous suit, plongeant à la poursuite des sous qu'on leur jette.

« Quels beaux gars, au visage intelligent et énergique, aux muscles souples, aux yeux extrêmement vifs ; et comme d'un coup de tête gracieux et décidé, en émergeant de l'eau, la joue gonflée de monnaie, ils rejettent en arrière leur chevelure ruisselante !…

« Mais bientôt tout s'efface, et de cette journée inoubliable au paradis humain, il ne nous reste plus que les traînées de lumière du phare, dans le sillage du navire, et quelques effluves parfumés que la brise nous amène encore de ces rives enchantées. »

Et dire que c'est ainsi toute l'année, car il n'y a qu'une saison à Hawaï. Tout croît, tout fleurit, sans arrêt, sans interruption.

Àmidi, notre position est : latitude 21°-23′-0″ par longitude est 162°-36′-0″, près d'un degré au-dessous du tropique. Il fait

chaud, non pour souffrir, mais pour être incommodé du côté du soleil que les passagers désertent pour s'abriter, à tribord, contre les rayons trop ardents. Nous avons parcouru, depuis 6 heures p.m., hier, à midi aujourd'hui, 269 milles. À parcourir encore pour atteindre Yokohama : 3207 milles.

24 octobre — Nous assistons à la messe de M de Guébriant, au salon des dames. À 10 heures 30, service des protestants, et, dans l'après-midi, réunion des passagers japonais, au grand salon. Le soir, concert sacré d'abord ; à la fin, sans caractère religieux, hymnes nationaux etc, etc. La mer est d'huile ; il fait toujours chaud ; cependant la brise du soir est rafraîchissante, et nous dormons bien. La lune est près de son plein ; les veillées sont ravissantes. Il faut voir l'argent que l'astre des nuits répand sur l'azur des flots.

Latitude 23°-07′-0″ ; longitude 169°-14′-0″, distance parcourue : 375 milles ; distance à parcourir : 2852 milles. Nous revenons sur le tropique.

25 octobre — Rien de bien intéressant aujourd'hui. Les sports ordinaires : shuffle-board, palet, courses aux patates, tennis, medicine-ball, base-ball, golf. Le soir, à 8 heures, cinéma : une autre comédie de Drew.

Pas une voile, pas un navire en vue. Cet incident, toujours si intéressant, d'un mât, d'une voile, d'une cheminée à l'horizon fait défaut depuis Honolulu. Les poissons volants sont tellement nombreux, tout le jour, qu'ils ne nous amusent plus. Nous faisons de la chaise longue, pensant aux amis, aux parents qui doivent s'impatienter de ne pas avoir de nos nouvelles. Consolez-vous ; nous en souffrons autant que vous, plus même, car, à l'heure pré-

sente, nos missives de San-Francisco vous sont parvenues depuis longtemps et notre envoi d'Honolulu partira demain.

Latitude 24°-19′-0″ ; longitude 175°-56′-0″. Nous revenons vers le nord. Il fait un peu moins chaud ; cependant, nous aspirons à plus froid. Distance parcourue : 375 milles ; pour Yokohama : 2457 milles.

26 octobre — Absence de jour. En filant vers l'ouest nous courons après le soleil et le rattrapons d'un jour entier.

27 octobre — Latitude 25°-31′-0″ ; longitude 177°-15′-0″ ; distance parcourue : 378 milles ; pour Yokohama : 2079 milles.

À 2 heures 12 a.m., nous avons franchi le 180 méridien et perdu en conséquence le mardi qui est tombé… à l'eau. Du lundi nous avons sauté au mercredi. C'est toujours bien un jour dont nous n'aurons pas à rendre compte. Au retour, ceux qui reviendront par la même route, pourront le reprendre ; ils auront un jour de plus dans la semaine. Ce sera deux lundis ou deux mardis, ou autre, selon le jour où ils traverseront le 180 méridien, en venant vers l'est. Quant à nous qui faisons le tour de la terre, nous ne reverrons jamais ce jour perdu.

28 octobre — Fire drill : manœuvre de l'équipage au cas d'incendie, sonnerie d'alarme. Deux chaloupes roulent sur leurs pistolets ; les boyaux sont étendus dans les corridors, sur le pont. Nous regardons avec une indifférence plutôt simulée ; nous n'osons penser à la réalité !

Les jeux se poursuivent ; il y a concours et les prix seront décernés à la fin de la semaine. Je remets pour développer, au préposé au pont, un rouleau de dix instantanés. Il me fait rapport

qu'il ne peut exécuter ce travail ; la température est trop élevée dans la chambre noire. Attendons les régions plus froides.

J'ai de longs entretiens avec mes amis Susuki San et Tannaka San qui m'instruisent des choses de leur pays. Tannaka San a parcouru le monde ; il possède bien l'anglais, a étudié le français et parle aussi l'espagnol. Il représente une fabrique qui fait affaires avec la maison Cassidy de Montréal, ville qu'il entend visiter au printemps.

Le soir, bal. Latitude 26°-51′-0″ ; longitude 170°-27′-0″ ; distance parcourue : 375 milles ; pour Yokohama : 1704 milles.

29 octobre — Théâtre japonais pour les passagers de deuxième et de troisième. Un certain nombre de passagers de première, ceux qui ont le cœur bon et le nez pas trop délicat, se juchent dans les haubans ou sur les sabords, pour mieux voir ; car entendre nous laisse assez indifférents. Décors, coulisses, lanternes, magiciens, tours de passe-passe. Chez nous : vaudeville improvisé, danse du fandango, ménestrels, magiciens et lutte japonaise par vingt-deux matelots. Ce fut très amusant. La façon à la fois dramatique et comique de l'annonceur était à se tordre. Les concurrents prenaient tout au sérieux, ce qui nous faisait tenir les côtes davantage. Vers le soir, le gros temps menace, et, cette nuit, nous serons joliment secoués. Pour compenser, il fait plus froid et nous nous en trouvons à ravir. Pas une voile, pas un navire, pas un oiseau, pas une mouche à l'horizon. Dans le cours de l'après-midi, nous apercevons quelques rares marsouins qui prennent leurs ébats. Latitude 28°-05-′0″ ; longitude 165°-45′-0″ ; distance parcourue : 364 milles ; pour Yokohama : 1340 milles.

Nous nous rapprochons, tant mieux ; douze jours, c'est long ; et la monotonie commence à se faire sentir. Chacun pense à sa correspondance, et à refaire ses malles qui sont en désordre et joliment vidées. Par ailleurs, les patères et les crochets craquent sous le fardeau des habits, paletots, jupes, robes de chambre, mis au clou au petit bonheur de la nonchalance et du laisser-aller.

30 octobre — Longitude 156°-58′-0″ ; latitude 29°-17′-0″ ; distance parcourue : 364 milles ; pour Yokohama : 976 milles. Nous y serons probablement mardi matin, vers sept heures. La mer est grosse ; le vent violent, et le navire tangue fortement ; quelques averses du sud-ouest, avec intervalles de soleil ; plusieurs reprennent le chemin de la cabine et désertent la salle à manger. Ce n'est pas la tempête, loin de là ; j'ai vu bien plus orageux sur l'Atlantique. Nous attendons, avec impatience, le coucher du soleil, présage de la nuit et du lendemain.

31 octobre — Le soleil s'est enfoncé resplendissant à l'horizon, hier soir, mais la mer est restée très agitée. Beau clair de lune ; toute la nuit, nous avons été secoués d'importance. La machine ronflait ; les hélices, sortant de l'eau, jouaient un instant dans le vide ; puis, replongeant, secouaient violemment le bateau ; les cloisons craquaient et les agrès grinçaient lugubrement.

Nous apprenons, ce matin, qu'un typhon terrible a fait rage à quatre cents milles au nord. C'est la raison pour laquelle nous avons cinglé vers le sud. Notre commandant l'avait signalé, la veille. Bravo, commandant Karnataka !

Bal masqué, hier soir, un peu gâté par le roulis et le tangage persistants ; illumination électrique, fleurs, musique ; au dîner, on distribue un communiqué sans fil.

Ce matin, messe au petit salon ; nous remercions Dieu de l'heureuse traversée et surtout de nous avoir épargné la tempête d'hier. Le commandant a réuni l'équipage sur le pont d'arrière et a prononcé une allocution ; puis, la musique a joué l'air national japonais que passagers et marins ont chanté en chœur. Ce chant a été suivi de trois Banzais patriotiquement poussés par tous les patriotiques nippons ; et par nous aussi. C'est la fête de naissance de l'empereur. Le navire est pavoisé des couleurs nationales et étrangères ; des faisceaux de petits drapeaux couronnent les tables de la salle à manger. Le vent, qui s'était abattu, ce matin, a repris moins violent cependant ; la mer est toujours grosse de sa vague de fond ; le soleil est radieux.

La trompette sonne l'appel aux armes. Chacun répond prestement ; et cuillers, couteaux et fourchettes jouent à qui mieux mieux. C'est l'heure du dîner. Latitude 31°-05′-0″; longitude 150°-05′-0″ ; distance parcourue : 335 milles ; pour Yokohama : 641 milles.

1 novembre — Jour de la Toussaint. Nous allons à la messe de Mgr Taconi. Dans l'après-midi, tire à la souque (tug-of-war) entre les célibataires et les hommes mariés ; ces derniers sont battus : c'est dans l'ordre. Le soir, dîner du commandant : chants, discours, bons souhaits, confettis, drapeaux, banderoles, excellent repas, puis distribution des prix.

Latitude 34°-14′-0″ ; longitude 144°-09′-0″ ; distance parcourue : 370 milles ; pour Yokohama : 270 milles. — Nous arriverons au port demain, à sept heures. Nous espérons avoir des nouvelles du pays. Le marconi nous informe que les érables au Japon sont dans tout leur éclat. De grandes fêtes ont lieu à Tokio, à l'occasion de l'inauguration d'un sanctuaire que l'empereur a fait éri-

ger à la mémoire de son père. Elles dureront trois jours ; nous en verrons une partie.

Nous sommes invités pour demain, à trois heures, à un thé chez le marquis Asano, à Tokio. Nous irons s'il fait beau.

3

2 novembre — Le matin, à 6 heures, lorsque nous nous sommes levés, et plusieurs heures auparavant, nous étions en vue du Japon dont le mont principal et la gloire nationale, le Fudjiyama, signale l'approche par son élévation de douze mille trois cent soixante-cinq pieds au-dessus du niveau de la mer, chiffre facile à retenir : il correspond aux douze mois et aux trois cent soixante-cinq jours de l'année.

Les Nippons ont raison d'être orgueilleux de leur Fudji. C'est un des plus beaux monts qui existent. Volcan éteint depuis longtemps, il a le profil d'un cône parfait dont le sommet, un glacier du plus pur cristal, brille, étincelle comme un diamant. Il n'est pas toujours visible ; comme les beautés rares, il a ses caprices. S'il y a nuages trop bas, brume ou fumée, le Fudji garde son éclat pour lui seul. Une passagère me fait la remarque que lors de son précédent et premier séjour au Japon, séjour d'un mois, elle n'avait pu le voir. Comme moi, ce matin, elle le contemple pour la première fois. Le soleil est radieux, l'air extrêmement pur et limpide. Bien que le mont soit à soixante-quinze milles, il reflète, jusque sur nous, les rayons horizontaux du soleil du matin. Deux heures durant, nous l'avons devant nos yeux éblouis. Nous ne pouvons nous en détacher. Il faut voir l'orgueil des Japonais se

dilater, et le plaisir qu'ils éprouvent de constater que notre admiration monte au niveau de la leur. Je les comprends bien, en me reportant vers nos Rocheuses, notre Saint-Laurent, notre Niagara, notre Rocher Percé et tant d'autres merveilles dont la nature nous a dotés.

Notre descente sur le môle est très retardée ; la tempête, qui a fait rage au nord, a retenu l'Empress of Asia, du C.P.O.S. ; ce paquebot, au lieu d'arriver deux jours avant nous, n'est entré au port que deux heures plus tôt. Les bureaux de la quarantaine et de la douane ont dû faire son inspection d'abord. Premier arrivé : premier servi. Donc, il est dix heures et demie lorsque nous mettons pied à terre.

Nous nous installons, chacun dans notre jinricksha, et à la queue leu-leu, nous trottons à travers la ville. J'allais crier : « Fouette cocher », mais je dois vous faire remarquer que mon cheval est un homme. Un brave cheval, sans doute, mais un homme, après tout, créé à mon image et à ma ressemblance. Je vous avoue que j'ai été pris de pitié et même de honte de faire traîner mes deux cents livres avoir-du-poids par un petit bonhomme pas plus haut que ça. Je voulais descendre, prendre sous chaque bras l'homme et la voiture, et les emporter tous deux à l'hôtel. Mais, que voulez-vous ? mon sentiment ne peut réformer l'Orient. Comme mon cheval à deux pattes ne se trouve pas malheureux, pourquoi le serais-je pour lui ? La petite voiture est un diminutif de notre calèche de Québec ; quant au cheval, je me rappelle la chanson :

« Vous avez de beaux carrosses,
« Ne vous estimez pas tant,

« Souvent on n'y voit que des rosses,
« Au dehors comme au dedans… »

et j'en prends mon parti.

Nous arrivons au Grand Hôtel, après une course d'un petit quart d'heure. Joli, pas tout à fait oriental ; c'est plutôt européen. Personnel japonais, poli, gentil ; chambre spacieuse aux grandes fenêtres donnant sur le port. Je revois notre navire, une frégate battant le tricolore, plusieurs croiseurs japonais, une multitude d'autres bateaux, de petites embarcations de pêche, et, dominant les flots, jadis séjours de paix, des fortifications menaçantes.

Un brise-lames de plusieurs arpents protège le havre contre la fureur des vagues soulevées par les grands vents. C'est le grand port du Japon. Un peu au sud, la baie de

Un prêtre de Shinto, Japon.

Les Prêtresses de Nikko.

Mississipi, ainsi nommée, je crois, depuis l'expédition du

commodore Perry qui, en 1853, força la porte de l'Empire du Soleil Levant et l'ouvrit au monde extérieur. Avant cette époque, il était fermé, et si bien, qu'il était défendu de construire des navires pouvant aller sur les hautes mers, et que tout sujet nippon, qui sortait de l'île, n'y pouvait plus rentrer, sous peine de mort. Depuis, le Japon a prodigieusement progressé. Il a perdu un peu de ses vieux us et coutumes, mais bien des années s'écouleront avant qu'il ne devienne européen, surtout américain. East is East and West is West; c'est tranché.

Après le lunch, nous nous dirigeons dans la banlieue de Tokio, en réponse à l'aimable invitation à un thé chez le marquis Asano, invitation transmise aux passagers de première du Shinyo par télégraphie sans fil. Trajet de trois quarts d'heure. Le marquis est le président de la compagnie de navigation Toyio Kaishen Kaisha. Il est multimillionnaire, dit-on, et habite un immense château, style pur japonais. Son intendant nous reçoit sous le porche, dont la toiture en tuile, comme du reste celle des divers pavillons de la demeure princière, est pointue au sommet et relevée aux quatre coins ; c'est classique. Nous verrons cette forme particulière de toiture partout sur la terre nippone ; il y en a peu d'autres. Un style différent indique, à de rares exceptions près, un établissement étranger.

Les serviteurs nous invitent à mettre nos pieds chaussés dans des souliers de toile. Il en sera ainsi durant notre séjour dans l'empire. Il n'est pas permis de fouler le parquet des maisons du riche ou du pauvre avec les chaussures qui servent au dehors ; si l'on vous présente des babouches, il vous faut enlever vos chaussures. Les gens du peuple qui, en général, ne portent pas de bas, laissent à la porte leurs chaussures de bois (geta), ailleurs comme chez eux, et entrent pieds nus. Ils ont raison d'agir ainsi : c'est si propre dans leurs demeures. Le plancher est en natte ; les murs, les cloisons et les plafonds sont en bois naturel, ou en papier, ou en toile, ou en soie richement brodée et damassée. Il n'y a aucun meuble à l'intérieur des maisons ; toute la famille vit, boit, mange, travaille, couche par terre, sur la natte (tatami). Mais cette natte a six pouces d'épaisseur ; elle est souple, propre, hygiénique. Les coussins, draps et couvertures de lit sont dans les murs en papier, d'où on les tire, le soir, pour les étendre dans les diverses pièces où chacun prend son repos. Au visiteur, on pré-

sente un coussin (dabuton) sur lequel il doit s'accroupir et boire, en tenant à deux mains — c'est l'étiquette — la petite tasse remplie de thé qu'il est de politesse rigoureuse de vous offrir. Ce thé est accompagné de sucreries et de gâteaux.

Le langage japonais n'a pas d'expression ni de mot pour définir l'action de s'asseoir sur une chaise. S'asseoir, pour le Japonais, veut dire s'accroupir sur un coussin, Quand, pour recevoir des étrangers, il se procure des fauteuils et invite ses hôtes à y prendre place, il se sert d'une circonlocution qui signifie : « Veuillez donc vous pendre, vous accrocher à ce meuble » ; l'expression anglaise hang yourself rend mieux l'idée.

Cette digression sur la vie extérieure et intérieure, dont j'aurai l'occasion de reparler, m'éloigne de la réception chez le marquis. J'y reviens.

Nos chaussures ainsi « revêtues », nous montons à différentes salles, par de très larges escaliers en bois naturel et précieux ; les rampes et les poteaux sont incrustés de nacre de perle, de cloisonné en vermeil, artistement gravés de dessins représentant des oiseaux, des fleurs, des arbres, de petits dieux. Chaque salle est un musée d'objets d'art de toutes les époques, et dont quelques-uns remontent à quatre siècles ; deux statues de dieux ont l'âge vénérable de sept cents et quelques années ; costumes de guerriers, (samouraïs,) panoplies d'armes anciennes.

Àremarquer un superbe miroir moderne de huit pieds de hauteur dont le cadre, d'un bois précieux de couleur foncée, est incrusté de centaines de figurines de nacre de perle et de coquillages finement ciselés. Ce travail est sans prix. À côté, un complet de toilette antique pour dame. Le miroir est en métal

poli — le verre n'était pas encore connu — . Les murs sont drapés de tentures de soie, de couleur pâle, sur lesquelles sont brodés ou peints par de grands artistes des sujets de la nature ; montagnes, fleuves, forêts, oiseaux, fleurs de lotus et de prunier.

Au haut du troisième escalier, nous sommes introduits dans une grande salle de cent pieds par cinquante environ. A gauche et au fond : une table qui fait toute la longueur et la largeur de la pièce, et une rangée de chaises sur lesquelles nous nous asseyons. Au centre : une table où se tiennent trois jeunes filles (musume) belles comme le jour, enveloppées, comme des poupées de rêve, dans leurs kimonos d'une variété de couleurs du plus riche et du meilleur goût. Deux ou trois assistantes préparent un thé spécial de couleur verte très prononcée, que les jeunes filles servent en faisant la révérence la plus gracieuse. Ce thé s'appelle le thé de cérémonie, le thé d'honneur ; il est fait de feuilles choisies et préparées selon la formule d'une recette particulière. On en donne à peine deux ou trois cuillerées à chaque convive. Ce thé pris, nous descendons dans une autre salle, à l'étage inférieur, suivis des trois jeunes filles qui ne sont autres que les filles du prince Asano, fils du marquis, à qui nous sommes présentés ainsi qu'à la marquise Asano, mère. Le marquis est très âgé et malade. Nous y rencontrons une centaine de personnes commodément installées. Nous prenons le thé ordinaire, cette fois, avec du vin, des gelées délicatement enveloppées dans des tubes de feuilles vertes, des sucreries, des gâteaux J'oubliais de vous dire que le premier thé était aussi servi avec des sucreries en forme de feuilles et d'oiseaux, auxquelles nous avons un peu goûté. Ce qui en est resté a été soigneusement enveloppé par les jeunes filles, dans des papiers rouges et blancs en forme d'enveloppes, et remis à chacun de nous.

Àl'entrée de cette salle richement décorée, un magicien fait des tours de passe-passe et un orchestre d'instruments nationaux, composé d'un homme et de deux femmes, charme nos oreilles. L'un de ces instruments est une flûte en bambou, de dix-huit pouces de longueur et d'environ deux pouces et demi de diamètre, troué comme une clarinette, mais sans clef ; il s'appelle shaku-haski ; l'autre, une boîte de six pieds de longueur par un pied de largeur et trois pouces de hauteur, légèrement recourbée dans le sens de la longueur, et sur laquelle sont tendues une dizaine de cordes, s'appelle le koto ; les cordes sont pincées comme la harpe et rendent un son qui rappelle la mandoline, mais plus saccadé ; le troisième, qui a la forme d'un petit banjo à trois cordes, et dont on joue comme tel, a nom shamisen. Le shaku-haski a le velouté de la flûte, des notes champêtres. L'air exécuté par cet instrument rappelle un peu le Ranz des vaches de Fribourg, de l'opéra de Guillaume Tell. L'ensemble est original et agréable, surtout attrayant par la nouveauté. Ce sont des artistes consommés qui exécutent. Le maniement de ces instruments est très difficile. Nous en avons connu quelque chose à bord où deux amateurs nous ont donné de véritables coliques avec deux de ces bambous ; tant il est vrai que c'est le musicien qui fait l'instrument.

La réception a duré plus d'une heure, et nous nous sommes retirés charmés.

Les trois jeunes filles, qui ont servi le premier thé, sont les princesses Asano. Le prince est marié, et père de trois jolies petites poupées âgées de trois à sept ans ; elles nous ont gentiment donné la main, et souhaité l'au revoir en langue anglaise.

Nous sommes entrés à l'hôtel un peu fatigués. Bien remplie notre première journée en ce doux pays.

Dans la soirée, en jinricksha, promenade dans la rue des bazars et des théâtres. À 10 heures 30, nous reposons dans de bons lits et oublions la mer qui nous a tendrement bercés durant dix-huit jours, mais dont nous sommes un peu fatigués. Nous éprouvons la sensation que nous venons d'aborder dans un pays de choses neuves, étranges, merveilleuses. Le Japon a déjà dépassé nos espérances, et réalisé plus que notre imagination n'avait rêvé.

3 novembre — Nous faisons le tour de la ville et visitons les principaux endroits intéressants, notamment la baie de Mississippi et le jardin de M. Hara, riche négociant qui, comme le marquis Asano, s'est élevé, dans son parterre, une statue héroïque en bronze. C'est une manie, chez les riches Japonais, de s'honorer vivants, au cas où ils seraient oubliés après leur mort. Les héritiers ont souvent la mémoire courte, en ce pays comme en beaucoup d'autres.

Nous avons croisé le cortège funèbre d'un enfant. Je ne puis vous décrire cette fête. Je vous dirai, d'abord, qu'ici la mort est gaie et le mariage funèbre. Les funérailles sont une occasion de réjouissances. On part pour la gloire céleste et le bonheur éternel, pourquoi pleurer ? Le mariage, c'est la séparation de la famille, occasion de chagrin, de regret, d'anxiété. Les mariés portent des habits de deuil, mais il convient de dire que la couleur du deuil est le blanc. De cette façon, pour nous du moins, les apparences sont trompeuses.

Après avoir salué des amis qui continuent leur voyage par le même bateau, nous prenons le train à 10 heures 30 pour Tokio. Yokohama est plutôt port de mer ; elle n'a ni le caractère, ni la beauté, ni l'attrait des autres villes du Japon ; elle est cosmopolite, et les touristes s'y arrêtent peu. Quarante-cinq minutes de tramway, et la distance de dix-huit milles qui sépare Yokohama de Tokio, est franchie. Nous nous enregistrons à l'Imperial Hotel où nous demeurerons jusqu'à lundi matin.

Notre chambre donne sur un beau jardin de culture particulière au pays, où il y a peu de plantes étrangères ; quelques camélias sont encore en fleurs. Au centre : jet d'eau et fontaine où s'ébattent de jolis poissons rouges. Les allées du jardin consistent en de petits carrés de tuile grise jetés sur le gazon, espacés à la mesure du petit pas nippon. Je les enjambe deux par deux : c'est ma mesure.

Dans l'après-midi, nous allons voir défiler la foule qui se rend au nouveau temple, le Meiji. Il est bon de vous dire que feu l'empereur Mutshi-Ito, père du Mikado actuellement régnant, est considéré à bon droit comme le plus grand empereur qui ait régné sur le Japon. Il a ouvert larges les portes de son pays aux Européens et aux Américains. Il a encouragé le commerce, les beaux-arts, l'éducation, l'industrie, et établi des relations diplomatiques avec toutes les puissances du monde. Jamais souverain n'a joui d'une plus grande popularité. Sa mémoire est vivace dans le peuple qui le vénère comme un dieu. Aussi, son peuple vient-il de lui élever un temple, un sanctuaire au coût de deux millions de dollars dans un parc immense consacré à cette fin. Ce sanctuaire est shintoïste. Il existe au Japon deux religions bien distinctes

qui se partagent la foi du peuple : celle de Bouddha et celle de Shinto. L'empereur disparu appartenait à la dernière.

L'avenue qui conduit au bois sacré, où s'élève ce sanctuaire, a deux milles de longueur et traverse un parc richement boisé. Elle a cent pieds de largeur. Son parcours est coupé de trois arcs (tori), d'une hauteur d'environ vingt-cinq à trente pieds, érigés à intervalles à peu près égaux, sur le parcours. Ces arcs sont en bois sans nœuds et d'un superbe élan. Le premier est flanqué de quatre chiens en bronze, de taille colossale, mais proportionnés au tori. Ces chiens sont symboliques : ils gardent le temple contre les mauvais génies.

Je ne puis vous décrire l'intérieur du sanctuaire ; il est interdit aux simples mortels. Les prêtres du culte shintoïste en ont la garde ; l'empereur y vient prier une fois l'an ; ces prêtres sont vêtus de robes blanches. Les fidèles viennent prier à la porte et jettent leurs offrandes sur le parquet où les prêtres ne manquent pas de venir pieusement les recueillir pour les fins du culte et pour leur subsistance. Ils habitent des appartements particuliers dans l'enceinte du sanctuaire qui forme un vaste carré. Tout est en bois naturel, cèdre du Liban, sans peinture ni autres ornements que du cuivre solide et de l'or le plus pur. La toiture est d'écorces superposées d'une épaisseur d'environ un pied et imprégnées dans une composition qui leur assure une durée de dix siècles.

J'ai cru comprendre, cependant, que dans une chambre particulière, le public a accès, après s'être, à la porte, lavé les mains dans la fontaine sacrée. Au fond de la nef, reluit un grand miroir dont la glace reflète l'âme, la conscience et aussi les péchés du dévot.

Dans un des nombreux temples bouddhistes que nous avons visités, j'ai vu un véritable confessionnal ; le pénitent se confesse à travers la grille ; la place du prêtre est prise par l'idole ; ce n'est pas gênant. Au bas du grillage, j'aperçus un énorme cadenas d'acier. Je crus qu'il symbolisait le secret de la confession, mais un examen plus attentif me révéla qu'il fermait, d'une façon sûre, le coffret aux offrandes. Il y a, dans tous les pays, des larrons que le scrupule et le sacrilège n'effraient pas. Dans ce même temple, se trouve une statue miraculeuse en bois. C'est la statue de Binzuru, l'un des seize Rakans, premiers disciples de Bouddha. Elle guérit de tous maux. Frottez la partie de la statue qui correspond à l'endroit où vous souffrez et vous êtes guéri. Ne vous gênez pas. Cette pauvre statue n'a plus ni nez, ni yeux, ni oreilles, ni doigts, ni pieds ; à force d'être frottée, elle n'a plus forme humaine. Des milliers et des milliers de personnes fréquentent ces sanctuaires qui sont tous d'une richesse de décors inconcevable. Il y en a de très vieux. Quelques-uns contiennent les tombeaux des empereurs, des shoguns et des daimyos. Dans les temples, l'on voit des statues de Bouddha, en or, en bronze et en ivoire, de grandeur variant d'un demi-pouce à quarante pieds de hauteur. Le culte shintoïste est plus sobre et plus sévère que le culte bouddhiste. À la porte des temples bouddhistes, des statues colossales d'hommes, à face et aux allures de démons, chassent les esprits du mal. Ce sont les Ni-o, gardiens du temple. Pour se les rendre propices, les fidèles écrivent des prières sur de petits carrés de papier qu'ils mâchent et jettent sur ces démons. Si le papier colle à la statue, la prière est exaucée, sinon : mauvais présage. Les prêtres, s'étant aperçus que trop de prières étaient exaucées grâce au papier trop bien mâché et trop adroitement lancé, ont entouré ces démons de grillage à petits carreaux. Il faut, à pré-

sent, au lanceur beaucoup d'adresse pour atteindre le monstre ; et l'infortuné fidèle, qui manque son coup, n'a d'autre ressource que la prière au temple et l'offrande, va sans dire.

Au parc d'Asakusa, le porche du temple et les avenues qui y conduisent sont bordés de petites échoppes où tout se vend depuis une épingle jusqu'à la soierie, les étoffes, les poupées, en un mot, tout ce que le camelot de foire peut offrir à sa clientèle. Chacun fait l'article à qui mieux mieux. On y voit aussi des cirques, des acrobates, des musiciens ; des gramophones font entendre tous les clog dances et les fox-trots en vogue ; un véritable Coney Island. Les vendeurs du temple sont de toutes les époques et de tous les climats.

Je n'exagère pas en disant que, depuis cinq jours que le sanctuaire nouveau, Meiji, est ouvert, des millions de personnes y sont allées prier. Ces temples sont très fréquentés ; on y vient en pèlerinage de tous les coins du pays. Nous avons eu l'avantage de voir défiler tout le Japon à ce pèlerinage. Il nous fut difficile le premier jour de visiter le nouveau sanctuaire ; la foule était telle que la police et la cavalerie ont dû intervenir pour maintenir l'ordre. Des accidents se sont produits. Le soir, nous avons pu jouir de l'illumination de l'avenue du temple et de toute la ville. Jamais je n'ai vu pareille féérie.

Sur deux à trois millions de population, à Tokio, on ne compte pas trois cents étrangers. Malgré leur politesse native, et en dépit de l'ordonnance impériale qui le défend, les Nippons nous reluquent de côté, les petites filles surtout. J'ai appris hier par une dame américaine, qui habite la ville et connait bien les habitudes des femmes japonaises, que la manière infaillible de faire cesser leur examen est de fixer leurs pieds. Elles détournent la tête de

suite. Ce qui les intrigue le plus, ce sont les hauts talons des chaussures des étrangères. Elles ne peuvent comprendre ce problème, ce miracle d'équilibre. « Comment peuvent-elles se tenir là-dessus » ? se demandent-elles.

Dans l'après-midi, nous avons visité les tombeaux des shoguns et les temples qui leur sont dédiés. Les shoguns sont des anciens seigneurs féodaux qui ont dominé le Japon de 1400 à 1868, époque où l'empire actuel s'est établi.

Le jardin du palais impérial est inaccessible au peuple. Il est entouré de fortifications, de hauts murs et d'un fossé de deux cents pieds de largeur dans lequel la mer s'introduit par des canaux souterrains. On n'aperçoit que le toit du palais du Mikado et des dépendances. Le parcours, autour du palais, est de quatre milles. Inutile de vous dire que ce jardin est digne d'un empire. Au centre, se dresse une tour du haut de laquelle, autrefois, au temps de la hallebarde et de l'arbalète, la vigie signalait l'approche de l'ennemi.

Nous nous baladons dans le parc Hybyia où sont élevés des kiosques, des maisons de thé, des restaurants, des théâtres, des estrades de musiciens ; on y admire des expositions de chrysanthèmes, de marguerites, de fleurs diverses. Y ont aussi été transportés, pour l'exposition, les fameux jardins miniatures. Les Japonais possèdent le secret de produire des arbres nains qui vivent jusqu'à trois à quatre cents ans, et n'atteignent que cinq à six pouces de hauteur. Ces petits jardins pourraient tenir dans des cabarets ou des assiettes ; ils sont ornementés de toris, de temples, de maisons, de fontaines, de montagnes, de chutes. C'est très curieux et très ingénieux.

4 novembre — Visite du Musée des arts exclusivement japonais. Je vous en fais grâce. Celui-ci, toutefois, a le mérite de ne contenir que des choses du Japon. Je craignais d'y voir des copies en plâtre des chefs-d'œuvre de la Grèce, de l'Italie, de la France.

Nous nous arrêtons à une école technique où quinze cents jeunes filles étudient les arts domestiques : la broderie, la peinture, les fleurs artificielles, la couture, la cuisine, le dessin. Certains travaux de cette école ont obtenu des grands prix aux expositions européennes et américaines. L'une des directrices parle le français très bien ; elle a étudié à Paris et à Lyon. Cette école est subventionnée par le gouvernement.

On nous a servi l'honorable thé. Tout est honorable au Japon ; c'est l'expression usitée : « Monsieur veut-il de l'honorable sucre dans son honorable café ? Cette honorable voiture vous convient-elle ? »

Dans l'après-midi, visite aux « honorables » tombeaux des seconds shoguns et de leurs temples. Il y a eu deux dynasties de shoguns. Ayant fini avec ces « honorables » défunts dont les "honorables" tombeaux et les « honorables » temples ressemblent aux autres, nous sommes introduits dans la plus fameuse maison de thé de l'endroit. Jusqu'à ces derniers temps, elle était occupée par un club japonais exclusif. Les étrangers n'y étaient pas admis. Elle s'appelait le Maple Club ; le nom a été modifié ; maintenant, c'est le Maple Tea House, la mieux réputée de la ville. Elle est située sur le point culminant du parc Shibia.

Nous chaussons les inévitables babouches de toile, et trois petites geishas nous font visiter vingt-cinq à trente chambres faciles à décrire : des planchers de nattes ; d'un côté, un palier élevé

d'un pied pour l'hôte d'honneur ; les cloisons en papier glissent les unes dans les autres, de façon à former de grandes salles, au besoin ; le haut des cloisons, en bois de fin grain artistement fouillé à jour, représente des oiseaux, des fleurs.

Àchaque étage, tout autour de la maison, des vérandas fermées par de légers grillages à coulisse. À l'endroit où l'hôte d'honneur s'accroupit sur le tatami, l'on suspend, au mur, une draperie ornée de dessins, soie ou papier, qui lui est remise, ou est gardée précieusement dans l'établissement, en souvenir de sa visite. Elle ne sert jamais pour un autre personnage.

La promenade à travers la maison nous fait voir, cependant, une chambre où l'on peut s'asseoir à la mode européenne. Il y a six chaises autour d'une table. Un petit miroir est campé par terre sur deux montants. Les geishas, accroupies, y réparent leur toilette. Libre à vous de prendre la même position. Je ne m'y suis miré que les pieds ; impossible d'y refléter toute ma personne.

Le thé fut servi en face de nos coussins moelleux ; nous l'avons dégusté, après avoir pris de notre mieux la position classique ; nous savourons aussi des gâteaux sucrés, de six pouces de diamètre par un pouce d'épaisseur, d'un goût exquis.

Grâce à notre guide, Tanaka San, nous avons causé avec ces demoiselles ; pas très intéressantes, les petites !

Ces maisons de thé ne sont pas ce qu'un vain peuple pense ; elles sont une institution nationale et me font l'effet de jouer le rôle du « five o'clock » chez nous. Il y en a sans doute de tous les caractères, car il en existe, un peu partout, dans les divers quartiers, sur les plages, le long des routes. La vue de la véranda donne sur des jardins boisés et fleuris et sur une grande partie de

la ville. Tokio, vu son immense étendue, ne peut être embrassée dans son ensemble.

Au bas de la colline, on voit les tombeaux et les temples des shoguns et le fameux cimetière des quarante-sept Ronins, les grands martyrs de la fidélité au devoir. Nous descendons ; le guide m'indique, avec un religieux respect, une inscription, près d'une petite source dont l'eau de cristal coule, sans bruit, à travers le gazon sous les grands cryptomerias.

« Ici la tête a été lavée ;
« N'y trempez ni vos mains ni vos pieds. »

dit l'inscription.

Depuis, cette source est maudite ; personne n'y puise, car c'est ici que la tête de l'infâme Kira-Kotsuké-No-Suké (quelques historiens lui donnent le nom de Moranowo) a été lavée, après avoir été tranchée par l'un des quarante-sept Ronins.

Il y a plus de neuf siècles (1073), vivait au Japon le célèbre Asano, prince aimé de ses vassaux. Insulté, chez l'empereur, par un autre grand dignitaire de l'Empire, Kira-Kotsuké-No-Suké, il ne put contenir son indignation ; il tira son sabre et le blessa. Un tel oubli, en présence du Mikado, constituait un crime de lèse-majesté. Ce cas, d'une excessive gravité, fut référé au shogun qui décréta le harikari. Le prince s'ouvrit le ventre dans son château, en présence des commissaires, messagers de l'ordre impérial, de ses suivants et de son épouse en pleurs. Elle le suivit, peu après, dans la tombe. Leurs corps reposent dans l'angle ouest du petit cimetière sacré des samouraïs. Son jeune enfant y dort aussi, à côté de ses père et mère. Sa pierre tombale est la toute petite que voilà.

Cependant, avant de rendre le dernier soupir, Asano remet à son premier samouraï, Oishi Kuranosuké, sa dague sanglante et le prie de venger sa mémoire.

Quarante-sept samouraïs, vassaux de ce puissant seigneur, jurent la mort de l'insulteur. Abandonnant tout, famille, honneurs et fortune, risquant leur vie, durant vingt ans, dirigés par Oishi Kuranosuké, ils poursuivirent, sans relâche et sans faiblesse, leur irréductible projet. Ils vécurent déguisés en pèlerins, inconnus, épiant jour et nuit les mouvements de leur victime, lorsqu'un soir d'automne, les ténèbres favorisant leur entreprise, ils égorgèrent l'infâme courtisan dans son palais.

Leur soif de vengeance assouvie, ils lavèrent la tête sanglante de leur victime, à la source, et la déposèrent sur le tombeau de leur seigneur et maître ; puis, en gentilshommes qu'ils étaient, ils s'ouvrirent tous ensemble le ventre sur les marches du large escalier du temple d'à côté, le Songa-Routchi, en chantant les hauts faits de leur maître, offrant leur propre vie en sacrifice à ses mânes et maudissant l'ignoble insulteur d'Asano. Les quarante-sept cadavres de cette horrible hécatombe furent inhumés près de ceux de leur seigneur, de son épouse et de son mousko san, son honorable bébé.

Voilà, en deux mots, l'histoire des grands samouraïs du Japon.

Depuis trois siècles, sans interruption, jour et nuit, la foule, les soldats et les marins surtout, car cet acte héroïque des samouraïs symbolise la fidélité au devoir, ne cessent d'affluer à ce panthéon, de déposer des fleurs et de brûler des bâtons d'encens.

Outre le tombeau du prince, de son épouse, de leur enfant et des quarante-sept chevaliers, deux autres pierres tombales sont

aussi marquées, comme les autres, du signe harikari ; l'une indique le tombeau d'un vagabond qui avait insulté, un jour, l'un des Ronins sans savoir qui il était. L'ayant reconnu, lors de sa condamnation, il vint s'ouvrir le ventre à ses côtés, en expiation de sa faute et après lui avoir demandé pardon. L'autre tombe est celle de la fille d'un des samouraïs, grande prêtresse de Kwannon, qui sollicita de l'empereur l'insigne faveur de reposer près de son père.

Un peuple, qui produit de tels hommes, doit être capable des plus grandes choses. Rome, Athènes et toute l'antiquité ne nous ont transmis rien de plus déterminé et de plus hautement tragique.

5 novembre — Visite au temple d'Asakusa ; même monde, mêmes prières, mêmes dieux fantastiques qu'aux autres temples.

Dans la soirée, nous assistons à une représentation au théâtre impérial, le plus grand et le plus beau d'ici, aussi vaste, aussi luxueux que le His Majesty's à Montréal. L'orchestre de deux instruments à trois cordes, le shamisen, accompagne trois chanteurs qui font plus de mimique que de musique. Le mode de direction du chef d'orchestre est pour le moins original ; il consiste en éjaculations sourdes émises de la gorge, et qui rappellent les éructations d'un estomac trop chargé. Ils sont sur la scène, je veux dire les musiciens, ou dans les coulisses en haut. On entend aussi du tamtam, le taîko, le tsudsumi et, dans les moments tragiques, le trémolo et la sourdine de nos orchestres sont reproduits par le claquebois qui tape sur le plancher. Si le motif est triste, le chanteur pleure à chaudes larmes. Les changements de costumes se font sur la scène et les appariteurs couvrent leur visage d'un voile

noir ; cela signifie qu'ils n'ont rien à faire avec la représentation, qu'ils ne sont pas acteurs et qu'on ne doit pas les voir.

C'était à se tordre, mais il ne fallait pas rire ; je vous ai dit que nous étions dans le théâtre impérial distingué, chic par excellence. La représentation commence à 4 heures et finit à 11 heures p.m ; nous sommes entrés à 9 heures et sortis à 11 heures p.m. Nous en avions assez de tenir notre sérieux, pour ne pas être impolis.

Les petites dames apportent au théâtre leur miroir, leur sac à poudre et réparent sans gêne la toilette de leur figure. On y mange aussi force bonbons et fruits ; et plus d'un marmot s'endort sur le dos de sa mère, de son père, de son petit frère ou de sa petite sœur, selon le dos sur lequel il est ligoté en croupe. Au cours des phases palpitantes du drame, on entend des cris d'approbation et d'enthousiasme. Les acteurs entrent en scène par un trottoir latéral qui plane au-dessus de l'auditoire ; ils n'entrent pas de la coulisse.

Nous n'irons plus au théâtre, au Japon, à moins d'y être contraints ou condamnés par autorité de justice. Tout de même, il est bon d'y être allés une fois.

6 novembre — Visite au musée Okura. Celui-là en vaut la peine. M. Okura, financier de quatre-vingt-quatre ans, plein de santé et de vie, a commencé au bas de l'échelle, dans l'importation, 'exportation et les mines. On le dit très riche, aussi riche sinon plus que Rockfeller. Il a acquis un immense château, propriété d'un ancien daimyo, puissant seigneur, et a collectionné des centaines de Bouddhas japonais et chinois ; des inscriptions anciennes et des curios remontant à deux ou trois mille ans avant

l'ère chrétienne ; des articles en laque, d'un prix fabuleux, et autres objets précieux qui lui ont coûté plus de dix millions de yens. Mais on estime que sa collection en vaut, aujourd'hui, près de cent. Il y a trois ans, il fit don de tous ces trésors au gouvernement et au peuple.

Pour avoir une faible idée de cette collection, il faut voir un temple qu'il a fait transporter au complet, de Séoul, Corée, pour le soustraire à la destruction par les Boxeurs, lors de la révolution. Il a été reconstitué intégralement, sans même en omettre les granits de la fondation ; c'est inouï. Encore là, il n'y a que du japonais et du chinois ; rien d'européen ou d'américain. Lors du soixante-dix-septième anniversaire de sa naissance, ses employés lui ont élevé, dans son jardin, une statue en bronze autour de laquelle on remarque des tortues de même métal, symbole de la patience, un chien, symbole de la vigilance, et des cigognes, les oiseaux de bonheur.

Au pied du coteau, une presqu'île ombragée de cerisiers s'allonge dans le Lac des lotus où se baignent des poissons rouges, gros comme des carpes. Nous descendons ; c'est le Benten dzushi. J'y vois, pour la première fois, la machine à prière : une roue qui se meut dans une mortaise taillée dans un tronc de camphrier ; le dévot la fait tourner du doigt ; autant de tours, autant d'oraisons. Je l'ai fait tourner en priant le dieu de ce temple de nous être favorable. On ne sait ; il est plus prudent, en ce pays, de se mettre bien avec tous ses dieux. Il y en a pour tous les biens et contre tous les maux.

Un mot sur les étrangetés de la vie japonaise. Tout se fait à l'inverse de chez nous. Les enfants, au lieu d'être portés dans les bras, le sont sur le dos. Les clôtures sont construites de façon que

les poteaux soient sur la rue et la face polie à l'intérieur ; les parterres, au lieu d'être à l'avant des maisons, sont à l'arrière ; ainsi en est-il de la meilleure chambre de la maison. Le charpentier tire la scie et le rabot à lui. Les fenêtres, les portes, les serrures, ouvrent et ferment aussi en autre sens que chez nous. Le cheval est mené par la bride, jamais avec les guides ; son conducteur marche en avant. Tout va à gauche ; le langage même est à rebours. Par exemple, pour demander un verre d'eau à la glace, il faut dire : « Koré mitsu épaé » qui se traduit : « Glace, eau, un verre ». Rétablissez le tout, en commençant par la fin. Comme le dit si bien Lafcadio Hearn : « They think backwards, upside down and inside out. » Réflection faite, il ne faut pas oublier que nous sommes de l'autre côté du globe. C'est peut-être la raison de ce qui nous paraît si étrange.

Depuis que nous avons traversé le 180 méridien, sommes-nous à l'est ou à l'ouest ?

7 novembre — Messe à l'église Saint-Joseph, dans le quartier des étrangers. Le curé est le père Steichin, vieillard luxembourgeois, à grande barbe blanche de missionnaire. La musique en parties n'est pas mal. Le centre de la nef est en nattes de paille de riz. Les femmes d'un côté, tête recouverte d'un voile blanc, les hommes de l'autre. Il y a des bancs dans les transepts et les galeries latérales pour les étrangers.

Dans l'après-midi, visite des magasins de la grande rue commerciale, la Ginza, la gloire de Tokio. Il n'y a pas de dimanche, au Japon, ni de jour de la semaine particulièrement affecté aux exercices religieux, à l'exception de quelques grandes fêtes. Chacun prie, à sa guise, et va au temple quand la dévotion le lui dit ; ce-

pendant, les chrétiens, les catholiques, peu nombreux, ferment leurs boutiques les dimanches et les jours de fête.

Comme nous avons bien travaillé toute la semaine, nous nous reposons, le soir, au coin du feu ; demain, départ pour la sainte montagne de Nikko.

« Qui n'a vu Nikko,
« N'a rien vu de beau ».

dit le proverbe japonais ; nous verrons bien demain.

4

Nikko — Kamakura — Enashima — Myianoshita — Ojikagu — « Big Hell » — Le lac Hakone — Gotamba — Le Fudjiyama.

8 novembre — La campagne que nous traversons est très pittoresque ; c'est l'époque de la récolte du riz, des légumes, des fruits. On voit encore beaucoup de kaki pendant aux branches ; c'est un fruit qui ressemble à la poire et à la prune ; il tient un peu des deux. Nous en avons continuellement sur la table. Les pommes sont excellentes ; elles rappellent nos fameuses.

Un peu partout le long des routes, on plante, en carrés réguliers, des paulownias, petits arbres dont l'écorce et la feuille rappellent le tilleul. Son bois sert à la fabrication des chaussures, les geta portées par tout le monde à quelque classe qu'on appartienne. Il est blanc, dur, léger et ne se fendille pas.

On reconnaît la boutique d'un cordonnier aux bûchers de petites planchettes empilées à sa porte. Ces planchettes se portent

planes ; on ajoute à la semelle deux pièces transversales d'une hauteur qui varie de quelques lignes, selon le service auquel on les destine, soit pour le beau temps, soit pour la pluie ; pour la boue, les morceaux, posés transversalement, sont plus élevés, jusqu'à trois pouces. Il faut entendre claquer ces planchettes sur le pavé, dans les gares surtout, où le bruit devient assourdissant. La babouche en paille, en éclisse de bambou est aussi en usage. Cette chaussure économique tient aux pieds au moyen de deux cordons noirs, rouges ou bleus, qui passent entre le gros doigt du pied et le majeur. Ils sont fixés à la planchette ; de cette façon, on n'a qu'à retirer le pied et la chaussure est enlevée. Pour la remettre, enfilez simplement le pied entre les cordons, et allez ! Les caoutchoucs sont ainsi supprimés. Le bout antérieur est quelquefois recouvert d'un morceau de cuir qui protège les doigts de pieds. Les bas ne sont presque pas portés ; le pied est protégé par une sorte de chaussette blanche à plusieurs plis, petit coussin qui protège le dessous du pied contre la dureté du bois.

La propreté du peuple est telle que je suis encore à découvrir, malgré mon observation constante, des chaussettes ou des pieds sales, même chez les enfants. Les Nippons tiennent les ongles de leurs pieds aussi proprement que nous tenons les ongles de nos mains ; je crois même qu'ils sont plus particuliers que nous sous ce rapport.

Ils laissent leurs geta à la porte de la maison, et entrent sur leurs chaussettes ; voilà pourquoi les nattes des planchers sont toujours immaculées et peuvent servir à leur repas et à leur repos. Cette façon de vivre nous paraît étrange, mais eux s'en accommodent parfaitement.

La simplicité de la vie doit contribuer pour une large part à la force et à la vitalité qui caractérisent ce petit peuple. Tout le monde travaille et semble heureux. Tous sont proprement vêtus ; ni haillons ni mendiants en ce pays heureux. La frugalité préside à leurs repas. Le saké, (alcool de riz), la bière, se vendent partout, et cependant un Japonais en état d'ivresse se voit rarement.

Le riz se coupe à la faucille ; il est mis en javelles et suspendu à des perchoirs pour sécher. Lorsqu'il est en état de séchage convenable, les épis sont détachés de la paille au moyen d'un égrenoir aux dents de bois ou de métal, ou battus au bâton, — nos anciens fléaux, quoi, — et vannés, comme autrefois le blé, chez nous. Toutefois, les machines à vanner s'introduisent peu à peu chez les cultivateurs à l'aise. Le riz se cultive dans l'eau. Les champs divisés en petits carrés, comme nos jardins potagers, sont entourés d'une bordure en terre de hauteur suffisante pour retenir l'eau provenant des pluies et des irrigations. Le riz est pris dans les semis et transplanté à la main dans six pouces, à un pied d'eau, brin par brin.

J'ai vu planter des champs immenses d'orge dans des sillons creusés à la houe.

Il est pénible de voir tout ce monde, hommes, femmes et enfants à l'ouvrage dans l'eau, dans la boue jusqu'aux genoux. La terre est ameublie à la main au moyen de houes dont le fer de deux ou trois pieds de longueur atteint le sol profondément. Un cultivateur sur dix possède un cheval. Tout se transporte à dos d'homme, quelles que soient les distances : cent milles et plus.

La culture maraîchère est très en honneur : tomates, oignons, radis blancs d'un pied de longueur, laitue, choux et une infinité

d'autres.

Cinq heures durant, en chemin de fer, nous avons traversé ces cultures à perte de vue. Il n'est pas rare de voir des champs de cent arpents plantés à la main ; c'est dire que la main-d'œuvre doit être bon marché. Autour des petits carrés de riz, se dressent des haies de bambous sur lesquelles les javelles sont enfourchées pour le séchage.

La maison, à la campagne, ressemble à celle de la ville : toit de chaume, de tuiles, de tôle. Les cloisons sont en papier collé sur des châssis glissants (karakami), entrant les uns dans les autres, de façon à transformer, au besoin, la maison en une seule pièce. La maison est généralement entourée d'un perron fermé par des panneaux en grille. Comme l'on vit par terre, les carreaux, qui laissent pénétrer la lumière, sont posés à deux pieds du plancher, afin que les occupants puissent voir au dehors. Le soir, le mur d'enceinte en pierre, en bois ou quelquefois en branches, paille ou bambou, est barricadé. La porte d'entrée, à l'intérieur, est une grille tellement ténue qu'un faible coup d'épaule l'enfoncerait aisément ; on se croit cependant bien protégé et en sûreté.

Toutes les routes sont en gravier, assez belles, mais étroites ; il en est ainsi, dans les villes où l'asphalte est à peu près inconnu ; cependant les rues nouvelles s'ouvrent très larges, mais toujours en gravier ; c'est du moins ce que j'ai constaté jusqu'à présent.

Les morts sont incinérés ou inhumés. Il y a des fours crématoires dans les villes ; dans les campagnes, on enterre les morts un peu partout, autour des maisons, dans les jardins, près des sanctuaires. Sur les tombeaux, on voit souvent de charmantes miniatures, naïves reproductions des temples célèbres.

Àla campagne, dans les villages, on tire l'eau des puits comme au bon vieux temps. Ce matin, de ma chambre, je vois fonctionner une antique brimbale. Dans les villes, les égouts, découverts à certains endroits, à d'autres recouverts de madriers, sont à la surface, chaque côté de la rue.

Nikko est plus favorisée ; l'eau de source, qui descend des sommets, coule à découvert au bord de la rue dans de petits canaux où chacun puise. Le système moderne de l'aqueduc et des égouts s'établit peu à peu. La cité sainte est renommée pour la beauté de son site au flanc des montagnes qui se mirent dans le cristal du lac Chuzenji, à cinq mille pieds d'élévation. Ces montagnes sont très boisées et leurs ravins résonnent de la puissante voix des torrents ; elles renferment les mines de cuivre les plus considérables du pays.

Des singes d'assez forte taille, à l'état sauvage, habitent les forêts et gambadent aux flancs des rochers. En revenant de notre excursion au lac Chuzenji, nous en avons vu une cinquantaine suspendus aux branches de l'autre côté d'un ravin. Comment peuvent vivre ces ouistitis dans ces montagnes qui se couvrent de neige à l'hiver ? Eux seuls le savent.

L'air est pur et vivifiant ; la température correspond à la nôtre en septembre ; la gelée n'a pas encore fait son apparition. Les jours sont plus courts ; le soir, à quatre heures et demie, le soleil disparaît derrière les sommets. Nous portons encore nos vêtements d'été. Les chambres de notre hôtel sont pourvues de foyers. Régulièrement, sans bruit, trottant sur ses chaussettes, la petite bonne apparaît, munie de sa chaudière remplie de sekitan (charbon) pour faire du hi (feu) au cas où le froid se ferait sentir.

C’est délicieux : looks like home. Nous quitterons cet hôtel avec regret ; nous y sommes choyés.

Les temples de Nikko sont les plus fameux du Japon ; leur beauté est incomparable ; ils surpassent en richesse ceux de Tokio. Ils contiennent les mausolées de l’illustre shogun Iyeyasu, fondateur de la dynastie des Tokugawa, et de son non moins illustre petit-fils, Iyemitsu. Outre leur splendeur architecturale, ces temples, au nombre d’une cinquantaine groupés ensemble, sont ombragés de cryptomérias géants de deux cents à deux cent cinquante pieds de hauteur. Ils ont été construits au moyen de contributions plus ou moins volontaires des daimyos, vassaux des shoguns qui, afin de les appauvrir et de les tenir sous leur domination, les forçaient à dépenser ainsi leurs revenus. L’un d’eux, trop pauvre pour contribuer en deniers, paya le tribut en plantant, il y a trois cents ans, une allée de cryptomérias de vingt-cinq milles de longueur, superbe avenue qui aboutit aux temples actuels ; ce sont les arbres que nous voyons. Ce travail d’Hercule dura vingt ans. Les temples auront croulé de vétusté, depuis longtemps, que les cryptomérias ombrageront encore la route.

Un escalier de deux cent soixante-sept marches, en pierres transportées de très loin à dos d’homme, conduit à ces palais. Les rampes et les barreaux sont en travées d’une seule pièce et d’un poids formidable. Le tori principal est aussi en pierres énormes, transportées par les coolies d’une distance de six cent vingts milles.

Deux superbes lanternes, l’une, don du Portugal, l’autre don de la Hollande, ornent le portique de l’un des temples. Je n’ai pu savoir à quelle occasion ces objets d’art ont été donnés au Mikado par ces deux puissances. La porte, dite porte chinoise, est d’un

art si parfait, si délicat, que, pour ne pas rendre les dieux jaloux de l'œuvre de l'homme, une colonne a été posée tête-bêche, afin de diminuer la beauté du monument ; pas prétentieux, l'architecte ! Tout de même, donnons-lui crédit pour la splendeur de son œuvre. C'est dans la frise de l'un de ces temples qu'un artiste célèbre a sculpté les trois fameux petits singes qui se bouchent respectivement les yeux, les oreilles et la bouche, signifiant par là que l'on ne doit jamais voir, ni entendre, ni dire du mal de son prochain ; petite pièce de sculpture qui a servi de thème à bien des légendes, de sujet de caricature, d'enseigne pour plus d'une hôtellerie, plus d'une maison de joie.

Iyeyasu fonda la dynastie des Tokugawa, il y a environ trois siècles. Les temples élevés à Nikko par son petit-fils Iyemitsu, illustre shogun lui-même, surpassent en beauté tous les autres temples du Japon et du monde entier, dans l'estime du peuple du Soleil Levant. Le petit-fils voulut, de cette façon, honorer et perpétuer à travers les âges la mémoire de son ancêtre, le diviniser enfin.

Au début de l'entreprise, Iyemitsu nomma, pour l'exécution de cette œuvre fantastique, deux daimyos commissaires généraux. Ils reçurent l'ordre de réquisitionner les services des plus grands artistes dans l'art de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, et Iyemitsu leur donna carte blanche.

De toutes les parties du Japon, et plus particulièrement de Kyoto et de Nara, les ouvriers les plus habiles dans l'art du bâtiment, les experts en l'art particulier de sculpter les images de Bouddha, et leurs élèves, furent dirigés avec leurs familles sur Nikko aux frais du gouvernement, aux dépens du trésor public.

En appelant ainsi toutes les classes d'artisans habiles, en nombre illimité, les commissaires eurent sans doute l'idée de provoquer l'émulation et la rivalité entre les ouvriers. Des merveilles résultèrent de cet appel et justifièrent l'heureuse démarche des commissaires.

Ces artisans furent formés en groupes désignés par chacune des lettres de l'alphabet nippon. On y ajouta deux équipes de coolies et porte-faix ; puis ils furent divisés en deux armées de vingt-cinq unités et mis sous la direction et le commandement des deux commissaires généraux.

La rivalité la plus intense naquit de cette façon dans l'exécution de l'ensemble des ouvrages et dans leurs moindres détails. Plus de douze années durant, on tailla, sculpta et édifia. Vingt millions de yens furent dépensés et jamais moins de six mille six cents ouvriers travaillèrent chaque jour, sans relâche, à cette gigantesque entreprise.

Les chefs-d'œuvre sortis des mains de ces artistes commandent à bon droit l'admiration des heureux mortels qui peuvent les contempler. Les moindres coins de la nature environnante furent fouillés, disposés symétriquement et mis à contribution, pour cadrer avec les édifices ; promenades, bosquets, forêts, montagnes, rivières, cours d'eau, chutes, tout fut arrangé, disposé, transformé en l'honneur du dieu nouveau. Un immense territoire, taillé dans les montagnes, fut réservé de par l'autorité impériale qui s'y aménagea un splendide château. Louis XIV avait ici un devancier de près d'un siècle, lorsqu'il transforma le Louvre et rêva Versailles. L'un ne déparerait pas l'autre, quoique de genres, de styles et de goûts tout à fait dissemblables et étran-

gers. Les ressources artistiques de l'homme n'ont pas de bornes définies.

Sur la route des cryptomérias se trouve le célèbre pont sacré jeté sur la rivière Daiyagawa. La famille impériale seule a droit d'y passer ; ce n'est pas le pont d'Avignon !

Cet été, une américaine excentrique et peu respectueuse des idées religieuses de ce bon peuple, enjamba la barrière qui ferme le pont et voulut s'y faire photographier. Mal lui en prit : elle fut vite appréhendée par les gendarmes et conduite devant la justice. Elle n'obtint sa liberté provisoire que sur un dépôt en espèces de cinq mille dollars et fut condamnée à cinq cents dollars d'amende ; elle n'évita l'emprisonnement, et peut-être un châtiment plus sévère de la population indignée, que grâce à un plaidoyer de folie et à la condition expresse de quitter le pays sans délai.

Le pont sacré fut érigé en 1636, en même temps que les temples. Il fut enlevé par le torrent et restauré en 1907. Peint en rouge vif, laqué, reluisant comme un miroir et incrusté de cuivre, il est courbé, voûté comme tous les ponts du Japon. Il doit avoir cent pieds de longueur.

Les étrangers ne sont pas molestés lorsqu'ils visitent les temples, mais ils doivent s'y tenir respectueusement. La simple bienséance et la bonne tenue des assistants invitent, du reste, au respect. Les règlements de ces temples sont plus sévères ici que partout ailleurs ; Nikko est la Mecque du bouddhisme au Japon.

Il y a des prêtresses à ces temples dédiés à Shinto ; l'une d'elles, âgée de plus de quatre-vingts ans, a dansé pour nous. Les prêtres et les prêtresses sont vêtus de robes blanches. Sambutsu-

do est le sanctum sanctorum des trois Bouddhas en bronze doré, reposant sur des fleurs de lotus ; à gauche du sanctuaire, s'élève le beffroi dont le bourdon sonne toutes les heures, lentement, lentement comme le bourdon de Notre-Dame pour les glas. Je l'entends distinctement au moment où j'écris ces lignes. Tout près, est la Sorinto, élégante colonne en bronze ornementée d'arabesques d'or ; le temps l'a noircie.

Un peu plus loin, la grande pagode à cinq étages, de cent cinq pieds de hauteur, richement décorée de couleurs qui s'harmonisent à merveille ; au premier étage, se dessinent en guirlande, les signes du zodiaque chinois. De cet endroit, une promenade de quarante verges conduit à la porte dite des deux rois, le Niomon ; on y voit des reliques des shoguns et un monument élevé en 1915, à l'occasion du trois centième anniversaire de la naissance ou de la mort de Iyeyasu ; aussi, le Huta-ara, sanctuaire dédié au dieu Onamuji.

Dans un des enfoncements reculés de la chapelle se trouve la lanterne de bronze, le Bakermono-Toro qui, autrefois, se transformait en démon et faisait, dans les nuits sans lune, le diable à quatre aux paisibles habitants de la localité, jusqu'à ce qu'un brave parmi les plus braves, eût transpercé ce monstre de son épée. Le glaive surmonte maintenant la lanterne. Merci, brave homme ! Grâce à toi, je dors tranquille.

Autour de ces temples : des cascades bouillonnantes et des ravins profonds et ombreux.

Vraiment, Nikko justifie le proverbe ; et le touriste qui se donne la peine d'y venir ne perd ni son temps ni son argent.

« Qui n'a vu Nikko,
« N'a rien vu de beau. »

9 novembre — Visite des échoppes dont quelques-unes sont de véritables musées. Dans l'après-midi, excursion dans les montagnes du côté de l'est, à Gowoden, au tombeau du général prince Kitashirakawa, érigé en 1896. Il fut le dernier prince-abbé des temples de l'endroit, honneur et dignité auxquels il renonça en 1896, l'année de sa mort.

Plus loin, Hongo, sanctuaire érigé par Shodo-Shonin, en l'an 808 ; le Kaisando, construction en laque rouge, dédiée au même ; la cascade de Somengataki et le temple de Takino, fondé au neuvième siècle ; au pied de la colline, le sanctuaire de Gyva-do, où les pèlerins suspendent des sandales de fer, et combien d'autres encore ! Il faudrait plus d'un mois pour visiter tous les temples et les sanctuaires de Nikko et des environs ; le temps à notre disposition ne nous permet pas de satisfaire davantage notre curiosité.

10 novembre — Nous assistons à la première journée des fêtes organisées en l'honneur du onze centième anniversaire de la fondation d'un sanctuaire dont j'oublie le nom. Pour la première fois, nous y voyons danser des geishas authentiques. L'institution des geishas a toujours eu pour objet le culte, mais elles ont bien dégénéré depuis ; elles se sont beaucoup éloignées de cette auguste fonction ; cependant, celles que nous avons vues étaient très bien et leurs danses fort gracieuses. Elles les exécutaient sur une plateforme érigée en face du temple ; la musique consistait en trois shamisens aussi grêles de ton que d'allure et d'un tambour ventripotent comme tonneau, mais dont la résonance était aussi maigre qu'il était dodu. Le public s'amusait, riait, fumait ; parmi ces geishas : cinq petites filles charmantes d'allure.

Nous sommes rentrés vers 11 heures du soir. — Demain, grande procession des prêtres et des dignitaires du sanctuaire onze fois centenaire. Nous avons revu les singes dans la montagne, du côté de l'est. Le temps se couvre ; l'automne s'approche ; par bonheur, nous descendrons bientôt vers une latitude plus clémente.

11 novembre — La procession a défilé vers 11 heures a.m. Une dizaine de prêtres, assistés d'une vingtaine d'acolytes, trois musiciens, formaient la partie principale du cortège ; la foule suivait, peu nombreuse. Les costumes, les oriflammes et les ornements étaient d'une richesse inouïe. Le défilé terminé, nous sommes allés finir l'avant-midi au tombeau d'Iyeyasu. C'est lui, le grand persécuteur des Chrétiens qu'il fit tous exterminer, au dix-septième siècle. Les Jésuites ont eu plusieurs martyrs. Au musée impérial de Tokio, nous voyons, conservés dans une vitrine, des statuettes, des chapelets et autres objets de piété trouvés dans les tombeaux des victimes du sanguinaire potentat.

Cette après-midi, promenade dans la grande allée des crvptomérias jusqu'à la résidence de M. Sarto, maire d'une préfecture. A la demande de notre guide, il a bien voulu nous faire visiter sa maison et son jardin dans tous leurs détails ; charmante réception, intéressante surtout au point de vue de la vie intime de la famille japonaise. Ses deux jeunes filles nous ont été présentées et ont fait les honneurs : thé, échange de cartes.

Au départ, il nous a remis des cartes postales de sa maison et de son jardin, qui est tout ce que l'art d'ornementer un jardin japonais peut produire d'exquis. Au revoir et merci, M. Sarto !

12 novembre — Nikko, hier soir, danse de geishas spécialement retenues : six danseuses et quatre musiciennes. Trois ou quatre d'entre elles — nous les avons reconnues — avaient dansé la veille à la fête du temple dont je vous ai parlé et que je dédie au dieu inconnu, n'ayant pu me procurer son nom. Elles faisaient partie du corps de ballet aux fêtes religieuses : des geishas authentiques. Elles ont dansé dans un Yoshiwara, établissement de plaisir situé sur la rue principale. Le festival s'est ouvert à 8 heures 30 p.m.

En entrant, nos chaussures ont été recouvertes des babouches obligatoires et nous sommes montés au premier. Les karakami, qui séparent les deux pièces principales, avaient été glissés dans les murs pour n'en former qu'une seule ; au fond, les musiciennes, artistes du shamisen et du tambourin (taiko). Ouverture de chant et de musique ; puis tour à tour, les danses dites des prêtres, des feuilles d'érable, des moissons, du parasol, de l'éventail et des masques. Les danses du parasol et de l'éventail en valaient la peine ; elles sont très gracieuses, les danseuses, et tout à fait à la hauteur de leur réputation. La représentation terminée, les geishas sont venues causer avec nous. Les toilettes de nos compagnes, leurs bijoux surtout, faisaient leur admiration. Elles palpaient l'étoffe de leurs robes et de leurs manteaux et ne pouvaient détacher leurs yeux de leurs bijoux. Elles sont jolies, bien élevées, enjouées et d'une tenue above reproach, mais un peu enfants. Les quatre ainées paraissaient avoir vingt ans, et deux d'entre elles à peine douze à treize.

Nos « sièges réservés » consistaient en coussins de soie jetés sur le parquet ; des hibashis, du thé et des bonbons ; aussi deux

fauteuils pour ceux de ces messieurs dont la souplesse rebelle ne leur permettait pas de s'asseoir sur les talons.

À 10 heures nous rentrons à notre hôtel ; nous avions vu danser les célèbres geishas.

Dans la matinée, nous prenons le train à destination de Kamakura ; court arrêt, à midi, à la gare de Tokio pour le lunch. À 3 heures 30, arrivée à Kamakura, nous nous enregistrons à l'hôtel Kahin, sur le bord de la mer, une plage magnifique que nous parcourons au coucher du soleil. La pluie intermittente, qui gâte un peu le plaisir depuis deux jours, a cessé ; les pronostics annoncent un beau jour pour demain ; que Bouddha nous soit propice !

13 novembre — Les chambres de l'hôtel sont spacieuses, bien éclairées ; nous nous endormons au crépitement d'un bon feu de cheminée. Cette plage est le summer resort des magnats du pays.

Kamakura est une petite ville située sur le bord de la mer, à cinquante minutes de chemin de fer de Yokohama, et à une heure et demie de Tokio, la capitale. Le rivage forme une superbe plage sur laquelle la mer déferle avec un bruit plus accentué qu'à Old Orchard ou toute autre plage que j'aie encore vue. La vague est très haute. La conformation particulière de la chaîne des montagnes qui l'entourent lui donne une grande sonorité ; au large, des brisants sur lesquels les flots se cabrent à l'allure de coursiers rapides à crinières blanches. Le spectacle est grandiose. C'est un endroit de villégiature recommandé par les médecins. L'air pur, vivifiant, repose les nerfs rompus par le surmenage et la vie intense. Le Kahin est l'un des plus beaux hôtels de plage qui

existent ; superbement aménagé, à l'américaine, service irréprochable et propreté exquise.

Yoritomo y établit ici un shogunat, il y a sept cent quarante ans ; durant cent cinquante ans Kamakura fut la capitale de l'empire. À l'époque de sa splendeur, la population de cette ville dépassa le million. Deux fois, elle fut engloutie par des raz de marée causés par des perturbations souterraines qui se produisirent soudainement en 1369 et en 1494, deux ans après la découverte du nouveau monde par Christophe Colomb.

De cette ville submergée à deux reprises, il ne reste que de rares vestiges. Des centaines de mille habitants sont ensevelis dans le sol que nous foulons et sous les eaux dont la voix est encore menaçante. En 1252, un grand artiste, Goroyemon Ono, construisit un temple immense, reposant sur soixante colonnes ; à l'intérieur, il éleva une statue colossale de Bouddha, statue connue sous le nom de Daibutsu. Elle est en bronze solide et représente le dieu assis, les mains s'appuyant sur les pouces et les jambes repliées de façon que le dessous de ses pieds apparaît sur ses genoux. Elle mesure quarante-neuf pieds et sept

En Ricksha.

Le Daibutsu à Kamakura.

Le Pont Sacré à Nikko.

pouces de hauteur, quatre-vingt-dix-sept pieds et deux pouces de circonférence à sa base et repose sur un socle de quatre à cinq pieds d'élévation. Sa chevelure est composée de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf boucles. Au milieu du front est incrustée une boule d'argent massif du poid de trente livres ; ses yeux en or so-

lide ont trois pieds d'ouverture ; sa bouche a quatre pieds de largeur ; son nez à peu près autant ; et ses pouces mesurent chacun trois pieds et demi de circonférence. Le dieu est courbé,

dans la position qui inspire la bonté et la clémence. C'est le dieu de l'omniscience et de la miséricorde infinie : il n'inspire pas la crainte, il attire ; on est tenté de taper sur son bon gros dos, tant il a l'air paterne et doux ; c'est le secret de sa grande popularité et de la vénération que le peuple a pour lui. Si l'on m'eût enseigné à adorer les idoles, il serait mon dieu, tant il est beau. C'est le chef-d'œuvre de l'art : il est parfait ; l'on ne peut se rassasier de le regarder. Quel que soit l'angle sous lequel on l'examine, on ne lui découvre aucun défaut. Nous sommes restés près d'une heure à le contempler. Nous avons escaladé un peu les hauteurs d'alentour pour le voir d'en haut et à distance : il était toujours aimable.

Lors du dernier désastre, le temple aux soixante colonnes qui l'abritait fut emporté ; le dieu resta… assis, dans le calme majestueux qui le caractérise et qui fait son charme irrésistible. Nous nous sommes photographiés à ses… genoux. Après deux jours maussades, le soleil nous a souri, à ce moment. Nous avons versé une légère obole pour les frais d'entretien et de conservation de cette merveille.

Avant de quitter le Daibutsu, nous gravissons un escalier d'une douzaine de marches à l'intérieur de sa masse énorme de bronze. Ce n'est pas tous les jours que l'on peut pénétrer dans un dieu ! Dans le creux de sa belle tête, a été érigée une petite chapelle, bouddhiste va sans dire ; aussi un petit autel qui renferme des reliques. Depuis six siècles, ce doux Bouddha est en plein air, n'ayant pour temple que le ciel, les montagnes et la forêt.

Les érables et les cerisiers, à l'automne et au printemps, en avril et en novembre, laissent tomber leurs feuilles rouges et leurs fleurs rose carmin sur sa grosse tête bouclée et ses rondes épaules ; dans son dos, deux larges panneaux s'ouvrent pour laisser pénétrer l'air et la lumière. Adieu, bon vieux Bouddha ; tu es le premier qui aies l'air humain et qui me plaises.

Àquelque distance du Daibutsu, dans le flanc de la montagne, un temple en ruine abrite la statue de Kwannon, la déesse de la miséricorde. Cette statue, d'une seule pièce de bois de camphrier doré, mesure vingt pieds de hauteur. Elle a onze faces, afin de tout voir dans l'univers ; et six mains, pour recevoir et donner. Je ne sais pourquoi elle a été reléguée derrière l'autel de son temple qui tombe de vétusté (il existe depuis sa fondation en l'an 735 A.D.), sous un abri délabré, un vieux hangar, dont les planches mal jointes laissent passer le vent et la pluie, sans permettre à la lumière de pénétrer suffisamment pour qu'on puisse contempler ses traits. Du reste, elle est si étroitement logée dans sa petite cellule qu'il faut rejeter la tête en arrière pour voir le dessous de deux ou trois de ses onze nez que l'un de ses prêtres illumine au moyen de deux fanaux hissés au niveau du chef de la déesse par des cordes glissant sur des poulies. La vertu de miséricorde, évidemment, n'est pas en honneur ici.

Après la douceur, la clémence, la bonté, la miséricorde, voici à côté, la vengeance, le châtiment : le temple d'Ennoji, dédié à Emma O, régente de l'enfer, statue sculptée par l'artiste Unkéi ; plus loin, le sanctuaire dit de Kamakura, fondé en 1869 et dédié au prince Morinaga ; il contient le donjon où ce prince fut emprisonné par un de ses rivaux et finalement assassiné par lui.

Au pied de l'escalier de cinquante et une marches qui conduit au temple d'Hachiman, précédé de trois vieux toris élevés sur l'avenue aboutissant à la mer, la légende indique un vieil arbre de mille ans d'existence qui marque l'endroit où fut assassiné un prince de sang impérial. Ayant résolu de faire un pèlerinage à ce sanctuaire, le prince fut prévenu par un de ses plus fidèles serviteurs du danger qu'il courait. Pour toute réponse, il prit un de ses cheveux, le remit au fidèle serviteur, et lui dit : « Garde ce souvenir de moi » ; et il partit pour son pieux pèlerinage. Sa prière terminée, ses offrandes déposées, il procéda à la descente des cinquante et une marches de l'escalier ; mais à peine arrivé à quelques pieds du sol, un coutelas lui trancha le cou, et l'assassin se sauva en emportant la tête de sa victime qui ne fut jamais retrouvée. Son corps sans tête et le cheveu remis au fidèle serviteur furent inhumés dans ce temple. L'assassin, découvert quelque temps après son forfait, n'était autre que le propre neveu du prince. Le mobile de son crime est resté inconnu. Le vieil arbre à l'ombre duquel était assis un vieillard qui nous parut aussi vieux que lui, est toujours debout pour marquer l'endroit de ce forfait et le rappeler aux générations.

L'île d'Enashima, près de Kamakura, possède des temples et des grottes intéressantes ; elle est reliée à la terre ferme par un pont vermoulu qui n'est pas sûr. Nous n'avons pas osé risquer une visite, et voilà pourquoi les dieux de l'île ont été privés de nos hommages. Nous eûmes bien de la peine à nous séparer de ce coin de terre divin et de cette plage enchanteresse ; mais le dur destin, qui nous condamne à toujours avancer, nous força à prendre le train pour Miyanoshita dans l'après-midi.

14 novembre — Vers dix heures, nous faisons l'ascension de la montagne jusqu'à Ojigaku — Big Hell, — à trois mille trois cent quarante-cinq pieds au-dessus de la mer. Je vous ai dit qu'au Japon tout est à l'inverse. Chez nous, l'enfer est au fond ; ici, il est sur les hauteurs. C'est l'abomination de la désolation. Du fond d'un cratère d'un mille de longueur, de petits volcans, des sources d'eau bouillante lancent dans l'air du soufre et des gaz brûlants. Les montagnes, qui environnent notre somptueux hôtel, renferment des sources thermales ; des tuyaux en conduisent les eaux dans les bains des chambres et à une grande piscine dans le jardin où les hôtes vont prendre leurs ébats. C'est Banff en miniature. Nous n'oublierons pas de sitôt notre ascension à cet enfer, non plus que la descente très abrupte et rocailleuse. Nous sommes rentrés fourbus.

15 novembre — Course en automobile au lac Hakone, vaste et limpide nappe d'eau douce, où se mire le Fudji que nous avons vu dans toute sa splendeur par un temps clair et un ciel d'azur. Au cours de cette ascension, nous découvrons la mer qui baigne la baie de Kamakura. Notre séjour à Miyanoshita, dont le nom signifie le village au pied du temple, finira demain matin, alors que nous prendrons le train pour Nagoya, ancienne capitale, la ville célèbre par son vieux château fort et ses fabriques de porcelaine.

16 novembre — Sous un ciel pur et dans l'air vif du matin, nous partons de l'hôtel princier le Fujya, pour la station du chemin de fer à Gotemba. Ce parcours de seize milles sur le flanc des montagnes est une route militaire toute moderne dont chaque tournant est un poste d'observation, une redoute. Nous croisons ou dépassons des militaires en motocyclettes. La main au képi, ils nous souhaitent le benzai — bienvenue. Nous leur rendons leur

salut dans leur langue, à leur grande surprise : Ohayo, bonjour. Nous montons, montons, en lacets, jusqu'à trois mille pieds, hauteur de laquelle nous apercevons le sommet du Fudji par un tunnel de cinq à six cents pieds de longueur. Au débouché : cris de joie et d'admiration. Le Fudji, couvert de glace, étincelant comme un prisme sous les rayons obliques d'un soleil ardent, lance son pic tronqué au delà des nues. À ses pieds, une plaine immense, symétriquement divisée : riche marqueterie de moissons dorées, de vergers de kakis dont les fruits d'or font ployer les branches, de routes grises et brun rouge, de haies verdoyantes qui se prolongent, à perte de vue dans tous les sens et dont les verticales, à notre objectif, vont mourir au pied du mont cyclopéen. Nous descendons en spirale et le géant grandit à mesure que nous glissons vers le fond de la vallée jusqu'à ce qu'il nous écrase de sa masse imposante. Un Bonaparte japonais pourrait ici esquisser un geste bien plus éloquent que celui du Corse au pied des pyramides,

L'Égrenage du Riz au Japon.

Les Daims Sacrés, Nara.

Femmes et Bébés Japonais.

Enfants Japonais.

car ce mont orgueilleux contemple ce peuple et ce peuple le contemple depuis bien des siècles aussi, mais avec combien plus d'amour et de majesté ! Il est dix heures lorsque nous mettons le pied sur le quai de la gare, au centre d'une petite ville bien caractéristique, la coquette Gotemba. Nous sommes en avance ; nous faisons les cent pas. Trois locomotives dodécapodes, à double mécanisme, passent avant nous ; elles ne halent qu'une trentaine

de petits wagons ; ce train vient des montagnes. Nous lisons sur les tiroirs à

distribution des locomotives, le nom de Schenectady, ville des États-Unis, des usines de laquelle sont sorties ces lourdes machines. L'industrie nationale ne répond donc pas encore à tous les besoins du pays ? Le système des chemins de fer nippons est calqué sur celui des îles Britanniques, mais à voie de moindre largeur. Un cri strident d'une machine émergeant du flanc de la montagne nous avertit que le train qui doit nous conduire à Nagoya entre en gare. Nous nous installons sur les banquettes en velours, rangées dans le sens de la longueur, dans un wagon observatoire. Notre bagage à main entre par les fenêtres et sortira par la même voie. Je remarque que l'équipage du train est ganté de blanc, s'il vous plaît.

Le train file ; c'est un rapide. Le premier arrêt dans quatre heures. Les passagers, japonais et japonaises, enlèvent leurs getas, s'installent en boule sur les banquettes, en face du numéro qui correspond à celui de leurs billets et, le dos tourné au passage central, regardent par la fenêtre le panorama qui se déroule. D'un côté, les montagnes (au Japon, on voit toujours les montagnes), de l'autre, le rivage de la mer, barques de pêcheurs au large ou halées sur la côte ; pêcheurs de crevettes et râtisseurs d'huîtres dans les huîtrières en culture ; entre les montagnes et la mer, des moissonneurs, des jardiniers qui brisent le sol avec la houe ou la herse à main : instrument en bois, quart de roue dont la jante est hérissée de sept à huit dents de bois. L'opérateur donne à cet appareil le mouvement d'un balancier d'horloge ; les dents mordent, et la terre, levée en galette par la houe, s'effrite. De la fumure répandue à la main complète la préparation du sol pour

recevoir la semence. Au printemps, le riz sera jeté dans les semis, puis arraché et transplanté brin par brin sur des centaines et des centaines de milles carrés ; c'est incroyable, mais c'est exact.

Et voilà comment, des pôles à l'équateur, du levant au couchant, il y a du riz sur la table des humains.

Lunch convenable dans le wagon buffet. Nous passons l'après-midi sur la plate-forme du wagon observatoire à voir défiler les monts, la mer et la plaine. À 4 heures 30, p.m., nous descendons à Nagoya, à l'hôtel du même nom. Avant le dîner, balade sur la rue principale. Le son de la flûte et le bruit sourd d'un tambour nous attirent dans une cour en face d'un temple shintiste où trois prêtres font de la musique et deux fillettes : des enfants d'une douzaine d'années, jeunes geishas, exécutent des danses. Ces prières, je présume, sont pour les biens de la terre et la chasse, car les geishas portent sur leurs épaules la houe, le râteau, des arcs et des flèches. C'est l'époque de la chasse ; elles prient sans doute pour le succès des disciples de saint Hubert que nous rencontrons un peu partout, la carabine en bandoulière et la gibecière chargée de faisans dorés, de canards, de sarcelles et autres gibiers à poil et à plumes.

Nous visitons un bazar comme nous n'en avons pas encore vu : un véritable labyrinthe. On y pénètre par un couloir très long dont les murs sont garnis de bibelots les plus variés ; il faut, pour en sortir, passer par un dédale d'échoppes dont on ne voit pas l'issue. Nous y sommes retournés dans la soirée pour notre plus grand amusement. Là, comme ailleurs, nous avons eu une escorte bien fournie de curieux et de curieuses, en dépit de l'ordonnance impériale qui défend aux Nippons de reluquer et de dévisager les eigin san, les honorables étrangers.

Nagoya — Kobe — Nara — Uji — Kioto — Le palais du Mikado — Le lac Biwa — Myiajima — Shimonoseki.

Nagoya, environ quatre cent mille âmes ; c'est la quatrième ville de l'empire ; elle est peu fréquentée par les touristes ; la population étrangère n'y compte que soixante personnes : missionnaires, professeurs, deux commerçants. Son importance date de l'an 1610. L'immortel Iyeyasu y construisit pour un de ses fils, Yoshinso, un château qu'il n'habita jamais. C'est un édifice moyenâgeux, genre pagode, à trois élégantes toitures superposées, aux angles relevés en cornes. Le faîte est ornementé de deux dauphins en or solide, à queues en trompette ; ils sont estimés à un quart de million chacun, et protégés par une grille en acier contre les voleurs qui ont déjà tenté de les enlever, la nuit, au moyen de puissants cerfs-volants. S'ils eussent connu les aéroplanes, ils auraient pu prendre ces poissons à la ligne. L'un de ces dauphins, il y a quarante ans, fut envoyé à l'exposition de Vienne. Le navire qui le ramenait fit naufrage ; on réussit à repêcher le dauphin, mais à grands frais.

L'extérieur de ce château, élevé sur une masse de maçonnerie à sec, de blocs énormes, et entouré d'un fossé rempli d'eau, est blanchi au plâtre et fermé au moyen de lourdes portes d'acier. Les fenêtres sont à demi-murées ; il y fait très noir ; à chaque étage, des ouvertures sont aménagées afin de pouvoir verser de l'huile bouillante et du plomb fondu sur la tête des assaillants. Les poutres de la charpente sont énormes. Cent cinquante-sept marches conduisent au dernier étage. Mille guerriers pouvaient s'y barricader et y emmagasiner des provisions pour un long siège. Un puits profond à l'intérieur de la forteresse est encore en parfait état de conservation.

5

Nagoya — Kobe — Nara — Uji — Kioto — Le palais du Mikado — Le lac Biwa — Myiajima — Shimonoseki.

Nagoya, environ quatre cent mille âmes ; c'est la quatrième ville de l'empire ; elle est peu fréquentée par les touristes ; la population étrangère n'y compte que soixante personnes : missionnaires, professeurs, deux commerçants. Son importance date de l'an 1610. L'immortel Iyeyasu y construisit pour un de ses fils, Yoshinso, un château qu'il n'habita jamais. C'est un édifice moyenâgeux, genre pagode, à trois élégantes toitures superposées, aux angles relevés en cornes. Le faîte est ornementé de deux dauphins en or solide, à queues en trompette ; ils sont estimés à un quart de million chacun, et protégés par une grille en acier contre les voleurs qui ont déjà tenté de les enlever, la nuit, au moyen de puissants cerfs-volants. S'ils eussent connu les aéroplanes, ils auraient pu prendre ces poissons à la ligne. L'un de ces dauphins, il y a quarante ans, fut envoyé à l'exposition de Vienne. Le navire qui le ramenait fit naufrage ; on réussit à repêcher le dauphin, mais à grands frais.

L'extérieur de ce château, élevé sur une masse de maçonnerie à sec, de blocs énormes, et entouré d'un fossé rempli d'eau, est blanchi au plâtre et fermé au moyen de lourdes portes d'acier. Les fenêtres sont à demi-murées ; il y fait très noir ; à chaque étage, des ouvertures sont aménagées afin de pouvoir verser de l'huile bouillante et du plomb fondu sur la tête des assaillants. Les poutres de la charpente sont énormes. Cent cinquante-sept marches conduisent au dernier étage. Mille guerriers pouvaient s'y barricader et y emmagasiner des provisions pour un long

siège. Un puits profond à l'intérieur de la forteresse est encore en parfait état de conservation.

Sur l'emplacement du corps principal, plusieurs magasins et des casernes servent à la cavalerie qui manœuvrait dans la plaine au moment où, des guichets du sommet, nous jouissions d'une belle vue d'ensemble de la ville dominée par une résidence impériale, un sanctuaire que nous déclinons de visiter et le musée commercial très moderne, dit-on. Nous en avions assez de cette ville qui se soucie fort peu du confort des voyageurs et ne se donne pas même la peine d'aménager au moins un hôtel convenable.

Notre programme comportait une excursion à Yamada, où l'unique hôtellerie est mi-partie européenne et mi-partie japonaise. L'idée est de fournir aux touristes l'expérience d'une ou deux nuits à la mode nippone. Nous filons sur Nara où l'on trouve un superbe hôtel tenu par le gouvernement, où le vivre et le couvert sont on ne peut mieux, où tout est moderne et cependant dans le style japonais du meilleur goût.

18 novembre — Le trajet de Nagoya à Nara, cinq heures, fut coupé d'un changement de train, au raccordement de Myiajyma où nous laissons les voyageurs en route pour Yamada. Les écoliers et écolières, qui voyagent beaucoup pour s'instruire, nous ont entourés sur la plate-forme. J'ai causé avec les plus avancés qui parlent un peu d'anglais. Un camelot, panier suspendu au cou, criait : « Sandoouitchi bento ! sandouitchi bento ! » (lunch, sandwiches !) Bravo, mon garçon, tu me venges de nos bons Anglais, qui chez nous, massacrent impitoyablement nos beaux noms français, au point de transformer la Rivière des prairies en Back River, Chanteclair en Chanticleer, et tutti-quanti.

Ce matin, ma femme m'appelle : « Vite, vite ; viens donc voir à la fenêtre ! ». J'accours et je vois à deux pas, nous fixant de leurs grands yeux doux, deux beaux petits daims qui demandent des biscuits. Nous leur en procurons tout de suite ; ils les mangent dans nos mains. Ils sont trois cents environ qui habitent la ville et les parcs ; ce sont les daims sacrés, aussi familiers que les chiens et les chats avec lesquels ils font bon ménage. On les trouve partout dans les rues ; ils nous suivent, répondent au moindre appel ; chacun les flatte. Ils sont de plus petite taille que nos chevreuils, mais non moins élancés. Le soir, vers cinq heures, leurs gardiens les appellent au son de la trompette et, gambadant sous bois de tous les coins du parc, ils accourent au bercail. Nous avons assisté à ce rassemblement ; il faut les voir filer sous la ramure, rapides comme des flèches, sautant par-dessus les racines protubérantes, les uns par-dessus les autres. Ils sont plus choyés que leurs congénères des forêts ; ils jouissent de la plénitude des biens de ce monde en attendant la félicité éternelle dans les bois et les pâturages célestes.

« Dieu prodigue ses biens
« À ceux qui font vœu d'être siens ».

L'étranger est bien accueilli au Japon, mais il doit respecter les lois, les coutumes, le sentiment religieux. On raconte à ce propos qu'il y a quelques années, à Yamada, un mécréant qui visitait un temple, souleva de sa canne un coin du voile qui cache le saint des saints, interdit aux profanes. Il n'eut pas le temps d'atteindre son hôtel ; son cas fut réglé sur-le-champ d'un coup de dague.

Il n'est pas prudent de voyager sans guide en certains lieux ; le danger est probablement exagéré par ceux qui dirigent les voyageurs, mais la prudence est la mère de la sûreté. Avec le bon Ta-

naka San, notre guide, nous vivons dans la sécurité la plus parfaite. Du reste, un incident de cette nature n'est pas particulier au Japon. Les Japonais ont comme nous le respect de leurs temples.

De l'an 700 à 784, A.D., Nara fut la capitale du Japon. Il est à noter qu'en ce pays toutes et chacune des grandes villes ont été des capitales tour à tour. Il serait long et fastidieux d'en chercher les raisons. Nécessité de la politique, raison d'état, ou caprice des mikados, voilà en trois mots le secret de l'énigme. Ceci explique aussi comment des cités, très populeuses jadis, sont maintenant réduites à la proportion de bourgs ou de villages entourés de parcs où abondent les toris, les temples, les pagodes, les piscines, les lanternes : témoins séculaires d'anciennes splendeurs.

Le gouvernement, la dévotion populaire, les dons généreux des riches et des puissants, ne peuvent suffire à l'entretien de tous ces monuments de bois dont quelques-uns croulent de vétusté. Malgré la laque et la peinture, le temps, les intempéries et surtout la chaleur humide particulière au pays en ont bien vite raison ; et si l'on veut conserver, il faut sans cesse réparer, refaire. Voilà la raison de la splendeur éclatante des monuments nouvellement retouchés et la triste apparence de ceux dont la toilette a été négligée. Quant au genre, il est presque partout le même ; l'architecture, la disposition, la symétrie, la ligne, les proportions sont, à peu de différence près, partout identiques ; la couleur, la décoration, les dieux, les monstres, les ex-voto seuls varient et nous permettent de différencier les uns des autres.

Nara, comme les autres capitales disparues, a sa large part de temples ; l'un d'eux renferme le colossal Daibutsu dans le monastère de Todai-ji. C'est le plus gros, le plus lourd et le plus laid des Bouddhas ; il est assis comme son sosie de Kamakura. Ce

monstre a cinquante-trois pieds de hauteur ; la face s'allonge de seize pieds et s'épate de neuf pieds. C'est un nègre lippu du plus beau noir d'ébène. Une immense auréole dorée, parsemée de dix-huit copies de son image moins horrible que l'original, couronne son chef ; deux statues de déesses plus gracieuses et étincelantes d'or et de pierreries lui tiennent compagnie.

Le temple mesure deux cent cinquante pieds de côté, par cent cinquante-six pieds de hauteur ; la statue date de 749 A.D. La tête, qui a fondu dans un incendie, a été remplacée au X siècle par l'horreur que l'on adore depuis. Dans le parc, la plus grosse cloche du Japon : treize pieds et demi de hauteur, neuf pieds et demi de diamètre et huit pouces et demi d'épaisseur, est boulonnée à une énorme poutre de camphrier sous une élégante pagode. Elle résonne sourdement, mais faiblement pour sa masse, sous les coups d'un bélier suspendu par quatre câbles. C'est un joli exercice que de faire mouvoir ce plançon. Chacun se constitue sonneur, à loisir, le jour, la nuit surtout au clair de la lune ; chaque instant du jour et du soir fait naître des Quasimodos dont les contorsions fantastiques feraient pâlir le sonneur de Notre-Dame immortalisé par Victor Hugo.

Àcôté du solennel : le tendre, le rêve, la douce romance de l'amour, figurés par un arbre à six essences différentes confondues dans le même tronc et vivant de la même sève. C'est l'emblème de l'union et de l'attachement, c'est l'arbre favori des amours soupirantes. Que de vœux, de prières dans ces billets roulés sur ses branches, collés à son tronc, à ses racines, les uns écrits au long, les autres en hiéroglyphes mystérieux : langage mystique des cœurs que l'amour étreint et embrase !

Notre curiosité nous porta à l'indiscrétion sacrilège ; nous déroulâmes une prière soigneusement enroulée au rameau : le papier était immaculé ! Ô mystère de l'amour caché aux profanes regards ! Nous nous sommes rappelé la chanson de Fortunio :

« Si vous croyez que je vais dire

Qui j'ose aimer… »

Dans le coin sud-ouest, s'élève un temple de modeste proportion, dédié à Saruta-Hiko, le dieu de la propriété du sol ; il mérite une note particulière. La mythologie nous enseigne que ce Saruta-Hiko, habile en la science de l'interprétation des contrats, passa bail avec le dieu de Kashima pour trois pieds de terrain. Le contrat signé en bonne et due forme, notre locataire ou acquéreur mesura et clôtura dans la nuit un domaine considérable, prétendant que les mots « trois pieds » devaient s'interpréter dans le sens de la profondeur du sol, non en superficie, au grand ébahissement du dieu de Kashima. Mais il faut rendre au rusé Saruta le témoignage de sa fidélité à l'exécution scrupuleuse du contrat, selon l'interprétation qu'il lui donnait, car jamais arbres ni plantes cultivés sur ce lopin, ne poussèrent de racines plus avant qu'à « trois pieds ». La cause ne fut jamais soumise à un jury d'experts ; seule, la légende garantit l'authenticité du fait que plantes et arbres continuent à respecter l'intention et l'exécution du pacte. Nos agents d'immeubles n'ont pas encore pensé à cela ; c'est bien le seul truc qui ne soit pas dans leur sac ; ils finiront bien par le découvrir et s'en servir à l'occasion.

Derrière le Daibutsu, dans la forêt, un grand magasin cache précieusement trois mille objets de toutes descriptions, à l'usage de la cour impériale au VIII siècle ; trésor d'un grand prix qui

n'est jamais exposé à la vue du public. Contentons-nous donc de passer.

19 novembre — Il fait un temps superbe : une véritable journée de juillet. Novembre est le plus beau mois de l'année japonaise ; l'été est la saison des pluies.

Nous visitons le temple de Ni-Guatsu-do, entouré de centaines de lanternes de métal suspendues à son toit ; c'est le dieu qui protège des incendies. Tout près, un autre temple en réparation ; l'allée qui y conduit est bordée, sur un parcours d'un mille, d'une double rangée de lanternes de pierre variant de cinq à quinze pieds de hauteur et se touchant toutes. Ces lanternes sont allumées le 3 février, fête du dieu.

Revenant sur nos pas, nous passons au Mont sacré, au pied duquel est enfermé, dans une stalle à grille en bois, un petit cheval blanc, laid, ébouriffé, aux yeux blancs de lait caillé ; on lui offre des fèves, des amandes. Révérence, s'il vous plait, c'est un cheval sacré ; un avant-goût des Indes où ce sera le tour de la vache. En ce doux pays, les chiens ont moins de veine, les taureaux aussi ; ils sont attelés au timon avec leurs maîtres et tirent de lourdes charges.

Dans le parc, des cigognes, oiseaux superbes que nous avons pu admirer, barbotent avec des canards au riche plumage. On les appelle les oiseaux de bonheur. Ces braves cigognes sont très occupées à apporter les nouveau-nés qui pullulent dans les demeures ; je vous ai déjà dit, je crois, que les enfants étaient la principale récolte au pays ; le riz vient en second lieu.

20 novembre — Excursion à Kobe : cinq cent mille habitants ; trois heures de chemin de fer. Nous traversons la ville d'Osaka ;

population : un million et demi, centre manufacturier. Il pleut. Nous déjeunons à l'hôtel Oriental, en face du plus grand port de mer du Japon ; l'un des principaux de l'Orient et du monde ; une forêt de mâts. Sur le toit de l'hôtel : un véritable jardin, pelouse et fleurs.

21 novembre — Il y a, à Nara, une mission catholique. Nous sautons dans deux rickshas et, filant de droite, de gauche, dans les ruelles étroites, nos chevaux humains stoppent en face d'un taudis sur l'huis duquel nous lisons : Mission catholique. Nous entrons dans un passage qui n'a que le sol pour pavé ; des getas sont déposées devant la petite porte aux carreaux de papier ; on entend un murmure de prières. Nos chaussures enlevées, nous pénétrons à l'intérieur ; au fond de la pièce, un autel plus que pauvre ; au plafond, une lampe où brûle une mèche fumeuse ; aux murs, un chemin de la croix de chromos, un Sacré-Cœur au-dessous duquel je m'accroupis sur les nattes dont le plancher est couvert.

Il n'y a pas d'officiant ; la mission n'a pas la messe tous les dimanches. Un ancien récite l'office de la Sainte-Vierge et le chapelet. Je devine à travers le jargon japonais les mots : Jesoum-Christoum, Maria, amen et tamaé, tamaé le « priez pour nous » des litanies. Une vingtaine de fidèles assistent à l'office. À côté de nous, un couple d'étrangers font comme nous leurs dévotions. À la sortie de cet office primitif, digne de l'époque des catacombes, nous prenons l'air dans le Bois sacré. Après dîner, promenade de deux heures en auto, à travers champs et villages, particulièrement à Harytiji où l'on salue au passage le plus ancien temple bouddhiste du Japon ; il date de l'an 607 A.D. On y conserve précieusement la pupille de l'œil de Bouddha : délicate relique !

Des attroupements d'enfants nous saluent : « Benzai ». Nous cueillons dans les champs quelques poignées de riz sur la tige, pour jeter, à notre retour, aux jeunes mariés. Il sera authentique celui-là ; puisse-t-il leur porter bonheur.

Hier, à Kobé, au moment où j'entrais à la gare, une jeune fille, les mains chargées de paquets, fit une chute sur le pavé et se blessa assez grièvement au genou. J'étais à quelque distance et je regardais une dizaine de Japonais assis sur les banquettes, les observant pour voir si quelqu'un d'entre eux irait à son secours. Pas un ne bougea. J'accourus et la relevai ; elle faisait mal à voir, son genou saignait ; elle le banda avec son mouchoir et me remercia d'un arrigato, san (merci, monsieur) qui m'émut. Je jetai un regard indigné aux stoïques spectateurs que cette scène laissait indifférents. Je racontai l'incident à un européen qui arriva aussitôt et me dit qu'il n'était pas surpris de la chose. « Ce peuple, dit-il, est stoïque et fataliste comme le musulman, le Chinois ». Il me fit part d'un incident semblable qui se produisit en Chine, lors d'un accident de chemin de fer ; un homme gisait sur le rail, la jambe coupée. Les témoins de ce pénible spectacle, au lieu d'assister la pauvre victime, ne bougèrent pas. Si un malheur arrive, le Japonais ne s'émeut pas : ça devait arriver.

22 novembre — Il se publie à Tokio, Yokohama et Kobé respectivement, trois journaux de langue anglaise : le Japan Advertiser, le Japan Chronicle et le Japan Times and Mail. Ces organes prônent hautement leur indépendance, mais la politique de parti est leur thème favori.

L'administration actuelle est populaire et progressiste. Elle devance les idées du peuple et cherche à faire adopter au commerce, à l'industrie, à la vie publique, et même à la vie privée, les

méthodes de l'Occident. L'âme américaine s'infiltre partout ; partout, dans les universités, dans les lycées, les High and Commercial Schools, des professeurs américains, des deux sexes, enseignent l'histoire, les mathématiques, les langues et la littérature. Les écoliers portent l'uniforme et la casquette en drap noir, à la mode européenne ; ils ont conservé cependant la petite jupe et les getas nationales ; c'est plus joli et plus commode. Ils s'appliquent tous à parler l'anglais ; s'ils ont la bonne fortune de croiser sur leur chemin un eigin san (un honorable étranger), ils se permettent souvent de l'aborder et de lui poser, comme à moi, ce matin, la question classique, évidemment prise dans un lexique : « What is your country ? » Je répondis avec bonne grâce, à mon gentil interlocuteur : « My country is Canada » ; il me remercia d'un grand salut. Comme il en restait là, mais semblait vouloir causer davantage, je lui posai la même question. Il me répondit bravement : « Japan. » « Where is Canada ? » continuai-je ? « In North America ». Je voulus poursuivre plus loin l'entretien, en lui faisant plusieurs questions très simples et bien articulées, mais il resta muet ; son répertoire était épuisé. Tout de même, il avait mis à profit son petit capital de langue étrangère. Demain, il rencontrera un autre eigin san et lui posera une autre question. La réponse sera fidèlement consignée dans un calepin que tout écolier porte invariablement dans son veston et dans lequel il enregistre soigneusement tout ce qui le frappe. Mon guide, l'autre jour, se permit de lire par-dessus l'épaule d'un gamin qui écrivait, son cahier appuyé sur une des énormes racines d'un cryptomeria du parc sacré. L'écolier enregistrait « qu'il venait de rencontrer deux honorables étrangers démesurément longs ».

Le saké, la bière, le cognac, le scotch, le genièvre se débitent dans tous les hôtels et les épiceries. L'idée de la tempérance fait

cependant son chemin et la prohibition, soigneusement emballée dans l'étroite sacoche du puritain missionnaire de l'Oncle Sam, montre déjà sa tête hypocrite. Le parlement, la Diète Impériale, pour l'appeler par son nom, la mettra en pratique officieusement à sa prochaine session à Tokio, le 25 décembre prochain, en attendant qu'elle soit portée à l'officiel ; alors, le Japon aura atteint le suprême de la vertu.

La raison de cette mesure est la même ici que chez nous et ailleurs : l'abus par quelques-uns, la privation pour le reste de l'humanité. A la dernière session, quelques députés se sont oubliés ; voilà pourquoi tous seront privés et punis. L'éternelle loi : les bons souffrent pour les méchants.

Mon pauvre Nippon, si tu acceptes comme monnaie de bon aloi toutes les utopies que le puritanisme américain ou de tous autres pays de l'Occident te présente comme des vertus, tu peux dire adieu à tes coutumes ancestrales et aux charmes de ta vie si simple et si heureuse, de plus de quarante siècles. Tes Bouddha et tes Shinto valent encore mieux que les Carrie Nation, les Christobel, les Lydia Pankhurst et les Billy Sunday.

J'ai goûté aujourd'hui à la feuille du camphrier ; c'est du camphre pur. L'arbre mesurait trente-deux pieds de circonférence à sa base. Son bois est très dur ; il sert beaucoup aux sculptures sur bois et plus d'un dieu que le peuple adore sent le camphre à plein nez ; c'est autant pour l'hygiène. J'ai passé la journée à regarder les daims sacrés et les défilés de pèlerins et pèlerines de tous rangs et de tous âges vers les sanctuaires, à me promener dans les rues, pour étudier la vie de plus près. Un marchand grainetier tournait sa machine à décortiquer le riz. Au bout de la rue, je suis entré dans les casernes, vides de leurs soldats

partis pour l'exercice au champ ; c'est l'époque des grandes manœuvres. J'interroge les paysans qui manient qui la serpe, qui la faucille, qui la houe, qui la herse, qui la charrue de forme primitive.

Le Japon traverse une crise industrielle et commerciale. Ses manufactures ferment les unes après les autres. Les journaux nous apprennent que les ouvriers des usines sont congédiés par centaines de mille. Une banque a dû fermer ses portes cette semaine ; il y a eu course sur elle. Les hôtels sont vides et le trafic chôme : il nous est arrivé souvent d'avoir tout un wagon pour nous seuls, sur le chemin de fer. La récolte du riz, médiocre l'an dernier, est très abondante cet automne. À ce propos, j'ai été bien étonné d'apprendre que le pays ne produit pas suffisamment de riz pour nourrir sa population. Pour parer à cet inquiétant état de choses, le Japon exporte presque toute sa récolte de riz qui est supérieur au riz de la Chine, et s'approvisionne à bon marché chez cette dernière. Il vend très cher, commande les hauts prix sur le marché et achète à bon compte. Qu'arriverait-il si la récolte manquait ?

23 novembre — À 9 heures 20 a.m., à la queue leu leu, en rickscha, nous filons à la gare, prendre le train pour Kyoto. Il pleut ; nous traversons la région d'Uji, célèbre par la culture de son thé renommé dans le monde entier, et qui atteint le prix d'un dollar la livre, ici-même. C'est en mai qu'on le récolte. Rien de plus joli que les coteaux, les flancs de montagnes, les bords de ruisseaux, les jardins, les plaines immenses couvertes de ces arbustes nains arrondis en petits dômes comme des buis, de deux ou trois pieds de hauteur et toujours verts, d'une teinte qui rappelle celle de la

feuille du laurier, un peu plus foncé cependant. Notre arbuste aux bluets (airelle) lui ressemble un peu.

Les orangers réapparaissent ; ils jaunissent leurs jolies boules qui seront succulentes en décembre. Nous en aurons dans les fenêtres de notre chambre, tout à l'heure, à Kyoto, si près que nous les pourrons cueillir de la main.

Uji a un autre titre à la gloire que son thé. C'est hors ses murs qu'en 1180 le terrible Yorimara, à la tête de trois cents hommes, résista à vingt mille guerriers du clan de Taira, et que sa mort héroïque fit d'Uji les Thermopyles de la terre nippone. Un temple, élevé à l'endroit, à sa mémoire, redit ce haut fait aux générations. Il a nom temple du Phénix, indiquant par là que la valeur renaît toujours de ses cendres et ne meurt jamais. Une reproduction fidèle de ce temple fit l'admiration de tous ceux qui visitèrent l'exposition de Chicago, en 1893.

Trente milles séparent Nara de Kyoto. Sur le parcours, nous saluons, à Momoyama, le magnifique tombeau de l'empereur Mutsu-lto qui, depuis neuf ans, dort de son dernier sommeil à côté de l'impératrice qui le suivit de près dans la mort et dont le mausolée est aussi de toute splendeur. Il est interdit aux simples mortels de fouler de leurs pieds profanes le sol sacré où ils reposent. On n'approche ici des dieux que lorsqu'ils sont coulés dans l'or, l'argent, le bronze ou taillés dans le marbre, la pierre et le bois de camphrier.

Àmidi, nous sommes en gare de Kyoto, la ville sainte, la grande ville commerciale et industrielle par excellence, la cité de la soie, du cloisonné, du damasquiné, de la porcelaine et des kimonos, quoi. Les femmes s'en donnent ici à cœur joie, au grand

dam de la bourse des maris. Les sourires des femmes sont les larmes de la bourse. Smiles of women are tears of the purse.

24 novembre — Il existe à Kyoto un musée commercial qui fut fondé, il y a environ vingt ans, par le conseil municipal, les marchands et les industriels de marque. Les vitrines sont remplies des principaux produits de la ville, soigneusement étiquetés, décrits avec indication du prix courant, du nom du fabricant, du négociant et leurs adresses. Le visiteur est, de suite, mis au courant. Si on lui fait l'article un peu cher, il n'a qu'à comparer les prix de la ville avec ceux du musée. Kyoto estime sa population à près d'un demi-million. Elle fut fondée en 794 A.D., par l'empereur Kwammu et demeura la capitale jusqu'en 1869, alors que la cour impériale se transporta à Tokio. Bien que privée de son importance politique et veuve de son empereur, Kyoto est loin d'avoir perdu sa splendeur. Sans doute le départ de la cour impériale lui porta un rude coup, d'abord, mais elle se ressaisit aussitôt ; l'esprit d'initiative et de progrès des têtes dirigeantes fit contrepoids.

Kyoto est encore la capitale classique. Comme autrefois, à Reims, en France, les empereurs doivent y être couronnés ; la constitution l'exige. Au point de vue artistique et historique, elle occupe la première place. Tout ce que le « vieux Japon » a produit de plus beau se trouve à Kyoto. C'est la ville littéraire, académique. Son université prime et dépasse toutes les autres. Nous l'avons visitée ; l'anglais et le français y sont enseignés ; les arts, les sciences, les lettres, le droit, la médecine, l'architecture, le génie civil, l'agriculture, la théologie, la chimie, les mathématiques ont leurs chaires. C'est ici que les objets d'art, les produits de l'industrie atteignent la plus grande perfection.

Ici sont groupés les grands artistes et les ouvriers les plus habiles dans la céramique, la porcelaine, le bronze, le cloisonné, le damasquiné, la broderie, les soieries, la peinture, le dessin, la sculpture sur ivoire et sur bois.

Les grandes fêtes sont célébrées avec la pompe et la cérémonie des anciens jours. La langue liturgique, le chant des hymnes, le formulaire des prières sont les mêmes qu'au temps de Bouddha. Plus j'examine, plus je connais ce peuple, plus je me convaincs que les missionnaires arriveront difficilement à le convertir aux religions chrétiennes. Il est vrai que leurs dieux sont de métal, de pierre et de bois, mais le mysticisme pénètre toute leur vie. Tout est divin pour eux : les astres, l'air, l'eau, la terre, les bois, les plantes, les fleurs, les animaux. Ils ont tant de dieux que l'idée de les sacrifier tous pour un seul semble insurmontable. Entreprendre la conversion de soixante-quinze millions de Japonais, quatre cent cinquante millions de Chinois et trois cent cinquante millions d'Hindous est une tâche colossale et surhumaine. Vingt siècles de christianisme ont à peine entamé ce bloc solide d'idolâtrie. L'œuvre de Saint-François-Xavier a souffert de la persécution. Le grand saint avait réussi, dans l'effort de la courte vie d'un homme, à convertir plus de quatre cent mille idolâtres. Cependant, les apôtres ne se rebutent pas, ne reculent pas devant la tâche. Pour ne citer qu'un exemple entre mille, le Père Aurientis, pasteur de l'église voisine de notre hôtel, m'apprend qu'il est au Japon depuis 1878, qu'il n'a jamais revu le doux pays de France et qu'il ne le reverra jamais. « Je suis trop occupé », dit-il, « je n'ai pas le temps de voyager. Depuis quarante-quatre ans bientôt, je n'ai fait qu'un voyage. J'ai été à Singapour ! »

25 novembre — Visite du temple de Higashi-Hong-Wanji. Sa fondation remonte à 1692, mais l'édifice actuel fut érigé en 1895 ; il est de toute splendeur. Nous avons assisté à une cérémonie où quarante-six prêtres officiaient. Une heure durant, ils ont chanté un hymne dont le chœur consistait dans les trois mots suivants : « Namou Amida Bouddha » — (Ô bon, ô doux Bouddha !) Musique douce et harmonieuse ; service des plus imposants. Cinq ou six fidèles, accroupis dans le sanctuaire près de l'autel, faisaient chanter un service pour le repos de l'âme de leurs parents défunts ; des offrandes, consistant en pains de farine de riz, sont déposées aux pieds du dieu. Beaucoup de cierges que les fidèles font brûler sur les autels, des ex-voto accrochés aux murs et aux piliers : des chapelets que les dévots égrènent et dont ils entourent leurs mains. Les bouddhistes prient tous les mains non jointes, mais collées ensemble, et se prosternent la face contre terre. Les hommes enlèvent leurs chaussures, avant d'entrer au temple, mais beaucoup gardent leur coiffure.

Dans l'après-midi, pèlerinage au temple de Kiyomizu, au flanc d'une superbe montagne et au bout d'une rue bordée de mille échoppes de la plus brillante porcelaine que l'on puisse rêver.

26 novembre. — Excursion au lac Biwa, long de trente-six milles par une dizaine de largeur. Nous nous arrêtons pour admirer un pin énorme et séculaire — plus de mille ans — dont les rameaux s'étalent à deux cent cinquante-six pieds autour du tronc. Du lac, par une course de sept milles à Kyoto, nous revenons sur une embarcation par un canal qui passe sous trois hautes montagnes. C'était pour nous un spectacle tout nouveau de traverser les monts en chaloupe. Le premier tunnel a un mille et demi de longueur. Vingt minutes durant nous avons navigué dans les té-

nèbres profondes. Le clapotement des eaux avait quelque chose de solennel et de sinistre à donner le frisson. Lorsqu'enfin l'ouverture apparut comme une demi-lune à l'horizon, nous fîmes entendre des exclamations de délivrance et de joie. Les deux autres tunnels étaient de moindre longueur. Ce trajet sur des eaux très noires dura deux bonnes heures. Au débouché, nous étions sur les confins de la ville que nous atteignîmes en une dizaine

Bouddha sur la Fleur de Lotus.

de minutes. Il faisait très beau ; le soleil nous réchauffait de ses rayons bienfaisants.

27-28 novembre — Nous recevons de M. Shinzavuro Iida, grand fabricant et marchand de soieries, dont j'ai fait la connaissance pendant la traversée, une invitation à un thé chez lui ; nous nous rendons à son aimable attention. Il habite une superbe maison aménagée à la japonaise, à l'exception d'un petit salon qui est à l'européenne. Son père demeure avec lui, ainsi que sa sœur, mademoiselle Hakato, charmante jeune fille de vingt ans, qui fit les honneurs de la maison. Le père et ses deux fils possèdent d'immenses établissements à Tokio, Kyoto et Osaka. Ils sont multimillionnaires. On ne pourrait le deviner à la vue de leur demeure très spacieuse, mais si simple. L'honneur qu'il nous fit n'est pas ordinaire, car n'est pas admis qui veut dans la maison d'un Japonais, surtout d'un Japonais de marque. Il nous combla de politesses. Il nous fit voir des objets d'art des plus précieux, des boîtes en laque d'un travail merveilleux, de grandes urnes chinoises, vieilles de deux mille ans et plus.

Le thé fut servi dans le den et deux hibashi remplis de charbon de bois, furent installés à droite de nos fauteuils respectifs ; un bon feu flambait dans la cheminée. Mademoiselle joua une sonate sur le piano. Elle débute dans ses études musicales européennes et apprend l'anglais depuis un mois. Monsieur Iida nous régala d'une rhapsodie japonaise qui aurait dû être pincée sur le koto ou la shamisen, mais qu'il exécuta sur le piano. Il exhibe avec un légitime orgueil sa photographie de lieutenant dans l'armée impériale et nous prie d'inscrire nos noms dans le livre d'or de la famille. La naissan qui nous a servis se montrait discrètement à la porte et recevait les ordres à genoux.

29 novembre — Visite du parc Okusaka et du musée de peinture moderne. Les artistes du jour y exposent leurs œuvres en grand nombre : aquarelles, peintures à l'huile, sculptures sur bois. Quelques pièces sont remarquables ; la plupart étaient trop chargées en couleurs. Leurs imitations des peintures de l'Europe font peine à voir. Les Japonais excellent cependant dans l'aquarelle ; la finesse et la délicatesse du détail sont chez eux insurpassables. Ils sont maîtres dans le panneau, la flore, la feuille et la petite nature. Cette exposition est permanente et les étrangers sont bons preneurs.

Le temple de Kurodaru que nous visitons ensuite fut fondé au treizième siècle par Honen Shonin. L'intérêt historique de ce sanctuaire se concentre sur la touchante histoire de Kumagai Nazoana qui y échangea l'épée du guerrier pour le rosaire du moine et termina sa vie dans le repentir de ses forfaits.

Cette construction à deux étages est très imposante et remarquable par la sobriété et le bon goût de l'ornementation. En face, un pin séculaire étale ses rameaux gigantesques en forme d'éven-

tail tellement vaste qu'il faut le soutenir au moyen d'étais. Deux cents personnes peuvent s'y abriter à l'aise.

Le maître-autel de l'édifice central est d'or massif, surmonté d'un baldaquin aussi en or, entouré de riches bannières en soie et de kémans, les beaux ornements de coiffure des fées. Une niche plaquée d'or, grande ouverte, nous découvre l'effigie de Honen Shonin, gravée par lui-même en l'an 1207. Deux longs tableaux en bois laqué pendent aux colonnes ; ils contiennent les maximes fondamentales de la secte de Jodo.

Dans les appartements des prêtres, on remarque surtout les peintures sur les cloisons exécutées par le grand maître Kubota Boisen ; elles représentent des tigres, des dragons, des pins, des bambous et des cerisiers en fleurs. Sur les murs, de petits tableaux aux couleurs brillantes racontent les principaux traits de la vie du fondateur. On montre aussi des fossiles : tête et cornes d'un certain animal que l'on assure avoir été un dragon véritable, ayant existé en chair et en os. Aussi vous devez rester ébahi et vous pieusement extasier devant l'épée colossale et l'épique bâton de voyage du fondateur dont la taille atteignait la hauteur de sept pieds et huit pouces. Pour un Japonais, il faut convenir que ça dépasse la mesure et je ne suis pas étonné qu'il soit tenu en haute vénération. Jusqu'à la réforme, le frère de l'empereur était l'abbé de ce monastère. Nous avons parcouru la salle de réception qui consiste en une pièce de parquet un peu plus élevée que les voisines, et dont tout l'aménagement comprend un coussin et un paravent richement décoré derrière lequel se tenaient, en sentinelle et au guet, les gardes du corps chargés de la sûreté de la personne du royal abbé. En arrière : un ancien temple, un cimetière et un jardin superbe.

De là, nous allons voir le grand Bouddha. Depuis 1588 il y a toujours eu, en succession ininterrompue, une image colossale du dieu à cet endroit, mais l'incendie les a détruites les unes après les autres, jusqu'à l'horrible chose actuelle qui date de 1801. Sous le toit d'une mauvaise construction qui craque à la moindre brise, se dresse une tête en pièces de bois doré et mal ébauchée, dont les dimensions sont :

Hauteur de la statue : cinquante-six pieds,
Largeur des épaules : quarante-trois pieds,
Narines : deux pieds et trois pouces,
Bouche : huit pieds et sept pouces,
Largeur de la face : vingt-un pieds,
Hauteur de la face : trente pieds,
Oreille : douze pieds,
Sourcils : huit pieds,
Œil : cinq pieds,
Nez : neuf pieds.

Autour, sur le mur, cent quatre-vingt-huit images de la déesse Kwannon, car chaque dieu a sa déesse. Que voulez-vous ? il en était ainsi au bon vieux temps de l'Olympe. Ce que Jupiter a causé d'ennuis à sa brave Junon ! Ici nul besoin de chercher la femme ; elle est tout à côté.

Allons terminer nos dévotions idolâtres de la journée à San-Jusa-Gen-do, le temple aux trente-trois mille trois cent trente-trois images de Kwannon, la bonne déesse de la miséricorde. Ce chiffre est exact. Il est facile d'y arriver ; voici comment. Sous un toit d'une longueur infinie, sont rangées mille statues de la déesse en bois doré de six pieds de hauteur. Ajoutez à ce nombre la statue centrale plus élevée que ses sœurs ; chacune de ces sta-

tues est ornementée de trente-trois images d'elle-même, et la principale en compte trois cent trente-trois ; le calcul est facile. Adressez une prière à l'une de ces images, et vous êtes à l'instant inondé de trente-trois mille trois cent trente-trois grâces et bénédictions. Si votre salut n'est pas assuré après cela, votre cas doit être désespéré.

Au point de vue de l'art, l'effet est manqué. Il est regrettable que ces mille et une statues étincelantes d'or soient massées dans un temple trop étroit, sous un toit qui les écrase, malgré ses trois cent quatre-vingt-neuf pieds de longueur et trente-sept pieds de largeur. Si elles étaient disposées convenablement, dans un temple aux proportions voulues, le spectacle serait d'une splendeur inouïe.

Dans le musée impérial, deux tableaux m'ont fort intéressé ; le premier représente l'entrée de Bouddha au Nirvana, au paradis ; le second, la résurrection de Shaka. J'ignorais que le Bouddhisme eût ce mystère.

30 novembre — Le palais du Mikado et ses dépendances couvrent une superficie d'environ vingt-six arpents : immense quadrilatère aux murs blancs à chaperon de tuiles. Dix portiques majestueux, aux portes massives plaquées de cuivre bronzé, donnent accès à l'intérieur. Il faut un permis spécial pour y pénétrer ; chaque visiteur est identifié et doit signer un registre de ses nom, occupation et résidence. Cette formalité s'accomplit à la Mi-Daido-Kara-G-Mon, la porte de l'auguste cuisine.

Nous sommes d'abord introduits dans la salle d'attente des nobles, voisine de la salle à manger dont tout l'ameublement consiste en deux tables étroites en laque rouge, élevées d'un pied

et demi au-dessus du plancher. Au bout, une petite table de même couleur et hauteur, à l'usage exclusif de l'empereur, qui, comme les nobles de sa cour, y mange accroupi. Dans le coin, près de la porte qui donne sur une immense cour en gravier fin soigneusement ratissé, une chaise modeste sur laquelle l'empereur s'assied à la mode de ses sujets, sur ses talons. De là nous passons au Seinyoden, la salle pure et fraîche, ainsi dénommée à cause d'un petit ruisseau artificiel qui court sous le plancher extérieur et entretient la fraîcheur dans ce buenretiro.

Il n'existe aucun système de chauffage, et bien qu'il fasse beau et chaud sur la véranda que nous venons de parcourir en chaussettes passées à nos pieds par les « honorables officiers » de l'empereur, le froid de la nuit précédente, prisonnier dans ces murs, tombe sur les épaules et saisit à faire presque grelotter.

Le grand salon de réception renferme le trône caché à l'œil du visiteur par des rideaux de soie qui tombent du plafond, tout autour, et ne laissent voir à l'avant que deux petits dragons en bronze. Les panneaux de la salle sont sobrement décorés de bleu, or et blanc.

De cette salle le visiteur se dirige vers le Shi-Shinden, — cent vingts pieds par soixante-quatre —. Ce nom se décompose comme suit : shi signifie pourpre ; shin, mystérieux, caché aux yeux du vulgaire, et den, salle. C'est la salle du couronnement, de l'intronisation du Mikado, des levers du nouvel an et autres cérémonies importantes.

Au centre, les trônes de l'empereur et de l'impératrice. Ils ne datent que d'une dizaine d'années. Ils ont servi au couronnement des empereur et impératrice actuels. Ce sont deux superbes octo-

gones laqués noir et or, recouverts d'un baldaquin richement décoré, et surmonté d'un phénix pour l'empereur et d'un paon pour l'impératrice. Les trônes ont une quinzaine de pieds de diamètre. On ne monte que d'un côté, par un escalier de cinq marches. Du baldaquin glissent des tentures violettes, blanches et rouges. Le trône de l'impératrice est un peu moins élevé que celui de son époux. Ils sont isolés : pas un banc, pas une chaise, pas un meuble dans la salle. Au jour du couronnement et des grandes cérémonies le Mikado s'assied à la mode européenne, ainsi que tous les assistants. De chaque côté du trône du souverain, deux coffrets en bronze contiennent les armes impériales : l'épée et les joyaux gardés par un lion et une lionne. Les tentures de soie qui entourent ce trône sont renouvelées chaque automne et chaque printemps. À l'arrière des deux trônes, sur la partie inférieure du mur, des aquarelles représentent des personnages historiques. Le Mikado n'utilise jamais le trône sur lequel son prédécesseur s'est assis.

Au dehors, conduisant à la porte qui fait face au trône de l'empereur, un escalier de dix-huit marches, sur les gradins duquel se tiennent, par ordre de rang et de dignité, les grands qui n'ont pas le titre de noblesse voulue pour être introduits à l'intérieur. Au pied de l'escalier assistent les ji-ge, c'est-à-dire ceux qui doivent rester sur le sol, pour les distinguer des den-jo-bi-to, ceux qui montent jusqu'à la salle du trône.

Àgauche de l'escalier, un cerisier, l'un des successeurs de celui planté par l'empereur Nimmyo (834-850 A.D.) ; à droite, un oranger sauvage, recouvert d'un toit de paille en forme de parasol. Ces deux arbres ont donné leurs noms à l'ordre du cerisier et à celui de l'oranger.

Le Mikado n'est couronné par aucun ministre ou dignitaire religieux. Il ne porte pas couronne. Dans son cas, l'expression couronnement est impropre. Le mot intronisation est plus approprié, car la cérémonie, dégagée de ses accessoires, consiste tout simplement à monter au trône et s'y asseoir. C'est encore plus simple que d'enlever, comme l'a fait Napoléon, une couronne des mains du Pape et se la poser sur le chef. La couronne supprimée, plus n'est besoin de personne pour la poser.

À Kyoto comme à Tokio, dans les palais impériaux comme dans la demeure des princes, des hauts dignitaires, des grands, des riches et du plus pauvre, il n'y a que les quatre murs nus, le plancher et le plafond. Les panneaux glissent, s'emboîtent les uns dans les autres, forment les cloisons et sont décorés sobrement de sujets classiques et particuliers au Japon. Il y a les salles du lion, du tigre, de la cigogne, du pin, du cerisier, du saule, du paon, de l'érable ; le sujet de la décoration donne son nom à la salle.

Un corridor conduit au Ko-Gosho, le petit palais, qui consiste en trois salles décorées par des artistes modernes. Il ne date que de 1854 ; l'ancien a été incendié. Les artistes ont, au moyen d'audacieuses bandes bleues et blanches, tenté de représenter des nuages. Il faut beaucoup d'imagination et de bonne volonté pour retracer le ciel dans ce badigeonnage qui a toutefois le mérite de n'être ni laid, ni disgracieux et de produire un effet d'agréable fraîcheur ; illusion heureuse et bien accueillie aux époques des grandes chaleurs. Les peintures extérieures du mur représentent les douze mois de l'année. Plus loin, le cabinet d'étude et des conférences qui donne sur un beau jardin, un étang, des petits ponts, des arbustes, des fleurs. Ce sont les seuls appartements

ouverts au public ; le reste est fermé depuis que le Mikado a transporté sa résidence officielle à Tokio. Ils forment une suite de onze chambres habitées par les souverains du treizième au dix-neuvième siècles (1869). L'empereur y vient rarement, mais ses appartements, sa salle du trône, sa salle à manger, sa chambre à coucher sont prêts pour le recevoir, comme nous les avons vus aujourd'hui. On n'a qu'à faire son lit sur les tatami, et il s'v endort comme sur le plus moelleux édredon. Avec deux petits bâtons il consomme son repas plus prestement que vous et moi avec nos ustensiles de table. Pour s'asseoir, il a ses talons. On est loin de Versailles et des Tuileries, mais on est chez un empereur tout de même, et l'un des plus puissants monarques du monde. Combien de temps règnera-t-il encore ? L'écroulement de l'Empire chinois, son voisin, la chute des trônes, qui se précipite dans le monde entier, doivent lui faire porter des regards inquiets sur les bases du sien toutes solides, toutes inébranlables qu'elles paraissent. La situation en Asie n'est guère plus rassurante qu'en Europe ; et si ces millions d'hommes s'entrechoquent jamais, qu'adviendra-t-il des diadèmes, toutes sacrées et même divines que sont les têtes sur lesquelles ils reposent ?

1 décembre — Pour faire contraste avec la simplicité du palais impérial, il faut voir le château de Nijo, qui date de l'an 1601. Iyeyasu le construisit pour s'en servir comme pied-à-terre, lors de ses visites à Kyoto. Le 6 avril 1868, le Mikado, récemment réintégré par la révolution dans une partie des droits de ses ancêtres, y rencontra le conseil d'état et jura d'accorder au peuple une assemblée délibérante élue par le suffrage populaire.

Après ce grand événement politique, le château servit de bureau à la préfecture ; l'empereur en fit l'un de ses palais d'été. Ses

peintures subirent plus d'un accroc et plus d'une avarie durant le temps de l'occupation municipale. À cette époque de troubles politiques, des actes de vandalisme furent commis. L'on nous montre, par exemple, le fameux tableau, le héron trempé, chef-d'œuvre de Naonobu, qui servit de planche à afficher durant cette triste période. Il était de mode et de bon goût alors de détériorer, de détruire les œuvres antiques et tout ce qui avait tenu à l'ancien régime. C'est un temple d'or entouré d'une forteresse moyenâgeuse avec fossés, pont-levis, murs cyclopéens et lourdes portes d'airain.

Comme il s'agit encore d'une résidence impériale, nous passons pour la visiter par les mêmes formalités de réception : gardes en grand uniforme et la main au képi. A l'instar du Mikado, les shoguns tenaient grande cour, formée par les daimyos qui me paraissent avoir occupé la position correspondant à celle des seigneurs et vassaux de notre régime féodal. Ils prêtaient serment de foi et hommage au Mikado et aux shoguns qui les pressuraient à mort et les forçaient à construire des châteaux et des temples fantastiques. Les daimyos, à leur tour, faisaient subir mille exactions aux roturiers, véritables serfs taillables et corvéables à merci.

La grande salle décorée d'érables et de cerisiers leur était destinée. C'est là, dans la crainte et la contrainte, qu'ils attendaient le bon plaisir du shogun qui daignait les recevoir. Cette forteresse, ce château et leurs dépendances ont coûté des millions de dollars et de vies. Il y a là des chambres dont les cloisons sont étincelantes d'or depuis trois siècles ; on jurerait qu'elles ont été décorées hier, tant l'or était pur, tant les artistes étaient habiles.

Et dire que tous les murs de ces châteaux, intérieurs et extérieurs, sont en papier collé sur des châssis, papier blanc pour les murs extérieurs afin de laisser passer la lumière. Il n'y a pas un seul carreau aux palais impériaux ni dans aucun autre. Le verre aux fenêtres est pratiquement inconnu au Japon, chez le riche comme chez le pauvre. Si vous passez dans les rues, le soir, vous apercevez des ombres, des silhouettes qui se meuvent dans les maisons ; s'il vous prend fantaisie de commettre des indiscrétions, mouillez le bout de votre doigt, collez-le au papier, regardez à l'endroit de l'empreinte humide, et vous aurez une vue plus nette de ce qui se passe à l'intérieur. Contre le danger du bris, les fenêtres du rez-de-chaussée et de l'unique premier — les demeures n'ont qu'un étage et le rez-de-chaussée — sont protégées par un treillis de fer, de bambou, de bois ou de fines branches, selon l'état de fortune du propriétaire.

Les toits sont en tuile, paille ou écorce tellement serrée qu'on ne saurait deviner la nature du matériel. Des centaines de couches d'écorce ténue sont superposées et forment une masse solide comme de la gutta-percha, d'une épaisseur qui atteint jusqu'à deux pieds. Ces toits durent mille ans et plus. Les planchers des galeries couvertes qui entourent les chambres particulières des palais sont en madriers légers, disjoints, et reposent sur des ressorts d'acier qui, sous les pas, font un bruit aigu imitant parfaitement le cri du grillon. À chaque pas on entend un cric, cric, cric. C'est un système de protection contre les assassins et les voleurs. Les Anglais les appellent nightingale floors, les planchers rossignols.

Il y a de ces planchers qui criquettent depuis trois à quatre cents ans.

2 décembre — Nous partirons demain pour Myiajima. Ce matin, une promenade aux jardins de l'hôtel. Les orangers de nos fenêtres mûrissent trop lentement ; nous n'en pourrons goûter les fruits avant notre départ. Nous en trouverons de plus à point à Singapour, à Java, en Birmanie, aux Indes.

Plus nous avançons vers l'Orient, plus les hôtels se remplissent. Les communications entre l'Asie, l'Europe et l'Afrique semblent s'améliorer, se rétablir. Il est évident que la destruction d'un nombre incalculable de navires a isolé les pays. Le trafic des passagers est très encombré ; par ailleurs les compagnies de navigation perdent des sommes énormes, vu la rareté du fret. Les chantiers maritimes battent le fer sans relâche dans toutes les parties du monde mais un navire ne se construit pas en un jour. Le travail devient de plus en plus exigeant. Ici, comme chez nous, les salaires montent et la production diminue. Les marchands qui ont accumulé la marchandise durant la guerre ne peuvent l'écouler qu'à prix réduits, et les banques craintives diminuent ou ferment les crédits. La crise financière de l'Occident a sa répercussion jusqu'en extrême Orient. Il me tarde de voir la situation en Chine.

3 décembre — À 6 heures 15 du matin, nous prenons le grand express qui doit nous conduire à Myiajima, l'île sainte. Long trajet, mais des plus intéressants. Nous longeons tout le jour la mer intérieure où flottent trois mille huit cents îles débordantes de verdure et divinement pittoresques. Cette mer forme, à ses extrémités, deux golfes, deux petites mers intérieures : la mer de Harima au nord, et de Suo au sud. Les plus importantes de ces îles sont fortifiées. Il est strictement défendu de prendre des photographies dans un rayon de sept mille verges de ces fortifications.

Aux gares, les camelots chantent sur le ton des psaumes : Sandowitchi, bento, masamou-né, cider, birrhouti, tcha. À Onomictu, des marais salants blanchissent à perte de vue. Sur certaines rivières se fait le flottage du bois comme au Canada.

Le train nous dépose au quai de Myiajima, à 4 heures p.m. Nous sautons dans la petite embarcation qui conduit en un quart d'heure à l'hôtel, dans l'île sacrée où il est défendu de naître et de mourir. Si les crimes de l'entrée et de la sortie de la vie s'y commettent, les coupables et leurs familles sont exilés de l'île pour soixante jours. Cette île enchanteresse est un véritable séjour de la Belle-au-bois-dormant. Un tori très élevé et un temple d'une vingtaine de pavillons construits sur pilotis donnent l'illusion que, à mer haute, ils flottent sur les eaux. Notre petit bateau passe sous le tori historique et nous dépose à l'hôtel. Demain, à marée basse, nous repasserons sous le même tori, mais à pied sec. Nous cueillerons des mollusques et de beaux coquillages nacrés. Les gentilles mousmés suivies des cerfs, cousins de ceux du bois sacré de Nara, d'élégantes cigognes blanches à la tête huppée de rouge, aux ailes noires, et montées sur leurs pattes de trois pieds de haut, trottent sur le rivage. Ces superbes échassiers happent de nos mains, en poussant de petits cris de satisfaction, les biscuits que l'on voit descendre lentement, en forme de boule, dans leur long col.

4 décembre — Après une nuit de repos, dans une excellente chambre chauffée par un hibashi au charbon de bois dont le feu estompe de rose tendre les murs, les tentures et les meubles, nous partons pour l'ascension du temple des mille palettes. Ceci n'est pas, croyez-le, de la blague en palettes. Voici : à l'époque de la guerre entre le Japon et la Russie ou la Chine, je ne me rap-

pelle plus bien, un soldat eut l'idée originale d'offrir au temple, en guise de prière, une palette avec laquelle on trempe le riz ; ses compagnons d'armes imitèrent son geste ; une nouvelle dévotion était née. Voilà comment il se fait que ce sanctuaire est rempli de palettes. Il y en a partout, aux colonnes, aux murs, et empilées sur le parquet à hauteur de cordes de bois. Grâce à cette prière en palettes, la victoire se percha sur les drapeaux nippons.

Dans l'après-midi, notre yacht « fait voile à la gazoline », autour de l'île sainte. Nous sillonnons les vingt milles d'onde verte qui baigne ces rivages sacrés. Nous croisons des barques de pêcheurs de sardines et d'huîtres. À 4 heures 10 p.m., le train file sur Shimonoseki, notre dernière étape au pays des Lilliputiens. Ce n'est pas sans regret que nous quittons Myiajima ; c'est si joli !

À 8 heures 30 p.m., Shimonoseki, Shimonoseki ! Nous descendons au San-Yo Hotel. À la lumière électrique, apparaît dans le port une forêt de mâts. Le détroit qui sépare Shimonoseki de Moji — sur l'île de Kyushu — est le Gibraltar du Japon. Tous les navires de l'Orient qui font voile de Vancouver, Victoria, Takoma, Seattle, San-Francisco et autres ports de l'Occident y passent à l'aller et au retour de Fusan, de Shanghaï, de Hong-Kong, de Manille, de Singapour, de Java, de Ceylan, des Indes et même de Port-Saïd et de Marseille.

5 décembre — Promenade à travers la ville, sur le port et les monts environnants ; nous passons au kiosque où l'empereur Mutsu-Ito signa, en 1895, le traité de paix avec la Chine. Cette ville de trente mille âmes a tout le caractère des villes de littoral : beaucoup de figures étrangères et d'animation.

Moji, sa rivale sur la rive opposée, est en bonne voie de lui enlever la suprématie en importance et population. Nous aurions aimé à voir passer dans cet étroit défilé maritime l'un de nos superbes paquebots du Pacifique Canadien, l'une des Empress mais ce n'est pas leur jour et nous ne pouvons les attendre. Comme le juif errant, il nous faut marcher toujours.

À 9 heures 30 p.m., nous nous embarquons sur le Hakuai Maru, à destination de Fusan, sur le continent d'Asie. Joli navire de près de quatre cents pieds ; cabines d'une propreté qui nous enchante et des lits d'un moelleux inconnu de nous depuis notre départ. Nous passerons une nuit heureuse, si la mer est clémente. Tout va bien jusqu'à 2 heures 30 du matin, alors que nous sommes éveillés par des secousses terribles. La mer est trop forte pour notre nacelle. À huit heures, nous descendons à Fusan et mettons pied à terre en Corée. Il fait plus froid. De Shimonoseki à Fusan, nous avons piqué une tête à cent cinquante milles au nord.

La position du Japon en Orient correspond à celle de l'Angleterre en Occident. Sa population de cinquante-cinq millions est trop dense pour l'exiguïté de son territoire ; il a besoin d'expansion. Voilà une des raisons de son invasion de la Corée. Le Japonais est petit de taille, mais bien musclé. Il possède la vertu des vertus civiques et économiques : le travail. Il n'existe ni paresseux, ni flâneur, ni mendiant sur la terre du Soleil Levant. Il est patient, courageux, patriote. Il copie, il imite tout ce qu'il voit avec un art tel que souvent l'imitation est parfois plus parfaite que le modèle. Sous ce rapport, il a suivi et même dépassé le Chinois, son devancier à l'époque de la grande splendeur du Céleste Empire.

Àce propos, on raconte qu'un industriel anglais, voulant mettre sur le marché une aiguille très fine, en fabriqua une excessivement ténue et l'adressa à un Chinois, en lui demandant s'il pouvait en produire une plus fine et à quelles conditions. Quelque temps après, l'industriel anglais recevait l'aiguille qu'il avait envoyée comme modèle ; mais quelle ne fut pas sa surprise de constater que l'ouvrier chinois l'avait creusée de façon à former un étui dans lequel était enfermée une autre aiguille qui s'y trouvait à l'aise !

Le Japonais est rusé et n'a pas la réputation de la plus stricte probité. Il faut s'en méfier. Il plagie tout. Si vous lui exhibez un article qu'il vous plairait d'avoir et s'il ne l'a pas, il vous proposera invariablement de le fabriquer sur l'heure : « Can do, Master » ; et il le fabriquera à coup sûr. Il trichera sur la pesée, la mesure, la quantité, la qualité. Son appât le plus puissant est sa politesse. À peine êtes-vous entré dans sa boutique, qu'il sert le thé ; ensuite il fait l'article. Après avoir accepté une politesse, il devient difficile de ne pas acheter quelque chose.

Un autre truc est celui du musée. Un grand fabricant collectionne les objets les plus anciens, les plus rares, les plus précieux relatifs à son art. Il invite le public à visiter ce musée ; la visite terminée, il sert le thé, les gâteaux. Comme vous ne désirez pas laisser derrière vous la réputation d'un malappris, vous achetez. Cependant, si vous ne tombez pas dans le piège, si vous lui rendez ses chins chins, il ne se plaindra pas. Il rentrera dans son musée, à reculons, s'inclinant plusieurs fois jusqu'à terre, convaincu qu'il vient de recevoir un renard au museau aussi pointu que le sien. Plusieurs fois, j'ai fredonné le refrain du Petit Chaperon Rouge de Plantade :

« Écoutez, grands, moyens, petits,
« La morale de cette histoire,
« Faut se méfier des gens polis ;
« Ils ont souvent l'âme noire,
« Et ceux qui vous disent : Comment ça va-t-y ?
« En veulent bien souvent à votre rôti.
« Ce rôti pour eux n'est que provisoire,
« C'est en attendant qu'ils vous croquent aussi.
« Voila pourquoi je dis que les gens impolis
« Doivent être regardés comme de vrais amis. »

Quelques écrivains ont prétendu qu'en ce doux pays du Japon,

« Les fleurs sont sans odeur,
« Les fruits sans saveur,
« Les oiseaux pas chanteurs,
« Les femmes sans pudeur,
« Les hommes sans cœur. »

C'est une atroce calomnie ; je tiens à le déclarer en toute justice pour le Japon. Le contraire est la règle ; au reste, comme ailleurs, s'il y a de nombreuses exceptions, elles confirment la règle.

Au revoir, plutôt adieu, charmant Japon, que je ne reverrai probablement jamais. En dépit de tes défauts, j'emporte de toi un excellent souvenir.

6

FUSAN — SÉOUL

6 décembre — Fusan : cinquante et un mille habitants. Le train qui doit nous emporter en dix heures à deux cent quatre-vingt-un milles au nord, est sur le quai tout à côté de notre bateau. Les officiers font l'inspection des passeports et des malles. Ils cherchent surtout les armes à feu, paraît-il. Nous filons dans la vallée entre les montagnes déboisées. Ce pays se ressent des guerres ininterrompues depuis cinquante ans : guerres avec la Russie, avec la Chine et avec le Japon qui le convoitent. Tour à tour indépendant, sous le knout du Cosaque, le glaive du Chinois, le canon du Japonais, ce peuple a décliné et a glissé au bas de la civilisation, est descendu de ses montagnes fertiles, le long de ses minces cours d'eau, dans les vallées étroites où il s'est laissé choir.

C'est là qu'on le retrouve, de haute taille, invariablement vêtu de blanc, marchant droit, fier, dédaigneux, flâneur, la longue pipe au bec, coiffé d'un bonnet de tulle noir sur lequel il met en guise d'ornement un chapeau de paille ou de toile fine trop petit pour sa tête, et qui tient en place au moyen d'un cordon passé sous la gorge. Une grande redingote blanche, un pantalon bouffant, blanc aussi, et retenu à la cheville constituent cet accoutrement d'opéra bouffe. Son pied est chaussé d'une savate blanche qu'il enfonce dans des sabots de bois au bout retroussé. Sa moustache grêle tombe sur ses dents. De chaque côté de l'orifice buccal et du menton, une barbe aux longs poils flous que le vent tente en vain d'arracher, complète l'ornement de son visage jaune terreux. Sa femme, ses femmes (il en a quelquefois une demi-douzaine) et ses filles portent le blanc, coton ou soie, et beaucoup de couleurs, toute la gamme de l'arc-en-ciel, et aussi la culotte bouffante. Cet accoutrement, lavé dans le ruisseau et sau-

cé dans un baril d'empois, est raide comme bardeau. Ô crinoline ! tu n'es pas encore du passé !

Ces filles d'Ève se couvrent la tête et la nuque d'un capuchon en cône tronqué, qui s'allonge sur le cou jusqu'aux épaules, comme les deux ailes d'une dinde en mal de couver. Ce phénomène occipital, bordé de fourrure, est ceint de cordons de couleur criarde qui se nouent en pompon sur le front. Elles vous regardent comme ça avec un air de m'as-tu-vu délicieux, épatant ! Cette mascarade vit, grouille et meurt dans des huttes en terre recouvertes de chaume, de véritables champignons. Ces taudis qui rappellent les gourbis d'Afrique, sont chauffés avec des broussailles et des herbes desséchées recueillies dans la montagne et portées à dos d'hommes, de femmes, d'enfants ou de bœufs. Car, depuis l'occupation, les Japonais reboisent les montagnes de petits pins qui n'atteignent pas trois pieds de hauteur. Il est interdit de couper ce bois. L'appareil de chauffage n'est pas compliqué : un trou dans le flanc du solage d'argile. On y fourre les broussailles ; on y met l'allumette ; la chaleur et la fumée passent sous le plancher et sortent par un orifice du côté opposé, faisant ainsi de la hutte un four à jambon.

Sur ce plancher enfumé, le Coréen s'accroupit, mange, dort, élève sa famille, vit et meurt. Alors, pour couronner cette triste existence, le prêtre bouddhiste récite sur le défunt les prières exorcisantes et ordonne qu'il soit enfoui là-bas, au flanc de la montagne, à dix milles quelquefois, afin de rompre tout lien qui pourrait encore le rattacher aux biens de ce monde et aux mauvais esprits. Les parents, les amis, armés de pics et de pelles, creusent à l'endroit indiqué par le prêtre un trou quelconque dans lequel dormira à jamais ce fier rejeton de trois mille ans

d'ancêtres. Une butte en dos d'âne indiquera l'endroit du suprême repos ; rien de plus. S'il laisse quelque bien, ses héritiers reconnaissants couvriront sa tombe d'une

Notre Guide Coréen et son Fils.

Femmes Coréennes.

pierre informe et planteront deux poteaux gravés de

figures grimaçantes, pour chasser les esprits ennemis du sommeil éternel.

La péninsule de la Corée fait le trait d'union entre la Chine et le Japon, au point de vue géographique, s'entend. C'est par son territoire que la civilisation de la Chine, la plus ancienne du monde, descendit jadis au Japon avec Bouddha et sa philosophie, nés aux Indes. Il en reste bien peu de vestiges aujourd'hui.

La Corée s'appelle aussi Chosen, qui signifie terre de l'aube, du calme du matin. Les Japonais préfèrent cette dernière appellation ; elle cadre bien avec la terre du Soleil Levant. Aujourd'hui, c'est l'enfant, le Japon, qui tente de relever, de régénérer la Corée qui fut sa mère-patrie.

7 décembre — Séoul, aussi dénommée Keijo, ou encore Mandaimon, la grande porte du sud, est le siège du nouveau gouvernement. Population : trois cent mille âmes. Pendant cinq cent seize ans, elle fut le siège de la dynastie des Li. En 1394, Li-Sai-Rei en fit, le premier, sa résidence et quitta Kigyo qui était la capitale sous la dynastie des Korai. Au printemps de 1395, le roi Li éleva un mur autour de sa nouvelle capitale. Deux cent mille hommes y travaillèrent et, dans l'automne de 1396, la dernière

pierre du mur était posée. Cette enceinte, qui court sur le sommet des montagnes, a quatorze milles de longueur, six pieds d'épaisseur et de dix à vingt pieds d'élévation. Elle croule de toutes parts et paraît jeu d'enfant aujourd'hui.

Il reste encore quelques vestiges de son antique splendeur, entre autres deux palais des anciens rois, l'un d'hiver, l'autre d'été, entourés d'un étang couvert de fleurs de lotus. Il s'y donnait jadis des fêtes superbes. Dans le palais d'hiver, bien conservé, on admire la salle du trône, dont les plafonds décorés aux couleurs végétales et à l'or ne sont pas ternis. Séoul est très élevée et jouit d'un climat sain.

Les Li ont régné jusqu'à 1905, alors qu'ils furent détrônés par le Japon. Le dernier souverain est disparu en mars 1920. Son palais moderne est resté fermé depuis. Son fils, le prince Li, habite Séoul. L'empereur du Japon le console en lui octroyant le haut patronage de certains établissements, entre autres d'une fabrique de laque et de cloisonné où travaillent, dans une masure, quelque vingt ouvriers qui produisent de fort jolies choses.

Je vous ferai grâce de la description des temples que nous avons visités. Je ne puis, toutefois, résistera l'envie de vous faire contempler dans le cloître de l'un d'eux une énorme marmite en fer dans laquelle bouillait la soupe pour quatre mille moines. A côté de ce chaudron pantagruélique, s'appuie au mur une pierre de quatre pieds par huit couverte d'hiéroglyphes chinois. Ce devait être le menu de ces bons moines.

8 décembre. — Au nord-ouest de Séoul, taillée dans la montagne qui l'encercle, s'étend la grande voie, la route de Pékin. On s'y engage en passant sous le Dokutirsu-mon, l'arc de l'indépen-

dance, érigé en 1895, alors que la Corée secoua le joug de la Chine, pour tomber, dix ans après, sous celui du Japon. C'est par ce chemin que les représentants de la malheureuse Corée se rendaient à Pékin, à cheval, trajet qui durait soixante-cinq jours pour aller, « et autant pour revenir », comme dit la chanson. Nous laissons ce chemin pour entrer dans le défilé du Bouddha blanc. À deux milles, une image du dieu, taillée dans le granit, il y a plus de dix siècles, est peinte en blanc le premier avril chaque année. Une petite table sur laquelle brûlent deux cierges dans des fanaux, est placée sur le gravier du lit du torrent, à sec à cette saison, devant cette effigie de vingt pieds de hauteur, grossièrement ébauchée. Le sable l'a envahie jusqu'aux coudes. Dans quelques années elle sera complètement enfouie. Les générations futures la découvriront et sa réapparition ranimera la ferveur des adorateurs. Ce sanctuaire du défilé sacré est flanqué d'un monastère, dont tout le pieux personnel se compose de deux prêtres et d'une femme vêtus de blanc, qui, accroupis nous regardent par les carreaux au niveau du plancher. Nous pénétrons dans ce monastère de trois ou quatre pièces de cinq pieds carrés. Des oripeaux crasseux pendent aux portes et des bibelots ornent l'intérieur d'une chapelle qui ferait la joie des enfants. Au retour, nous croisons sur la route de pauvres hères portant sur leur dos quelque chose qui nous force à mettre le mouchoir au nez. Pouah ! C'est de l'engrais humain qui servira à féconder les champs de riz !

« Vous mangez de beaux légumes,
« Ne vous estimez pas tant,
« Si vous saviez ce qui les fume
« Vous ne seriez pas si gourmands. »

Nous traversons par une porte majestueuse le mur d'enceinte de la ville. Le matin, nous assistons à la grand'messe à la cathédrale de Monseigneur Mutel, évêque des missions étrangères de France, au pays depuis 1877. Cathédrale d'un beau style, assistance en costumes pittoresques ; les femmes séparées des hommes, tous accroupis sur le parquet ; quelques bancs réservés aux étrangers. Visite à l'orphelinat des Sœurs de Saint-Paul de Chartres, qui nous est gracieusement ouvert par Sœur Louise. Il fait bon entendre parler le doux langage de France. Nous lui achetons quelques dentelles, travaux des orphelines. Cent soixante-dix petites filles, recueillies dans la rue, y trouvent le confort et le bien-être. Une naine, qui est venue frapper à la porte de cet asile de charité, porte dans ses bras un bébé qu'une mère inhumaine oublia sur les degrés de l'escalier, un matin. Tout ce petit monde, bariolé de toutes les couleurs, nous salue d'une grande révérence et nous souhaite la bienvenue dans un langage que nous n'entendons pas mais que nous comprenons bien. À la porte, le long du couloir, trois cent quarante sabots alignés attendent les petits pieds.

Par des ruelles tortueuses et étroites où ne peuvent circuler deux promeneurs côte à côte, nous allons à une école de danse des Kee-San, genre geisha. Danses, musique, costumes diffèrent cependant. L'impression qu'elles nous causent est plutôt triste ; il est pénible de voir ces petites filles de douze à quinze ans entrer dans une semblable carrière. Elles sont vêtues du costume national, très accortes et d'une tenue irréprochable. L'orchestre, composé d'instruments à corde, de tubes de bambous et de tambours, est d'un criard digne des cigales au temps de la moisson. L'entertainment a duré une heure. Nous étions assis par terre sur des coussins, autour d'un hibashi.

9 décembre — Par faveur spéciale nous visitons le palais du prince Li. Des soldats coréens, gardes du corps, font l'exercice. Ils portent l'uniforme japonais. Ce palais est le plus beau du pays. Depuis la conquête, le trône a été enlevé et remplacé par un fauteuil Louis XVI. Le baldaquin originaire qui le recouvre est resté ; les peintures et les tentures en brocart de soie et d'or sont d'une grande richesse. Nous n'avons pu voir le prince. D'après les maigres renseignements que nous avons pu obtenir, car chacun garde à son sujet de Conrad le silence prudent, le pauvre prince jouit de bien peu d'indépendance. Il est, de fait, condamné à la réclusion. Quand on perd un trône, on perd aussi l'indépendance ; heureux le souverain qui peut sauver sa tête. Bien triste sort que celui des rois déchus !

L'histoire de la Corée se perd dans la nuit des temps. Des documents authentiques font remonter son existence à une époque aussi reculée que l'an 1122 avant J.C. De l'an 300 avant l'ère chrétienne jusqu'à l'an 700 après, elle fut divisée en trois royaumes dont les souverains, toujours en guerre, recherchaient l'appui tantôt de la Chine, tantôt du Japon, pour arriver à l'empire unique et suprême sur tout le pays. En 668 de notre ère, le roi Shiragi fonda la dynastie des Tang qui fut considérablement affaiblie par la révolte de plusieurs parties du royaume qui se constituèrent en états indépendants. Cette dynastie régna durant cinq siècles et fit faire de grands progrès à la religion bouddhiste. À la fin du quatorzième siècle, le général Li-Sai-Kei renversa la dynastie des Koli. Il est l'ancêtre de la famille qui régna virtuellement jusqu'en 1910, alors que la Corée fut annexée au Japon.

Les Kee-San, Danseuses Coréennes, Séoul.

Orphelines Coréennes quittant la Cathédrale, Séoul.

L'empereur, qui mourut en mars dernier, fut le dernier

souverain. Le prince Li est son fils adoptif. En 1876, l'indépendance fut proclamée ; mais les intrigues politiques et les rivalités des familles royales continuèrent. En 1904, éclata la guerre russo-japonaise ; le traité de Portsmouth accorda la suprématie au Japon. Le prince Ito fut nommé résident général. Sous son administration le pays se releva et fit des progrès sensibles. Le prince était un homme d'état d'une habileté et d'un tact remarquables. Il tomba sous la balle d'un assassin, alors qu'il se promenait sur le quai d'une gare coréenne en attendant l'arrivée du train. Cet attentat fut la cause de l'établissement du régime militaire qui a cependant été adouci depuis, mais le Japon maintient toujours son autorité avec toute la fermeté et les précautions nécessaires. À minuit, nous partons pour Mukden que nous atteindrons demain soir, à 7 heures 30.

10 décembre — Au matin, nous nous éveillons dans les montagnes couvertes de neige. À 10 heures a.m., nous sommes à Outung, en Mandchourie. Passeports et bagages sont examinés par des douaniers japonais ; le Japon contrôle le chemin de fer jusqu'à Mukden et surveille ses intérêts. Aucune difficulté cependant ; les fonctionnaires font les choses avec une amabilité qui nous enchante. La scène change d'acteurs et de décors du tout au tout. Il y a bien encore quelques huttes de terre et de chaume ; mais des édifices modernes, en brique, se voient un peu partout. Le trafic est considérable : bois, charbon, grains, laine. Aux paysans de petite taille succèdent les Mandchous de haute et robuste stature, vêtus de grandes robes bleues, portant chaussures en cuir blanc à forte semelle de bois, coiffés d'une calotte de soie

noire qui laisse passer la longue queue de cheveux d'ébène ; c'est bien chinois.

Nous passons la journée à contempler les montagnes abruptes et les pics dénudés ; la voie serpente dans les défilés tortueux.

7

Mukden

11 décembre — Nous nous enregistrons à l'hôtel Yamato, tenu par la compagnie du chemin de fer de la Mandchourie-sud. Mukden est l'une des plus anciennes villes de la Mandchourie dont elle fut la capitale sous le règne des Tsing. En 1664, la capitale fut transférée à Pékin. Elle comprend trois villes distinctes : la ville mandchoue, la ville japonaise et la ville moderne. La ville mandchoue est entourée d'un mur de brique grise de quatre à cinq milles de longueur, de trente pieds de hauteur, large de seize pieds au sommet et de vingt-six pieds à sa base. Huit portes surmontées de tours élevées permettent d'y entrer. Les rues sont étroites, sans pavés et tortueuses ; les costumes, de la plus grande originalité.

Peu d'enfants et de femmes circulent dans les rues et sur les places publiques. Au premier coup d'œil, il est difficile de distinguer les femmes des hommes ; mais bientôt on découvre la coiffure de ces belles d'un nouveau genre, relevée en haut chignon à jour, tenue en place par une monture de métal ou de bois. Quelques-unes sont vêtues de justaucorps de couleur garnis de lapin. Tous portent le pantalon serré à la cheville. Pour se proté-

ger contre le froid, ils cachent leurs oreilles dans de petites bourses de fourrure distinctes de la coiffure. Si le temps se radoucit, les cache-oreille sont rejetés sur le dos où ils pendent au bout de leurs cordons. Ces deux touffes de poil, chaque côté de la tête coiffée d'un casque énorme et hirsute, leur donnent un air de bête féroce, de loup sortant du bois. Contrairement aux japonaises, les femmes mandchoues portent leurs mioches attachés sur le ventre. Elles vont ainsi, ventripotentes et grosses comme des tonneaux.

Trois petites mules halent le tramway vert, grand comme une boîte aux allumettes. La ricksha est de forme différente de celle du Japon. Elle est plus basse et plus renversée. Une garniture décorée d'arabesques argentées pend à l'arrière. Les voitures de place sont de petits landaus tout bas, tout bas : une vraie voiture d'amoureux, trop large pour un, étroite pour deux. Une autre voiture originale aussi, c'est la boîte carrée en toile bleue, complètement fermée. On dirait une malle bien bouclée. Comment l'on peut s'aménager là-dedans est mystère pour moi. Les indigènes l'affectionnent. Le camion est homérique : deux roues de chariot de cirque, un essieu qui tourne sur son axe et dont les extrémités allongées permettent aux roues de s'éloigner l'une de l'autre, selon l'état de la route. L'attelage varie à l'infini : une mule, deux, trois, quatre, cinq mules, quelquefois un cheval, un bœuf et un mulet ; souvent trois petits bœufs à longs poils, jamais étrillés, tout crottés, superbement attelés au véhicule au moyen de bouts de corde, de bouts de fer, de bouts de bois et de guenilles effilochées. Cet attirail s'en va cahin-caha, sous le long fouet du phénoménal jéhu, vêtu d'un oripeau de coton bleu doublé d'ouate et piqué en carreaux comme les jupons de nos arrière-grand'mères, et le chef coiffé d'une huppe de poil qui fait peur. Les bêtes tirent

à hue à dia sur la route défoncée, et l'homme fouette et hurle à fendre l'air.

La ville japonaise est japonaise, voilà tout ; elle n'offre aucune particularité digne de mention spéciale. La ville moderne ressemble à l'une de nos cités en voie de formation dans l'Ouest canadien : rues larges, trop larges, et édifices sans cachet.

Àquatre milles de la porte du nord, nous visitons le tombeau de l'empereur Ta-Tsung où fut déposé son corps auguste dans le cours de l'été de 1644. Un mur de dix-huit cents verges entoure le terrain ombragé de pins séculaires. Trois arcs élevés et plusieurs pylônes en pierre précèdent la porte d'entrée. Vingt-deux pavillons, grands comme des temples, font le carré en avant du tombeau. Les toitures sont en tuiles émaillées, vertes et jaunes. Deux éléphants, deux chameaux, deux chevaux, deux lions, quatre chiens de garde de plus de dix pieds de hauteur chacun, sans compter le piédestal, tous en granit, bordant, à intervalles de cinquante pieds les uns des autres, une avenue de soixante pieds de largeur, sous les pins, indiquent l'entrée du deuxième pavillon. Au fond, le tombeau : un môle en ciment de cent cinquante mètres de circonférence en fond de chaudron renversé qu'un grand pin ombrage ; voilà la demeure dernière d'un dieu mandchou. Le môle est en plein air ; rien ne le recouvre que les rameaux du conifère. C'est le mode d'enterrement coréen et chinois. Au retour nous traversons le cimetière de la ville. Pas une seule pierre tombale, rien que des môles de trois à quatre pieds de hauteur pour les adultes, de moindre élévation pour les enfants. À part cela, rien qui indique un champ du dernier repos. C'est nu et morne.

Au centre de la ville, le palais des derniers empereurs, complété en 1637, est inhabité depuis bien longtemps. Il fut d'une grande splendeur à en juger par ses beaux restes, souillés, hélas ! par les pigeons qui, seuls, y tiennent leur cour à présent. Les traces de leur passage se voient jusque sur le magnifique trône adossé à un paravent et au plafond, chef-d'œuvre de décor qui a inspiré bien des artistes. Ces reliques d'un autre âge sont abandonnées. Le cicerone, qui les fait voir pour quelque obole, découvre le trône qu'il protège tant bien que mal d'une toile contre les indiscrétions du colombier ; il indique du doigt les petits singes en faïence et les coqs enfourchés de cavaliers qui agrémentent les arêtes des toitures. Au fond du quadrilatère, à l'arrière du palais où se trouve la coquette chambre à coucher de l'impératrice, au-dessus de celle de son roi et maître, nous remarquons un pavillon, non moins riche, mais plus petit que le précédent.

« It was for wife number two », dit le gardien, en soulignant d'un clin d'œil.

Le gouvernement chinois n'a pas d'argent pour tenir tous ces beaux monuments en état convenable de réparation. Les tentures, les peintures, les meubles, les jades, les porcelaines et autres trésors qu'ils renfermaient ont été transportés au palais jadis impérial et maintenant républicain de Pékin, la capitale sur laquelle nous nous dirigeons.

L'homme le plus puissant de Mukden est Chang-Tsao-Lin, bandit de profession. Capturé dans la montagne par les troupes de la république, il s'attendait au feu de peloton ; il s'y préparait, lorsqu'à sa grande surprise, au lieu de l'exécution, il reçut le grade de commandant de la vingt-septième division militaire de

Chine. Le président Yuan-Shi-Kai l'appela auprès de lui et lui tint à peu près ce langage : « Citoyen Chang, vous êtes intelligent et capable. Pour vos forfaits, je pourrais vous punir de mort, mais la République a besoin de vous. Si vous le voulez, vous pouvez lui rendre d'immenses services. Je vous fais commandant de la vingt-septième division. Allez et servez votre pays. » Il le fit et fit bien… pourvu que cela dure.

8

Tien-Tsin — Pékin

12 décembre — Nous prenons le train à Mukden, à 10 heures 20 a.m., à destination de Pékin, cinq cents milles au sud. Nous y serons demain, à la même heure, si tout va bien. Bon train, mais chinois cette fois. Compartiment spacieux, confortable, pas très propre.

Peu de femmes à bord. La chinoise voyage peu, elle est plutôt casanière ; elle n'aime pas le dehors comme sa cousine mousmé. Elle n'a pas non plus la même conception de la beauté. Le rêve de Mimosa-San, c'est l'œuf se tenant sur le petit bout ; tout le manège de sa toilette vise à cet effet. Sa voisine Kee-San, la coréenne, imite la cloche, la fleur de lotus, le lys renversé. Chuchin-cha, la pékinoise, jalouse la toupie ; voilà pourquoi elle supprime ses pieds en les comprimant en horribles moignons. Elle manque son effet. La démarche est pénible à voir et disgracieuse. Depuis la république, la pratique de comprimer les pieds est interdite. Il reste malheureusement beaucoup de victimes de l'ancienne mode.

Le train file lentement, lentement, de quinze à vingt milles à l'heure. Ne nous plaignons pas : nous sommes à bord du grand rapide, du train de luxe de la ligne. Les montagnes nous suivent encore. Nous courons vers une chaîne, au nord. Il tombera encore un peu de neige durant la nuit peut-être, comme l'autre soir. Nous traverserons la plaine immense, infinie, jaune, brûlée par une sécheresse de quatorze mois et râpée, peignée jusqu'aux racines du plus petit brin d'herbe, pour le combustible. Comme en Corée les arbres sont rares. Vu la rareté du bois de chauffage et du charbon, le pauvre ratisse les champs, les vallées, les collines. En un long jour, il gratte un fagot d'herbes sèches, de maigres racines qu'il brûle en une nuit. Imprévoyance criminelle des gouvernants et des gouvernés ! Ce pays était autrefois d'une grande richesse forestière. Leçon pour nous ! Le sol est ainsi amaigri et épuisé au point qu'il ne produit plus ; ajoutez la sécheresse extrême de cette année et des deux années précédentes, vous avez en deux mots l'explication de la famine actuelle. La situation est critique ; mais les provisions arrivent en quantité. Les contributions sont abondantes ; des trains et des trains chargés de riz et de sorghum circulent dans toutes les directions ; des monceaux de sacs dodus encombrent les gares.

Il fait très beau ; pas un brin de neige. Nous avons laissé vent et giboulée dans la montagne, à trois heures hier, l'après-midi.

Il est 2 heures 15 du matin ; le train a stoppé. Dormons ; il repartira bientôt. À 6 heures 15 a.m., réveil ; le train ne bouge pas ; il n'a pas bougé de la nuit. Je sonne pour savoir la cause de cet arrêt prolongé. « Master, accident, accident, coalee tlain » , m'explique le « boy » avec force gestes et commentaires plus ou moins intelligibles. Je finis par comprendre que, vers minuit, un

train charbonnier a déraillé et obstrue la voie. Le brave garçon n'avait pas voulu troubler notre sommeil pour si peu. Dix heures, le train descendant nous reçoit ; le nôtre prend ses voyageurs. Après un transbordement plutôt gai, par une belle matinée, nous repartons pour Pékin que nous atteignons à neuf heures du soir au lieu de dix heures du matin, temps fixé par l'horaire.

« Dans mes voyages,
« Combien d'orages,
« Que de naufrages !.. »

Pour tuer le temps, je fredonne sotto voce, tous les refrains imaginables que j'ai entendus sur la Chine depuis mon enfance.

« Or, écoutez, petits et grands,
L'histoire de nos accidents
Et le récit d'événements
Egalement intéressants.
Nous avions, bravant la routine,
Formé le projet colossal
De nous en aller jusqu'en Chine,
Pour chanter des chœurs à Pékin.
Le projet n'était pas mesquin ;
L'idée était même splendide...
— — — — — — — — — — — —
Ô gai, gai gai, à l'étranger
Qu'il fait bon d'aller en voyage !
Ô gai, gai, à l'étranger
Qu'il fait bon d'aller voyager ! »

Ma mémoire est au bout de sa ficelle ; si la suite vous intéresse, consultez Laurent de Rillé. Je soupçonne qu'il n'est jamais

venu ici. Je dois être en Céleste Empire le pionnier de ses refrains.

À Fang-Fu, nous traversons des marais salants ; des moulins à vent, à voiles pivotantes, pompent l'eau de la mer dans les réservoirs. Un steamer et trois beaux voiliers à cinq mâts prennent du chargement. Sur les hauteurs, des postes d'observation aux murs solides où, jadis, des feux étaient allumés pour signaler l'approche de l'ennemi.

Tien-Tsin ; le train est envahi par une grande foule retardée par l'accident de la nuit précédente. Nous donnons l'hospitalité de notre compartiment à des Russes exilés. Ils nous font une triste peinture de la malheureuse situation de leur pays, de la misère qui y règne, des exactions des commissaires bolchévistes et le reste. Ils n'ont reçu aucune nouvelle de leurs familles depuis trois ans. Nous nous enregistrons au Grand Hôtel de Pékin.

Au lieu d'un jour et d'une nuit sur le train, nous y sommes restés une nuit et deux jours. Ce trajet de près de cinq cent vingts milles à travers la terre de la plus ancienne civilisation connue, ne fut pas sans intérêt.

13 décembre — Le Grand Hôtel de Pékin, le plus vaste et le mieux aménagé que nous ayons rencontré sur notre route en Asie, est moderne et de grand luxe. Chambres immenses, cuisine française, orchestre de grand opéra, composé de musiciens russes, tchèques-slovaques, français, italiens, philippins. On danse. Service par des Chinois dont quelques-uns ont été dressés dans les légations, et qui parlent toutes les langues du globe. C'est drôle entendre un Mandchou, un Tartare vous adresser la parole avec l'accent parisien. Deux garçons pour chaque table ;

trois ou quatre pour chaque chambre. Mme Maille, la propriétaire, nous envoie des fleurs. Elle nous dit qu'elle a un peu de trouble avec ses serviteurs qui lui sont très attachés, malgré qu'elle ait à en réprimander quelques-uns, parfois. Mieux vaut la réprimande au logis bien pourvu que la faim et la misère au dehors.

Tout est d'une propreté irréprochable. Nous dormons dans la toile fine, et l'édredon. Notre chambre avec alcôve, rideaux, bain, fenêtre-baie et balcon, est spacieuse et bien éclairée. L'hôtel est en face des légations britannique, française, hollandaise, américaine, belge, italienne, japonaise, russe et allemande. Cette dernière est fermée. À la légation russe, il y avait encan de meubles, hier ; elle va fermer aussi. Les légations sont entourées de hautes murailles, séparées les unes des autres par des murs et gardées par les troupes de chaque pays.

En 1900, l'empereur et l'impératrice résolurent de chasser les étrangers de leur empire et soulevèrent contre eux les Boxeurs qui, au nombre d'une trentaine de mille les attaquèrent. Le siège dura près de trois mois, du quatorze juillet au vingt-quatre octobre, alors que les troupes alliées, japonaises, françaises, américaines, allemandes et hollandaises, sous le commandement du général américain Chaffey, réussirent à pénétrer dans les légations en passant sous le mur, par l'ouverture d'un canal maintenant à sec ; il était temps. Les cinq mille chrétiens qui s'y étaient réfugiés, couchaient par terre, dans les rues, étaient rendus à bout et mouraient de faim. Les Boxeurs furent repoussés et l'ordre rétabli. Sur le pan du mur nord de la légation britannique, on lit ces mots significatifs : « Lest we forget ».

En 1908, l'empereur Kouang-Shui mourut ; un prince devint régent et, en 1911, la république fut proclamée. Le Dr Sun-Yat-Sen en fut le président d'un jour ; le grand Yuan-Shih-Kai lui succéda et gouverna pendant cinq ans. La monnaie d'argent qui a cours est frappée à son effigie. Il est décédé ; ses cendres reposent à Honan, sa patrie. Il a laissé trente enfants. La polygamie est en honneur en Chine. L'autre soir, un ministre du gouvernement dînait à l'hôtel avec deux de ses femmes ; l'aînée n'avait pas quinze ans.

Nous visitons l'institut scientifique Rockefeller. Vous et moi, et bien d'autres, avons contribué trois millions de dollars à cet établissement. Quand Rockefeller fait des dons, il augmente le prix de la gazoline. Vous me comprenez ? Tout est construit, décoré dans le style des palais impériaux. Les professeurs et savants sont américains, beaucoup, chinois, un peu.

14 décembre — Je ne sais comment décrire cette tour de Babel qu'est Pékin. Il me faut me contenter de quelques notes ; un volume suffirait à peine pour le moindre carrefour. Population : deux millions ; fondée deux mille ans avant J.C., Pékin se divise en cinq parties, entourées de murs. La ville tartare forme un rectangle de quatorze milles ; au centre : la ville impériale, rectangle de dix milles ; et la ville interdite dont l'enceinte est murée — carré de trois milles — ; à côté : les légations dont les murs ont près de deux milles de pourtour, sinon plus ; enfin : la ville chinoise, un rectangle aussi, de dix milles, entouré de murs de soixante pieds de hauteur et soixante-six de largeur à la base. Une muraille de même dimension et d'égale proportion sépare la ville tartare de la ville chinoise. Ses murs sont percés de nombreuses portes que je n'ai pas énumérées, mais que j'estime à une cen-

taine sans exagération. Les portes extérieures sont fermées le soir, à neuf heures, et ouvrent à six heures le matin.

Une énorme cloche dans la tour du même nom (la tour de la cloche) sonne le couvre-feu. Ce bourdon a une touchante légende. L'empereur Tsu-Shih en ordonna la fonte ; deux fois le fondeur ne réussit pas ; la cloche ne rendait pas le son que désirait entendre son impériale majesté. L'ouvrier consulta les oracles ; ils lui dirent qu'il fallait ajouter du sang humain au métal en ébullition. Il résolut cependant de tenter l'aventure une troisième fois avant de suivre cet avis cruel. Au moment où il s'apprêtait à verser dans le moule les cent vingt mille livres de bronze en ébullition, sa fille, qui savait le décret des oracles, se précipita dans la fournaise. Le père voulut la saisir, mais ne put retenir que son soulier qui lui resta dans la main. L'expérience réussit cette fois ; mais la cloche rend un double son : l'un grave, l'autre léger et plaintif qui fait entendre à l'oreille attentive le mot soulier en langue mandchoue. C'est l'âme de la jeune fille qui demande son soulier. Elle était bonne et belle comme le jour. Le père en mourut de désespoir.

Tout est muré dans Pékin ; si vous parcourez une avenue résidentielle, vous cheminez entre deux murs percés de portes closes. Entrez, et vous voici dans un dédale de cours et de murs intérieurs. Toutes les maisons sont couvertes de tuiles. La vie de la rue est inconcevable ! C'est un tintamarre infernal de tambours, clochettes, flûtes de tous calibres, poêlons, chaudrons, ferblanteries, cuivres, bronzes sur lesquels les camelots tapent pour annoncer leurs métiers ou leurs marchandises ; les marmitons cuisinent sur l'espace sans pavé, large de vingt-cinq pieds, entre les maisons et la chaussée ; pâtes et viandes, saucissons, légumes,

fruits, tout s'exhibe, grille, rôtit, bouille et cuit dans l'eau, l'huile, le suif, la graisse, au vent, à la poussière, au nez des chameaux, des porcs, des bourriques, des chevaux, des indigènes et des touristes dont l'olfactum délicat proteste d'abord, mais finit par s'apprivoiser. Toute cette gent malpropre mange au plat, à la main, dans la rue. Les chiens et les mendiants happent les restes. Autour de la poubelle, la bataille entre ces derniers est quelquefois homérique. Sous ma fenêtre, chaque matin, une dizaine de misé-reux se régalent de déchets de la cuisine, de toasts trop grillées dont ils essuient la poussière et le charbon sur le revers de la manche à peu près absente ; sept ou huit chiens, gros comme des loups, surveillent le manège et montrent deux rangées de dents peu rassurantes. Ce sont toujours les mêmes pauvres hères, les mêmes dogues, je les connais ; ils me connaissent. J'ouvre la fenêtre et leur jette des pommes, des oranges, des gâteaux.

Impossible de sortir dans les rues les plus fréquentées sans être poursuivi par des mendiants : hommes, femmes, enfants, infirmes hideux qui se prosternent le front dans la poussière et crient : « Talaé, talaé, choua, choua » ? de l'argent, de l'argent, du manger, du manger ! Ne vous apitoyez pas trop, me dit-on, sur le sort de ces prétendus malheureux, la plupart sont des professionnels endurcis qui ont toutes les audaces. Si vous vous laissez attendrir, vous êtes marqués. Ils vous retrouveront de par la ville. Ils connaîtront d'avance votre itinéraire. On me cite le cas d'un riche marchand qui, après ses heures d'affaires, se grime en mendiant pour faire encore de l'argent. Des parents mutilent leurs enfants pour cette triste besogne.

La langue chinoise n'est pas facile à saisir comme la langue japonaise. Les Chinois, entre eux, ne se comprennent pas

toujours ; il y a des milliers de dialectes. C'est la confusion des langues. Ce devait être ainsi à la tour de Babel.

Le costume est très rationnel ; bonne coiffure, bonnet de fourrure ou calotte de soie. Un grand nombre vont tête nue, souvent rasée par le figaro qui exerce son tonsorial art sur le trottoir, le long du mur, n'importe où. Il y peigne, natte et huile la légendaire queue aux fidèles de cet appendice. Cette mode est encore en honneur, chez les Tartares surtout. Le justaucorps, le pantalon ouaté, sur lequel tombe la jupe bleue ouverte aux côtés, la pantoufle à semelle forte complètent le costume. J'oubliais la longue pipe à la tête minuscule comme un dé.

Les Chinois sont de forte taille. Ceux de chez nous doivent venir du sud, de Kouang-Toung où la race est plus petite.

Deux choses inconnues, en apparence, au pays du Dragon : la buanderie et le chop-suey. Les femmes restent à la maison ; elles sortent peu ; elles s'habillent comme les hommes, à peu de différence près. Elles portent sur la tête, les mandchoues particulièrement, des ornements très élaborés en forme d'ailes de moulins à vent, et beaucoup de rouge sur les joues. On voit encore des petits pieds.

15 décembre — Nous visitons des maisons de soieries, fourrures, dentelles et tapis. Shopping day. Les prix sont assez élevés. Que de belles choses nous tentent, mais nous sommes si loin ! Il y a le transport, la douane, le risque du voyage ! On ne peut pas tout mettre dans sa malle. Nous verrons à Manille ; nous verrons en Birmanie, aux Indes, en Égypte, à Paris.

16 décembre — Au moment où nous débouchons sur le Morrisson road, nous croisons des funérailles. Je prends trois ou

quatre instantanés bien réussis. Au verso j'ai inscrit quelques détails : je ne les répéterai pas, ce serait trop long. Qu'il suffise de dire que les funérailles sont gaies ici, et l'une des grandes attractions pour l'étranger.

Nous allons au temple du Dalai Lama. Cinquante prêtres, jeunes et vieux, récitent l'office aux pieds d'un Bouddha en bois de teck bronzé de soixante pieds de hauteur. Le temple est malpropre comme les prêtres ; il tombe en ruines. Sur le toit, un chat pourchasse les pigeonneaux et lampe les œufs du colombier. La machine à prier, rouillée sur ses gonds, refuse de tourner. Les pigeons roucoulent leurs amours sur les épaules des statues et dans les nimbes élaborés de leurs têtes augustes. Aux murs, des petites statues peu modestes. Ce sont les premières que nous voyions au Japon et en Chine. Je tiens à noter qu'à peu d'exceptions près, il n'y a, dans les temples, rien qui puisse blesser la modestie et la pudeur d'un enfant.

De chez Bouddha nous passons chez Confucius, le grand philosophe, fondateur de la doctrine et de la religion qui portent son nom. Comme chez Shinto, tout est simple dans son temple : aucune statue, des décors sobres et des textes, voilà tout. Sur l'autel, une plaquette où se lisent les mots : « Confucius est monté au ciel. » Nous entendons dans les airs une musique agréable, lointaine ; ce sont les pigeons du colombier sacré qui portent de petits chalumeaux sous leurs ailes ; c'est harmonieux et charmant. J'aimerais les entendre dans la nuit, au haut des cieux, un soir de Noël.

Filons maintenant dans la campagne, au Temple de l'Univers. Il porte bien son nom. Sur un immense quadrilatère s'ouvrent soixante-douze chapelles, tribunaux où trônent un ou deux juges

qui prononcent le jugement dernier sur soixante-douze défunts de toutes races, de tous états, de tous âges, de tous pays. Le châtiment suit la faute : têtes, bras et jambes coupés, langues arrachées, oreilles et nez mutilés, un véritable enfer du Dante. Tremblez, pécheurs ! voyez le sort qui vous attend ! Ceci me rappelle une page des Mémoires de la duchesse d'Abrantès. Une comtesse confiait à son amie que son pauvre mari serait bien surpris au jugement dernier ! Vous qui lisez ces lignes, méditez. Juges et jugés sont là depuis trois siècles, en plâtre et en bois peints, en costume de leurs pays respectifs.

17 décembre — Coal Hill, la colline de charbon. Le premier empereur de la dynastie des Yuan, il y a quelque trois siècles, craignant une disette de charbon, fit transporter en dedans des murs de la cité tartare tant de combustible qu'il en résulta une montagne à cinq sommets hauts de soixante à cent pieds. Cette mine fut recouverte de dix pieds de terre. Trois sommets sont couronnés par une tour et deux kiosques. Voilà au

La Porte du Temple de Confucius, Pékin.

Une Tour du Temple des Mille Bouddhas, Pékin.

moins un monarque prévoyant. Ne pensait-il qu'à lui-même

ou à ses sujets ? L'histoire est muette.

Au pied de la colline, arrêtons-nous sous l'arbre où le dernier empereur de la dynastie des Mings se suicida en se pendant haut et court à la grosse branche sèche que soutient une pierre debout. L'ennemi s'avançait sur la ville ; perplexe, l'empereur consulta un devin qui lui remit trois tubes de bambou enfermés les uns dans les autres. En les prenant, si le premier, le plus gros, tombait, il

devait attendre l'attaque ; si le second glissait d'abord, il devait courir sur l'ennemi ; si le plus petit s'échappait, il devait mettre fin à ses jours. Malheur ! ce fut le plus petit qui sortit de la gaine. Il obéit au décret du destin. Le lendemain, l'impératrice suivait l'exemple de son époux et le rejoignait dans le séjour d'où l'on ne revient plus.

Un peu plus loin, Ku-blai-Khan, grand empereur mandchou, construisit, il y a sept cent cinquante ans, un palais d'Alladin. Il y reçut Marco Polo, le grand voyageur de Venise ; l'un de ses successeurs, Shun-Ching, y logea, en 1651. Il servit de résidence, en 1908, au Dalai Lama qui vint du Tibet implorer le secours de la Chine pour chasser les étrangers de son royaume, les Anglais surtout. Il fut mal reçu. Il mourut ici de la petite vérole. Un monument superbe de cinquante pieds de hauteur commémore ce triste événement. Ce mausolée est l'un des plus beaux du monde. La vie entière de Bouddha est représentée en figures en relief ciselées dans le marbre le plus pur. Il fut incinéré et ses cendres reprirent le chemin du Tibet. Paix à ses mânes augustes !

18 décembre — J'aurais préféré voir le Palais d'été durant la saison pour laquelle il fut bâti. Dans un voyage autour du monde, on ne peut s'attendre à avoir tout à souhait : les saisons se succèdent ; elles n'attendent pas la fantaisie du touriste. Le Palais d'été des empereurs, c'est le Versailles du Céleste Empire ; des grottes artificielles, un lac de deux milles de circonférence, des pavillons, des pavillons, et encore des pavillons ; du kiosque de bronze au sommet d'un escalier de marbre de trois à quatre cents marches, un corps de logis principal relié par une galerie couverte d'un mille de longueur. Le plafond de cette galerie est déco-

ré d'une mosaïque de miniatures délicates, œuvres des artistes les plus célèbres de l'empire céleste.

En 1895, l'impératrice douairière détourna cinquante millions de dollars des fonds publics qui devaient servir à la marine nationale et construisit cette cité de palais ; deux théâtres : un pour elle-même, l'autre pour son fils, un kiosque en bronze solide à fondation de marbre pouvant contenir à l'aise quarante personnes ; au centre : une table de même alliage, pesant une tonne ; au milieu du lac : l'île sacrée, reliée à la terre ferme par un pont de marbre de dix-sept arches ; un bateau en marbre blanc sur le pont duquel on sert le thé ; des miroirs à profusion, jusque sur les murs extérieurs ; des urnes, des dragons, des phénix bronze et or. Je cesse d'énumérer ; c'est à s'y perdre et à en perdre la tête.

Le Palais d'hiver, dans la cité interdite, est d'une extravagance inouïe, mais il pâlit à côté du Palais d'été. « Est-ce plus grandiose, plus luxueux que le Louvre, Versailles, Saint-Cloud, Saint-Germain, Saint-James, Windsor, Balmoral » ? demandez-vous. C'est tout autre, tout différent.

Notre excursion fut brusquée par le vent jaune. C'est le simoun de la Chine : un vent qui charrie la poussière, les sables du désert de Gobi et teint l'atmosphère en safran, un vrai temps de chameau. Heureusement notre limousine nous a protégés. Nous sommes rentrés tout d'une flèche à l'hôtel, oubliant le lunch que nous avions commandé pour le relais du midi, au café de la Fontaine de jade.

Le temps s'étant un peu apaisé, nous en profitons pour visiter le palais impérial dans la Cité Interdite. Ce palais n'a jamais été

habité, à proprement parler ; il servait aux audiences et réceptions officielles. Depuis la république, on a réuni là, dans un musée très bien aménagé et gardé, tous les trésors du palais des empereurs, leurs

Le Bateau de Marbre, Palais d'Été, Pékin.

Le Phénix et le Dragon, Brûle-Parfums, Palais d'Été, Pékin.

Le Pont du Chameau, Pékin.

Le Pont de Marbre — Palais d'Hiver, Pékin.

garde-robes, et même jusqu'aux harnais de leurs montures.

Vous y admirez les plus riches joyaux, auprès desquels pâliraient les pierreries de bien des cours d'Europe. Les brillants seuls qui ornaient la selle du cheval de l'impératrice rendraient jalouse une princesse. De petits vases de rien du tout, des boîtes grandes comme des pièces de cent sous, sont incrustés de diamants, de rubis, de saphirs. Il est impossible d'évaluer ces richesses. J'aurais voulu en avoir l'énumération, mais il n'existe aucun catalogue de ces trésors. Non, le faste des Grands Mogols, n'est pas une légende, ce n'est pas un mythe. Ce qu'en racontent les voyageurs de tous les pays, ce qu'en rapportent les historiens et même les romanciers les plus exagérés n'outrepasse pas la réalité. Souvent, en lisant les descriptions des fêtes données à la Cour du Grand Mogol, je souriais à la pensée que l'auteur avait lâché la bride à la folle du logis. Je suis revenu de mon erreur.

Le musée de peinture, par ailleurs, me laisse indifférent ; notons cependant de charmantes scènes de la vie chinoise brodées ou peintes sur soie. Quatre beaux gobelins ont l'air perdu au mi-

lieu de ces chinoiseries de vingt siècles. Ils sont sans doute allégoriques : aucune date, aucun titre, aucun catalogue, aucune étiquette, pas un guide chinois ou autre pour m'éclairer. Je me fais de l'histoire à moi-même. Je me dis que ces gobelins représentent la France, aux colonies d'Orient : Indo-Chine, Chine, probablement des cadeaux de la cour de France au Fils du ciel à l'époque du Grand Louis.

19 décembre — Messe à Saint-Michel de la légation française. Jolie nef, pauvre mais attrayante. Dans l'après-midi nous allons à la cathédrale de Pei-Tang, intéressante par le siège des Boxeurs. Un boulet de canon a emporté la tête d'une énorme tortue en marbre. Les stations du chemin de croix sont trouées de balles.

20 décembre — Je l'ai vue, la Grande Muraille de Chine, le monstre, le Dragon. C'était au temps où les prophètes tenaient encore leurs plumes inspirées en regardant Bethléem et le Golgotha ; où les Mages n'avaient pas encore aperçu l'étoile ; le temps où les Amériques, n'ayant pas même de nom, dormaient dans la nuit de leurs forêts et dans l'ignorance des peuples civilisés ; où les Césars régnaient sur l'Occident ; où les rivages de la mer étaient les bornes du monde ; huit siècles avant Colomb et Vasco de Gama, du limon de la mer de soufre le monstre sortit une tête de granit couronnée de créneaux. Les yeux étaient des meurtrières, les mâchoires, des ponts-levis, les dents, des portes d'airain. Chacun de ses créneaux mesurait trente coudées. Il s'élança à travers les plaines, sur les cimes vertigineuses. Le moindre de ses replis encerclait une montagne, pontait un précipice, épaulait une falaise, matait un torrent, repoussait une avalanche, fermait un cratère et faisait taire un volcan. Lourdement, mais avec une agilité inouïe pour sa masse, il ondula sur les sommets, contour-

na le golfe immense de son berceau et s'y replongea, laissant inerte et pétrifié son tronc colossal de deux mille milles de longueur. À sa vue, le Fils du Céleste Empire et le Grand Mogol reculèrent, épouvantés, rentrèrent leurs glaives rougis du sang de leurs querelles fratricides ; ils reconnurent pour leur dieu Terme le dragon de granit ; ils convinrent que, là où gisait le corps du monstre, là serait la frontière de leurs empires respectifs.

Les flancs du mur sont percés de portes géantes ; sous leurs arceaux défilent les caravanes de la Mongolie, de la Tartarie, de la Corée, du Turkestan, de la Sibérie ; les missionnaires de Bouddha, de Confucius, du Christ, de Mahomet y passèrent ; suivirent : les catapultes, les canons, les baïonnettes étincelantes. Témoin vieilli, mais non encore délabré, de vingt-deux siècles, il regarde avec pitié le démolisseur qui, chaque jour, le détruit peu à peu pour édifier avec ses antiques débris. Ses portes d'airain ne gémissent plus sur leurs énormes gonds. Le torrent a charrié ses pavés usés par la roue du chariot et le pied du chameau. Construit deux cents ans avant l'ère chrétienne, il est encore solide. On le démolit à plus d'un endroit pour en extraire des matériaux de

Porte de la Grande Muraille de Chine, Mongolie.

Sur la Grande Muraille de Chine, Défilé de Nankow.

Funérailles Chinoises — Le Corbillard.

Funérailles Chinoises — La Chaise pour l'Âme du Défunt.

construction. Du reste, il n'est plus d'aucune utilité pour

la défense du pays. Sa hauteur varie, selon les accidents du terrain, jusqu'à cent pieds ; sa largeur est d'une trentaine de pieds. Six cavaliers montés peuvent chevaucher à l'aise sur le parapet. La porte de Nankow située au bout du défilé du même nom, à vingt-cinq milles au nord de Pékin, ouvre la Chine sur la Mongolie. Nous nous rendons en chemin de fer. Le défilé serpente entre des montagnes abruptes et le torrent mugit au fond du ravin. Les pâtres des petites bourgades perchées aux flancs des montagnes conduisent leurs troupeaux de chèvres et de moutons ; tout est réussi dans ce séjour de Polyphème, d'Acis et de Galatée.

Nous sommes restés deux heures au grand mur, y compris l'ascension à pied, de la gare Ching-lung-Chiao à la porte de Nankow. Nous prenions plaisir à franchir cette porte monumentale de granit sombre et de passer de Chine en Mongolie. Depuis les bancs de l'école, nous rêvions de ces pays barbares pour nous ; nous ne pensions jamais y venir, un jour, encore moins y trouver les vestiges et les preuves indiscutables sinon de la première du moins de la plus ancienne civilisation connue. De Nankow, vingt-deux milles à dos de bourriquet vers le tombeau des Mings.

21 décembre — Visites du Temple du Ciel et du Temple de l'Agriculture. Il est impossible de décrire convenablement ces temples en quelques lignes. Il faudrait un volume entier pour chacun d'eux. Une immense enceinte entourée d'un double mur en brique grise à chaperon de tuile bleue, à angles arrondis, figure le Ciel. À l'intérieur se dessinent des allées pavées de marbre et ombragées d'une forêt toujours verte ; au milieu : un autel circulaire à neuf gradins en marbre blanc. Douze escaliers de neuf marches chacun, conduisent au sommet de l'autel, à l'immense

table ronde des holocaustes sacrés, table de quatre-vingt-dix-neuf pieds de diamètre ; les rangées de dalles se chiffrent toutes par neuf ou multiples de ce nombre. La pierre centrale rend un écho particulier, lorsqu'on la frappe du pied, même légèrement. C'est sur ce marbre que, depuis cinq siècles (1420), les empereurs, chaque année, au solstice d'hiver, ont immolé à la divinité des bœufs et des brebis, en les frappant au front. Le culte interdit de répandre le sang des victimes. Cette cérémonie avait lieu à quatre heures de l'après-midi, au milieu d'un immense concours de la noblesse et des dignitaires de la cour. Dix mille personnes y assistaient, vêtues de leurs plus riches parures. L'empereur venait, la veille, passer la nuit dans un palais voisin de l'autel, pour se préparer et pour être en état de grâce. De là il se rendait au lieu du sacrifice, en faisant un salut profond à chaque trois pas. Le trajet, quoique très court, durait trois heures. Les bêtes assommées étaient rôties sur un brasier au pied de l'autel, offertes aux dieux en holocauste, tranchées en menus morceaux, puis distribuées aux pauvres.

Ces sacrifices étaient aussi offerts lors des grands malheurs : inondations, famines, incendies, peste, épidémies, pour apaiser les colères divines. Cinq grands édifices, dix arcs, dix portiques, s'élèvent autour de cet autel auguste qui n'a pour nef que les cieux et la terre s'unissant à l'horizon ; décor plus grandiose ne peut être imaginé. Dans l'enceinte du temple il y avait toujours quatre-vingt-dix-neuf taureaux et quatre-vingt-dix-neuf brebis prêts pour le sacrifice.

Du Temple du Ciel nous nous rendons au Temple de la Prière par une terrasse de cent pieds de largeur, élevée d'une dizaine de pieds au-dessus du sol du parc ombragé, longue de cinq arpents

et pavée de marbre blanc. Un peu avant son extrémité, la terrasse est flanquée d'un carré entouré d'une balustrade également en marbre. C'est là, le sacrifice terminé, sous la tente impériale, que le thé était servi. Au bout de la terrasse, se dresse le mausolée des empereurs ; sous un kiosque de très vastes proportions, aux colonnes de laque rouge, au plafond richement décoré, douze monuments élevés à la mémoire des ancêtres impériaux : douze empereurs de la dynastie des Mings. Le dernier, l'empereur

Le Temple de la Prière et l'Autel du Ciel, Pékin.

Le Tombeau du Grand Lama, Pékin.

Koung-Shui, décédé à l'âge de trente-trois ans, n'a pas de monument.

Ce fut le dernier empereur de Chine ; la république a été proclamée à sa mort. Entre le temple dédié à la mémoire des ancêtres et l'autel du Ciel s'élève le temple de la Prière, édifice circulaire d'une grande richesse. Ses colonnes reposent sur un amphithéâtre semblable de forme, de disposition et de matériaux à l'autel du Ciel. Il est orné d'un trône et de six paravents en laque d'or à l'usage des princes. On y voit aussi des consoles en treillis de bronze sur lesquelles l'empereur sacrificateur dépeçait pour les pauvres les bêtes offertes en holocauste ; à remarquer les colonnes en laque vermillon sur lesquelles sont gravés des phénix et des dragons.

Peuplez ces autels, ces temples, ces avenues sous bois, ces promenades, de milliers et de milliers de princes, princesses, grands de la cour, ducs, chambellans, généraux, que sais-je, vêtus, parés, costumés, décorés, empanachés, couverts de pierreries étince-

lantes et de vêtements aux couleurs resplendissantes comme seul l'Orient peut en produire ; ajoutez-y l'éclat de la puissance, la majesté impériale, ceinte de l'auréole sacro-sainte, de la divinité elle-même personnifiée par l'empereur, vrai Jupiter vivant, et vous aurez une faible idée de la splendeur de ce lieu à l'époque des grandes célébrations.

Que le paganisme ait éclipsé le catholicisme en magnificence décorative, je le crois volontiers ; puisqu'il a déifié la matière, il faut bien qu'il fasse beau son dieu ! Ne le trouvant jamais assez parfait, il l'embellit sans cesse.

Le temple du Ciel et ses dépendances couvrent une superficie de quatre milles carrés.

Un mot du temple de l'Agriculture. La bonne Cérès est toujours modeste. Quand à Versailles, aux Trianons, les belles dames de la cour des Louis, grands et moindres, se faisaient bergères aux champs, jouaient au moulin, trayaient Caillette dont le lait blanc ruisselait entre les rubis, les émeraudes, les saphirs et les diamants qui étincelaient aux doigts des royales bergères ; quand ces pastourelles à la Watteau cueillaient les papillons, les fleurs et les épis, le fils du Céleste Empire, vêtu en paysan, labourait ici, à la saison printanière, son arpent de guérets. L'impératrice — pardon, sa femme, puisque nous sommes au champ — devenait Marianne et, sur le coup de midi, lui apportait son dîner. Au temple, il offrait aux dieux les primeurs des saisons pour qu'ils fussent propices aux moissons ; et le bon peuple, taillable et corvéable à merci, pressuré, écrasé d'impôts regardait tout ce faste, ébahi, en extase. Maintenant, le charme est rompu : la république est proclamée (1911). Le petit empereur Shin-Tung n'a pas un arpent à labourer, pas même pour y jouer et égayer sa jeu-

nesse de quinze printemps. Prisonnier dans la cité interdite, il n'a pour tout peuple à gouverner que les cinq cents eunuques, qui lui sont restés fidèles, des cinq mille qui desservaient son palais. De ma fenêtre, je puis jeter un caillou sur son toit, caché dans l'angle du mur. Il ne peut sortir que déguisé, la nuit, en contrebande, comme un malfaiteur. Il est bien jeune ; il n'a pas eu le temps de faire du mal ; mais il faut expier les péchés des ancêtres : inexorable loi de l'hérédité !

Pour ne pas l'oublier, notons tout de suite qu'en 1911, l'empire fut renversé et la république proclamée. Le premier président fut le D Sun-Yat-Sen, président d'un jour. Il est maintenant à Canton, tentant de fonder une république chinoise à sa façon. Nous le verrons probablement dans quelques jours.

L'empereur Koung-Shui laissa une veuve ; elle vit avec son neveu, fils adoptif, le jeune Shin-Tung qui attend le sort que Dieu et la république lui réservent.

Ce temple du Ciel a été bâti par l'empereur Yung-Lo de la dynastie des Mings, il y a exactement cinq cents ans (1420). Je ne puis me défendre d'un sentiment d'horreur en traversant le lieu des exécutions. Il est tout à côté du mur d'enceinte extérieur du temple. Les extrêmes se touchent.

Jusqu'en 1912, sous l'empire, les condamnés à mort avaient la tête tranchée d'un coup d'épée ; quelquefois, selon la gravité du crime, ils étaient «hachés menu comme chair à pâté». Des centaines de mille ont été ainsi taillés vifs. Le grand sabre mandchou, pendant des siècles, n'a pas dérougi. Sous la république, on colle au mur et l'on fusille. Au moment même où je vous écris (8 heures a.m.) le peloton d'exécution passe sous ma fenêtre, se ren-

dant à sa besogne lugubre et presque journalière. Je ferme les yeux pour ne pas voir les bourreaux, mais j'entends leurs pas cadencés. Trois bandits tomberont sous leurs balles, tout à l'heure. Avec les deux jeunes garçons exécutés lundi, le bilan de la semaine se chiffre à cinq, et nous ne sommes qu'à mardi !!! Toutefois, il ne faut pas trop s'effrayer de ce chiffre. La population de la Chine est d'environ quatre cents millions. Pékin seul compte deux millions, divisés en Mandchous, Tartares, Chinois, auxquels il faut ajouter l'élément étranger. L'empire a été terrassé, et la république nouvelle n'est pas encore très bien assise. Les Japonais, les Allemands, les Russes, les Bolchévistes de tous les pays la convoitent et soulèvent la population, pas du tout dans l'intérêt du jeune empereur et de la Chine, un peu peut-être dans leurs intérêts nationaux respectifs, mais beaucoup surtout par intérêt personnel, qui, ici comme ailleurs, est souvent le commencement et la fin de toute action politique. Rien d'étonnant que le meurtre, le vol et autres crimes à profit soient très fréquents. Sans être en révolution, le pays est en ébullition, inquiet. Des soldats font le piquet au coin des rues. Depuis le Japon, pas une seule gare de chemin de fer qui ne soit gardée militairement. Fait singulier : ce sont les soldats déserteurs congédiés ou licenciés qui se font détrousseurs de trains, brigands, voleurs, assassins. La justice doit donc sévir. Tout vol de grand chemin d'une somme ou valeur de cent dollars et plus est puni de mort. Procès sommaire ; exécution : cinq jours après le verdict. Après l'exécution le corps reste sur le terrain tout le jour pour servir d'exemple et pour constater que la vie a cessé. C'est prudent ; il y a quelque temps, un gamin de seize ans s'est éveillé sur le sentier du cimetière. Les porteurs ont régularisé son billet de passage en l'autre

vie ; une balle a suffi. Le cortège a poursuivi sa route, mécontent d'avoir été dérangé.

La peine capitale a-t-elle du bon ? Est-elle préventive du crime ? L'exemple porte-t-il ? L'un des jeunes gens exécutés lundi, en se rendant à la place fatale, a consolé son compagnon en lui disant que la mort n'était qu'une transformation. « Je revivrai à l'instant », dit-il, « et dans dix-huit ans, comme aujourd'hui, j'aurai encore dix-huit ans et je ferai la même chose : je recommencerai. » Et ainsi de suite. Ceci me rappelle un refrain que la bonne maman nous chantait en nous berçant :

« Grand Dieu, quel plaisir de mourir,
« Quand on est sûr d'en revenir ! »

Voilà leur croyance ; trente siècles de Bouddhisme et de Confucianisme ont produit ce consolant résultat. Je laisse aux partisans de l'abolition de la peine de mort, M. Bickerdike en tête, la solution de ce problème.

Bouddha, Confucius, Mahomet conduisent au fatalisme. Ce qui est écrit est écrit et doit arriver ; aucune puissance ne peut l'empêcher.

Ce qui m'étonne, c'est leur indifférence pour notre sans-gêne, pour ne pas dire notre effronterie. Nous entrons dans le temple, au beau milieu du service religieux ; nous allons coiffés à l'autel ; nous conversons librement ; nous tapons sur les genoux, les pieds du dieu, pour s'assurer s'il est de bois, bronze ou plâtre, vrai ou faux, sans que les pieux exercices en soient affectés ni les fidèles scandalisés. C'était plus sévère au Japon, dans certains temples.

Je suis allé, dans l'après-midi, visiter les cours de justice ; deux cours siégeaient. Les juges portent toge noire avec collet et parements dorés, bonnet mandchou rond, avec bord relevé tout autour. Ils sont très dignes et leur maintien est imposant. Trois juges siégeaient dans une des cours ; leur président surtout m'a impressionné. Belle tête carrée, parlant distinctement au point que je comprenais presque son charabia. J'avais été mis au courant de la cause par un confrère, Maître Fu-Ta-Chang. Il s'agissait d'un accident d'auto : réclamation en dommages-intérêts par le père d'un enfant blessé.

Impossible d'entrer au sénat sans passer par la légation britannique. Nous déclinons cette démarche ; nous en avons assez de l'extérieur de l'édifice.

22 décembre — Promenade en auto, au dehors des murs de la ville tartare, jusqu'à la Fontaine de jade. Du flanc de la montagne jaillit une source d'eau faiblement gazeuse et d'une couleur qui rappelle le jade ; de là son nom. Aux pays d'Orient, une fontaine est toujours une divinité ; aussi la divinité de cette source jadienne a eu et a encore des temples et des pagodes, dont trois sont remarquables : la Pagode de jade, la Pagode de porcelaine, la Pagode à sept étages tout là-haut sur le mont. La première, en marbre légèrement teinté de bleu, est le chef-d'œuvre du genre. Les soldats italiens l'ont un peu mutilée. Nous l'avons contemplée dans le rayonnement d'un coucher de soleil à ravir : une fusée de jade s'élançant vers le ciel du sommet d'une colline couverte de ruines.

Au retour, nous saluons derechef le Palais d'été, le bateau de marbre, les mille Bouddhas et les cinq pagodes que nous avons visitées hier.

23 décembre — Retour à la salle du trône et à la tour de la cloche. Cette salle a deux cents pieds par cent. C'est la plus belle et la plus riche de tous les édifices impériaux ; c'est là qu'aux audiences solennelles l'empereur se montrait, dans toute sa splendeur, aux grands de son peuple et aux ambassadeurs des peuples étrangers.

24 et 25 décembre — Nous retournons visiter, avec un intérêt toujours croissant, les richesses du musée.

Le soir : messe de minuit à Saint-Michel. Le célébrant est un prêtre chinois, mais l'Enfant Jésus, dans la crèche, n'est ni chinois, ni tartare, ni mandchou ; il vient de France. « Nous avons vu son étoile en Orient », dirent les Mages à Hérode. Pékin aurait-il été le point de départ de leur long pèlerinage ?

26 décembre — Nous n'oublierons jamais Pékin. La quinzaine que nous y avons passée a été si intéressante, si charmante ! Quelle chaude hospitalité nous avons reçue au Grand Hôtel ! M Maille, l'aimable propriétaire, s'est multipliée pour nous ; le plus humble du personnel, comme les maîtres d'hôtel et le gérant, ont été d'une obligeance, d'une politesse, d'une prévenance exquises.

Comme c'était charmant d'entendre parler français, les uns à la parisienne, les autres moins bien, mais français tout de même ! Ce que Wah va nous manquer ! Vous ne connaissez pas Wah ? C'est toute une institution que Wah, notre garçon de table. Haut de six pieds, d'assez forte proportion, bien taillé, joli de figure, tête rasée à la peau, justaucorps bleu pâle et gris perle, jupe blanche ouverte aux côtés, laissant voir un pantalon-caleçon retenu à la cheville par des rubans de soie, bas blancs, souliers de velours noir, figure rubiconde, yeux noirs intelligents, un peu ca-

nailles, parlant toutes les langues du globe, intelligible presque toujours, intelligent toujours, prévenant, empressé, poli et cœur d'or ; a parcouru l'univers avec les légations et les ambassades ; a vécu à Paris, à Rome, à Berlin, à Madrid ; a fait le tour du monde. Vous êtes ses enfants — et gâtés, quoi !

Pour ne pas aggraver une légère indisposition, je fis la diète, le jour de Noël, et mangeai peu au grand dîner. Wah en fit presque une maladie. « Quand monsieur mange, Wah content ; quand monsieur mange pas, Wah pas content », me répétait-il.

Le Chinois, malpropre de sa nature, est d'une propreté irréprochable lorsqu'il est bien dirigé. C'est encore le meilleur serviteur qui soit au monde. En Orient, l'honnêteté du Chinois est proverbiale comme la fourberie et la duplicité du Japonais. « En affaires, fiez-vous à Johnny Chinaman » , disent les Anglais, « mais méfiez-vous des Japonais » . Les Anglais s'y connaissent. De Pékin à Nanking : six cent trente et un milles. Nous quittons à 8 heures a.m., la capitale de la république chinoise ; nous longeons le mur de division de la ville tartare et de la ville chinoise, puis nous sortons de la cité par une porte de côté est. Quelques minutes encore, nous saluons du convoi le vieux mur, ses bastions, ses portes, ses créneaux et ses tours, les palais, les châteaux, les temples, les pagodes, les mausolées. Adieu, cité charmante, heureux séjour que je ne reverrai probablement jamais ! Je m'étais fait une idée toute différente de ta vie ou plutôt je n'en avais aucune idée précise, définie. Je confesse mon ignorance. Qui connait Pékin chez nous ? Mieux informé aujourd'hui, je constate qu'une station prolongée serait nécessaire au voyageur pour se familiariser un peu avec cette agglomération colossale, et

qu'il faudrait des mois pour étudier son caractère, ses mœurs, sa vie.

Notre train file sur Tien-Tsin où la ligne bifurque ; il continue sur Mukden. Nous sautons dans l'express de Nanking-Shanghai, vers midi. Le wagon-restaurant est décoré de tous les drapeaux à l'occasion des fêtes de Noël et du nouvel an ; j'y remarque celui du Canada.

Nous traversons la région de la famine qui sévit actuellement et dont les journaux doivent vous entretenir ; c'est désolant. Il ne reste pas une racine, pas un brin d'herbe dans les champs. Aux gares, les affamés demandent à grands cris du pain et des sous ; nous vidons nos poches ; les petites douceurs de nos sacoches sont vite distribuées. Nous voulons acheter les provisions du train, mais elles sont à peu près épuisées, et il faut bien garder le nécessaire pour le repas du soir.

La partie révoltante de ce triste état de choses est la spéculation qui s'exerce sur cette misère. Nous voyons à côté des meurt-de-faim, aux gares, des Shylocks qui tiennent comptoir et nous invitent à échanger à taux usuraire notre argent en sous, pour les distribuer aux affamés, afin qu'ils puissent se procurer à prix excessifs des fruits et des victuailles que le trafiquant véreux exhibe à profusion. À la vue de ce spectacle révoltant, notre pitié cessa.

Les Chinois à l'aise doivent se réveiller, avoir un peu d'amour-propre, de charité, enfin prendre un peu soin de leurs miséreux et ne pas compter seulement sur la générosité de l'étranger qu'ils exploitent ainsi. Les journaux font une campagne violente dans ce sens ; espérons qu'elle aura des résultats bienfaisants.

La cause principale de cette famine est le manque d'eau pour les moissons, le riz surtout. Les cultivateurs ont ensemencé et planté leurs terres trois années consécutivement sans aucun résultat ; le soleil a tout brûlé. Plus de cinq millions souffrent dans la région que nous traversons, mais les secours arrivent. Il y a et il y aura de la gêne, de la souffrance, mais peu de pertes de vie, espérons-le.

9

Tsin-Nan-Fou — Pengfou — Nanking — Shanghaï — Sukawei.

À 8 heures 30 p.m., à Tsin-Nan-Fou, nous traversons le Huang-Ho, le fleuve jaune sur un pont de quatre mille pieds ; il porte bien son nom, ce fleuve de safran liquéfié.

27 décembre — Nous avons passé la nuit dans un bon compartiment dont les couchettes sont disposées sur le travers du convoi ; de cette façon, le roulis des wagons provoqué par les sinuosités de la voie est imperceptible. Du reste, la lenteur des trains, vingt à vingt-cinq milles à l'heure, souvent moins, nous assure un peu de repos sur tous les chemins de fer en Chine.

Réveil à Pengfou. Les rivières, les étangs ne sont plus gelés ; nous sommes plus au sud. Dans la plaine : des pagodes ; sur les hauteurs : des temples ; quelques maisons en brique gris de fer tranchent sur le jaune boueux des huttes de terre, couvertes de paille de riz et de sorghum. Les montagnes succèdent à la plaine ; le sol aride et gratté d'hier fait place aux champs fertiles. C'est la végétation d'automne, la moisson qui se prépare pour le prin-

temps. À côté de la misère, l'abondance ; autant tout était brûlé, desséché, hier, autant tout est humide et verdoyant aujourd'hui. L'eau recouvre partout les fermes, à une profondeur telle que de petites embarcations circulent dans les rizières. Ces nacelles prennent toutes les formes imaginables, depuis la cruche, la cuvette, le bassin, jusqu'au tronc d'arbre creusé et à la chaloupe à voile. À deux endroits, dans les criques, nous voyons faire la pêche avec des cormorans auxquels on a mis un anneau au cou, afin qu'ils n'avalent pas leur proie. Le pêcheur retient ses oiseaux par un fil à la patte, quand ils ne sont pas suffisamment dressés. Lorsqu'ils reviennent de leurs plongeons, un poisson dans le bec, le pêcheur leur enlève leur capture et les relance jusqu'à ce que la barque soit remplie. La pêche terminée, l'anneau est enlevé du cou de ces bonnes bêtes qui en sont quittes pour le plaisir de leurs ébats dans l'eau boueuse et fétide.

Des maisons, si on peut donner ce nom aux huttes d'adobe et de paille, émergent ça et là dans les marais. Je ne puis concevoir comment des êtres humains peuvent vivre dans de si misérables taudis, au milieu de tant d'humidité. Les familles vivent avec les animaux, les porcs surtout, qui se trouvent partout en Chine. Cet animal s'identifie tellement avec la vie domestique que les caractères d'écriture chinoise pour le mot home, représentent un porc sous un toit de maison.

À 3 heures 30 p.m., nous atteignons Pukow qui est séparé de Nanking par le Yiang-Tsé-Kiang, le fameux fleuve bleu. Il ne porte pas bien son nom. C'est un grand fleuve jaune, navigable jusqu'à trois mille neuf cent trente kilomètres de son embouchure ; il prend sa source dans le Thibet. Sur ses bords, s'élèvent plusieurs grandes villes, entre autres Han-Kéou, Hang-Gange,

Woo-Chang. Plus d'un million de population vit sur ses eaux dans des sampans. On estime que plus de six millions d'indigènes vivent ainsi dans des embarcations. On y naît ; on y vit ; on y meurt ; on y meurt surtout… souvent et vite. Toute une famille s'accommode dans un sampan de quinze pieds par cinq.

En Chine les chemins de fer sont peu nombreux ; les routes carrossables à peu près inconnues. On va comme ça, en zigzag à travers les champs. Les fleuves, les rivières, les moindres cours d'eau sont utilisés comme voies de transport.

À Pukow, des navires de guerre chinois et hollandais mouillent au milieu du courant. Il n'y a pas de pont. Quatre coolies transportent notre bagage au bateau traversier. Il pleut. Où nous sommes passés hier, il ne pleut pas ; il n'a pas plu depuis trois ans, et Dieu sait quand il pleuvra ; singulière température ! En Égypte, où nous serons en avril, il n'a pas plu, dit-on, depuis vingt ans.

Un quart d'heure de traversée, et nous sommes à la gare de Nanking, ancienne capitale de la Chine aux murs crénelés de quatre-vingt-dix pieds de hauteur et vieux de trois mille ans. Les rois Mings y ont de superbes tombeaux, précédés d'arcs et d'animaux en pierre aux proportions colossales : éléphants, chameaux, lions, dragons, chiens, deux à deux, face à face. Ils gardent l'avenue, longue d'un mille, qui précède les tombeaux.

Le gardien de la gare refuse, dans un baragouin incompréhensible, de nous laisser passer. Je finis par deviner qu'il faut un supplément de quatre-vingts centins à mon billet régulier. Je paie ; et nous nous installons dans un beau grand compartiment dont la commodité est complètement gâtée par la présence d'une

Chinoise, grande amie du conducteur, et par une table longue et étroite rivée au plancher. Il est impossible de circuler.

Cette table est pour le thé. Oh ! le thé, quelle institution ! Le garçon l'apporte à tout instant à la « dame » qui n'y touche pas. Quand il est refroidi, il est vite remplacé par du plus chaud que madame ou mademoiselle, comme vous voudrez, ne déguste pas davantage. Sept heures durant, nous eûmes cette théière sous le nez. De temps à autre, suprême et délicate attention, le galant apporte dans un plat d'étain des serviettes saucées dans l'eau bouillante. Elles sont fumantes de vapeur et exhalent une odeur fétide.

Madame se lave les mains, s'essuie le visage avec cette serviette mouillée et bouillante, se mouche dedans, la jette dans le plat, et s'endort dans le coin en ramassant ses jambes enculottées sous la queue de son court manteau. Horreur ! je revois cette serviette mouillée et fumante partout. Au théâtre, on la passe dans les rangs des fauteuils d'orchestre, dans les loges, et vlan, vlan, les torchons s'empilent dans les bassins d'étain, précédés de l'énorme théière qui déverse le contenu de son ventre rebondi dans les tasses minuscules des spectateurs qui jasent, rient, fument, potinent, croquent des bonbons de sorghum, des graines de melon d'eau, des gâteaux, et que sais-je ? Je ne décris que la forme, quant au goût… j'en appelle au témoignage d'autrui, je n'ai pas encore osé y mettre… le menton, ni même la patte. J'en ai vus qui s'en régalaient pourtant.

Au Japon, chacun achète sa théière à la gare. Le contenu absorbé, le contenant et la petite tasse en grès sont déposés sur le plancher ; autant de passagers, autant de théières, autant de petites tasses sur le plancher, à côté des crachoirs à deux anses de

couleur vert sombre. On se promène dans la poterie comme dans un musée de vases étrusques.

À 10 heures 30 p.m., Shanghaï. Nous avons devancé de quatre jours la date de notre arrivée. Le commis de l'hôtel Astor, Kammerling, turc polyglotte, nous informe, dans un superbe français, qu'il n'y a pas de place pour nous ni pour d'autres.

On a refusé cent voyageurs, aujourd'hui. Nous tentons l'aventure cependant. Where there's a will, there's a way. Nos cabarets de cuivre ciselé de Pékin, nos trois bouddhas de bronze et nos deux poupées du Japon, bibelots achetés en route, sont hissés dans la voiture et fouette cocher vers le Astor House. Il est 10 heures p.m. Le préposé au contrôle nous réitère l'injonction qu'il n'y a pas de chambre disponible. Kammerling tient conseil au milieu de mes malles que j'ai fait entrer dans la rotonde. Possession vaut titre. Il décide de garder notre bagage pour lequel il y a place, et il nous dirige sur un immense hôtel chinois, le Great Eastern. « Soyez ici de bonne heure, demain matin, et je vous trouverai un coin en attendant mieux », nous dit-il. L'hôtel ne désemplit pas depuis des mois et les bateaux arrivent chaque jour, chargés de voyageurs qui descendent tous au Astor House, le seul hôtel européen de Shanghaï, dont les trois cents chambres ne peuvent suffire à cette affluence de la clientèle.

En ricksha, nous trottinons vers l'hôtel chinois, à un demi-mille plus loin, en fredonnant : « Un canadien errant » . Immense établissement que cet hôtel : chambres vastes, tapissées aux couleurs roses et vertes. Le préposé au contrôle remet au garçon qui s'empare de nos sacoches, un grimoire qui signifie que nous dormirons dans la chambre N 45… si nous pouvons.

Il est joli le N 45 : beau tapis de Pékin, tentures de soie pongée, lit à baldaquin, meubles recouverts de housses beiges, chambre de bain à eau courante. Nous nous endormons en respirant les parfums de l'oignon et du chou qui montent de la cuisine. Au dehors, on entend les cris des rickshamen, qui voiturent la trop nombreuse clientèle du roof garden de l'hôtel où trois théâtres tiennent leurs représentations sur notre tête.

28 décembre — Nous déménageons au Astor House. Un monde fou dans cet hôtel ; un monde venu de toutes les parties du globe. Grande salle de danse, orchestre, café dansant à 5 heures p.m., et le soir jusqu'au petit matin. Il pleut toujours ; c'est la mauvaise saison à Shanghaï.

Dans l'après-midi, nous sortons prendre l'adresse des principaux magasins, car ici nous magasinerons. C'est le décret de l'autorité « compétente et experte en pareille matière ». Allons-y gaiement.

Le Venezuela de la Compagnie de navigation du Pacifie Mail qui doit nous transporter à Manille et à Hong-Kong, n'arrivera que le 8 janvier, s'il n'a pas de vents contraires, de typhon, et autres avaries. La mer a des caprices, surtout en Orient ; il faut s'attendre à tout.

29 décembre — Shanghaï s'intitule prétentieusement le Paris de l'Orient ; belle ville tout de même et très gaie. C'est le paradis de la soie. C'est impossible à concevoir : il faut voir. Et la dentelle donc ! elle se donne ! Téméraire et cruel serait l'époux qui voudrait retenir sa chère moitié ! Il n'y a qu'une alternative : la laisser s'en donner à cœur joie, jusqu'à ce qu'elle se noie dans l'océan des flocons de soie multicolores et multiformes, dans le filet, le

torchon, l'insertion, le point d'Irlande, le point de Venise, le Richelieu et que sais-je ?

C'est l'époque des grandes réductions. Le jour de l'an chinois tombe en février. Il est de règle invariable que le Chinois doive régler ses affaires, payer toutes ses dettes, à la fin de l'année. Aussi fait-il de grands sacrifices pour arriver à boucler son budget. Tant mieux, nous en profiterons. Au diable les temples, les tombeaux et les musées. Du reste, il n'y a qu'un dieu à Shanghaï, c'est Mammon, le dieu de l'argent. Nous lui rendrons notre culte avec d'autant plus de ferveur qu'un dollar de notre monnaie vaut deux dollars du numéraire shanghaïen.

En Chine, chaque province a sa monnaie. C'est un vrai casse-tête chinois, mais une ou deux petites pertes sur le change vous font vite comprendre l'opération : l'expérience est une excellente école.

Je cherche de la documentation sur Shanghaï, au point de vue économique, politique, social, historique et religieux, Dans cet emporium, les gens semblent trop pratiques pour rêver et philosopher. Ils amassent, empilent de l'or et de l'argent et se procurent tous les plaisirs, toutes les jouissances que peuvent donner les richesses.

Nous tâcherons, durant notre court séjour, d'analyser un peu ce coin du monde tout à fait à part. Heureux si nous pouvons avoir une minute pour consigner nos impressions.

30 décembre — Nous parcourons la ville, le port, le Bund qui le borde. Le Bund est un parc public donné à la ville par les puissances étrangères. Il faut vous dire qu'à Shanghai, la France, l'Angleterre, les Etats-Unis, etc., ont des propriétés appelées

concessions. Ces concessions diffèrent des légations en ce sens que les légations sont les endroits affectés à la résidence des représentants diplomatiques des pays étrangers sans titre à la propriété du sol qu'elles occupent. La concession comporte propriété, de sorte que, lorsque nous traversons le pont de la rivière Whampoo pour atteindre la concession anglaise, nous touchons le sol anglais. L'Angleterre est chez elle ici comme à Londres. Il en est ainsi pour les autres puissances dont les concessions sont garanties par les traités.

En un quart d'heure vous traversez le territoire de plusieurs pays européens. L'uniforme anglais coudoie l'uniforme français ; le boulevard Edouard VII avoisine l'avenue Joffre. Dans la rade, des croiseurs, des navires de guerre, des cuirassés battent les pavillons de toutes les puissances du monde.

Le Bund est le parc conventionnel de toutes ces puissances ; des affiches en interdisent l'entrée aux Chinois. Ces affiches semblent arrogantes, choquent l'œil au premier aspect, mais, vu l'état de perturbation et d'instabilité de la république, on devine facilement le motif de cette restriction qui, après tout, est à l'avantage des Chinois eux-mêmes ; ils le comprennent bien.

31 décembre — Toute la partie européenne et même chinoise, mais commerciale de la ville, est moderne et superbement bâtie ; c'est un quartier de New-York, de Montréal. La ville chinoise contourne ce quartier ; quant au reste, elle diffère peu des autres villes du pays ; elle est beaucoup plus propre cependant.

Il y a cinquante ans, Shanghaï était une fondrière malsaine et pestilentielle ; grâce aux travaux d'assainissement, la vie est maintenant protégée.

Population d'un million et quart dont cinquante mille étrangers. Il y a peu ou point de mendiants, à peine si quelques rares déshérités du sort réussissent à éviter la surveillance de la police qui est faite par des Chinois et des Sikhs, superbes Hindous de plus de six pieds, coiffés de turbans rouges ornementés de brillants aux couleurs variées. Armés d'un bâton blanc long comme une canne, ils tapent sur le dos des coolies, un peu trop à mon avis. Il paraît que c'est la mode, même que c'est nécessaire, sans quoi, les ordonnances policières et municipales seraient lettre morte.

L'ordre est parfait ; la population est gaie. Le coolie chinois travaille, porte son fardeau en chantant. On entend chanter partout : « ha ho ! ha ho ! » Il n'y a pas de dimanche pour les Chinois ; les boutiques, les magasins, les fabriques fonctionnent sans arrêt, excepté aux trois premiers jours de leur nouvel an qu'ils fêtent pour de bon, paraît-il ; c'est légitime. Leur jour de l'an tombe le 27 février cette année.

1 janvier 1921 — Hier soir, nous avons fêté, à la mode américaine, l'arrivée de la nouvelle année et la disparition de 1920. Il y avait foule dans les salles de danse et de banquet. 1920, sous la forme d'un vieillard décrépi, a traversé les salons aux accords d'une marche funèbre. Extinction des lumières et apparition… horresco referens !!! d'un âne à quatre pattes humaines, conduit par une jolie fillette : Bébé 1921. Le bébé était charmant. Je n'ai pas bien saisi la signification de l'âne ; on a probablement voulu ressusciter l'âne de Balaam ou personnifier la stupidité des richesses, que sais-je ? Dans tous les cas, c'était lourd, stupide.

Nous avons fait sauter une bouteille au col d'or à la santé des absents. Bonne et heureuse !

Le premier de l'an n'est pas fête religieuse en Chine ; c'est fête civique pour les chrétiens. Les magasins chinois sont ouverts ; nous en profitons. Nous nous baladons en ricksha de-ci de-là, à la soie, à la dentelle, aux riches étoffes.

2 janvier — Messe à l'église Saint-Joseph des Jésuites ; nous saluons le révérend Père Verdier, supérieur de la communauté, en Chine ; nous avons fait la traversée ensemble de San-Francisco à Yokohama. Il nous fait bon accueil et nous recommande la visite de leur maison de Sukawei.

3 janvier — En auto à Sukawei, immense établissement où trois mille garçons et filles indigènes reçoivent l'éducation, sous la direction des Pères Jésuites et des Sœurs de France, les Auxiliatrices du Purgatoire, les mêmes qui ont une maison rue Jean Gougeon, à Paris, où, il y a quelque quinze années, s'est produite la terrible catastrophe du bazar de charité. On nous exhibe de merveilleux travaux au crochet et à l'aiguille.

Je tente de visiter l'établissement des garçons où j'espère avoir le plaisir de saluer des Pères Jésuites canadiens, entre autres le Père Marin de Montréal ; malheureusement, il est absent et je ne puis revenir. Je me promène un instant dans les jardins de l'observatoire tenu par les Pères pour le bénéfice de toute la Chine du nord. Nous visitons la chapelle de la communauté et l'église paroissiale, joli monument de style gothique.

4 janvier — Nous magasinons le jour ; le soir nous assistons à une représentation au grand théâtre indigène ; on y donne une comédie-bouffe. On sert aux spectateurs le thé, les bonbons, les amandes et les torchons mouillés à ceux qui ont le courage de s'y fourrer le nez. À part la langue et l'orchestre composé d'instru-

ments criards et de cymbales étourdissantes, leur théâtre diffère peu du nôtre. Nous en avons assez d'une heure. Delà, nous nous transportons au roof garden de Wing-On. Trois représentations sont données en même temps dont deux par des femmes. Un rideau simplement sépare un spectacle de l'autre ; les trois auditoires se touchent. Tout le monde parle, jase, rit, mange force bonbons, fume, boit du thé. Vous comprenez facilement que nous n'y comprenons rien, mais nous voyons et notre but est atteint.

5 janvier — Désappointement : le Venezuela est retardé de quatre jours par une violente tempête ; le Mont eagle de la ligne du Pacifique est à demi désemparé. À moins que notre navire ne reprenne le temps perdu, nous ne pourrons partir pour les Philippines, le 8. Attendons.

6, 7, 8 janvier — Nous prenons des renseignements aux Messageries Maritimes, au Peninsular Oriental, à la Compagnie Italienne Triestino, sur la possibilité d'arriver en Égypte un peu avant le temps prévu, le 8 mai. Une réponse favorable nous est donnée aux Messageries Maritimes qui nous réservent pour le 17 avril des cabines sur le Cordillère de Colombo, capitale de l'île de Ceylan, à Port-Saïd que nous atteindrons ainsi une dizaine de jours plus tôt. Nous devrons, naturellement, retrancher un peu sur notre séjour projeté aux Indes. Il ne faut pas maugréer ; la congestion est telle que bien des gens attendront dans les divers ports de l'Orient un temps indéfini.

Le Venezuela prend de l'avance ; il sera ici dimanche ; nous partirons lundi midi. En attendant nous magasinons toujours et nous courons chez tailleurs pour dames et messieurs, les prévenir de hâter la confection afin que tout soit à point pour dimanche soir.

9 janvier — Il fait beau enfin pour la première fois depuis notre arrivée à Shanghaï. Je n'ai jamais subi température si maussade, si froide, si crue, si humide : du brouillard, de la pluie, du vent. J'utilise mon kodak pour dire que j'apporterai un instantané ou deux du Paris de l'Orient. Du pont de la rivière Whampoo, je concentre dans l'objectif de mon instrument autant de sampans que je puis, afin d'avoir une faible idée de la vie extraordinaire de toute cette gent aquatique dont le destin est de barboter de la naissance au tombeau. Ils paraissent heureux cependant sur ces eaux dans lesquelles tout microbe qui se respecte ne voudrait pas vivre, comme a dit Mark Twain des eaux du Gange. Il faut toutes espèces de gens pour faire un monde.

10 janvier — Levés de bonne heure, pour mettre la dernière main aux malles dont le nombre s'est accru de deux. Je vous ai dit que nous avions magasiné à Shanghaï.

Il fait un temps gris, un vent désagréable. Nos deux fidèles jinrickshas, Adou et Ani, nous attendent à la porte. Ils sont à notre service depuis notre arrivée. Deux mots d'anglais, « Master » et « Going » constituent tout leur vocabulaire, mais ils nous devinent. Ils se sont tellement habitués à nos courses qu'ils nous voiturent aux magasins, chez les tailleurs, à toutes les boutiques où nous avons affaires, et dans l'ordre voulu. « Adou, Ani : go Woochong, go Laou-Kai Fook, go Dah Zung, go Sincere, go Tom, go Bubbling Well, go Nanking road, go Honan road, go Sechuen road, go Bunk Susiki, go n'importe où, go chez n'importe qui » ; dans le vent, sous l'averse, dans la boue, dans l'eau, dans la glace, nu-pieds, nu-jambes, nu-tête, chevelure en brosse, toujours souriants, ils vont à tire-d'aile, sans fatigue apparente. Je leur donne, outre le tarif exorbitant de quatre-vingt-dix sous par jour, le

pourboire de dix sous pour le tcha, voyez-vous ? Aucun mandarin ne leur donne autant. Lors de la dernière course au départ, je leur donnai un généreux pourboire ; ils pleuraient de joie et de peine. « Master going ? » nous demandèrent-ils sur un-ton de larmes. Sur notre réponse affirmative, ils nous souhaitent le bon voyage, à leur façon : « Master, gooby ; solly Master going » . Sorry, nous aussi, bons Adou et Ani.

Nous montons par la passerelle et apercevons de nouvelles figures qui voyageront huit jours avec nous, partie jusqu'aux Philippines, partie jusqu'à Hong-Kong. C'est bien au cœur de l'Orient que nous allons, cette fois.

Sur le quai : des magiciens qui feraient pâlir ceux du Parc Dominion ! J'ai rarement vu des tours de passe-passe aussi habiles ; l'un d'eux avalait des aiguilles, puis un bout de fil ; il retirait, l'instant d'après, le fil avec toutes les aiguilles enfilées ; des souris dressées, des lanceurs de dards, des avaleurs de sabres, tout un cirque. Des batailles homériques se livrent entre les saltimbanques sur le pavé gluant des pontons du quai pour attraper les menues monnaies que nous leur jetons. Il y a là des têtes, des visages et des accoutrements de vrais rats de quai et de fond de cale, la plupart des enfants, même des petites filles.

À 11 heures 30 a.m., la sirène fait entendre son cri strident, l'orchestre des petits Philippins attaque une marche et le Venezuela lâche ses amarres. Des amis tiennent encore le ruban de papier, dernier lien fragile qui les retient. Une jolie blonde, perchée sur le bastingage du pont supérieur, mime le geste désespéré de se jeter du haut du pont dans les bras de son amant qui, du môle, lui tend les mains pour la recevoir avec amour.

Personne ne nous salue, nous ; les corbeilles de fleurs qui montent sur la passerelle ne sont pas pour nous ; nous nous consolons par l'imagination et le souvenir— en peuplant le môle de nos parents et de nos amis qui nous adressent et à qui nous adressons des salutations et des souhaits affectueux.

Nous descendons la rivière Whampoo à petite vitesse, dans la brume ; nous croisons des navires de guerre français et japonais ; une canonnière anglaise nous dépasse. Nous filons entre deux rangs de navires marchands battant tous les pavillons du monde.

Le Venezuela est un bateau de onze mille tonneaux, sans luxe mais d'une belle tenue. Il a été construit en 1914 ; son équipage est américain, chinois, philippin ; salle à manger blanc et or, spacieuse, cuisine excellente. La musique nous berce de ses airs doux comme le caractère de ses musiciens ; violons, mandolines, ukuleles. On danse sur le pont.

« Sailing, sailing, over the bounding waves ! »

11 janvier — Nous nous sommes couchés, hier soir encore sur la mer Jaune. Les rivières teignent l'océan de leurs eaux boueuses à dix, vingt, trente milles de leur embouchure. La mer est grosse ; comme nous avons vent arrière, le roulis est doux et le tangage nullement désagréable. Nos compagnons de route en sont enchantés, car la traversée qu'ils viennent de faire d'Honolulu au Japon, a été terrible ; le bateau a été retardé de deux jours. Le commandant Nelson prétend que c'est la pire traversée qu'il ait faite depuis sept ans.

À 10 heures du soir, une lumière intermittente signale l'île de Formose que nous longerons une partie de la journée, demain.

10

Formose — Pescadores — Philippines — Manille — Bilibid — Antipolo.

12 janvier — Formant un ovale de deux cent quatre par quatre-vingt-dix-sept milles, l'île de Formose est située dans l'océan Pacifique à quatre-vingt-dix milles de la côte de Chine. Sa position géographique est 21°-45′ à 25°-38′ latitude nord et 120° à 122°-6′-15″ longitude est de Greenwich. Sa superficie est de quatorze mille milles ; soixante-trois îles l'entourent. À la pointe sud s'élève le cap Garambi à deux cent vingt-cinq milles du groupe des Philippines et à trois cents milles de Manille.

Le détroit de Formose, dont les courants capricieux et rapides sont la terreur des marins, sépare l'île de Formose de la Chine. Pratiquement impassable lorsque souffle la mousson du sud-ouest, les navigateurs nous disent qu'à cette époque ses flots rugissent comme des démons et s'élèvent à des hauteurs prodigieuses. Des chaussées sous-marines relient l'île à Fochow et à Kyu-Shu. Il y a sur la hauteur des côtes des phares et des postes de télégraphie sans fil. Formose est d'un charme et d'une beauté incomparables. Sa population de trois millions et demi d'habitants est aussi intéressante, mais d'une autre façon : la plupart sont cannibales, un mélange de civilisation et de barbarie.

Les Japonais occupent cette île depuis dix ans ; ils n'ont encore réussi qu'à maîtriser une bien infime partie de la population. Peu d'étrangers s'y aventurent, mais ceux qui ont cette audace se font accompagner de guides armés jusqu'aux dents, et encore ne sont-ils pas assurés que les parties les plus charnues de leur indi-

vidu ne seront pas grillées à la broche et croquées à belles dents par les aborigènes de ce doux pays.

Je ne puis m'expliquer cette barbarie à côté des vieilles civilisations de l'Orient, particulièrement de la Chine et du Japon. Ce que j'écris n'est pas de la fantaisie ; les auteurs les plus accrédités affirment la chose et deux passagers qui en ont tenté l'aventure, confirment ces terribles récits.

Au moment où je trace ces lignes, je scrute les rivages escarpés, à trois milles de ce séjour inhospitalier, et je prie le commandant Nelson de n'y pas aborder. Si le malheur veut que nous fassions naufrage, que ce soit un peu plus loin ! Le gouvernement japonais dépense beaucoup d'argent pour se rendre maître de cette terre si riche des dons de la nature, et la civiliser. Les trésors les plus précieux sont toujours gardés par des dragons ; les mines d'or, d'argent, de cuivre, de soufre, de charbon y sont d'une grande richesse. Le riz et la canne à sucre y croissent en abondance. Son climat est celui des tropiques, mais très variable, en raison des altitudes. Ceci s'explique aussi par le caprice des vents et des courants de la mer, berceau des nuages qui versent la pluie au gré de Borée.

Les fleurs parfument l'air en toutes saisons ; les papillons, d'une grande beauté, ont l'envergure des colombes. Il est bon de noter que les moustiques et leurs congénères sont très occupés à l'année, jour et nuit, sans trêve ni repos. Apportez vos moustiquaires.

La flotte des pêcheurs se chiffre à plusieurs milliers. La côte de l'est que nous longeons à cinq ou six milles de distance est très escarpée ; elle rappelle la Gaspésie. À l'intérieur, des pics altiers,

couverts de neige, percent la nue. Le plus orgueilleux est le Mont Morrisson, 13 075 pieds ; c'est le plus élevé de l'empire du Japon. Le suivent de près : le mont Sylvia, 12 522 pieds ; le Tauhasen, 10 797 ; le Taiseusu, 10 800 ; le Gokna, 11 209 ; le Hakku, 10 539 ; le Kansan, 12 100, et vingt autres du même calibre.

C'est sur les versants de ces montagnes qu'habitent les cannibales. Certains endroits sont entourés de clôtures de fer barbelé et gardés par les troupes. Les forêts vierges couvrent les monts d'où rugissent les torrents qui arrosent les plaines et causent des ravages terribles à l'époque des crues.

Les Pescadores, groupe de vingt-une îles, sont à droite de Formose. Elles tiennent leur nom du mot espagnol pescadores, pécheurs. Population peu importante. Tout près, à notre gauche, les îles Botel-Tabago : douze mille habitants. C'est de cette île, que le tabac, tabago en espagnol, tient son nom. C'est à Makoung, le chef-lieu de ces îles, que mourut l'amiral Courbet (1885) après sa célèbre expédition de Formose. Les forêts de Formose sont renommées pour leurs énormes camphriers, bois prétendu incorruptible et très recherché par les Chinois et les Japonais pour l'ébénisterie, la menuiserie, la charpente. Ces colonnes de temple, ces statues de Bouddha, que nous avons admirées au Japon et en Chine, sont faites de ce bois précieux. On croit que quelques-uns de ces arbres ont plus de quinze cents ans d'existence ; ils ont deux cents pieds de hauteur et mesurent jusqu'à soixante pieds de circonférence. Toutes les essences précieuses et odoriférantes des tropiques y abondent. La faune est celle des tropiques : tigres, ours, antilopes, bœufs musqués, singes, carabaos, sangliers, les oiseaux aux plus riches plumages et les serpents les plus venimeux, dont le cobra-capella, le serpent à lu-

nettes qui ne le cède en rien à son cousin des Indes. La pie, ô le bel oiseau ! jase ici, au Japon, en Chine, comme rare créature de village.

Ces îles furent découvertes et occupées au seizième siècle (1590), alternativement par les Portugais, les Espagnols, les Hollandais qui les perdirent un siècle plus tard ; les Chinois s'en emparèrent à leur tour. Les Français, les Anglais, les Américains y firent des expéditions ; finalement, les Japonais en eurent la maîtrise, en 1895, par le traité de Shimonoseki. À force de patience, de tact, d'argent, de sacrifices de vies, le Japon a réussi à civiliser une partie de Formose ; il lutte encore contre la barbarie. Ce nom de Formose lui fut donné par des découvreurs portugais qui trouvèrent l'île si belle qu'ils l'appelèrent : ilha formosa, la belle île.

À 10 heures a. m., nous passons en face de l'île de Samasana, à dix-huit milles à l'est de Formose. Nous traversons le tropique du Cancer pour la seconde fois ; la première fois ce fut à l'ouest du groupe des îles Hawaii. La chaleur se fait sentir ; nous trouvons nos vêtements d'hiver un peu lourds ; demain il faudra se vêtir comme en juillet au Canada, et nous sommes au 12 janvier !

L'hiver se résume pour nous à deux jours de neige : l'un en Corée, l'autre à Shanghaï, et encore, sur le haut du jour, il n'en restait aucune trace. Il a fait froid en Corée, en Mandchourie et en Chine. Ces pays ne se préparent pas pour des hivers si courts ; les maisons en général n'ont pas de portes ni de fenêtres bien ajustées comme les nôtres ; on se contente d'un hibashi ou d'un foyer ; même au grand hôtel Astor, à Shanghaï, nous nous chauffions au foyer.

La course, à midi aujourd'hui, est de deux cent soixante-quinze milles ; notre position est longitude 121°-40′-E ; latitude 23°-13′-0″-N. Nous touchons au tropique du Cancer ; nous sommes à plus de six cents milles au sud de Shanghaï.

La vapeur pour le chauffage des cabines est fermée. Dans la salle à manger, les éventails électriques ronronnent. La transition du froid désagréable à la délicieuse chaleur est plutôt brusque ; elle est la bienvenue quand même.

13 janvier — Course : deux cent soixante milles, longitude 120°-12′-E ; latitude 19°-01′-N. Nous avons traversé le tropique, hier, à 11 heures a.m ; il coupe l'île de Formose à peu près au centre. La chaleur augmente ; les toilettes légères et les fourrures d'été apparaissent. Summer furs !!! Les hommes moins snobs, mais plus sages sont en soie pongée, drill, duck, palm beach et kaki.

Tout est au blanc, jusqu'à l'habit pour le dîner ; c'est rafraîchissant et confortable. Gardez vos fourrures, mesdames ; nous ne vous les envions pas.

Des requins, des marsouins et nos petits amis les poissons volants s'ébattent tout autour. À 11 heures a.m., nous découvrons, à bâbord, la pointe de Luçon, l'une des îles du groupe des Philippines sur laquelle est située Manille, la capitale. Nous y serons, demain à 4 heures p.m.

14 janvier — La course est intéressante aujourd'hui : deux cent quatre-vingt-quatorze milles ; pour notre tortue de bateau, c'est d'une rapidité de vertige. Ne dégoisons pas ; on est si bien dans sa carapace glauque ; le Venezuela est peint en vert ; il se confond

avec l'océan. Latitude 14°-26′-30″-N. ; longitude 120°-25′-45″-E. : en pleine zone torride.

Un paquebot rapide ferait en deux jours la distance qui nous sépare de l'équateur. Il fait chaud, plus chaud qu'hier ; nous nous habituons peu à peu. Sous les tropiques, cette région qui s'étend vingt-deux degrés et quelques minutes au sud et autant au nord de l'équateur, les jours sont égaux. Le soleil s'éveille à six heures ; il s'endort à six heures, tous les jours de l'année. Il y a bien la variante pour sa promenade graduelle du tropique du Cancer au tropique du Capricorne qu'il touche en juin et décembre respectivement, mais cette différence en plus ou en moins ne dépasse pas une demi-heure, de sorte qu'à midi, il tombe à pic sur notre tête et nous brûle impitoyablement. Ce n'est pas l'épée de Damoclès ; c'est tout de même un javelot contre la chute duquel il est bon de se protéger.

À 11 heures a.m., à l'entrée de la baie de Manille, nous contournons le cap Marivelès et l'île Corregidor, le Gibraltar des Philippines.

À 3 heures 30, nous mettons pied à terre. Cinq minutes plus tard, nous nous allongeons sous les bananiers et les palmiers de l'Hôtel Manila, au parc de la Luneta, immense tapis vert, parsemé de fleurs.

C'est sur les eaux paisibles de cette immense baie que la flotte américaine, commandée par l'amiral Dewey, défit la flotte espagnole, en 1898, et conquit les Philippines aux États-Unis. À tribord se dressent, redoutables, les fortifications de l'île Corregidor. Manille, la capitale, cinq cent mille habitants, est située au fond de la baie, à trente milles de son embouchure. À l'entrée, les

côtes sont très élevées et couronnées de montagnes de trois à quatre mille pieds, aux flancs couverts de forêts touffues, d'un vert qui rappelle celui de l'Irlande sur les collines du Loch Foyne. Sur la ligne de l'horizon se dessinent nettement le fort Santiago : un rectangle à toiture en déclin, et son poste d'observation à trois ponts : un bastion semi-circulaire. Plus de trois mille îles forment le groupe des Philippines, entre le 5° et le 22° latitude nord, le 177° et 127° longitude est, borné à l'est par l'océan Pacifique, à l'ouest par la mer de Chine. Sa superficie est de cent vingt mille milles carrés. Du groupe des îles Sulu, on aperçoit la côte de Bornéo. Les deux plus grandes îles de cet archipel sont Luçon et Mindanao. De ces trois mille îles, environ quatre cents sont habitées. Les monts les plus élevés sont : l'Apo, le Pulog, le Mayon, plus de neuf mille pieds. Une dizaine de volcans sont en activité ; le Taal, le plus rapproché de la capitale, est d'accès facile.

L'année ne comporte que deux saisons : la sèche et la pluvieuse ; la première, de novembre à mai, la seconde, de juin à octobre. Les mois les plus froids — il vaudrait mieux dire les moins chauds — sont : décembre, janvier et février ; les plus ardents : avril et mai. Des rivières et des lacs pittoresques arrosent montagnes et vallées ; ne mentionnons que Cagayan, Pampanza, Agno, Pasig, Lagima, dans Luçon ; et Cotabato, Agusan et Lanao, dans Mindanao. La végétation, très luxuriante, comme partout sous les tropiques, comprend le riz, le maïs, la canne à sucre, l'abaca, le coco, la banane, le mango, le papaya, le chicco, le cacao, le café, les épices et le fameux tabac. Les essences forestières sont aussi celles des pays du soleil brûlant ; à noter particulièrement l'acajou que l'on utilise comme le pin ou l'épinette, chez nous.

L'animal qui attire le plus l'attention est le carabao, la laide mais bonne grosse bête aux cornes énormes qui atteignent jusqu'à six pieds d'envergure, recourbées vers les flancs. On l'utilise sur la ferme et à la ville. Il prend la place du cheval de trait. Sa maigre fourrure le protège mal contre les ardeurs du soleil ; aussi se baigne-t-il souvent dans l'eau claire ou dans la boue ; peu lui chaud pourvu qu'il se rafraîchisse. Il a la peau du rhinocéros, agrémentée de quelques poils flous. Bonne bête qui fournit le labeur et le lait ; traînant sa lourde corpulence sur le pavé asphalté des villes, elle regrette sans doute ses jungles de l'Inde, ses plaines de la Chine méridionale et ses marais de l'Asie, sa mère-patrie.

Nous voyons peu d'oiseaux. Il y a, dit-on, beaucoup de serpents et de lézards ; ces derniers ne se gênent pas ; ils pénètrent jusque dans les habitations. Ils ne sont pas malfaisants ; ils sont plutôt laids, curieux et pour le moins indiscrets, à en croire certains pensionnaires de l'hôtel qui nous font part de leurs impressions à ce sujet. Ils manifestent leur surprise de ce que nous n'en ayons pas encore vu grimper sur les moustiquaires. Nous ne tenons pas absolument à voir le cou allongé, les grandes pattes et la queue serpentine de ces reptiles qui font de l'acrobatie sur les murs au-dessus de nos têtes ou dans les rideaux. Nos lits sont entourés de moustiquaires : protection salutaire contre les petites bêtes à becs pointus et ces sauriens qui escaladent les murs, grimpent au plafond et se laissent quelquefois choir sur le nez du dormeur.

La population des Philippines se chiffre à onze millions distribués sur quatre cents îles. Elle se divise en huit millions de chrétiens, trois cent mille mahométans ; le reste est païen et peu civi-

lisé. La douceur est le caractère distinctif des Philippins. Courtois, hospitaliers, propres, habiles, musiciens, indolents, ils sont bons enfants. La femme occupe une très haute position dans la famille : ce qui assure la dignité des foyers. Nous ne remarquons rien de répréhensible dans leurs mœurs, du moins extérieurement ; les costumes sont décents. Des enfants nus se voient ci et là, mais il fait si chaud que l'on voudrait faire comme eux.

Elle n'est pas jolie du tout, la Philippine, malgré tous ses atours à l'espagnole, sa gorge nue, sa blouse aux grandes ailes de gaze à travers le transparent desquelles s'étirent ses bras noirs et grêles, sa jupe qui traîne sur ses grands pieds nus et maigres, ses sandales à talons de bois, ses dessous de dentelle que laisse voir une jupe de robe retroussée d'un côté jusqu'à la hanche. Elle a l'allure d'un hanneton. Non, elle n'est pas jolie, ni de figure, ni de taille, ni d'allure. En vain, je cherche une femme attrayante, je n'en vois aucune. Au Japon, l'enfant est porté sur le dos ; en Chine, sur le ventre ; aux Philippines, sur la hanche. Comme c'est drôle de voir les pattes du marmot gigoter autour de la taille de la maman, du petit frère ou de la petite sœur qu'il enfourche

Sur le bateau, une famille américaine avait comme bonne d'enfants, un jeune Philippin de vingt ans.

15 janvier — L'Hôtel Manila est immense, et construit pour le climat des tropiques : salons et chambres ventilés par le haut, le bas et les côtés. Les portes et fenêtres extérieures ouvrent en glissoires. Les carreaux des ouvertures sont de nacre, de coquillages qui tamisent agréablement la lumière. Pas un carreau de verre dans les châssis. J'ai fait le calcul approximatif des petits carrés de coquillages des cinq grandes portes d'entrée de la façade principale ; il y en a plus de dix mille. Les planchers sont cirés et lui-

sants comme des miroirs ; il faut surveiller ses pas pour ne pas perdre l'équilibre.

Sur le toit, un roof garden où mille danseurs et danseuses pirouettent à l'aise aux accords d'un grand orchestre dont les trompettes et les trombones résonnent et éclatent maintenant dans le grand pavillon semi-circulaire du côté donnant sur la mer. Les élégants, Philippins et Philippines, y plastronnent avec exubérance, en costume

L'Hôtel Manila à Manille, Philippines.

Femmes des Philippines — Une Caratelle.

national ; l'effet est à la fois pittoresque et original : une symphonie de couleurs éclatantes.

L'excellente musique de la gendarmerie donne des concerts en face de l'hôtel, dans le parc de la Luneta, au pied du monument de José Rigal, élevé à l'endroit même où étaient exécutés les condamnés politiques, du temps que les Philippins étaient vassaux de l'Espagne. Rigal, publiciste sans peur, ne craignit pas de dénoncer les exactions de la Couronne espagnole et d'exciter le peuple à la rébellion. Il dut payer de sa tête, en 1872, et fut exécuté bien jeune : il n'avait pas quarante ans. Ses compatriotes reconnaissants, débarrassés du joug oppresseur de la tyrannie, lui ont élevé ce monument à l'endroit précis où sa tête tomba. Sa gloire vivra aussi longtemps que le peuple philippin dont il est l'idéal et le bon génie.

Ces îles fortunées furent découvertes par le grand navigateur Magellan, en 1521. L'expédition qu'il dirigeait aperçut l'île de Cébu, le 7 avril. Les tribus de l'île étaient alors en guerre avec

celles de l'île de Mectan. En reconnaissance du bon accueil du chef de Cébu, Magellan conclut une alliance avec lui et épousa sa cause. Il perdit la vie au moment où il protégeait la retraite de sa petite troupe, poursuivie par l'ennemi vers les caravelles. L'endroit où repose son corps est inconnu.

Privée de son chef, l'expédition continua quand même, sous la direction de Sébastiano del Cano. Après bien des privations, des aventures et des dangers de toutes sortes, elle atteignit Séville. Ce fut le premier voyage autour du monde. Une belle statue de del Cano est au parlement philippin que dirige un jeune homme de trente-cinq ans, Manuel Quézon, président du sénat. Il rêve l'indépendance de son pays. Ses nobles aspirations sont partagées par le gouverneur Porter Harrisson qui vient de résigner son poste à cause de cette politique.

Quarante ans après Magellan, les îles furent visitées par Miguel Lopez de Légaspi qui fonda le premier établissement dans l'île de Cébu. Il était accompagné d'Andrea Urdaneta, de l'Ordre des Augustiniens. Sur la Luneta, un monument commémore cet événement. Depuis Magellan jusqu'à 1908, les Espagnols furent les maîtres absolus des Philippines, qu'ils perdirent lorsque l'amiral Dewey coula leur flotte sur le rivage de Cavite et que les troupes américaines écrasèrent l'armée espagnole à Guadeloupe. Les ruines, près du Fort McKinley, redisent cette histoire.

Au centre de la capitale, est la vieille ville murée, — Intra-muros — très caractéristique, espagnole pure.

Au dehors des murs : la ville moderne, américaine, où la vie espagnole se transforme sous la violente poussée des conquérants qui l'ont envahie par le commerce, par l'éducation, par la

politique. La fameuse prison de Bilibid, où trois mille messieurs vivent dans le respect forcé des lois, fait l'orgueil des Américains qui tentent ici l'expérience de la réforme des criminels par des méthodes nouvelles. Outre les travaux usuels et la discipline bien tempérée, il y a l'exercice militaire ; à quatre heures de l'après-midi, chaque jour, grande parade et exercice de callisthénie aux sons d'une fanfare de soixante instruments. La disposition des pavillons et des cours est sur le même modèle qu'à la prison de Montréal : en forme d'étoile ; au centre, pour le public, un amphithéâtre circulaire avec gradins. Moyennant dix sous d'entrée, et un permis d'autant plus facile à obtenir qu'on vous invite à venir l'y prendre, vous pouvez jouir du pénible spectacle de trois mille forçats gesticulant en cadence, l'écuelle d'une main et la casquette-casserole de l'autre, pendant que la fanfare joue La Madelon.

Du sommet de l'amphithéâtre, le directeur dirige la représentation ; à la fin du dernier acte, il commande : « Chapeaux bas, messieurs et dames » ; Hats off, please, et la fanfare attaque le Star Spangled Banner.

Dans l'opinion de certains réformateurs, c'est de cette façon que d'un bandit on fait un honnête homme. La musique adoucit les mœurs ; David pinçait de la harpe et chantait devant Saül ; Josué sonnait de la trompette et les murs de Jéricho s'écroulaient ; les bergers jouaient de la flûte et les fauves venaient lécher leurs pieds ; avec des tambours et des cuivres, Booth a fondé une religion, la Salvation Army. Qui sait ?

Je fais emplette d'un chapeau philippin. N'achetez pas de cigares de Manille à Manille ; ils sont plus chers qu'à Shanghaï et à Hong-Kong, à douze cents milles plus loin. Ce phénomène du

prix d'un article plus élevé à l'endroit de fabrication qu'à l'endroit d'écoulement, est caractéristique de l'Orient, un mystère que je ne puis expliquer.

16 janvier — Une aventure assez cocasse nous est arrivée ce matin. Nous nous sommes informés, à l'hôtel, des principales églises catholiques de la ville et de l'heure des messes. On nous dirige en caratelle sur la cathédrale, et nous voilà partis. Le cocher nous dépose sur le parvis d'une église antique, du plus pur style espagnol, arborant la croix sur ses tours à coupoles.

Nous entrons ; l'orgue ronfle des airs pieux qui nous semblent orthodoxes ; nous nous agenouillons sur des prie-Dieu bien rembourrés. À peine avions-nous commencé nos dévotions que nous découvrons que nous sommes dans la cathédrale anglicane. Nous déménageons sans tambour ni trompette, en songeant à l'aventure de saint Stanislas de Kostka qui avait commis la même erreur, mais un ange lui apparut et lui apporta la communion tout de même en ce temple hérétique. Comme nous n'avons pas encore atteint le degré de sainteté de saint Stanislas, nous avons pensé que les anges ne se troubleraient pas tant pour nous et nous avons filé sur l'église catholique, apostolique et romaine, cette fois. Ce n'est pourtant pas un problème difficile de trouver une église catholique à Manille ; il y en a tellement que les touristes parient sur leur nombre. Dans la banlieue, il en existe une dont les orgues, vieilles de plus d'un siècle, sont en bambou. Le curé, un Père blanc, a eu l'amabilité de les jouer pour nous ; les sons qui sortent de ces tuyaux champêtres sont d'une douceur de flûtes, de pipeaux. Cette église a nom : Las Epinas ; elle est située sur la route du Fort McKinley que nous visitons ; les ruines du fa-

meux couvent de Guadeloupe, brûlé en 1898, redisent l'histoire de l'invasion américaine.

Nous faisons en auto, à travers champs et montagnes, une randonnée de soixante milles jusqu'au sanctuaire d'Antipolo pour voir dans une niche au-dessus du maître-autel, une statue de la Vierge, étincelante de pierres précieuses évaluées à deux cent cinquante mille dollars. Bien des légendes auréolent cette statue ; de nombreux miracles lui sont attribués.

Nous traversons des villages pittoresques dont les habitations, montées sur des échasses de bambou, sont en feuilles de palmiers et ombragées par les bananiers, les cocotiers et les mangos. C'est une sensation toute délicieuse de filer en auto sous des feuilles d'une telle envergure. Ces plantations, d'un vert qui repose l'œil, forment un décor dont le cinéma pourrait à peine donner une faible reproduction : un rêve !

Voir le soleil se coucher à travers la végétation tropicale, et teindre l'horizon de nuances veloutées, est un spectacle qui dépasse l'imagination et défie toute description : un autre rêve, une féerique symphonie de couleurs !

C'est dimanche ; la population des villages est en habit de fête ; les damoiselles sont parées de leurs plus fines gazes et les damoiseaux, de leurs habits de fête. Il faut voir les sombreros des beautés locales, larges comme des ombrelles, en paille fine, en fibre délicate, couronnés d'une boule rouge écarlate et festonnés de petits glands. Ces Carmen fument, les unes la cigarette, les autres des cigares dont un seul me tiendrait occupé tout un après-dîner.

Des combats de coqs partout ; c'est le sport national. On va aux combats de coqs aux Philippines, comme aux courses de chevaux en Angleterre, aux combats de taureaux en Espagne et aux parties de la crosse et de hockey au Canada. L'arène où se livrent ces combats passionnants est une grande baraque recouverte de feuilles ; on paie à l'entrée ; il y a des sièges réservés, s'il vous plaît.

La Hutte du Paysan aux Philippines.

Un Carabao des Philippines.

Tout le long de la route, nous croisons de fiers hobereaux qui portent des coqs sous leurs bras. Ils vont au champ de combat ou en reviennent, les uns triomphants, leur coq sur le poing ; les autres piteux et penauds : leur coq est mort ! Les braves cocoricos, tombés au champ d'honneur, sont plumés sur la chaussée et la marmite ou le poêlon à frire sont prêts à les recevoir pour le dîner. Les lois, depuis l'occupation américaine, ne permettent ces réjouissances que le samedi soir, les dimanches et les jours de fêtes.

11

Hong-Kong, — Canton, — Macao, — Singapour — Johore.

17 janvier — À 11 heures a.m., nous réintégrons notre excellent bateau qui nous transportera à Hong-Kong, à plus de douze cents milles au nord. Nous retrouvons tout en ordre, dans nos cabines.

18 et 19 janvier — Temps doux, grands vents du sud. La plupart des passagers sont malades ; hier soir nous n'étions que dix sur le pont ; la mer était grosse sans être maligne comme je l'ai vue tant de fois. À 2 heures 30 p.m., nous jetons l'ancre en rade de Hong-Kong. Le port est entouré d'îles montagneuses au sommet desquelles se dressent des fortifications, des phares, des postes de signaux et de télégraphie sans fil. La baie est couverte de navires ; un bon nombre sans vapeur, sans cargaison, attendent le bon vouloir des expéditeurs qui chôment, grâce à la crise commerciale et aux taux trop élevés du fret. Par ailleurs, le nombre des vaisseaux qui transportent les voyageurs est très restreint ; il y a encombrement surtout sur ceux qui font du service entre les divers ports de l'Orient et, à vrai dire, dans le monde entier.

La ville, d'un aspect grandiose, couvre l'espace restreint entre la mer et le Pic Victoria, sur les flancs abrupts duquel s'échelonnent jardins, parcs et demeures princières.

C'est un coin de pays qui rappelle un peu Monte-Carlo ; en face est Kowloon, faubourg de Hong-Kong qui forme aussi partie du territoire britannique. Nous sommes en pays anglais, don't you forget it !

L'île d'Hong-Kong, autrefois connue sous le nom de Kwan-tai-lou, forme partie du groupe des îles Ladrones, les îles des Voleurs, ainsi appelées parce qu'elles étaient autrefois des repaires de pirates et de brigands. La rivière Chu-Kiang, la Perle, se jette ici dans la mer.

Au dix-septième siècle, dans les derniers jours du règne des Mings, l'Angleterre, par l'intermédiaire de son Honorable Com-

pagnie des Indes dont les opérations en Asie réjouissaient fort la Cour de Londres, fit des ouvertures amicales à la Chine. En échange de cette amitié, elle obtint des privilèges de commerce sur cette partie du territoire du Céleste Empire ; elle en obtint aussi du Japon, en 1613. Vers 1625, elle réussit à avoir un pied-à-terre à Tyman, sur la côte ouest de Formose ; puis, à Amoy, à l'embouchure de la rivière du Dragon. Elle tenta, en 1627, de se rendre le Portugal propice, afin de lui escamoter Macao, mais ses propositions ne reçurent pas d'abord un bien favorable accueil. L'Anglais ne se rebute pas facilement ; plus tard (1624), il réussissait à faire pénétrer un navire, le London, dans le port de Macao, à trente-six milles au sud d'Hong-Kong ; puis ses efforts se portèrent à cent milles à l'intérieur et le lion britannique mit enfin la patte sur Canton.

En toute justice, il faut noter que l'arrivée des Anglais changea pour le mieux la face des choses. Durant les deux siècles qui suivirent, le commerce fut très florissant et ces eaux, qui n'avaient connu jusque-là que les jonques des pirates, furent sillonnées par les voiliers de toutes les nations civilisées. Les villes se développèrent avec rapidité, Canton particulièrement, qui devint le grand marché de l'Orient, pour le thé, la soie, le satin, la broderie, l'ivoire et mille autres produits. L'Angleterre, pour protéger ses propres intérêts et ceux des autres pays qui faisaient affaires dans ces parages, insista, en 1841, pour avoir une assiette fixe, permanente. Elle réussit à se faire concéder le territoire actuel d'Hong-Kong. Son port fut proclamé : « Free port where all nations might enter for purpose of trade and to careen, repair and refit their ships. »

L'île, peuplée d'un demi-million d'habitants, est d'environ trente milles carrés. Une superbe route d'automobiles en fait le tour ; un splendide hôtel d'été a été construit sur la plage de la baie Repuise, endroit de villégiature très fréquenté. Un réservoir immense, creusé à grands frais, approvisionne la ville d'eau pure. Les montagnes, déboisées par l'incurie des indigènes, ont été replantées de forêts, d'essences choisies qui ombragent maintenant ce pittoresque coin du globe. Vingt-cinq à trente mille navires font escale à Hong-Kong, chaque année. Des édifices somptueux s'élèvent au centre de la ville européenne. La population, dont les mœurs, les costumes et le caractère n'ont pas varié depuis des siècles, grouille dans les rues de la ville native. Un palais de justice, digne de Thémis, des bureaux d'administration, la résidence du gouverneur, celles de riches particuliers en font l'ornement. Les jardins publics ne le cèdent en rien à ceux de l'Angleterre.

Des milliers de familles vivent dans des sampans et font la pêche. Aberdeen, petit bourg sur une baie en arrière, s'échelonne coquettement dans la montagne. Des hauteurs, on voit entrer vapeurs et voiliers qui mettent ensuite le cap sur tous les points du compas.

Comme nous allons bientôt pénétrer dans les régions tropicales, il faut se munir d'habits légers. Nous nous adressons au tailleur Tak-Cheong qui, moyennant la somme de trois dollars et demi le complet, se fait fort d'en fabriquer une douzaine en deux jours. « Can do master. » « All right, Tak-Cheong, if can do, do. »

En deux jours les habits seront prêts. Commandez-lui-en cent douzaines, ils seront prêts dans le même laps de temps. Comment peut-il arriver à si prompt résultat ? C'est le secret du Chinois. Je lui commande en même temps un costume à

l'épreuve du soleil, sun proof, très recommandé, même indispensable pour les tropiques ; ce tissu, paraît-il, détourne les rayons du soleil et repousse la chaleur. Je coiffe un helmet en

Sur le Pic Victoria à Hong-Kong, Chine.

Une Voiture de Place en Chine.

liège, à la Stanley in Darkest Africa ; et allons-y, avec le

kodak en bandoulière et les souliers de toile blanche.

Avant de nous mettre au lit, nous faisons une promenade dans les rues. Partout, sur les trottoirs, dans les enfoncements des portes, dans les ruelles, enroulés dans la toile à sac ou autres oripeaux de même splendeur, des centaines de sans-abri dorment profondément. À quoi bon un toit ? Il fait si doux au dehors ! Je ne vous parlerai pas des petites boutiques et des mille et une industries de la ville indigène ; elles sont les mêmes, dans toutes les villes et tous les villages de la Chine, à peu de différence près.

Par la fenêtre de notre chambre nous contemplons le spectacle féerique de l'illumination des maisons, des palais dans la montagne, toute pointillée d'étoiles qui forment avec le firmament une étincelante draperie sans solution de continuité et dont les plis immenses sont retenus au zénith par le croissant d'argent de la lune. Demain, nous irons à Canton.

20 janvier — Nous nous embarquons sur l'un des bateaux de la compagnie Hong-Kong-Canton et Macao Steamboat Company. À 6 heures du matin, vendredi, nous nous éveillons à destination.

Au premier coup d'œil, Canton n'offre au touriste rien d'extraordinaire. Au-dessus d'un bosquet touffu se déploient les dra-

peaux des légations ; des édifices modernes, à plusieurs étages, bordent la rue du Havre. On se croirait à Shanghaï. Autour du bateau, les éternels sampans circulent avec leur chargement d'humanité à pleins bords. Un peu au large, des navires de guerre, des canonnières, battent divers pavillons. En face : l'édifice de la maison Sun & C., l'immense magasin à rayons. Après un bon déjeuner, nous nous perchons sur des chaises à porteurs et pénétrons sans autre transition, entre deux murs tellement rapprochés que je les touche en étendant les bras chaque côté de la chaise. Je me figure que nous sommes dans un cul-de-sac, une impasse quelconque d'où nous sortirons bientôt ; erreur : nous sommes dans l'une des grandes artères de la ville. Il n'y en a pas de plus large, et deux millions d'êtres humains vivent là, pressés les uns contre les autres. Je suis convaincu qu'il n'y a pas de place pour coucher tout ce monde. On doit y dormir en deux équipes, l'une de jour et l'autre de nuit.

Point n'est besoin de descendre de votre chaise pour magasiner ; de la main vous touchez aux tablettes où s'étalent les marchandises les plus délicates, les plus artistiques. Tout le monde travaille, rit, crie, chante, cogne, bûche, lime, scie, tourne, file, tisse, brode, polit, râpe, cuit, bouille, pèle, gratte, lave, peint, varlope, teint, forge, martèle, rabote à cœur que veux-tu, dans des trous de dix pieds carrés, ouverts sur le passage de six pieds de largeur. Aux rencontres, on crie ; les chaises collent le long du mur, se frottent l'une contre l'autre. Pour tourner, un bout s'enfonce dans la boutique d'avant, et l'autre dans celle d'arrière. Les porte-faix, les promeneurs, les femmes, les enfants, les hommes d'affaires, les commis, les messagers, les trottins, les coolies se suivent à la queue-leu-leu, se croisent entre bourriques, porcs, chiens et chats. Au-dessus de votre tête, la rue est couverte de

nattes qui s'appuient sur les toits et protègent le couloir contre les ardeurs du soleil. Sous vos pieds : le pavé, fait de longues pierres juxtaposées, gluantes, glissantes, humides, couvertes de débris et de détritus ; au-dessous : l'égout sans débouché, sans ouverture. Quelques boutiques, celles des soieries et broderies entre autres, sont fermées par des portes à gros barreaux placés en sens transversal ; secouez les barreaux et la porte glisse. Entrez : petite pièce assez propre, blanchie à la chaux ; au mur : des tablettes, des armoires vitrées ; au centre : une longue table sur laquelle s'étalent des robes, des châles, des écharpes, des mantilles, des broderies à faire rêver, offertes à des prix ridiculement bas. Pour quelques dollars, j'allais dire quelques sous, nous nous chargeons d'une variété de jolies choses valant cent fois le prix versé. Oh ! si les distances n'étaient pas si grandes, et si la noble institution des douaniers des vingt pays que nous avons encore à traverser n'était pas là, nous ferions plus abondante provision pour nous et les amis ! Mais… le bonheur n'est pas de ce monde ; il faut se contenter de peu. Continuons à parcourir cette fourmilière, cette ruche aux mille industries.

Ni chevaux, ni voitures, ni rickshas ne peuvent circuler dans ces étroits couloirs. Il fait bon : ni froid ni chaud ; dans les jours de chaleur, ce doit être infernal. Et le parfum qu'exhale ce cloaque ! Toute ma vie, j'aurai dans l'olfactum cet Houbigant sui generis.

Àmidi, nous débouchons sur le grand canal couvert de sampans. Un demi-million de Cantonois y vivent comme les canards dans les joncs. Nos trois porteurs — car il en faut trois pour chaque chaise — traversent le pont en escalier qui relie l'île des Légations à la terre ferme.

Le lunch pris, nous repartons pour le plaisir si nouveau de fouiller cette Babel ; c'est une véritable fascination. Nous y demeurons jusqu'au soir, alors que nous débouchons sur une clairière. Le gouvernement de la république du Dr Sun-Yat-San a entrepris de moderniser un quartier de la capitale de la Chine Nouvelle dont il est le président. Canton ne reconnaît pas l'autorité du gouvernement de Pékin ; la république de Canton a son gouvernement particulier ; elle a ses douanes, sa monnaie, sa police.

Nous visitons l'institution des Sœurs de l'Immaculée-Conception qui ont une maison à Outremont ; elles tiennent de grandes écoles, un hôpital, un refuge où elles reçoivent des enfants trouvés, des nouveau-nés ramassés un peu partout, chaque jour, comme dit la chanson :

« Sur un tas de pierre,
« Sur un tas de bois,
« Sur un tas de n'importe quoi ».

La cathédrale catholique, en granit rouge, est de style gothique pur. Du toit sortent des gargouilles à têtes de monstres et de chimères. Nous saluons M de Guébriant, avec qui nous avons fait la traversée à bord du Shinyo Maru.

Sur le bateau, chacun exhibe ses emplettes et se félicite des bas prix payés. Ce fut un vrai pillage digne des pirates qui infestent les eaux de la rivière la Perle. Notre bateau est gardé contre tout coup de main des maraudeurs de nuit par des soldats armés jusqu'aux dents.

21 janvier — Promenade dans les parcs et places publiques, and more shopping à Hong-Kong.

La famille royale est, ici, représentée au complet. Victoria, Édouard VII, Georges V, Alexandra, Marie, et le duc de Connaught se sourient du haut de leurs piédestaux en bronze. Hong-Kong very loyal !

22 janvier — Promenade en auto autour de l'île et halte sur la plage de la baie Repuise.

23-24-25 janvier — Nous nous baladons dans les rues, les échoppes, et montons, partie en funiculaire, partie en chaise à porteurs, à dix-huit cents pieds sur le Pic Victoria d'où nous jouissons d'un panorama incomparable. Comme le Van Waeryck de la ligne hollandaise, qui doit nous transporter à Singapour, ne partira que dans l'après-midi au lieu du matin, nous refaisons avec un nouveau plaisir la promenade autour de l'île. Quelle île enchanteresse !

26-27-28 janvier — Vers Singapour.

La mer est calme, la mousson rafraîchissante ; nous avons de la veine. Les marins disent que cette mer est traîtresse et réserve souvent des surprises désagréables sous forme de terribles typhons. Le commandant Schlette, ses officiers et son équipage se multiplient pour nous. Nous dansons tous les soirs. Hier soir, un incident drolatique s'est produit. Sur demande, le phonographe joua, pour danser, un one-step intitulé Taxi. Au beau milieu du morceau on entend sortir de l'instrument le cri : « Boy ! » suivi d'un coup de sifflet. Tous les boys de service accoururent sur le pont, en réponse à cet appel ; éclat de rire général et mine drôle de nos bons Chinois quand ils découvrirent d'où venait l'appel. À moins de contretemps, nous serons à Singapour lundi matin, le

31. Dans quatre jours nous traverserons l'équateur, en route pour Java, l'île enchantée.

29 janvier — Voir la Croix du Sud est la sanction de tout voyage dans l'hémisphère austral ; aussi étions-nous impatients de la voir. L'officier de quart nous fit éveiller à cinq heures du matin. L'horizon est bordé de nuages blancs se détachant sur le sombre azur de la mer.

Enveloppés dans nos robes de chambre, nous montons à la passerelle. L'officier, le sextant braqué sur l'étoile polaire, prend ses dernières observations. Phébus montre déjà les franges de sa crinière de feu. L'air est doux comme le parfum du magnolia. Une brise légère souffle de l'est : heureux présage d'un beau jour. En mer, un ciel serein, le matin, est signe de gros temps ; le soir : heureux présage. Le soleil, hier soir, s'est couché dans toute sa splendeur.

« Bright morning,
« Sailors' warning,
« Bright night ;
« Sailors' delight. »

L'officier signale d'abord le Scorpion. Cette constellation figure un point d'interrogation bien cambré ; elle compte onze étoiles majeures. À sa droite brillent Alpha et Bêta du Centaure ; plus loin, dans la même direction, la Croix du Sud:quatre étoiles en forme de croix parfaite ; elle n'a pas de centre. Les étoiles de la tête et du pied sont plus brillantes que leurs sœurs des extrémités des bras. La lune, dans son dernier quartier, est au zénith. Jupiter resplendit de son plus bel éclat. Nous contemplons la Croix quelques instants, puis les nuages la voilent à nos yeux. Le soleil

sort des profondeurs de son bain matinal et inonde bien vite toute la scène de ses mille feux. Les myriades de constellations s'effacent devant la majesté du roi des astres.

Nous avons vu la Croix du Sud. Si le temps le permet, nous la reverrons chaque nuit, aussi longtemps que nous serons sous les tropiques.

Trois navires sont en vue, un à bâbord, deux à tribord. Ce sont les premiers pèlerins de l'onde que nous rencontrons depuis Hong-Kong. La mer de Chine a été clémente jusqu'à présent. La mousson de l'est souffle depuis notre départ et rafraîchit l'atmosphère qui, sans ce bon vent, serait brûlante. Notre course est sud-sud-ouest, entre 120° à 113° longitude E. et 20° à 11° latitude N. À Singapour, nous ne serons plus qu'à un ou deux degrés de l'équateur. Pour quelques heures encore, nous jouirons de la brise fraîche ; bientôt nous atteindrons le cœur de la région torride, supportable en janvier, quelquefois agréable à cette époque. Nous nous figurons un peu ce qu'elle doit être aux équinoxes.

Nous naviguons dans les eaux que sillonnèrent les voiles de l'expédition de Magellan.

30 janvier — La température délicieuse nous a permis de danser hier soir jusque tard dans la nuit. Le commandant nous invita à monter sur la couverture du pont supérieur pour nous faire contempler le ciel du sud peuplé d'astres qui sont invisibles dans l'hémisphère boréal.

Àmidi, il nous explique le fonctionnement du sextant, du compas et autres instruments de marine. Nous prenons la hauteur du soleil, réglons nos montres sur le méridien et fixons la course. Nous faisons de l'astronomie, de la géométrie, de la trigonomé-

trie. C'est intéressant d'être capitaine au long cours… pour une heure, quand il fait beau, et que les récifs sont à cent milles.

Par le marconi, notre navire est, depuis hier, en communication avec le cap Saint-Jacques de l'Indo-Chine française, le Cambodge, l'île de Bornéo et Singapour. À 6 heures p.m., nous apercevons, à bâbord, l'île Letong du groupe de Bornéo. Température à l'ombre, à midi : 88°.

31 janvier — Quelques milles avant d'entrer à Singapour, le commandant signale, à tribord, un grand navire à demi-submergé ; c'est l'Altembourg, navire aujourd'hui français, autrefois allemand, naufragé il y a environ six mois. Le côté le plus étrange de ce sinistre maritime c'est que le navire s'est défoncé sur les bouilloires du Tabolden Hill qui, lui-même, il y a dix ans, s'est éventré sur la carcasse du Densmond Castle. Il y a là trois épaves superposées, évaluées à six millions de dollars : jolie perte ! Pour comble, les ouvriers qui travaillent au renflouement de l'Altembourg meurent comme mouches, empoisonnés par les gaz produits par la décomposition de sa cargaison d'ammoniaque. L'atmosphère en est saturée, à plusieurs milles à la ronde. À midi, nous entrons en rade de Singapour. Les formalités remplies, le tender Alice nous transporte au quai. Il est 2 heures 30 p.m., lorsque nous nous inscrivons à l'hôtel Raffles, où nous avons la joie de trouver des lettres du pays. Il est loin, le pays, maintenant, juste à l'opposé ; pas aux antipodes, cependant, car le Canada et la péninsule de la Malaisie sont au-dessus de l'équateur. Quand il est sept heures du soir ici, il est sept heures du matin à Montréal. Pour être exact, il y a 12 heures 52 minutes de différence entre les deux points, en comptant par l'ouest. Nos pieds sont opposés aux pieds de nos antipodes. Voici comment la

science explique ce phénomène : en réalité il n'existe ni haut ni bas dans l'espace qui est infini, et pour chacun de nous le bas est le centre de la terre. Voilà comment il se fait que nos antipodes ont comme nous les pied en bas et la tête en haut.

Il fait un temps à ravir !

Nous parcourons la ville et poussons une pointe à vingt-cinq milles, dans la banlieue, à travers des plantations de cocotiers, de bananiers, de caoutchoucs de toute beauté. La route de macadam asphaltée traverse la jungle, dont la végétation est dense, impénétrable. Elle est habitée par des singes dont toute une famille a gambadé, tout à l'heure, à quelques pas en avant de notre voiture, et les tigres qui se font de plus en plus rares en cette région, mais causent encore des surprises aux habitants. Quant aux énormes pythons, ils se permettent quelquefois de sortir de la jungle humide et de se chauffer au soleil sur l'heure du midi, au beau milieu de la route.

Les journaux d'hier nous apprennent que dans l'entrepôt de la maison Travers & C, un de ces aimables reptiles a été trouvé confortablement installé sous les ballots de marchandises. C'est pour le moins un cas de violation de domicile peu agréable. Ce cas est rare, me dit-on ; c'est fort heureux ! Nous prenons le thé sur la pelouse du grand hôtel, le Beach-House.

Je voudrais pouvoir décrire la magique splendeur des forêts de palmiers et de bananiers qui couvrent l'île. On dirait un immense édredon de gigantesques plumes d'autruches, d'un vert tendre, qui se balancent au souffle d'une brise douce et parfumée. Sous l'averse chaude, ces plumes ruissellent de perles transparentes comme les gouttes de la rosée du matin.

Dans l'immensité bleue de l'océan, dont les flots rafraîchissants baignent, en cadence, les sables du rivage, le soleil prend son bain du soir. Les palmiers, fatigués de ses rayons brûlants, redressent, sous la fraîcheur de la brise, leur chevelure abattue, et se profilent comme les mâts de milliers de carènes au repos dans un port hospitalier. Du large, les pêcheurs reviennent en chantant ; d'une barque qui glisse sous les palmiers penchés sur le sable d'or de la plage, s'élève dans l'air, légère comme le vol du bengali, chantée par des voix jeunes et fraîches, cadencée par la rame, la tendre et délicieuse barcarolle :

« La brise, mollement,
« Mignonne, enfle nos voiles ;
« Partout, au firmament,
« Scintillent les étoiles.
« Ta voix sait me charmer,
« Ton doux regard m'enivre,
« Oh ! qu'il fait bon de vivre !
« Oh ! qu'il est doux d'aimer ! »

Il y a des moments où la vie vaut la peine d'être vécue. Déposons une boule blanche dans l'urne des jours.

Un Coin du Jardin Public à Singapour.

Le Palmier du Voyageur à Singapour.

1 février — Déjà février ! Comme le temps passe vite ! Nous visitons les jardins publics, nous croquons du clou, de la cannelle, de la muscade, du poivre, du thé, du café. Nous goûtons à toutes les épices dont les arbustes étalent à nos regards étonnés leurs feuillages inconnus. Nous ramassons sur le sol des noix d'indigo

et de caoutchouc. Nous prenons plaisir à taquiner la sensitive qui, au toucher ou au son de nos éclats de rire, replie sur elle-même ses feuilles effilées ; elle croît ici comme l'herbe des champs. Toutes les plantes et les fleurs, que nous cultivons en serre chaude, croissent à l'état nature en ce doux pays. Les cactus, les magnolias, les fougères, les hibiscus, les camélias bordent les routes, les clôtures, les étangs et les fossés. La pioche et la faux du jardinier, pour nettoyer, abattent des amours d'iris et de jacinthes. C'est à fendre l'âme et à briser le cœur. Pauvres « arpents de neige » de mon pays ! qu'il faut de vertu patriotique pour vous aimer !

Singapour est cosmopolite ; sa population, d'à peu près un demi-million, est une mosaïque de toutes les races de la terre. Chacun y apporte sa vie, ses mœurs, sa religion, sa langue, ses vices, sa peau. Toutes les nuances de l'épiderme se touchent, sans se confondre. Bouddha est vénéré sous le toit d'un temple international élevé à grands frais. Il y avait longtemps que nous l'avions vu, ce bon Bouddha, nous commencions à l'oublier. Il est bien logé à Singapour où il reçoit les hommages des représentants de sa famille de plus de trois cents millions de fidèles. Deux serpents enroulés dans des cages suspendues aux arbres, dans la cour intérieure d'un temple, font partie du personnel desservant. L'un d'eux, paraît-il, matin et soir, glisse de sa cage, rampe jusqu'à l'autel, salue Bouddha trois fois, et revient s'enrouler dans son nid. Un peu plus loin, nous remarquons, au passage, un temple réservé à ceux des adorateurs de Bouddha qui font vœu de ne se nourrir que de poisson. Dans une aile du Temple international se trouve la chambre mortuaire des Hindous. Les Hindous se divisent en nombreuses castes et sectes religieuses. Leur sépulture varie selon la secte à laquelle ils appartiennent, suivant

le rite particulier à chaque secte ; les uns brûlent les cadavres, les autres les livrent aux oiseaux du ciel. Ici, les cadavres sont déposés dans cette chapelle ; ils sont enduits de miel, livrés aux chiens et aux vautours sacrés qui sont gardés dans une cage pour cette lugubre besogne. Ce mode macabre de funérailles est particulier aux Parsis. La cloche, qui tinte aux cérémonies, a été importée de Birmanie. Les serpents augustes et officiants reçoivent pour leur nourriture, chaque année, à l'époque de la lune bleue, l'offrande de bœufs, de carabaos, de moutons, de chevaux et autres animaux au nombre de cinquante-cinq pour chaque espèce. S'ils dévorent le tout, ces reptiles sacrés ne sont certainement pas dyspeptiques. Les mauvaises langues tiennent des propos sacrilèges, à ce sujet, et répètent que les prêtres subtilisent bœufs, carabaos, moutons, chevaux pour s'en faire de succulents pot-au-feu et de délicieux rôtis. Il y aura donc des impies toujours et partout !

à l'entrée du petit bourg indigène de Hee-Soon, dans la forêt de palmiers, un rassemblement attire notre attention. Nous descendons de voiture et avançons jusqu'au milieu de la foule. Le spectacle le plus étrange s'offre à nos regards : sous un dais recouvert de feuilles de palmiers fraîchement coupées, des hommes sont en train de laver le cadavre d'un jeune Hindou d'environ vingt ans, de belle taille : une vraie statue de bronze. Il vient de mourir ; il semble dormir. La pâleur de la mort ne se manifeste pas chez les bronzés comme chez les blancs. Des pleureuses, parentes, amies ou salariées, de leurs mains se frappent le ventre et la poitrine, et font retentir les échos de la forêt de palmiers de leurs lamentations lugubres et de leurs cris déchirants. Le spectacle n'est pas gai ; nous nous en éloignons au plus tôt, un peu honteux et confus de notre curiosité morbide.

2 février — Excursion à des sources sulfureuses et bouillantes. Elles ressemblent à toutes les sources du genre. Ce fut une halte dans une randonnée de quarante milles à travers les plantations magiques et la jongle pleine de mystère que nous traversons avec des airs d'explorateurs dont la hardiesse est au diapason de la vitesse de l'auto. On ne sait : il peut s'y trouver du tigre !!! Les soixante-dix chevaux-vapeur de notre Oakland raffermissent notre bravoure.

Nous nous arrêtons à une maison indigène dans une plantation de caoutchouc pour constater par nous-mêmes, de près, comment se fait la cueillette de ce produit. C'est très simple. Les arbres sont entaillés à peu près à la façon 5 dont nous entaillons nos érables. Les incisions sont pratiquées en forme de V très ouvert. La sève coule, blanche comme le lait, dans la goudrelle et tombe, goutte à goutte, dans une tasse de faïence, de fer émaillé ou de verre, retenue à l'arbre par un fil de laiton. La sève doit être recueillie avant le haut du jour, car la chaleur coagule vite le liquide. On emplit les seaux que l'on transvase dans de grands réceptacles de fer. Quelques gouttes d'acide sulfurique font prendre le tout en gros pains blancs : le caoutchouc est fait ; il est prêt pour la fabrique qui le fume, le colore, le manipule pour le commerce et l'industrie.

Cette industrie et les mines d'étain, abondantes dans la péninsule, fournissent au monde entier cinquante pour cent de la consommation universelle du caoutchouc et de l'étain. Depuis la guerre, ces industries qui ont fait des millionnaires ici, des Chinois surtout, chôment et frisent la banqueroute. Il faut voir les palais des fils du Céleste Empire ; ce sont les magnats de l'endroit. Ils sont généreux et tenus en haute estime.

Nous ne pûmes résister à la tentation de manger du coco frais cueilli. Le propriétaire d'une plantation nous reçut de bonne grâce. L'un de ses petits garçons grimpa, avec l'agilité d'un singe, au bouquet d'un arbre haut de quarante pieds et fit tomber une demi-douzaine de cocos d'un beau vert tendre. Le père les ouvrit avec un grand coutelas et chacun se gorgea du lait rafraîchissant.

3 février — À quinze milles de Singapour, sur le continent, à l'extrémité sud de la péninsule de Malacca, règne Ibrahim, le sultan de Johore. Nous décidons de lui faire une visite et lui présenter nos hommages. Nous n'avons pas sollicité d'audience. Nous pourrons peut-être visiter son palais, l'Isana Bezar, mais à coup sûr, nous affirme le guide, le siège de son gouvernement, sa mosquée et ses domaines. Nous nous rendons à l'extrémité nord de l'île de Singapour où un bateau passeur traverse le bras de mer et nous dépose à Johore.

La petite ville de Johore et ses environs sont très pittoresques et bien orientaux. Nous nous dirigeons d'abord sur le palais. Le sultan ne peut nous recevoir, étant en conférence avec des diplomates. Il a la gracieuseté de nous laisser voir sa salle d'audience qui sert en même temps aux séances de son conseil exécutif et administratif. Nous enlevons nos chaussures et pénétrons dans une belle mosquée d'une architecture élégante, très propre et d'une fraîcheur bienfaisante. Le parquet, en carrés de marbre blanc veiné, est si net que nos chaussettes ne portent pas même trace de poussière ; dans le vestibule, les fidèles prient et psalmodient ; ils s'agenouillent, se prosternent, le front sur les dalles, et se relèvent avec ensemble ; pas un ne détourne la tête ; à la porte, un imposant baldaquin de marbre abrite la grande piscine aux ablutions.

Les cinq femmes du sultan logent à quelque distance de son palais ; l'une d'elles est européenne. Elles vivent séparément, chacune dans une maison particulière. Nous voyons, en passant, les cages où sont enfermés les tigres que le sultan, nemrod accompli, capture dans ses domaines. Il possède aussi un beau troupeau d'énormes éléphants.

Le nom et les titres du sultan de Johore indiquent bien la position qu'il occupe dans le monde diplomatique et la hiérarchie britannique. Je reproduis textuellement du grand livre héraldique de la Sultanerie : « His Royal Highness Ibrahim, sultan of the state and territory of Johore, Sovereign of the most esteemed

Le Palais d'Ibrahim, Sultan de Johore.

Les Eléphants du Sultan de Johore.

Darjah Karabat (Family Order) and of the most honourable Darjah Mahkota Johore (order of the Crown of Johore). Knight-Grand Cross of the most distinguished Order of St. Michael and St. George, Knight commander of the Most Excellent Order of the British Empire and first class Osmanich Order. Born 17th September 1873 ; proclaimed 7th September 1895 ; crowned 2nd November 1895 » .

Ses fils reçoivent leur éducation en Angleterre. Il est assisté d'un conseil exécutif de dix membres parmi lesquels je relève les noms des honorables J.-F. Owen et J.-McCabe Reay, avec la mention « acting ». Ce dernier est son general adviser ; le premier a le titre de legal adviser.

Le sultan de Johore est trapu et très bronzé ; il porte costume militaire kaki : ceinture, bandoulière, jambières de cuir. Il vient à

Singapour dépenser une partie des vingt-sept mille dollars que lui octroie annuellement l'échiquier anglais. Il est encore jeune : quarante-trois ans, et se la coule douce et gaie. On dit qu'il laissa, il y a quelque temps, lors de son séjour sur le Rhin, au château de son père, de fastueux souvenirs sous forme de dîners fins, de bijoux et joyaux dont il couvrait ses préférées. On est sultan ou on ne l'est pas ! Ceci me rappelle le mot du grand Frédéric, épris des mœurs faciles de l'Orient : « Soliman est bien heureux, » disait-il, « il n'a pas de pape pour l'empêcher de faire ce qu'il veut ». Les uns le disent très riche, les autres prétendent que ses moyens sont plutôt restreints. Il possède de grands domaines, des plantations de caoutchoucs, de cocotiers. Il a pignon sur rue à Singapour où il vient secouer la torpeur de sa sultanerie.

Le soir : grand bal à l'hôtel Raffles. Des tables sont réservées pour le gouverneur et sa suite.

12

Banka — Sumatra — Java — Tandjong-Priok — Batavia — Veltevreden — Buitenzorg — Garoet — Lac Bagendit — Papandayan — Djokjakarta — Panbanam — Boro-Boeder — Mérapi — Moentilen — Chéribon.

4 février — En route pour Java, le jardin de l'Orient.

Nous prenons passage à bord du magnifique vapeur Melchior Treub de la ligne royale hollandaise. Des naturels, dans leurs péniches, petits canots creusés dans des troncs d'arbres, entourent le bateau ; comme à Honolulu, ils plongent pour recueillir les

menues pièces de monnaie que nous leur jetons du pont. L'eau est très limpide ; nous suivons de l'œil les pièces de monnaie et les plongeurs. Ils n'en perdent pas une seule. Ils sont beaux à voir, ces corps de bronze dans l'eau verte ! D'un geste brusque et fier, ils rejettent en arrière leur longue chevelure qui ruisselle ; leur sourire découvre deux rangées de dents blanches comme des perles. Entre le pouce et l'index, ils montrent la pièce enlevée à l'abîme, la jettent au fond du canot et crient : « Merci ; et encore une, s'il vous plaît ».

Àdix heures du soir, nous traversons l'équateur, la ligne de division des hémisphères, invisible la nuit comme le jour ! Quelles bonnes blagues nous racontent les marins, à ce propos ! Que de bonnes âmes ont cherché à voir l'équateur ! Ceci me rappelle le voyage d'un brave « Canayen » qui avait vu les Bancs de Terreneuve peints en vert, cette année-là ! Nous voguons sur la côte nord-est de Sumatra, dont nous apercevons les phares. À notre gauche, la mer de Chine est parsemée d'îles boisées et montagneuses.

5 février — Au réveil, nous sommes dans le détroit de Banka, entre l'île du même nom et Sumatra. Toute la journée, nous voyons la terre, des deux côtés. La nuit a été douce et fraîche. Nous nous attendions à être brûlés par le soleil sous l'équateur ; nous sommes agréablement désappointés. Jusqu'à présent, nous n'avons pas souffert de la chaleur. C'est joli de voir tout ce monde vêtu de blanc, au milieu de tant de couleurs portées par les indigènes ; on se croirait à une mascarade. Les boys de service, tous Javanais, vont pieds nus et coiffés d'un turban multicolore aux teintes sombres ; on dirait de la peau de serpent ou de crocodile.

Àchaque étape apparaît un monde nouveau et toujours plus étrange ; les contrastes sont renversants.

6 février — Nous côtoyons toujours Sumatra dont une certaine partie est encore habitée par des peuplades barbares. Sur notre gauche, l'immense île de Bornéo qui n'est guère mieux partagée, sous le rapport de la civilisation. Nous entrons dans le détroit de la Sonde qui sépare Java de Sumatra. Voici l'île de Krakatoa, non pas entière ; il y a une quarantaine d'années, une éruption du volcan, le Perbuatan, en secoua une partie qui s'enfonça dans la mer, entraînant dans l'abîme quarante mille personnes ; un raz de marée transporta là-bas, sur une montagne de Sumatra, un navire en fer à une distance de plus de cinquante milles, dit-on.

En face, Java se dessine. Nous verrons donc enfin cette île merveilleuse dont parlent avec tant d'enthousiasme ceux qui ont eu la bonne fortune d'y aborder.

7 février — À six heures du matin, l'officier de quart fait un bruit de crécelle à la porte de notre cabine et annonce, dans un anglais jargonné à la hollandaise, que dans un quart d'heure nous serons au quai de Tandjong-Priok, le port de mer de Batavia, sise à six milles dans l'intérieur. Un quart d'heure plus tard, même musique exécutée sur les barreaux de la persienne de la cabine. Cette fois, elle annonce que l'officier de police est à bord pour passer la revue et qu'il faut se hâter. La toilette est vite faite ; le café ingurgité d'un trait, nous montons sur le pont pour apprendre que tout est dans l'ordre, que l'officier de police, après s'être informé que nous n'étions pas des malfaiteurs, s'est retiré.

Les formalités de la douane remplies, nous sommes libres de circuler dans le « Jardin de l'Orient. »

La première impression n'est pas bonne : terrain plat, marécageux. Sur le parcours des six milles qui nous séparent de Batavia, la capitale, quelques palmiers, quelques bananiers sans ordre. Ce n'est pas Singapour où tout est aligné et artistement symétrique, comme dans tout jardin anglais qui se respecte. Nous nous enregistrons à l'hôtel Koeningsplain, hollandais comme son nom l'indique. Quelques minutes plus tard, nous filons sur Buitenzorg, le célèbre jardin botanique à trente-trois milles dans l'intérieur.

Java est d'une fertilité inouïe, mais tout y croît au naturel. L'aspect de la campagne n'est pas propre et ne réjouit pas l'œil. Les champs de riz sont verts et remplis d'eau. Les cactus, les ananas et autres fruits croissent pêle-mêle, le long de la route. Les enfants sont pour la plupart complètement nus ; quelques-uns, simplement vêtus d'un anneau de métal, à la cheville ; beaucoup de femmes, sans voile jusqu'à la ceinture, les hommes aussi ; plusieurs n'ont que le pagne pour cacher leur nudité. Toute cette gent va pieds nus. Il fait bon, pas trop chaud, bien qu'à midi le soleil soit au zénith, au fil à plomb sur la tête. Nous prenons le tiffin à l'hôtel Bellevue, à Buitenzorg, au pied du volcan silencieux, le Salak, et près du célèbre jardin botanique, l'œuvre de Melchior Treub, le grand naturaliste hollandais.

Le jardin botanique est remarquable à tous points de vue, tant comme riche collection de plantes tropicales que comme parc artistique. La qualité rivalise avec la beauté. C'est la plus complète encyclopédie d'essences qu'un botaniste puisse fouiller ; chaque plante est scientifiquement étiquetée de noms trop savants pour nous. Nous parcourons et admirons, laissant aux studieux le soin d'approfondir.

Àtrois heures, nous revenons à Batavia. De jolis édifices, d'une blancheur éclatante, et des monuments remarquables bordent ses avenues très larges et ornent ses places publiques. Les maisons particulières sont à un étage, à portique à colonnade et construites pour le climat. Notre hôtel, à Veltevreden, est à vastes pavillons et corps de logis éloignés de cent pieds les uns des autres. Les lits sont entourés de moustiquaires. Absence totale de baignoires dans cet établissement tout neuf, moderne par ailleurs : les baignoires sont remplacées par de grandes chambres à ablutions en tuiles. Dans un coin, un bassin reçoit l'eau du robinet ; avec un pot vous puisez l'eau dans le bassin ou au robinet, et vous vous ablutionnez. J'y retrouve aussi notre vieille amie, la commôde ! Depuis Singapour que je cherche l'explication de cet état de choses, je n'ai pu avoir de réponse satisfaisante ; c'est comme ça en Orient, voilà ! Ce que coûte l'installation d'une de ces chambres à ablutions suffirait pour l'installation de dix bains émaillés ; faute de mieux, nous nous ablutionnons ; nous nous accommôdons.

Nous sommes à six degrés au sud de l'équateur, dans l'hémisphère austral. À l'époque des équinoxes, le soleil suit la ligne de l'équateur, de son lever à son coucher ; il monte ensuite au nord, vers le tropique du Cancer qu'il atteint vers le 21 juin, le jour le plus long de l'année ; puis il redescend graduellement au sud, à la même distance de l'équateur, jusqu'à ce qu'il rejoigne le tropique du Capricorne, vers le 21 décembre, le jour le plus court au Canada.

Les fleurs sont plus rares à Batavia et à Buitenzorg qu'à Singapour ; par ailleurs, les fruits abondent ; outre

Au Jardin Botanique de Buitenzorg, Java.

la mangoustine que l'on prétend être le fruit le plus délicieux

de la terre, nous en dégustons d'excellents qui nous sont complètement inconnus. Nous demandons le nom de ces fruits aux garçons de table qui nous comprennent mal et que nous comprenons encore plus mal, pour ne pas dire du tout.

Java est l'une des nombreuses possessions hollandaises en Océanie. Sa superficie est de trente mille milles. Sa population, la plus dense du globe, est d'au-delà de trente millions, et quelques statisticiens la portent à quarante millions dont soixante-quinze mille Européens, vingt mille Arabes et cinq cent mille Chinois. Comment tout ce monde peut-il se loger dans une île de six cent soixante-huit milles de longueur par trente-trois à cent vingt-cinq de largeur ? C'est inconcevable !

Java est une terre volcanique, chaude, humide ; c'est là le secret de sa phénoménale fécondité. Elle est montagneuse et compte plus de quarante volcans en activité. La plus haute montagne, le Samrol, atteint l'altitude de douze mille pieds. Le parcours de ses voies ferrées est de quatre mille kilomètres, et de presque autant en lignes de tramways. Celui de Batavia fonctionne à la vapeur. Peu de chevaux ; beaucoup de poneys.

Il y a vingt ans, Java était presque ignorée des touristes. Un excellent ouvrage, publié en 1897 par M Scidmore, l'a fait connaître au monde extérieur qui y afflue, à présent. Il y a une dizaine d'années, les hommes d'affaires de Batavia fondèrent un bureau de renseignements. Ce bureau rend des services très appréciés du public voyageur. Du même coup la population en retire de grands avantages au point de vue du commerce et de la publicité. Les principales lignes de navigation ont des représen-

tants à Batavia. Un nouvel hôtel magnifique s'est ouvert depuis trois mois ; c'est celui où nous logeons. La grande salle à manger a été inaugurée avant-hier ; c'est dire que le menu est excellent : tout nouveau, tout beau. La cuisine est française ; les vins aussi ; il y a musique, cabaret, one-step, two-steps, tous les steps qu'il vous plaira.

8 février — Départ de Batavia par chemin de fer, le matin ; arrivée à Garoet, le soir, à l'hôtel Papandayan, ainsi nommé à cause d'un volcan voisin. La première partie de la journée a été belle ; dans l'après-midi, le train monte à plus de deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Il pleut. Sous les tropiques, les régions élevées sont plus sujettes à la pluie. Sans perdre une minute, nous explorons lacs et montagnes. Au Lac des Lys (Meer van Leles), notre attention est attirée par le nom de Clémenceau, peint en grosses lettres sur la frise du kiosque observatoire, en souvenir de la visite de l'ancien premier ministre de France. Ce lac est couvert de lys aux couleurs éclatantes ; de là son nom. Il est entouré de montagnes élevées. À quelque distance de cet étang fleuri et désormais historique, le lac Bagendit s'enorgueillit de ses nénuphars, de son kiosque flottant et de ses musiciens de la jungle. À notre arrivée sur ses bords, les accords d'une musique étrange et douce frappent nos oreilles. Toute une famille, à peine un peu plus vêtue que les satyres, sort des huttes de feuilles tissées. Chacun des musiciens de cet orchestre original agite un instrument formé de trois tuyaux de bambous montés sur un châssis de même bois. La mélodie est simple ; les accords très justes, la mesure bien cadencée : une valse champêtre, une bucolique à trois temps.

Nous prenons des sièges dans le kiosque de bambou qui repose sur deux canots creusés dans les troncs d'arbres de la forêt javanaise. Un homme et deux femmes constituent l'équipage de ce bateau de conte de fée. Une forte poussée des trois palettes en forme de feuilles de lotus, et la nacelle glisse sur l'onde parsemée de nénuphars aux larges feuilles, aux fleurs d'une blancheur éclatante.

« Vogue, marinier, vogue,
« Vogue, beau marinier ».

Le Lac Bagendit, près de Garoet.

Un Cupidon javanais — Le Lac des Lys — (Meer van Leles), Garoet.

Sur le rivage, l'orchestre de bambou roucoule toujours sous les palmiers.

Notre hôtel sort de l'ordinaire du déjà-vu. Il est distribué en vingt-cinq pavillons ; salle à manger au centre. Plus extraordinaires encore sont les garçons ; de blanc vêtus, ils servent les plats, gantés de blanc et, horreur ! les pieds nus ! Le maître d'hôtel se distingue par son tuxedo noir et son pantalon blanc ; il n'a que les pieds de commun avec ses subalternes. Je crains de laisser échapper quelque chose : fourchette ou couteau et de les voir réapparaître entre le pouce et l'index… du pied de mon boy ; c'est angoissant ! Ils portent le steyankepale, la coiffure indigène, aux couleurs de batik.

Les enfants et les femmes sont de plus en plus nus ; ces dernières dédaignent même les soucoupes de Cléopâtre. La masse du peuple est sans foi, sans croyance religieuse. Ils se marient au caprice, à la fantaisie ; les filles à douze ans, les garçons à qua-

torze. Si le ménage ne va pas, pour une guinée, ils obtiennent du registrateur (kakim) un décret de divorce. Les parties changent de nom et convolent de nouveau ; les enfants sont partagés ; le père a le premier choix. Si les conjoints divorcés ne se soucient pas d'élever leur progéniture, les parents et les amis s'en chargent.

Les Javanais ne vivent pas vieux ; la moyenne de la vie ne dépasse pas cinquante ans. Trois races principales habitent cet éden : la race soudanaise, la race malaise et la race javanaise. Il y a aussi des Japonais, des Chinois, répandus un peu partout dans Java et les îles environnantes. Les riches sont pour la plupart Hollandais et Chinois.

Java est une colonie de la reine Wilhelmine. Les taxes, très lourdes, sont payées à la Hollande qui supporte les frais d'administration de l'île. Mon court séjour ne me permet pas de prendre sur place des notes bien précises sur la situation politique, économique et sociale de cet intéressant pays.

La population de Batavia, la capitale, en 1912, était d'environ cent quatre-vingt mille, dont quinze cents Européens, et trente mille Chinois ; elle doit être aujourd'hui de près de deux cent mille. Veltevreden et Maester Cornelis sont les quartiers résidentiels. La ville est divisée par la rivière Tjiliwoeng et un canal dans lequel nous voyons plus de laveuses que de bateaux. Bien qu'elle soit la capitale, elle occupe la troisième place en importance commerciale ; elle vient à la suite de Sourabava et Samarang.

Les principaux articles d'exportation sont le café, le thé, le sapra, la quinine, le riz, le poivre, les pistaches, le tapioca, le dam-

mar. Java importe beaucoup de la Hollande, de l'Angleterre, de l'Allemagne, du Japon et de l'Amérique.

Garoet est entourée de montagnes volcaniques. Les volcans ne sont pas très actifs. Le plus considérable est le Papandayan ; il est célèbre surtout à cause delà terrible éruption du 12 août 1772, qui détruisit quarante villages et anéantit trois mille personnes. Les autres sont : le Kawah Kamodjan, près du village de Tjiparaj ; il a près de cinq mille pieds d'élévation ; le Kawah Manock, surnommé le Cratère aux Oiseaux ; le Telagas Bodas : cinq mille six cents pieds. De l'hôtel, nous voyons leurs fumées. Le trajet pour les atteindre varie de vingt à vingt-cinq milles : distance que l'on parcourt partie en auto, partie à cheval, partie en chaise à porteurs, partie à pied. Au flanc de la montagne, un sanatorium, qui porte le nom de la ville, a été ouvert, il y a deux ans ; de cet établissement se déploie un panorama des plus grandioses. Les hôtels jouissent, avec raison, d'une excellente réputation.

Java est une île privilégiée, sous le rapport de la fertilité ; tout croît à l'état nature ; aussi, le moindre effort de l'homme est-il bien récompensé par les récoltes abondantes. Il faut voir les rizières ; elles surpassent tout ce que nous avons vu au Japon, en Corée et en Chine. Nous marchons dans les fleurs. Ce matin, nous avons cueilli des bottes de roses magnifiques, le long des chemins où elles croissent à l'état sauvage ; aussi les orchidées et mille autres variétés de fleurs que je ne puis énumérer. C'est aujourd'hui jour de fête pour les Chinois, à Java ; ils se réjouissent dans les rues et se livrent à des amusements qui nous semblent grotesques, mais qui doivent avoir pour eux une signification que nous ne saisissons pas bien.

8 février — Que vous dirai-je de plus de la beauté merveilleuse de Java ? Un écrivain français, M. Désiré de Charney, a décrit cette île : « Un paradis que rien sur terre ne peut surpasser et que la plume, le pinceau et la photographie ne peuvent fidèlement reproduire ». Je suis de son avis : il n'a rien exagéré. Honolulu nous a ravis ; Honolulu n'est qu'une goutte d'eau auprès de cet océan de beauté prodigieuse qu'est Java !

Hier soir, vers sept heures, à mes oreilles retentit une musique vibrante, tout à fait étrange, qui sortait du gazon. Je m'enquiers de ce phénomène nouveau pour moi ; l'on m'informe que ce bruit est produit par des millions d'insectes de trois pouces de longueur, de couleur brune, qui vivent dans le sol. Ils chantent et se gonflent jusqu'à ce qu'ils crèvent. Ils ne chantent qu'une fois et ils meurent ; c'est leur chant du cygne. Demain soir, d'autres reprendront le concert et mourront aussi. Cet orchestre de frelons se fait entendre chaque soir, à la même heure, après le coucher du soleil. La musique est toujours la même ; les musiciens seuls changent. Le leitmotiv de ce concert, qui dure un quart d'heure, rappelle les trilles des grenouilles et des criquets, mais il est d'une force et d'une puissance qui assourdissent.

En revenant d'une course au sanatorium de Garoet, notre attention s'arrêta sur un groupe intéressant dans un village indigène : une femme et deux enfants décortiquaient du riz dans une sorte d'auge allongée dont l'une des extrémités se terminait en tête de cheval qui se cabre. La femme, plantureuse, était nue jusqu'à la ceinture ; les deux mioches portaient le costume de Cupidon. Elle pilait le riz sous un abri de feuilles de palmiers ; elle nous accueillit de bonne grâce, et continua son travail pour nous intéresser. Toute la bourgade se réunit autour de nous. Comme la

lumière était propice, j'apprêtai mon kodak pour croquer la scène sur le vif, mais, à la vue de mon instrument, tous rentrèrent dans leurs paillottes.

À Java, le nu dans l'art n'a rien que de naturel. « Après tout », comme disait la bonne d'une Anglaise, « il n'y a rien d'indécent (shocking) : c'est noir partout ! » Dans les chambres, sur la véranda, partout, se posent au mur, des phalènes, papillons de grande dimension aux couleurs les plus riches et aux nuances chatoyantes.

Il y a peu d'oiseaux à Java ; du moins, nous n'en avons pas vus en grand nombre ni de particulièrement intéressants. La visite au marché de la ville nous permet d'examiner les produits des champs et de connaître la population rurale. Les femmes, assises par terre, offrent leurs marchandises en mâchant du bétel qui rougit la bouche, noircit et carie les dents ; c'est le grand mal du pays. Le bétel remplace le tabac, l'alcool et l'opium. Des racines de tapioca, grosses comme des carottes, s'étalent en piles. Nous y admirons tous les fruits et légumes du pays, et les produits des petites industries domestiques. Des hommes cousent de la toile, du batik, à la machine à coudre mise en mouvement à la manette.

Les petiots suivent la maman au marché et prennent, en public, leurs repas à la gourde maternelle ; en ce paradis terrestre, il n'y a pas de gêne.

9 février — Départ, le matin, pour Djokjakarta par train rapide. À Maos, la population change ; nous quittons les Soudanais pour les Javanais proprement dits ; la différence dans le type n'est pas très sensible.

À 1 heure 30, p.m., nous sommes en gare de Djoka. Il est fort heureux que l'on ait ainsi raccourci le nom de Djokjakarta, nom par trop cacophonique, qui désarticule les mâchoires des Hollandais ; ce n'est pas peu dire, et auquel les Anglais et même les Allemands n'osent pas mordre.

Nous visitons les ruines des temples de Krishna et de Panbanam, construits au septième siècle et en partie détruits par les tremblements de terre, et les Anglais. Ces temples émergent des plantations de cocotiers, de bananiers, de tamariniers, d'arbres des Canaries, de bambous, de mangoustiers et de cannes à sucre.

Panbanam est un quadrilatère de près de quatre cents pieds de côté. C'est une masse de terrasses, de couloirs, de galeries, de portiques, de frises, de portes, de balustrades, de statues, de clochetons, d'escaliers géants merveilleusement sculptés. Aucune salle intérieure ; quelques petites cellules où dix personnes peuvent à peine se loger pour y faire brûler de l'encens et pour prier au pied d'un Bouddha, assis les jambes croisées. Ces ruines, complètement couvertes par les broussailles, les ronces, se sont cachées aux regards durant des siècles ; perdues jusqu'à ces dernières années, elles ont été découvertes par des chercheurs d'antiquités. Le gouvernement les déblaie et les restaure pour les rendre à la science, à l'art et à la curiosité légitime du voyageur et du chercheur.

Le temple de Panbanam n'est pas un temple comme on le conçoit généralement ; c'est une colline que les artistes ont habillée, revêtue d'architecture ; il n'y a pas d'intérieur. Ce temple, colline ou montagne, avait autour de lui, comme satellites, cinq cents petits temples bâtis sur le même modèle. On remarque le temple dédié à la génération ; il est bien restauré ; chaque cloche-

ton se termine par le lingam. Des artistes copient les dessins les plus parfaits, pour fin d'étude ou de reproduction. L'art hindou s'est ici surpassé et a atteint une perfection qui cadre bien avec celle de la Grèce et de l'Italie, s'il ne les dépasse. De la plaine où il attend la fin des temps, le colosse en ruine contemple les monts qui bordent son séjour. Les feux du volcan Mérapi, à Moentilen, l'éclairent dans la nuit. Il est beau, le Mérapi : plus de trois mille pieds de la base à son panache de fumée blanche. Il n'éclate pas souvent, mais gronde toujours ; son sommeil est agité. Comme tous ses congénères, il s'éveillera, un beau matin ou un mauvais soir, et fera tout sauter autour de lui, en sautant lui-même. Il y a plus de cinquante volcans actifs à Java ; le plus fameux est le Bromo, au sud de l'île. Le désert qui l'entoure, et qu'il a fait lui-même de ses laves et de ses cendres, a plus de cent milles carrés. C'est une pénible et dangereuse aventure que sa visite et son ascension. Nous ne la ferons pas pour deux raisons : la première, le temps nous manque ; cela suffit pour que je sois dispensé de donner la seconde : les difficultés presque insurmontables pour l'atteindre.

10 février — Le temple de Boro-Boeder, le plus grand et le plus beau de tous, est à quarante milles de Djoka, sur la route de Moentilen, au pied d'une chaîne de montagnes, dans la direction opposée de Panbanam. Ce que j'ai dit de ce dernier peut bien s'appliquer à Boro-Boeder ; ils sont tous les deux du même genre, de la même architecture et de la même époque. Boro-Boeder est complètement restauré, autant que faire se peut, sans changer sa forme, son caractère et son apparence. C'est un quadrilatère de cinq cent trente-et-un pieds de côté et cent soixante-quinze de la base au sommet. On le compare à la grande pyramide de Gizeh. Cette merveille a captivé notre admiration deux heures durant ;

c'est à regret que nous l'avons quittée. Pour l'artiste, le savant, l'historien, ce temple et ses environs sont un sujet d'étude de toute une vie. Ces temples, ou plutôt ces montagnes architecturées, sont à peu près tout ce qui reste d'hindou à Java. Avec les derniers survivants des peuples originaires des bords sacrés du Gange et de l'Indus, tout vestige de cette religion y est presque disparu.

Le Javanais est athée ; il y a bien dans l'île quelques missions catholiques et protestantes dont l'œuvre admirable est couronnée de certain succès, mais la masse est inerte. J'invite ceux qui ne croient pas à l'œuvre humanitaire des

Une Galerie du Temple de Boro-Boeder.

Le Marché à Garoet, Java.

religions chrétiennes à venir toucher du doigt, constater de visu, le résultat brutal de la doctrine sans Dieu. Ils verront ces figures stupides, ces âmes abruties et sans idéal, cette vie animale qui ne diffère de celle de la bête que par le nombre des pieds en plus ou en moins dans la structure des corps. Ceux qui prétendent que les religions ne sont bonnes que pour les femmes pourront se rendre compte et se convaincre que chez les peuples sans Dieu, entre la femme et la bête il y a peu ou point de différence. « Si Dieu n'existait pas, » a dit, avec raison, Voltaire, « il faudrait l'inventer. »

Dans l'après-midi, nous visitons le Château d'Eau, l'ancien Taman Sarie. C'est l'œuvre d'un architecte portugais qui le construisit, il y a plus de cinquante ans, à la demande du sultan Manko-Boeni. Comme son nom l'indique, ce palais était un endroit de

villégiature, à quelques pas du Kraton, palais officiel, pourvu de tout ce que l'imagination peut rêver pour faire un éden de fraîcheur, de repos, d'amusement et de plaisir à l'orientale. Grottes, passages souterrains, escaliers dérobés, chambres secrètes, galeries ombragées, fontaines, chutes, bassins et baignoires de marbre où coulent des eaux de cristal, plantes exotiques et riches en parfums, fruits et fleurs, tout fut réuni dans ce séjour enchanteur. Les fêtes, les orgies qui se sont déroulées ici dépassent l'imagination.

Ce château était autrefois sur une île artificielle que l'on ne pouvait atteindre qu'en bateau ou par un tunnel secret. Le dernier qui l'habita fut le vieux sultan Hamanku Beivono IV ; il y donnait des fêtes même pendant que sa ville était assiégée. Un jour le maréchal Daendels, hollandais, voulut le voir et se rendit au Château d'Eau où il sollicita une audience. Le sultan, tout au plaisir avec les femmes de son harem, fit, par trop, poser le bouillant maréchal qui, impatienté après une longue heure d'attente, enfonça de sa botte la porte du souterrain secret dont les dalles résonnèrent de ses éperons et de ses pas précipités. Il atteignit, au lit de plaisir, le sultan, l'empoigna au collet et le conduisit au pas militaire aux quartiers généraux hollandais où l'entrevue eut lieu.

Depuis cette aventure, ce lit de volupté sous lequel coulait l'onde rafraîchissante dans une chambre richement décorée, embaumée de parfums exquis, est devenu le lit de malheur. Vous qui visitez ces lieux, gardez-vous d'y toucher : son contact est un arrêt de mort à brève échéance.

Nous avons vu le grand bassin du bain, le hall des banquets, la salle de musique. De toute cette splendeur il ne reste que de

tristes ruines couvertes de broussailles. Sur le flanc des murs craquelés, au plafond des voûtes souterraines de la mosquée et des couloirs, les scorpions et les lézards se pourchassent. Dans les cours spacieuses, des paillottes indigènes se cachent sous les palmiers.

Nous nous asseyons sur des ruines, pour nous reposer. Des gamins cueillent, pour nous, des cocos dont nous buvons à longs traits la liqueur rafraîchissante, en songeant à ce passé extravagant, à ce faste arrogant, à ce despotisme orgueilleux, à toute cette gloire dont il ne reste plus rien.

Un peu plus loin, le nouveau sultan, triste héritier de tout ce faste disparu, vit du souvenir de ses aïeux, et se balade dans un domaine qui n'est plus le sien, dans une ville qu'il s'imagine être sa capitale. Il parade sur le dernier éléphant, seul survivant des anciennes et héroïques caravanes de ses ancêtres. Dans les quatre murs du Kraton qui ferment le mille carré, vivent quinze mille de ses parents : à cent femmes pour un homme, pendant un siècle ou deux, cela finit par produire un joli chiffre d'héritiers !!!

Quelques minutes avant notre arrivée à Djoka, nous voyons les routes, qui coupent ou longent le chemin de fer, peuplées d'une foule en toilette de gala. Quelque événement extraordinaire a dû se produire dans la capitale de Hamankoe-Boewano ; en effet, le vieux sultan vient d'abdiquer en faveur de son troisième fils qui a pris le nom officiel de Hamankoe-Nagaroe. Les deux aînés sont disparus, victimes du poison qui leur fut administré par les femmes du sultan, jalouses de la fécondité de la favorite et des avantages qu'elle comporte, surtout en pays musulman. Si, en administrant une petite potion de rien du tout au fils de sa rivale,

on procure un trône à son chéri, le jeu et l'enjeu en valent bien la peine.

Les ruines, qui sont l'une des grandes attractions de Java, témoignent surtout de l'occupation des Hindous dont la capitale était Majapahit, près de Sourabaya, il y a plus de treize siècles. Les Maures, durant plus d'un siècle, en bons pirates, harassèrent et pillèrent les côtes de l'île, tant et si bien qu'ils finirent par en chasser les maîtres dans la partie nord, le Soudanais, et s'emparèrent de Pajajaran. Les Anglais ont occupé l'île pendant quelques années ; on leur reproche d'avoir, à plaisir et par malice, détérioré les beaux monuments élevés par les Hindous.

Après la bataille de Waterloo, dans le rajustement universel, Java échut en partage à la Hollande ; l'Angleterre lui fit cette concession. Le cadeau n'était pas généreux, à l'époque. La Hollande eut à conquérir l'île pouce par pouce. Les susuhans, (rois de petits royaumes), et les sultans résistèrent longtemps et avec opiniâtreté. Après plus d'un siècle, la Hollande est enfin maîtresse de Java. Elle octroie des traitements à ces susuhans et sultans d'une main et les leur enlève de l'autre, sous forme d'améliorations aux routes, de travaux publics, d'administration. Ces petits potentats n'ont que l'illusion de la puissance et du règne ; ils sont en réalité sujets de la couronne hollandaise, comme leurs confrères de Malacca et des Indes le sont de la couronne britannique, avec moins de liberté cependant.

Le sultan vient d'abdiquer à quatre-vingt-quatre ans. Cinq femmes légitimes et trente-cinq concubines s'habillent, babillent et se déshabillent dans son harem ; heureux homme ! Il vient d'en congédier une quinzaine que nous avons vues, le visage découvert, à la porte d'entrée du palais, sur la rue ; elles semblaient

toutes réjouies d'être libres et de voir le monde. Elles peuvent à présent se marier avec qui… en voudra. Le vieux sultan est l'heureux père de plus de quatre-vingts enfants dont le petit dernier a cinq ans. Heureuse vieillesse ! plus heureuse paternité !!! Et dire qu'il y a des mauvaises langues qui jasent sur son compte !

Dans la soirée, nous avons eu des danses et du théâtre javanais. Ce n'est pas très intéressant, mais il faut voir un peu de tout, quand on vient de si loin.

11 février — Nous quittons Djoka par l'express du matin pour Batavia que nous atteignons le soir, en passant par Chéribon.

12 février — Visite du Musée et au pan de mur sur lequel est plantée la tête en plâtre du traître Peter Eberfeld qui, en 1772, conspira contre l'Etat.

Aquatre heures, nous reprenons, au quai de Tandjong-Priok, le Melchior Treub sur lequel nous sommes venus de Singapour où nous retournons.

13 février — Nous changeons la course et dévions de celle que nous avons parcourue pour venir. Il y a tempête sur la mer de Chine. Nous longeons la côte de Sumatra et causons de chasses aux éléphants, aux alligators, aux crocodiles, aux tigres, aux singes et aux rhinocéros à faire trembler les nemrods les plus hardis. Les histoires de chasse sont sœurs jumelles des histoires de pêche : la taille et la férocité des captures dépendent de ceux qui les racontent ; et le navire file. A minuit, nous revoyons l'équateur ; il est toujours au même endroit, couché sur l'horizon. Nous le coupons à angle droit dans la direction sud-nord, cette fois.

Danseuses Javanaises.

Dans une Plantation de Cannes à Sucre, Djokjakarta, Java.

13

Singapour — Détroit de Malacca — Pénang — Le Temple des Serpents — Rangoon — L'Irrawaddy — La Shwe-Dagon — Le roi Thee-baw — M. Lin-Tchin-Song — Pégu — La mer de Bengale.

14 février — Arrivée à Singapour. À notre grand désappointement, le vapeur Ekma de la ligne British-Indies n'est pas en rade ; il ne partira pour Rangoon que vendredi, le 18 ; patience et longueur de temps…

15 février — Faute de nouveau, nous revoyons nos vieux amis : les palmiers et la jungle des environs.

16-17 février — Visite du musée Raffles que nous n'avions pas eu le temps de voir, lors de notre premier séjour.

Singapour est la grande porte de l'Orient. Tous les navires passent ici. La situation de son immense port est telle qu'aucun bateau n'est obligé de virer. Il entre par un côté du port et sort par l'autre. A l'heure où j'écris, plus de deux cent cinquante navires à l'ancre, la plupart veufs de leurs équipages, attendent du chargement depuis des semaines. Le soir, on dirait une ville flottante illuminée, une véritable Venise. Malgré sa situation sous l'équateur, Singapour jouit d'un climat supportable. Le thermomètre ne dépasse pas 90° et ne descend pas plus bas que 70°

Fahrenheit, dit-on, mais j'ai des doutes sérieux sur l'exactitude de ces chiffres.

Depuis notre départ du Canada, nous n'avons nullement été incommodés par la chaleur. Pas encore une seule journée chaude comme nous en avons quelquefois au pays, en juillet et août. La température varie peu dans les tropiques ; les saisons, au nombre de deux, la pluvieuse et la sèche, sont à époque fixe. Sur l'heure du midi, notre ombre dessine les contours de notre chapeau. C'est bien difficile de faire de la photographie ; jusqu'à présent, je n'ai pas aussi bien réussi, dans cette région, qu'en Chine et au Japon. Il me faut apprivoiser les rayons verticaux de ce soleil à pic, farouche, impitoyable.

Le créateur du Singapour actuel est sir Stamford Raffles. Fils d'un capitaine au long cours, il naquit en 1781 sur un navire, près de la côte de la Jamaïque. À quatorze ans, il entrait au service de la Compagnie des Indes qui le dirigea sur ses bureaux de Pénang. Il se familiarisa bientôt avec la langue du pays, sa vie, ses coutumes, sa géographie et son histoire. Ses talents et son activité le firent remarquer par lord Minto qui le chargea d'une expédition contre les Français, à Java. Il le prit ensuite pour secrétaire, puis le fit nommer lieutenant-gouverneur, poste qu'il occupa cinq ans. Après la chute de Napoléon (1815), Raffles retourna en Angleterre d'où il repartit, en 1817, pour remplir le poste de gouverneur de Bencoolen, côte sud-ouest de Sumatra. En dépit de beaucoup d'opposition, de jalousie et de tracas, il réussit à réaliser son rêve : faire de Singapour le grand poste commercial de l'Orient. Sa population est de deux cent mille âmes, aujourd'hui, chinoise pour les deux tiers. Raffles mourut en 1826. Une magnifique statue, dans le parc public, perpétue son souvenir. Son épouse mou-

rut à Buitenzorg, Java. Dans le jardin botanique, un monument a été élevé à sa mémoire.

Constantinople, le Caire et Singapour sont les trois villes du monde où la population est la plus hétérogène. En une heure, vous voyez défiler devant vous toutes les nations de la terre dans leurs accoutrements particuliers et originaux.

Grimpeur de Cocotiers à Singapour.

Plantation de Palmiers-Cocotiers à Singapour.

Le gouverneur des Straits Settlements est sir Lawrence Guillemard ; son palais est dans la banlieue de Singapour. Les Chinois sont les magnats de la presqu'île de Malacca. Il faut voir leurs résidences princières et les parcs qui les entourent, les terrasses, les fleurs, les avenues artistement dessinées, les arbres taillés avec élégance. Leurs femmes, décorées comme des chapelles, se baladent en autos, en landaus de luxe. Qu'ils sont loin de leurs compatriotes des chinatowns d'Amérique !

18 février — Nous partons pour la Birmanie par le détroit de Malacca. À 4 heures p.m., le joli vapeur Ekma, commandant Amos, fait entendre sa sirène aux échos des palmeraies de Singapour et lève ses amarres. Au passage, le Melchior Treub nous salue d'un cri strident et prolongé. Il retourne dans l'île heureuse, après avoir fait escale à Delawan-Deli, dans l'île de Sumatra.

Notre bateau, un cinq mille tonneaux, est anglais, ce qui veut dire propre, bien tenu, et à bord duquel tout se passe in good order. Les Anglais sont les meilleurs navigateurs du monde ; c'est grâce à cette qualité qu'ils ont conquis des domaines et contrôlent des ports dans toutes les parties du globe. Insulaires,

ils affectionnent particulièrement les îles qu'un loustic a définies : des étendues de terre entourées d'Anglais. Hong-Kong, Singapour, Pénang, Diding, Bornéo, sont des îles. Malacca est une presqu'île, aussi les Anglais l'ont presque ; cela viendra avec le temps.

La péninsule de Malacca se divise en trois groupes : la colonie des Straits Settlements qui comprend Penang, la province de Wellesberg, les Didings, Malacca et Singapour ; les états malais confédérés, savoir : Pérak, Selangor, Négri Sembilan, Pahang ; et les autres états non confédérés, Kélantan, Treinggame, Johore, Perlis. Le premier groupe est la propriété incontestée de l'Angleterre ; les deux autres sont protégés, administrés et avisés par elle : ce qui, pour l'Anglais, équivaut à peu près à propriété ou possession pour le moins. Quand les Anglais sont entrés chez vous, ils peuvent chanter :

« Bonhomme,
« Tu n'es pas maître dans ta maison,
« Quand nous y sommes. »
« .....
« Honni soit qui mal y pense.

L'histoire de ce pays de l'éléphant, du rhinocéros, du tigre, du crocodile, du singe et du serpent remonte à la création, à l'homme préhistorique dont les traces se trouvent dans les caves aux flancs des montagnes. Rien de précis jusqu'en 1360, alors que les Négritos reçurent la visite des Malais qui firent invasion dans l'île de Sumatra. Dix-sept ans plus tard, les Javanais apparaissaient dans la péninsule et chassaient les Malais de Singapour vers l'intérieur où ces derniers fondèrent le royaume de Malacca. La Chine reconnut ce royaume en 1405, et reçut ses émis-

saires. En 1509, les Portugais tentèrent de s'y établir, sous la direction de l'amiral Diego Lopez de Sequeira, et, en 1511, Alfonso de Albuquerque, le grand vice-roi des Indes, s'empara de la péninsule. Les Portugais, à leur tour, furent, en 1606 et 1641, subjugués par les Hollandais qui, en 1826, durent céder aux Anglais. L'Angleterre se servit de la compagnie des Indes Orientales pour consolider son œuvre. Voilà, bien en raccourci, l'histoire de ce pays.

L'Allemagne faisait jadis aux compagnies de navigation anglaises, françaises et hollandaises, une concurrence qui menaçait leur existence nationale, mais qui cessa avec la grande guerre. « À quelque chose malheur est bon. » « It's an ill wind that blows nobody good. »

19 février — À midi, nous avons parcouru près de deux cents milles dans le détroit de Malacca. Notre direction est franc-nord. Mer absolument calme et brise douce ; nuit délicieuse ; la lune teinte de reflets d'opale les flots ridés par un vent léger. Nous longeons Sumatra à

Le Carabao, la « Bonne Bête » de l'Asie.

Palmiers à Penang, Birmanie.

bâbord ; la terre est visible chaque côté. Nous croisons plusieurs navires ; les phares éclairent le passage, donnent la direction, indiquent la route, signalent les récifs et les fonds bas.

20 février — Arrivés à Penang, à 7 heures a.m. Le bateau, ayant trop fort tirage, a jeté l'ancre, à minuit, en face de la ville. De bonne heure, nous sautons dans les sampans qui nous conduisent au débarcadère. C'est notre première expérience à

bord de ces petites embarcations mises en mouvement par un indigène qui manœuvre debout, sens devant derrière, deux longues rames dont les manches se croisent. Au lieu de tirer, comme chez nous, il pousse, la figure tournée vers l'avant de son embarcation décorée de couleurs vives et de deux gros yeux blancs peints chaque côté de la proue. On dirait un énorme dauphin dont l'homme serait la queue relevée en trompette. Penang est très jolie ; c'est un peu Singapour.

Nous prenons un auto et faisons le tour de l'île, en une randonnée de trois heures, sous bois, à travers les plantations de cocotiers, bananiers, caoutchoucs, dans les montagnes et les plaines. À un moment donné, le chauffeur stoppe en face d'un joli petit temple chinois et nous fait comprendre, par sa mimique drôle, qu'il y a là des serpents comme au temple de Singapour. Nous nous faisons un peu prier ; il insiste, et nous descendons pour lui faire plaisir. Nous entrons ; à notre grande stupeur, ce temple est rempli de ces reptiles : plus de cinquante, de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Ils s'enroulent aux brûleurs d'encens, aux chandeliers, aux colonnes, aux bras, au cou, à la tête des idoles, sur les tables, aux murs, sur les tablettes, sur le plancher, partout. Un prêtre officie ; des fidèles, la plupart chinois richement vêtus, prient et déposent des offrandes. L'encens brûle à profusion. Je jette vingt sous dans l'escarcelle aux aumônes, pour me rendre ces affreuses bêtes propices, et nous fuyons avec un petit frisson dans le dos, et en regardant par derrière pour nous assurer que ces sales bêtes ne nous poursuivent pas. Brrr !

À 1 heure p.m., nous reprenons le sampan qui nous dépose au pied de l'escalier de commandement du bateau. Nous mettons le cap sur Rangoon que nous atteindrons mercredi matin. Nous en-

trerons ce soir dans les eaux profondes de la baie de Bengale — plus de vingt-cinq mille pieds à certains endroits. Sur notre gauche, le groupe des îles Nicobar et Andaman se dessine à l'horizon.

J'oubliais de vous dire que nous sommes entrés dans la cathédrale de M Barillon. Grâce à un calendrier suspendu à une colonne, nous découvrons que le carême est commencé depuis le 9 février et qu'il nous faudra faire nos Pâques le ou avant le 27 mars, à moins de prendre avantage de l'extension jusqu'à la Quasimodo. Notre carême se trouve raccourci d'autant. Nous ferons le Carême impromptu du bon curé de Gresset ; voilà ce que l'on gagne à voyager !

Le jardin botanique de Pénang est un charmant petit coin dans le flanc de la montagne ; une chute très élevée verse le cristal de ses eaux dans un beau lac parsemé de fleurs.

21 février — Nous naviguons toujours. Il fait très bon ; une délicieuse brise du nord rafraîchit agréablement. Il peut arriver que la Birmanie et les Indes nous réservent des surprises sous le rapport de la température.

22 lévrier — Les renseignements qui nous sont fournis au sujet de Mandalay et du voyage sur la rivière Irrawaddy, nous engagent à modifier notre itinéraire. Nous décidons de ne pas faire cette excursion de plus de cent heures de chemin de fer, pour ne voir, après tout, que des clochetons de pagodes, des champs de riz et des crocodiles, quand ces sauriens veulent bien se montrer. Nous lirons Rudyard Kipling : l'illusion vaut mieux que la réalité !

Nous adressons un marconigramme à l'hôtel de Rangoon, pour retenir des chambres ; nous avançons ainsi de huit jours notre arrivée projetée, à Calcutta. Il y a tant de choses intéressantes à voir aux Indes !

Le télégraphiste nous fait gracieusement visiter son poste de Marconi. Il en explique le fonctionnement ; et, l'appareil sur les deux oreilles, nous entendons des messages expédiés de quatre cents milles, messages qu'il déchiffre pour nous.

La distance de Singapour à Pénang, par mer, est d'environ quatre cents milles ; de Pénang à Rangoon, sept cent cinquante milles, et de Rangoon à Calcutta, huit cents milles.

Je ne sais si je vous ai raconté cette bonne blague à propos de la grande chaleur qu'il fait à Rangoon. Quand quelqu'un meurt, à Rangoon, dit-on, on met son paletot dans son cercueil, au cas de besoin en enfer où il fait moins chaud qu'en ce doux pays, au dire des connaisseurs !!!

23 février — À deux heures du matin, nous sommes éveillés par un bruit sourd de chaînes qui grincent sur l'acier. Nous jetons l'ancre à l'entrée de la rivière Rangoon, l'une des nombreuses bouches par lesquelles l'Irrawaddy se déverse dans la mer qu'elle salit de sa boue infecte, jusqu'à cinquante milles au large. À cinq heures, même bruit sourd ; nous levons l'ancre et remontons le courant, à petite vapeur, sous la direction d'un pilote lamaneur. Cette rivière est capricieuse : fond de sable mouvant et courants variables.

Il faut voir ce nouveau pays ! Les talons bien enfoncés dans le matelas spartiate de la cabine, je passe, en boulet de canon, la tête à travers le hublot. Je regarde à droite, à gauche ; autant de

hublots, autant de têtes qui apparaissent, plus ou moins échevelées, selon le sexe et les accidents de la calvitie. Il y a quelques crânes, billes de billard, qui ont des reflets de conques marines, sous les rayons indiscrets du soleil matinal et tropical. La cabèche de droite est une mousmé de Tokio, une Vénus de poche, pocket Venus comme l'appelle l'Anglais. Elle n'est pas belle, la voisine, ce matin ! avec ça qu'elle n'est guère mieux le midi et le soir ! C'est drôle de voir toutes ces têtes qui sortent, rentrent, jouent à cache-cache. En face : la côte basse, des pagodes, des pagodes, encore des pagodes rondes et pointues ; enfin apparaît la ville de Rangoon, dominée par une forêt de pagodes que domine la pagode des pagodes, la grande pagode de Shwe-Dagon !

À 7 heures a.m., nous abordons. Assaut du navire par l'escouade des autorités municipales, policières, hygiéniques, sanitaires, douanières, consulaires, politiques, passeportiques et autres. Mais elles ne sont pas aussi diables que leurs noms les représentent.

Je demande au préposé à l'examen des passeports comment il se fait que nous sommes reçus par un Anglais dans le royaume du roi Theebaw. Voici : ce bon souverain a été appelé à comparaître devant le Roi des rois, il y a quelques années. L'Angleterre, notre charmante belle-mère, ayant appris la chose, s'est empressée de faire voile vers ces bords en deuil, pour consoler cette famille éplorée dont elle prend tellement soin que la veuve n'est plus reine, mais simplement douairière, et le prince, prince… de rien du tout. Allons voir, tout de même ; qu'elles aient été jadis birmanes, qu'elles soient aujourd'hui britanniques, peu importe, les pagodes sont toujours là.

Jolie, la ville de Rangoon : vastes places, larges avenues ombragées, parcs à l'anglaise, trottoirs asphaltés, bazars, banques, comptoirs, et le reste à l'avenant. Nous nous inscrivons au Strand Hotel, propriété des frères S..., qui possèdent aussi le Raffles, à Singapour. Ils nous ont accompagnés depuis Singapour. Nous parcourons rapidement la ville, afin d'en avoir un aperçu général, une idée d'ensemble. Nous la détaillerons demain, vendredi et samedi, jusqu'à notre départ pour Calcutta, les Indes, enfin !

Du rêve à la réalisation, la route aura été longue ! Notre bateau ne fait qu'escale ; nous poursuivons notre course à son bord. Il est bien, l'Ekma, très propre et service parfait. Les boys, pour la plupart portugais de Goa sur la côte de Malabar, à l'ouest de l'Hindoustan, nous servent à table, pieds nus, en habit noir et turban. Chez nous, tête nue ; ici, pieds nus : le monde renversé ! East is East and West is West. Avec cette formule, tout s'explique, tout problème a sa solution. Les garçons des hôtels se drapent dans des tuniques blanches qui tombent jusque sur leurs pieds nus ; ils portent ceinturon noir et rouge, turban de même décor. Si vous avez chaud, jetez un regard sur leurs grands pieds qui s'étalent délicieusement sur le marbre des dalles ; cela vous rafraîchit du coup. Ô beaux jours de mon enfance ! alors que je parcourais, pieds nus, les grèves de mon beau lac des Deux-Montagnes, combien je vous regrette !

Nous visitons les parcs, le lac Victoria, étang de plaisance, au centre de la ville, le champ de courses, les avenues ombragées d'eucalyptus et de tamariniers. Edouard VII nous reçoit, drapé dans sa majesté de bronze, au centre d'un superbe péristyle de marbre blanc.

Nous voici dans un immense parc peuplé d'éléphants, de rhinocéros, de chevreuils, de gazelles, de phénix, d'oiseaux exotiques, d'êtres humains, tous verts. Ce sont des mannequins en fil de fer que des plantes grimpantes recouvrent, reconstituant ainsi les formes de la bête ou de l'homme. C'est original et pittoresque de voir ces animaux et ces hommes en verdure, répandus dans le parc. Au centre, la résidence du seigneur et maître, Lin-Tchin-Song, ploutocrate chinois. Au coût de plus de deux millions de roupies, il a construit un château : un affreux mélange de tous les styles de l'Orient et de l'Occident. C'est vaste, très riche, mais d'un goût sur lequel il est difficile de se prononcer. Dans le salon, à côté de reproductions en plâtre de la Vénus de Médicis et des chefs-d'œuvre de Phidias, on aperçoit, assis sur une console, un kewpie en celluloïde, une statue du Sacré-Cœur et des bouquets de fleurs avec du sucre dessus, conservés très précieusement sous des globes en verre ! Il eût été plus esthétique, de meilleur goût d'employer ces millions à l'érection d'un monument de style quelconque, grec, français, italien ou autre, mais de gustibus non est disputandum. Ce monstre vient d'être terminé ; il est ouvert au public depuis deux mois. Lin-Tchin-Song le laisse « orgueilleusement » visiter pour épater les gens. Il faut voir l'ameublement, les tapis, les argenteries, la vaisselle ! It is the best that art can devise and money can buy ! Qu'importe, çà vaut toujours mieux que les sales taudis dans lesquels vivent ou plutôt existent un si grand nombre de ses compatriotes.

De là, nous nous transportons à la pagode de Shwe-Dagon, la plus grande, la plus haute, la plus extravagante pagode de l'univers. Sise dans la banlieue, sur une élévation que nous escaladons en enjambant rampes et paliers ; elle s'élève à trois cent soixante-seize pieds dans les airs. Sa forme est celle d'un entonnoir ren-

versé ; autour, des Bouddhas en marbre, en ivoire, en or, en bronze, en argent, en ciment, décorés de pierres précieuses et de verroteries étincelantes, trônent, jambes croisées, dans les niches des pagodes. Il y en a cinq mille, disent les cicérones. Je ne les ai pas comptés, mais ce chiffre ne me semble pas exagéré.

La suprême ambition de tout Birman à l'aise est d'élever une pagode autour de la Shwe-Dagon ; le rêve du plus grand, comme du plus humble, est de venir y prier. C'est un défilé sans interruption, de jour et de nuit. On y vient de très loin ; on y loge ; on y couche ; on y mange ; on s'y repose des fatigues du lointain pèlerinage. Des échoppes, des boutiques de tous genres sont installées sur le parvis, dans les absides, les ailes, les portiques. J'y ai remarqué jusqu'à des machines à coudre Singer que manient des couturiers. Des pigeons, des corbeaux, des poules, des coqs qui s'engendrent querelle ; des chats efflanqués, des chiens faméliques et galeux, des femmes accroupies ; des enfants se roulent nus sur les dalles, jouent à la balle, au volant, crient, braillent à qui mieux mieux. Les oiseaux, les chats et les chiens, sans gêne aucune, envahissent les autels et dévorent les offrandes de riz, de pain, de biscuits et autres victuailles offertes à la divinité ; personne ne les moleste. Dès l'instant où les bêtes entrent dans l'enceinte du temple, elles deviennent sacrées : le droit d'asile divin ! Les autels sont chargés

ÀLA PAGODE DE SHWE-DAGON, RANGOON.

INTÉRIEUR D'UN TEMPLE EN BIRMANIE.

de fleurs, d'encens, de cierges. Beaucoup prient à haute

voix et égrènent des chapelets dont les grains sont uniformes, non séparés en dizaines, comme le chapelet catholique. Les prêtres, tête rasée, portent parasols, sandales et robe kaki drapée. Ils sont célibataires et habitent des monastères. De jeunes lévites de dix, douze ans, vivent avec eux et les accompagnent partout. La pratique extérieure de la religion bouddhique en Birmanie, du moins, ressemble, sous plus d'un rapport, à la pratique de la religion catholique, dit-on ; de ce fait nos missionnaires n'éprouvent pas trop de difficultés à opérer des conversions. La classe aisée et instruite, surtout, embrasse le catholicisme sans trop de peine et d'effort. Il y a plusieurs églises catholiques, une cathédrale, plusieurs écoles et institutions de charité.

Mais revenons à la Shwe-Dagon. La pagode elle-même, d'un périmètre de treize cents pieds, mesure près de quatre cents pieds de la base au sommet. Elle repose sur une plate-forme carrée de mille pieds de côté ; deux cents marches d'escalier y conduisent. C'est une énorme masse d'or ! Le parasol en or solide, le Hti, comme on l'appelle, qui couronne et abrite la pointe de la flèche, a treize pieds et six pouces de hauteur ; son poids est d'une tonne et quart ; quinze mille clochettes tintinabulent autour ; quatre mille rubis, cinq cents émeraudes, quatre cents diamants complètent l'ornementation de cet olympique riflard, évalué à plus d'un quart de million de dollars, munificence du roi Mindoon-Min, qui devait s'y connaître en parasol, car celui-ci est d'une merveilleuse beauté.

L'espace, entre la partie centrale et la plate-forme, occupé par la grande pagode et les côtés, est rempli par des pagodes de moindre importance, des colonnes, des grottes, des chapelles qui rivalisent de luxe, de richesse et d'extravagance. On estime que

les cinq mille Bouddhas qui s'y trouvent valent des millions. Vous pouvez vous former un concept de la taille de Bouddha, par la dimension de son pied dont on voit une empreinte ici. Cette empreinte a trois pieds de longueur et deux et demi de largeur ! Ce devait être un fier marcheur, ce Çakya-Mouni ! Et il a marché, s'il faut en juger par le chemin qu'a parcouru sa doctrine et son expansion dans le monde.

24 février — Comparées à la Shwe-Dagon, les autres pagodes de la ville, des environs, de toute la Birmanie, en fait, de l'univers, font piètre figure ; quelques-unes, cependant, méritent une visite. Celle de Vincanna abrite un joli Bouddha de cinquante-trois pieds de hauteur qui étincelle royalement ; en effet, il porte des vêtements et des ornements semblables à ceux de la Cour de Birmanie.

Au centre de la ville, resplendit la pagode de Sulé, petite, mais élégante. Je voudrais bien connaître son histoire.

Dans un grand bazar, près de la pagode de Sulé, trois orchestres indigènes et trois ballets de danseuses rivalisent à qui mieux mieux, pour abasourdir la clientèle.

Ah ! les éléphants ! il faut les voir ! On ne vient pas à Rangoon sans voir ces braves bêtes. Voici : il existe ici de grandes cours à bois de teck, bois que l'on expédie dans toutes les parties du monde. Ce bois très dur et très lourd est de transbordement difficile. Pour exécuter ce travail, des éléphants ont été dressés à pousser, traîner, enlever, empiler, avec la trompe, la tête, les pieds, les défenses, des troncs d'arbres géants que plusieurs hommes pourraient à peine rouler. Il faut les voir haler deux,

trois billots avec des chaînes, en pousser un autre en même temps, avec la trompe, et les charger à bord des navires.

Pour notre amusement et pour nous permettre de prendre des photographies, ces bonnes bêtes enlèvent, à hauteur d'homme, les lourdes pièces, nous laissent monter sur leur dos, enfourcher leur trompe et nous promènent en leur chantier. Nous en avons compté dix, dont trois ont été capturés dans la jungle, il y a deux mois. Des cornacs étaient à les dresser, à la maison d'école, qui consiste en un abri de bambou, un peu de litière, un fort pieu enfoncé dans le sol, et une chaîne

Les Éléphants à Rangoon.

Chantier de Bois de Teck à Rangoon, Birmanie.

pour retenir les captifs par la patte et les empêcher de

retourner vers la jungle dont ils pleurent le délicieux séjour. Dans six mois leur éducation sera parachevée ; ils rejoindront leurs aînés et rouleront les billots de teck.

Au jardin zoologique, un orang-outan de forte taille attire particulièrement l'attention. La collection de tigres et autres félins est des plus complète.

Il fait chaud à Rangoon, mais pas autant que je l'aurais cru. De midi à trois heures, le pavé brûle. Les nuits sont fraîches. Il n'a pas plu depuis août dernier, et l'écluse céleste ne s'ouvrira qu'en avril prochain ; c'est mystère que la verdure puisse se maintenir vivace. Les cannas, les marguerites, les passe-roses, les verbinas, les cyclamens et autres fleurs, sont de toute beauté.

Nous passons près de la prison ; les détenus, en jupes rayées, travaillent dans un grand jardin. Une boutique est en face de l'établissement ; on y exhibe et vend les produits des divers corps de métiers de l'institution, particulièrement des meubles en osier.

Àcinquante milles de Rangoon, à Tamul, sur la route de Pégu, il existe un Bouddha couché, de deux cents pieds de longueur. Dans la campagne, trois Bouddhas assis, dos à dos, atteignent la hauteur de quatre-vingt-dix pieds ; ils sont en briques cimentées.

Les funérailles sont aussi élaborées et tapageuses qu'en Chine. Nous avons croisé un cortège funèbre ; la défunte, vêtue en couleur, était exposée sans voile, sous un dais. On la portait, en grande pompe, au lieu de son dernier repos où elle sera enterrée sans cercueil.

Cet après-midi, nous avons visité la pagode de Sulé et le parc Victoria où la fanfare des Rangoon Volunteers donnait un concert. Sur une avenue de l'est, rangées en bataille sur leurs vérandas, des marchandes de plaisir exhibaient leurs charmes. « Come in, please » .

Nous parcourons la banlieue et la campagne ; population bronzée, très bronzée, tirant sur le noir ; taille cambrée et traits de figure européens. La femme en mantelet et en jupe qui tombe jusqu'à terre : elle est décemment vêtue. Hommes et femmes portent des anneaux d'or et d'argent aux doigts, aux oreilles, au nez, aux bras, aux chevilles, aux doigts de pieds. Les hommes ont le torse nu. Ils portent la chevelure longue, à l'instar des femmes. Tous vont pieds nus ; les petits enfants sont nus aussi, pour la plupart. Chez quelques-uns, une chaînette tient en place une

pièce de métal, en guise de feuille de vigne. Les femmes fument d'énormes cigares de tabac, ou de feuilles vertes d'une certaine plante qui, dit-on, a des propriétés médicinales, bienfaisantes pour la gorge et les poumons.

Les cheveux sont portés, par les deux sexes, en longues tresses qui tombent jusqu'au bas de la taille, ou rasés à la peau, ou relevés en toque. Ces forêts capillaires sont souvent très peuplées de vermine. Des chasseurs de parasites se livrent à leur sport favori au coin des rues, sur les places publiques, au grand soulagement du crâne de leurs compatriotes. Chez l'homme, comme chez le singe, il y aura toujours des chercheurs de la petite bête !

J'ai déjà écrit que la femme est la maîtresse incontestée, l'homme d'affaires de la maison ; le mari travaille aux champs, à la boutique. De bonnes mœurs généralement, elle se marie à quinze ans. Son indépendance est protégée par le divorce facile à obtenir ; le consentement mutuel suffit. La plainte de la femme prime celle du mari. Au cas de séparation, les parties reprennent leur apport dans la communauté et partagent, à parts égales, ce qu'ils ont gagné ensemble durant la vie commune.

En Birmanie, les deux sexes portent le jupon ; la question du port de la culotte dans le ménage est ainsi résolue. L'homme travaille ; la femme mène la besogne et les affaires. Et nos suffragettes qui ont la prétention d'innover !!!

Rangoon est le paradis des corbeaux qui y croassent du petit jour à la nuit. Ils sont par milliers, partout, jusque dans les maisons ; le matin, de bonne heure, ils viennent, dans votre chambre, vous chanter qu'il est grand jour. Les gens leur donnent la pâture ; dans les rues, du riz est déposé ici et là, sur des petites

tables, pour leur délectation. Ne laissez rien qui brille à la portée de maître corbeau qui s'en emparera de suite, ou vous verrez votre dé d'argent, vos épingles ou vos cuillères au bec de cet audacieux voleur, perché sur la branche de l'arbre voisin.

Je me suis enquis de la raison pour laquelle la population souffrait de se laisser écorcher les oreilles par le croassement de tant de corbeaux. Il me fut répondu qu'en outre de leur caractère sacré, ces oiseaux désagréables remplissaient aussi l'office de vidangeurs en dévorant les immondices, les détritus de la ville. D'après ce que mes yeux ont vu, ils le remplissent bien mal. Chacun sa manière de payer la taxe. Ces gens préfèrent se faire déchirer le tympan et essuyer des cartes de visite partout que de payer un salaire aux ramasse-tout ; à ce compte, ils ont peut-être raison, ces bons Birmans ; car, il est écrit que les corporations municipales, en chaque pays, auront leurs corbeaux ; l'espèce seule varie.

25-26 février — Nous visitons les bazars où tissus, légumes, tabacs, vaisselles, meubles, quincaillerie sont amoncelés. Sur les piles, les marchands accroupis attendent et servent la clientèle en fumant leurs cigares, longs de douze pouces.

Sur les arbres, un peu partout, dans les villes, les villages, la campagne, de petites chapelles rudimentaires, coquettes maisonnettes pour les oiseaux, sont dédiées par les Birmans aux nats, esprits malins qu'il s'agit de rendre propices ou moins malfaisants. Ils sont imbus des superstitions les plus étranges. Ils sont fiers et professent un grand mépris pour les Européens ; à voir comment la plupart de ces derniers se comportent à leur égard, je ne puis blâmer les Birmans. Ils prennent bien l'argent qu'on leur

donne après service rendu, mais si vous leur en offrez pour faire quelque chose, ils s'en formalisent et refusent avec indignation.

Les voitures sont des plus originales ; les camions sont montés sur des roues de six à sept pieds de hauteur. Les voitures de place, à quatre roues et persiennes closes, de couleur brun acajou, ont l'apparence de chariots de cirques. Les bœufs et quelques rares chevaux tirent dans les timons.

Le coup de poignard dans le dos met fin à bien des querelles, et le vol n'est pas inconnu en Birmanie. Notre navire conduit à Calcutta un indigène de Rangoon, les menottes aux mains et enchaîné à son bagage. Il a joué du couteau.

Six femmes, complètement voilées par le yakmak, long vêtement blanc, qui leur couvre tout le corps et ne laisse voir que les yeux, par deux trous grillagés, accompagnent leur unique époux. Ce sont les premières du genre que nous voyons en Orient. Elles ne peuvent marcher sans être conduites par la main, les pauvres ! Ce n'est pas facile ni prudent de flirter avec ces dames, si j'en crois ce que nous raconte la femme d'un officier qui fait le voyage avec nous.

Nous avons visité la Birmanie dans la meilleure saison, la saison sèche. Lorsque la pluie commence à tomber, ce pays devient une véritable étuve ; en quelques heures, une mousse verte croît sur votre linge et vos chaussures qu'il faut faire sécher au feu du fourneau ; l'air et le vent ne suffisent pas.

Nous revenons au bateau où nous sommes accueillis à bras ouverts par les officiers dont nous nous sommes faits des amis. L'un d'eux, M. D… R…, a reçu une partie de son éducation en France, à Elbeuf, près Rouen. Il parle bien le français, malgré

que, depuis sept ans, il n'ait eu l'occasion de ne le parler que quatre fois, me dit-il. Il a lu beaucoup d'ouvrages français ; il nous en prête quelques-uns. C'est un causeur intéressant, très aimable et très gai… pour un Écossais. Nous passons d'agréables quarts d'heure ensemble.

Le soleil baisse à l'horizon ; les pointes aiguës des pagodes dorées lancent leurs derniers reflets et disparaissent dans la nuit.

Adieu, charmante Birmanie ; reste avec les Anglais, en attendant de meilleurs jours. Eux seuls, parmi les peuples actuels, te comprennent et sont en mesure de te protéger.

Àcinquante milles, nous stoppons, pour permettre au pilote de regagner sa goélette. Il descend dans la nuit noire, au flanc sombre du bateau, par l'échelle de corde suspendue et dont l'extrémité trempe dans la boue plus noire encore de la rivière Rangoon. La chaloupe qui le reçoit est manœuvrée par huit rameurs indigènes dont les figures sinistres reluisent comme du bronze, aux reflets de la lanterne. Ils sont coiffés de bonnets rouges noués sur la nuque et portent des coutelas dont l'acier brille à la ceinture ; on dirait des pirates. Le pilote, vêtu de blanc et coiffé du helmet, semble comme une capture de ces bandits.

Des projecteurs électriques éclairent la route. Nous mettons le cap sur Calcutta dans la direction nord-ouest. Au nombre des passagers se trouve le major S…, un veuf qui avait épousé une canadienne de Québec, et M. R…, un planteur de thé de Neilsonville, aux Indes ; ce dernier a un beau-frère à Québec. Nous causons de la vieille cité de Champlain, va sans dire. M. R… me fait voir une série de photographies prises à Québec, sous la neige ; c'est rafraîchissant. Il connaît bien sir Lomer Gouin, les hono-

rables Taschereau, Carrel, Mitchell, sir William Price, et autres. Nous nous délions la langue.

Il existe en Birmanie, comme dans tout l'Orient, une classe bien malheureuse, celle des Eurasiens. L'adjectif eurasien est formé de la particule eur du mot Europe et du mot Asie : eur-asie. Ce sont les enfants issus des mariages entre Européens et Asiatiques. Au point de vue ethnique, le mot européen signifie de race blanche, et asiatique de race de couleur. Ces personnes sont rejetées de tout le monde. On m'a cité, à Rangoon, le cas d'un employé de banque qui a fait des avances à une beauté eurasienne. Les autorités de la banque lui ont intimé d'avoir à faire son choix entre sa flamme et son emploi. Le produit de ces deux races est en général très beau, mais on dit que ces personnes n'ont d'estimable que leur beauté et qu'elles portent en elles-mêmes les tares des deux sangs. Nous en avons une à bord, fort jolie, une fillette. Elle paraît être beaucoup mieux que certaines blanches qui sont loin d'être un sujet d'édification. Préjugés de races, le monde en est rempli !

Nous voguons sur les eaux bleues de la baie de Bengale, en route pour Calcutta.

27-28 février — La mer est relativement calme ; les vagues, éclairées par la pleine lune, ont des resplendissements d'argent. Le ciel de l'équateur, toujours nouveau pour nous, découvre des constellations cachées aux mortels des régions boréales. La vie à bord est des plus agréables. Les Anglais ont bien leurs défauts, mais, comme navigateurs, ils sont incomparables. Voilà pourquoi Britannia rules the waves. Nous rencontrons des steamers et quelques voiliers. D'énormes marsouins folâtrent tout autour, prennent leurs ébats et piquent une tête dans la grosse vague de

la proue. Les petits poissons volants filent à tire-d'aile, comme des fuseaux d'argent.

Nous serons à l'embouchure de la rivière Hougly vers minuit. Nous jetterons l'ancre en attendant le jour, à cause de l'extrême difficulté de naviguer dans ces eaux chargées de sables ; le chenal est incertain. Le grand danger que nous courons est l'échouage, dans la boue, il est vrai, mais l'échouage tout de même ; ce ne serait pas gai. À moins de contretemps, nous serons à Calcutta demain, vers quatre heures de l'après-midi. Qu'il fait donc bon ! L'air est de velours. S'il n'y avait pas tant à voir, sur terre, quel rêve charmant ce serait de toujours être bercés sur une mer si douce !

Àmidi, nous avons parcouru deux cent quatre-vingt-dix milles. Notre position est 9°-27′ latitude nord et 90°-06′ longitude est. Le nord est complètement déplacé, maintenant. Nous le voyons du côté opposé de chez nous. Je cause marine, géométrie, trigonométrie et astronomie avec les officiers. Belles heures perdues de mes jours de collège, combien je vous regrette ! Si jeunesse savait ! Mais on ne peut tout retenir, tout conserver. L'oubli a quelquefois du bon ; il faut bien que cette pauvre tête se repose et que la mémoire ne soit pas toujours chargée.

Si je pouvais apporter avec moi une tranche du beau soleil des tropiques, comme je l'utiliserais avec avantage, durant les jours froids et sombres qu'il fait au pays, en ce mois de février, trop court ici, trop long là-bas ! Que nous réserve mars qui commence demain ?

1 mars — Au petit jour, le lourd grincement de la chaîne de l'ancre dans les écubiers nous fait sursauter dans nos couchettes.

Nous repartons pour remonter l'Hougly, l'une des rivières les plus serpentines que j'aie encore explorées. Au-dessus de la forêt de palmiers qui couvre la plaine et ombrage les bords de la rivière, défilent en tous sens les mâtures des bateaux qui nous précèdent. À droite, à gauche, des mâts penchés et des cheminées inclinées comme des tours de Pise marquent des sinistres, les tombes humides où reposent les victimes du fleuve sacré. La végétation, les kampongs de paille et de feuilles, les sampans rappellent Java. À tribord, on signale le palais, les dépendances, le harem du feu roi de l'Oudh, restes d'une splendeur disparue baignant leurs fondations dans la boue de l'Hougly ! C'est maintenant une fabrique de jute. Sic transit gloria mundi.

À 7 heures p.m., nous mettons le pied sur la terre des Indes.

14

Calcutta — Darjeeling — Himalaya — Hindoustan — Mont Everest — Chandernagor — Sérampore — Bénarès.

1 mars — J'avais bien lu que les Hindous jettent leurs morts dans les eaux du Gange et, selon leur croyance, leur assurent ainsi la félicité éternelle, mais j'étais resté un peu sceptique. Un cadavre flottant le long d'un navire, dans le port de Calcutta, cadavre dont personne ne s'occupe, a bonne raison de mon scepticisme. Nous en verrons bien d'autres, tout le long du Gange.

Nous remontons lentement l'Hougly.

Calcutta, Kali-Cutta, la ville de Kali, l'épouse de Siva, est une ville immense dont la population se chiffre à deux millions. Son

port est un des plus fréquentés du monde. Le principal parc est le Maidan dont la superficie est de quatre milles, dit-on. Je crois que c'est exagéré, mais, tout de même, il est à perte de vue. C'est un parc anglais parfait ; c'est dire qu'il est très beau, très vert, très propre et peuplé de statues, entre autres celles de Warren Hastings, de lord Auckland, de Canning, de Victoria, d'Édouard VII, de Kitchener, de Roberts et autres célébrités britanniques.

Le jardin Eden, qu'une pagode, transportée de Birmanie, agrémente de ses clochetons et de ses dragons en marbre blanc, est un don de la sœur de lord Auckland. Une tour observatoire est au centre. Tous les jours, à 6 heures du soir, la musique des Cipayes se fait entendre au kiosque. Les belles Anglaises viennent s'y balader et les bébés danser sur la verdure. Of course, il y a aussi un race-track. La saison des courses vient de se terminer. Le gouverneur, le comte de Ronaldshey, distribuera les prix demain. On est en frais de mettre la dernière main à un monument superbe : le Victoria Memorial Hall, digne de l'ère victorienne. Commencé depuis une dizaine d'années, la guerre a interrompu sa construction. Le Maidan contient aussi le Fort William, témoin de plus d'un haut fait d'armes. Il faut une autorisation spéciale pour le visiter. La plupart des édifices publics, élégants et modernes, entourent le parc. Le palais du gouverneur de l'Etat du Bengale est imposant. À côté de la ville européenne, la cité indigène. Les bazars sont immenses et d'une grande propreté. Vous pouvez acheter là de tout, depuis une aiguille jusqu'à un éléphant.

Calcutta est aux Anglais, depuis deux siècles environ. Ayant obtenu de l'empereur Mogol, Aurangzeb, la permission d'établir un petit comptoir sur les bords de la rivière Hougly, ils choisirent cet endroit où il n'y avait qu'une misérable bourgade

d'indigènes ; mais, petit à petit, John Bull finit par s'emparer de tout le pays. C'est la fable de la belette et du lapin, mise en pratique :

« Du palais d'un jeune lapin,
« Dame belette, un beau matin,
« S'empara : c'est une rusée. »

En juin 1856, les indigènes se soulevèrent et résolurent de chasser les étrangers du territoire. La garnison du Fort William fut saisie, poussée au bout de la pique et cent cinquante personnes, hommes, femmes et enfants, furent entassées dans une chambre sans ouverture, de quatorze par dix-huit pieds, où elles passèrent la nuit. Le matin, lorsque le cachot s'ouvrit, il n'y avait que trente-trois survivants ; les autres avaient été suffoquées. Leurs corps furent mis en tas, pour y pourrir ; les survivants subirent la torture.

Cette chambre est restée célèbre sous le nom de Black hole. Le fort a été rasé, la voûte aussi, mais l'endroit du sinistre a été pavé de dalles noires, entourées d'une grille, et une plaque commémorative redit cette lamentable tragédie. Lest we forget !

2 mars — Le matin nous allons aux burning ghats.

Voici l'horrible chose : sur le bord de la rivière, dans un enclos, au sommet d'un immense escalier dont les gradins descendent jusqu'à la rivière, les cadavres sont déposés sur des bûchers et leurs cendres jetées dans l'Hougly. Huit cadavres brûlent, au moment de notre arrivée. Il fait une chaleur atroce, dans cette rôtisserie macabre. Au pied de l'escalier, trois individus, simplement vêtus du langouti, sassent les cendres dans l'eau, dans l'espoir d'y trouver des bijoux d'or, d'argent ou de

cuivre qu'on aurait oublié d'enlever aux morts, avant l'incinération. C'est la caste des parias qui accomplit cette lugubre besogne. Nous sommes dans le pays des castes ; on en compte plus de deux mille.

Un joli petit garçon d'une douzaine d'années est étendu sur un brancard, enseveli dans un linceul blanc qui disparaît sous les fleurs. On dirait qu'il dort. Son père, homme de haute taille, coiffé du turban noir, le regarde d'un air attendri. Il est mort depuis à peine une demi-heure ; il est encore chaud, et son teint bronzé ne laisse pas voir la pâleur cadavérique des blancs. Les parias replient ses jambes sous son corps et s'apprêtent à le mettre sur le bûcher ; je ne puis soutenir ce spectacle : je fuis.

Nous visitons le palais de marbre érigé, il y a plusieurs années, par les maharajahs, au centre d'un vaste jardin, et transformé en musée par l'un d'eux, Ronald Mallick. Il y a là de fort jolis tableaux à côté d'horribles croûtes, des reproductions en plâtre des chefs-d'œuvre de l'art grec, romain, français et italien, que l'on a peinturlurés pour imiter le bronze. C'est cocasse de voir des Vénus déguisées en négresses. Dans une salle, un kewpie coudoie la statue du Sacré-Cœur ! Evidemment, il n'était pas fanatique, le rajah !

Des paons, des cigognes, des perroquets, des oiseaux de tous plumages pécorent, gloussent, sifflent et chantent dans le patio.

Le Temple de Jaïn, construit, il y a trente-deux ans, par Rai Buddree Doir Bahadoor, est un petit bijou de verroterie clinquante : joli, mignon, mais un peu bibelot. Les Jaïns forment une secte qui correspond aux Quakers. Ce temple et son entourage gagnent à la photographie. J'ai été désappointé. Bahadoor a élevé

dans l'enceinte du temple un auguste mausolée aux cendres de sa mère décédée en 1874, ou plutôt à sa mémoire, puisque ses cendres ont été jetées dans le fleuve sacré.

À 5 heures p.m., nous prenons le train pour Darjeeling, en route vers le mont Everest et le Kinchinjinga dans la chaîne des Himalayas, les plus hautes montagnes du globe. Nous changeons deux fois de train, à Santahar et à Siliguri, à cause de la différence de largeur des trois voies ferrées dont la première est broad gauge, la seconde standard gauge, et la troisième, celle qui monte jusqu'à huit mille pieds, d'à peine deux pieds de largeur. Sur cette voie circulent de petits trains qui ont l'air de joujoux.

3 mars — Darjeeling est une fort jolie ville moderne, une ville de garnison où la cornemuse, le pibrock, les flageolets nasillards éveillent les échos des montagnes, comme sur les bords du lac Lhomon, dans les Highlands de l'Écosse. Il fait une brume si dense que nous ne pouvons rien distinguer du panorama, si grandiose par un temps clair. J'y prends une grippe bien conditionnée et ne quitte pas la chambre.

4 mars — En chaises portées par six coolies, ascension du Tiger Hill, pour surprendre le soleil à son lever dans les pics neigeux et les glaciers de l'Everest et de la Kinchinjinga, mais nous revenons désolés ; la brume ne s'est pas dispersée. C'est malheureux d'avoir fait ce long trajet de quatre cents milles pour ne rien voir. Les montagnes ont de ces caprices. Nous repartons pour Calcutta. Le long du trajet, un Américain prétentieux et outrecuidant se permit de faire des réflexions désobligeantes sur la façon dont les Anglais laissent les indigènes libres dans la pratique d'une religion qui répugne, et dans leur manière de vivre, parfois dégoûtante. Parlant de la femme, et comparant sa triste condi-

tion avec celle de l'américaine par trop émancipée, il posa la question : « Pourquoi l'Angleterre laissait-elle ainsi libre d'agir la femme indigène ? » — « Because it is her country, sir », — riposta vivement l'Anglaise. Le mot est juste, et résume bien toute la politique de l'Angleterre vis-à-vis ses colonies.

5 mars — Nous parcourons la petite ville de Darjeeling, et la campagne environnante. Les routes sont bordées de bambous le long desquels flottent des chiffons : ce sont des prières. Ces chiffons sont attachés par les dévots, un peu partout : aux branches d'arbres, aux clôtures, aux rochers. Il y en a de toutes les couleurs.

Une expédition pour escalader le mont Everest vient de s'organiser à Londres.

Nombre d'explorateurs intrépides ont tenté de gravir le mont Everest, dont la tête, couverte de neiges éternelles, domine les crêtes altières de la chaîne de l'Himalaya qui sépare l'Asie septentrionale de l'Hindoustan, mais aucun d'eux n'a pu encore en atteindre le sommet. Cette expédition, la première du genre sous le haut patronage de sir Francis Younghusband, président de la Royal Geographical Society, et sir Martin Sonway, vice-président du British Alpine Club, sera-t-elle plus heureuse ? Elle devra battre tous les records des ascensions du passé, lesquelles ont dû rebrousser chemin à quelques cents pieds du terme si convoité, après avoir fait des efforts inouïs d'endurance et épuisé les plus ingénieuses ressources de la science. L'obstacle le plus difficile à renverser n'est pas tant celui que présente l'abrupte déclivité du mont, que l'atmosphère dont la raréfaction s'accentue à chaque pas dans la rude et épuisante montée. L'air manquant à la respiration, la résistance physique se paralyse et le cœur menace de

cesser de battre. C'est ainsi que l'on explique le fatal dénouement de l'ascension de Mummery, le célèbre alpiniste suisse qui périt au cours d'une des plus mémorables expéditions qui aient jamais été tentées avant celle de la Société Géographique royale et du Club Alpiniste britannique. Voyant qu'il ne lui restait plus qu'à s'aguerrir contre la raréfaction de l'air pour arriver au but suprême, Mummery établit un dépôt de vivres sur le Mongo Parbat, la dernière étape avant d'atteindre le sommet, et chercha pendant quelque temps à s'adapter aux conditions atmosphériques. L'expérience allant au gré de ses vœux, il contempla d'un air triomphant la cime étincelante du mont ; jarrets tendus et mains cramponnées aux flancs abrupts du monstre glacé, il s'élança vers ce qu'il croyait être la gloire immortelle, mais qui fut son tombeau. Frappé d'asphyxie, il roula dans l'abîme.

Le mont Everest s'élève à 29 002 pieds au-dessus de la mer, altitude bien inférieure, dira-t-on, à celle que les aviateurs atteignent sans risque pour leur vie, mais il ne faut pas oublier que les navigateurs aériens sont confortablement assis dans leur nacelle, qu'ils ne dépensent aucune énergie physique, et peuvent facilement se prémunir contre les influences mortelles de l'air raréfié. Il n'en est pas ainsi de l'alpiniste qui doit renverser tous les obstacles d'une ascension extrêmement difficile et périlleuse, non seulement aux prises avec les aspérités des tortueux et glissants sentiers, mais encore avec les éléments, en lutte eux-mêmes les uns contre les autres, au fur et à mesure qu'il opère sa longue et harassante ascension. Sa tâche commence à devenir surtout pénible à dix-sept ou à dix-huit milles pieds d'altitude ; il lui faut, alors, s'arrêter à toutes les cent verges, et souvent à de plus courts intervalles, pour se récupérer et permettre à ses poumons épuisés de faire une nouvelle provision d'air.

Le mont Everest tient son nom de sir George Everest, arpenteur géomètre général des Indes, vers 1840. Il est considéré comme le plus haut de la chaîne himalayenne ; ses principaux rivaux sont : le mont Godwin-Austin, (28 265 pieds) ; le Kinchinjinga, (28 156 pieds) ; le Dhawalagiri, (26 286 pieds) ; le Nanda-Devi, (25 700 pieds) ; le Trisul, (23 400 pieds) ; et plusieurs autres dont l'altitude atteint plus de 22 000 pieds.

Avant l'exploration des monts Himalaya, la chaîne des Indes passait pour l'emporter en hauteur sur toutes les autres du globe, mais cette opinion n'est plus partagée aujourd'hui. Cependant, il n'est pas sûr que le mont Everest soit le plus élevé du système himalayen. Graham, qui, en 1883, fit l'ascension du mont Kabru, jusqu'à 23 700 pieds, était d'avis qu'il y en avait de plus hauts encore que l'Everest.

La mythologie hindoue entoure ces monts augustes d'une grande auréole de sainteté. Des milliers de pèlerins remontent tous les ans aux sources sacrées du Gange, pour y visiter les temples érigés à la base des gigantesques glaciers d'où il puise ses eaux à Gangotri, Kedarnath et Badrinath. D'autres temples sacrés dressent leurs murs à Jamnotri, près de la source de la Jumna.

6 mars — Le jardin zoologique de Calcutta mérite une visite. Rien d'étonnant que, dans le pays par excellence des fauves, on puisse faire de jolies captures et de riches collections. Il y a là des tigres, des lions, des léopards, des hyènes, des orangs-outans, des rhinocéros et des reptiles de taille gigantesque, entre autres un boa constrictor dont le diamètre, au milieu du corps, doit être de plus d'un pied ; il a dix-huit pieds de longueur. Aux branches d'un bananier d'énormes vampires, des roussettes, dorment, sus-

pendus par la patte ; cent variétés d'oiseaux au plus riche plumage voltigent dans le parc.

7 mars — Visite au temple de l'épouse de Siva, Kali, la déesse du mal. Assise dans une alcôve enfoncée, la déesse porte un collier de têtes de morts et repose ses pieds sur un cadavre sans tête ; elle brandit quatre bras armés de glaives. Au moyen d'un mécanisme dont les prêtres gardent le secret, ses yeux roulent et brillent ; chaque fois que la déesse roule ainsi ses yeux, les prêtres sonnent la cloche et les fidèles se précipitent en délire. Ce temple est situé dans un fond de cour très malpropre ; la ruelle qui y conduit est peuplée de mendiants et d'éclopés qui implorent la charité. Près du mur d'enceinte, attaché à un poteau, arrosé d'eau froide et grelottant, un petit chevreau attend l'arrivée du sacrificateur qui lui tranchera le cou, tout à l'heure. Lorsque le sang jaillira, les fidèles s'en barbouilleront la figure et prononceront des invocations ; le corps sera offert à la déesse, puis mangé par les prêtres.

8 mars — Nous passons la journée dans les bazars, à examiner les marchandises indigènes et faire quelques emplettes.

9 mars — Chandernagor est une petite possession française, située à vingt-cinq milles de Calcutta, sur la rivière Hougly. La superficie de son territoire n'est que de neuf cent quarante hectares. Environ cent cinquante familles européennes l'habitent. Nous sommes reçus par un vénérable prêtre français, à longue barbe blanche et vêtu de blanc. L'église, fondée en 1599 par les Portugais et détruite au 17 siècle par les conquérants mogols, les descendants de Tamerlan, fut reconstruite au dernier siècle. On y conserve, comme une relique précieuse, une pièce de bois provenant du premier vaisseau portugais qui toucha ce rivage. Dans un

parc, le buste de Dupleix qui, au dix-septième siècle, conquit à la France une partie considérable des Indes. Il en reste bien peu, aujourd'hui. Cette chère France n'a pas su garder cette colonie, grande comme un empire. Au retour, nous nous arrêtons dans la petite ville de Sérampore pour visiter un temple à Siva ; c'est là que nous voyons le premier lingam, symbole phallique du dieu.

Nous descendons les escaliers du ghat où les fidèles vont se purifier avant d'entrer au temple. Du côté opposé, un juggernaut, voiture-chapelle à plusieurs étages, assise sur une vingtaine de roues de bois, énormes, est à côté de la route. Ce char porte la divinité au jour des grandes fêtes où il y a procession ; les fanatiques se jettent sous ses roues pour être broyés à mort, afin d'aller plus tôt au séjour des bienheureux.

10 mars — Départ pour Bénarès. Après une bonne nuit passée sur le train, nous arrivons à Moghol Serai où nous quittons la voie principale pour l'embranchement qui nous amène, quarante minutes plus tard, à la ville sainte. Nous traversons le Gange sacré sur un pont en fer assez élevé. À quelques centaines de pieds en aval, un tablier, jeté sur des pontons, relie les deux rives pour la circulation des véhicules et des piétons.

Du haut du pont du chemin de fer, la vue de Bénarès est éblouissante. Ces minarets, ces coupoles, ces clochers, ces dômes, ces portails, ces colonnades, ces escaliers, ces ghats, resplendissent d'un vif éclat sous les rayons du soleil du matin. La ville sainte, la Mecque du Bouddhisme, est sise sur la rive gauche de la rivière ; la rive droite est profane et maudite. D'après la croyance hindoue, ceux qui oseraient y vivre et y mourir, revivraient dans le corps d'un âne. Aussi, ce bord de la rivière est-il d'une solitude qui fait présumer, en dépit de ce que l'on voit, que les habitants

de Bénarès ont une assez haute opinion d'eux-mêmes pour ne pas courir un si terrible risque.

Une victoria, attelée de deux petits chevaux fringants conduits par un cocher, un groom et deux valets, nous amène à l'Hôtel Clarke, où nous sommes reçus par Mlle Clarke. C'est un établissement historique. Tous les voyageurs de marque en ont signé le registre depuis plus d'un demi-siècle. M. E. Cotteau, de la Société Géographique de France, l'estimable auteur de Promenade dans l'Inde et à Ceylan, a logé ici. L'honorable Frank Carrel, de Québec, qui a écrit l'intéressant ouvrage A Round the World Cruise, en parle avec éloge. C'est un hôtel d'une tenue irréprochable et d'une propreté à laquelle nous ne sommes plus habitués depuis que nous avons mis le pied en Orient.

Comme notre séjour en cette ville intéressante sera de courte durée, nous ne perdons pas de temps. Nous parcourons, en quelques minutes, les trois milles qui séparent le cantonnement, partie anglaise et retirée de la ville indigène, et arrêtons au Temple d'or, ainsi nommé à cause de sa tour dorée. C'est là tout ce que ce fameux temple a de doré. Il contient le Puits des connaissances, si vénéré par les Hindous. Allons y puiser.

Voici comment M. Cotteau décrit ce lieu sacré : — « Dans le voisinage se trouve la fameuse pagode de Siva, que l'on appelle communément le Temple d'or. Siva est la divinité régnante à Bénarès ; aucune autre idole ne compte un aussi grand nombre d'adorateurs. Son temple est une construction basse, de mesquine apparence, située au milieu d'un labyrinthe de rues étroites et populeuses. Au centre d'un petit enclos, s'élèvent, sur une plate-forme de pierre, trois chambres surmontées de coupoles, dont deux seulement sont couvertes d'un revêtement en or dû à

la munificence de Ranjet-Sing, roi de Lahore. Dans chaque chambre se dresse la borne symbolique connue sous le nom de lingam. Cet emblème de la fécondité universelle, que nous retrouvons à chaque pas dans toutes les parties de l'Hindoustan où règne le culte de Siva, est exposé à la vénération publique. Les hommes viennent déposer devant l'idole des fleurs jaunes et des graines de riz ; les femmes l'arrosent de quelques gouttes d'eau ou de beurre fondu. »

« D'étroites niches, pratiquées dans la muraille, renferment de petites statuettes en cuivre représentant des animaux fantastiques, des divinités à bras multiples et à tête de porc, de singe et d'éléphant. Tout cela est finement travaillé ; la pierre est fouillée avec art. Mais les dimensions de chaque objet font paraître l'ensemble mesquin ; on se croirait en présence d'une réduction destinée à quelque musée, et non devant le sanctuaire lui-même. »

« La contenance de la foule est peu édifiante ; autour de nous, tout le monde s'agite dans l'espoir de nous soutirer quelques païsses. Des vaches sacrées promènent leur ennui çà et là, fourrageant d'un air mélancolique les feuillages et les fleurs qui jonchent le sol. Le peuple, qui tient la race bovine en grande vénération, s'écarte religieusement devant ces animaux, qui, sans respect pour la sainteté du lieu, salissent tout sur leur passage. De dévots personnages recueillent précieusement ces reliques d'un nouveau genre, auxquelles ils attribuent une merveilleuse efficacité pour certains usages physiques ou spirituels. »

« Un enclos voisin renferme le Puits des connaissances, élégante construction surmontée d'une colonnade de quarante piliers. Il s'en échappe des exhalaisons méphitiques évidemment engendrées par la décomposition des offrandes végétales que les

pèlerins y jettent à profusion ; ce qui n'empêche pas ceux-ci de puiser sans cesse l'eau putride qu'ils boivent sur place, ou rapportent précieusement dans leur pays. »

Tout près de ce puits de science, un énorme taureau en fer, peint en rouge vif, est couché sur ses quatre pattes, le mufle au vent. Un prêtre, assis sur un tabouret, à sa tête, récite des prières, évente l'animal quand le soleil est trop ardent, et sollicite des aumônes. Les fidèles passent à l'arrière et flattent la bête, sur des parties qu'on ne peut nommer en bonne compagnie, et vont ensuite s'ablutionner à la fontaine de toute science. Une vache énorme, confortablement installée dans un portique latéral, entend les invocations des dévots en extase devant son mufle, et rumine les tiges vertes et les fleurs qu'on jette à sa portée. Des veaux sacrés vont un peu partout, avec indifférence. Dans les couloirs si étroits que deux personnes peuvent à peine se croiser, des fakirs et des marchands vendent des horoscopes, des bénédictions, des guirlandes de fleurs jaunes, des lingams et autres objets de piété.

Après les vaches, nous allons voir les singes qui ont aussi leur déesse. Elle a nom : Dourga, autre épouse de Siva. Son temple est remarquable par son architecture qui est du plus pur style hindou et par les sculptures qui sont bien fouillées. Au centre sont la cour et le poteau du sacrifice. Chaque matin, on immole, en face de l'alcôve obscure où se cache la déesse, un agneau ou un chevreau. Un grand nombre de singes habitent ce sanctuaire et les alentours. Les fidèles et les touristes les nourrissent à tel point qu'ils sont dodus et rebondis comme des outres. Nous montons sur les murs d'enceinte ; à notre appel, on les voit dégringoler de partout et grimper jusqu'à nous. Si, durant le service religieux, il

leur prend fantaisie de se jucher sur la tête de Dourga, les dévots tombent en extase. Un colosse, vêtu de blanc, la figure bariolée de peinture jaune, le front marqué de la lettre V de Vichnou, se présente à nous, comme le grand prêtre de cette singerie, et, sans plus de façon, nous passe au cou des guirlandes de fleurs jaunes, ruisselantes de bénédictions ; backshich, bien entendu. Nous enlevons nos chaussures et pénétrons dans le sanctuaire afin de voir la déesse de plus près. Au fond d'une niche sombre, nous découvrons la figure de Dourga, noire comme de l'encre et de la dimension d'une pièce de cinq francs. Le reste du corps est vêtu d'une robe de soie verte garnie de fleurs jaunes. Un peu désappointés, nous remettons nos chaussures et partons pour le temple de Ganisheh, dont le titulaire est l'éléphant ; un autre temple est dédié aux chiens. Enfin, vous ne me croirez pas, mais la chose est tristement vraie, nous apercevons de la porte latérale du temple des rats, la statue d'un rongeur monstre, un rat de quatre pieds de hauteur, peint en rouge, assis sur… son postérieur, les pattes d'avant jointes dans l'attitude de l'adoration. Il prie devant Siva. Sur les murs extérieurs, des figures de rats, couchés, debout, trottant, rongeant, à cheval, bref, dans toutes les postures imaginables. Nous fuyons ce dégoûtant spectacle qui nous inspire de bien tristes réflexions sur l'état d'abrutissement religieux et de dégradation de ces pauvres gens.

Sur notre parcours, le guide signale des statuettes, sortes d'ex-voto élevés à lord Canning en mémoire de l'abolition de la coutume barbare du suttee, il y a environ cinquante ans. Cette coutume voulait qu'à la mort du mari la veuve se fît brûler vivante sur le bûcher qui consumait ses restes.

Nous atteignons les ghats, sur la rive du Gange. À la tête d'un immense escalier d'une cinquantaine de marches qui descend au fleuve, un fakir est assis dans sa niche, devant laquelle brûle un petit feu de bouse de vache sacrée. Il a la chevelure de son baptême, toison que le peigne n'a jamais démêlée ni les ciseaux coupée. Il est simplement vêtu du pagne et d'une forte couche de la boue du Gange, boue dont il s'enduit chaque jour et qui, sous le soleil de feu, a bientôt fait de sécher et de teindre son cuir d'ébène en gris souris. À travers la broussaille de sa tignasse et de sa barbe qui se confondent, on voit briller deux yeux noirs, perçants. C'est le saint homme de la religion hindoue que les pèlerins vénèrent et consultent. Il leur distribue les bénédictions et les malédictions, les bonnes et les mauvaises fortunes. Ces fakirs sont des imposteurs qui spéculent sur la crédulité des bonnes gens. J'avais vu la photographie d'un de ces bonshommes qui, dit-on, passait ses jours et ses nuits sur un lit de pointes d'acier, et j'étais impatient de voir ce martyr, j'ai été déçu dans mon attente. Ce rusé copain recueillit assez d'aumônes pour s'acquérir un domaine et un château à huit milles de Bénarès ; il s'est retiré de la profession de martyr. « Mais le lit planté de clous est là-haut, si vous désirez le voir, » me dit le guide. Je vis le lit ; j'en détachai même un clou ou deux et en examinai les pointes. Il n'y a ni magie ni miracle en cette affaire. Les clous sont plantés en rangs si serrés qu'ils forment une surface suffisamment compacte pour protéger l'épiderme et ne pas le perforer, ni même l'égratigner. Il ne devait pas être confortablement, tout de même, sur ce grabat, mais l'on s'habitue à tout, et l'on finit par s'endurcir. J'aurais voulu voir le bonhomme, causer avec lui ; il doit être un gai luron, ce farceur !

Sur les marches du grand escalier qui descend au fleuve sacré, un jeune homme, dans la vingtaine, joue de la flûte à un auditoire de huit serpents de couleurs et de

Les Ghats de Bénarès.

Un fakir de Bénarès.

formes variées et même variables, dont deux sont des

rockas, les fameux serpents à deux têtes, une à chaque extrémité du corps. Six mois durant, cet étrange reptile se sert d'une tête, pendant que l'autre ferme les yeux et rentre la lancette. Ce laps de temps expiré, cette dernière s'éveille, reprend ses fonctions, et l'autre se ferme, s'endort et remplira le rôle de queue jusqu'à ce que son tour revienne de servir de tête. Je racontai la chose à des compagnons dont le sourire d'incrédulité ne laissa place pour aucun doute dans mon esprit ; mais à notre retour à l'hôtel, un autre charmeur gardait dans ses paniers à reptiles un de ces serpents pour le moins excentriques ; chacun put l'examiner de près et se convaincre. Les deux têtes sont bien là, bien conformées. Il ne peut y avoir supercherie ou erreur. Reste la question du changement périodique des fonctions. Je ne puis attendre six mois pour le constater, mais j'y crois sans trop de peine ; la nature a tant de secrets, de mystères, et notre ignorance est sans bornes.

Les ghats sont des endroits où les corps des défunts sont brûlés ; les cendres sont jetées à la rivière. Une heure après la mort, l'Hindou, enveloppé d'un drap blanc, est ligoté à un long bambou ; deux parias le portent sur les épaules à la rivière où il est immergé, puis déposé sur un bûcher qui le consume en deux

heures, si la quantité et la qualité du combustible sont suffisantes. Les pauvres qui n'ont pas les moyens d'avoir un bûcher convenable ne sont qu'un peu touchés par les tisons. Leurs cadavres, plus ou moins calcinés, sont jetés dans le Gange tels quels. Les vautours et les corbeaux sont là pour faire disparaître les restes. Le bois de santal est le privilège des riches. Les parents, tête rasée, en signe de deuil, assistent à cette lugubre cérémonie et mêlent leurs pleurs au crépitement du brasier qui consume les chairs. Ils aident même le feu dans son œuvre lugubre, en l'attisant. Cinq morts brûlaient lorsque nous sommes arrivés. Deux hommes, assez jeunes, refoulaient avec des bambous, la tête et les genoux d'un cadavre qui sortaient du bûcher. Quelques instant après, ils roulèrent le tronc et les bûches calcinées dans la rivière. L'un d'eux jeta quelques feuilles vertes sur ce macabre rôti qui flottait à la dérive ; c'était le suprême adieu d'un fils à son père ! Bénarès, avec une population d'un quart de million, fournit aux ghats de vingt à trente cadavres par jour, sans compter ceux qui sont apportés du dehors, de très loin. Ce chiffre s'accroît au temps des épidémies. Lorsque le nombre des morts est trop considérable, on ne brûle plus, on jette à la rivière tout simplement. Ce mode de sépulture est particulier aux Hindous : il existe dans l'Inde entière.

11 mars — Lever à six heures du matin, pour une promenade en chaloupe sur le Gange. À cette heure matinale, les personnes de qualité descendent prendre leur bain et faire leur prière. Les mains jointes, elles offrent l'eau du fleuve saint au soleil levant. C'est l'époque de la lune nouvelle de mars ; ce jour est particulièrement réservé aux habitants de Bénarès. Aussi en profitent-ils pour faire le grand pèlerinage qui consiste à se plonger d'abord dans une grande citerne que le Gange remplit une fois l'an, à

l'époque de la mousson, alors que ses eaux s'élèvent jusqu'à quarante pieds au-dessus de leur niveau moyen. Ils parcourent ensuite les quarante-cinq milles de la route sacrée autour de la ville pour revenir à la citerne, point du départ. Des milliers de pèlerins défilent devant nous dans les costumes les plus originaux. Ils portent sur la tête leurs provisions pour ce pèlerinage de six jours que tout bon Hindou doit faire, au moins une fois dans sa vie. Le long du parcours ils s'arrêtent à plusieurs sanctuaires et couchent dans des bungalows ou à la belle étoile, dans la boue ou la poussière, selon la saison ; se joignent à eux d'autres pèlerins de toutes les parties de l'Hindoustan. On reconnaît, à leur costume particulier, ceux de Madras, du Népaul, etc, etc. Tous se plongent, s'ablutionnent dans la rivière où se déversent les égouts de la ville, où le linge sale de la population est lavé, où flottent les cadavres jetés des ghats, à demi-calcinés, où surnagent, gonflés par la décomposition, les carcasses de vaches, de chiens, de chats, de chevaux, que les vautours et les corbeaux dévorent en se dévorant entre eux. Nous naviguons à travers ces puantes horreurs.

Le guide nous signale quatre lépreux, deux femmes et deux hommes, dont la peau est couverte de plaies hideuses. Ces malheureux se baignent au milieu de groupes qui n'en font aucun cas. La loi ne force pas ces malades à la réclusion. Ce serait s'attaquer aux sentiments religieux que de vouloir les enfermer dans des lazarets. Mark Twain avait peut-être raison de dire que l'eau du Gange ne comportait aucun danger d'infection, parce que no decent microbe would live in it.

Au moment où nous passons en face des ghats, des cadavres brûlent et empestent l'air d'une senteur âcre de chair qui roussit.

Ces temples, ces mosquées, ces châteaux, élevés par les puissants maharajahs et par les riches particuliers, bordent la rive du fleuve, sans solution de continuité, sur une longueur de plus de deux milles. Les deux minarets de la mosquée d'Aurangzeb dominent les tours et les coupoles de leurs aiguilles de plus de deux cents pieds. C'est une des vues les plus grandioses qui puisse être. Au plafond du portique sept essaims d'abeilles font leurs gâteaux de miel ; aucune ruche ne les recouvre ; ils sont collés à la voûte. À côté, le Temple de Népaul étale ses sculptures obscènes.

Dans l'après-midi, nous traversons le pont flottant qui relie les deux rives du Gange et nous allons visiter le palais du maharajah de Bénarès, sir Prabhu Narayan Singh, G.C.I.E. Nous sommes reçus par ses gardes et introduits dans les salles du durbar, de réception, et autres petits appartements d'un goût douteux. L'ensemble du palais, d'architecture mauresque, est imposant. À la porte du palais, une voiture, attelée de deux superbes chevaux et escortée de plusieurs valets de pied, attend Son Altesse qui doit se rendre au temple dans son immense jardin où il va chaque soir, au coucher du soleil, faire sa prière. Ce jardin est une merveille de kiosques, d'arbres exotiques et de fleurs. Un bassin, alimenté par des sources d'eau verte, est affecté au bain ; il mesure trois ou quatre arpents de côté et est rempli de poissons rares. Un beau verger de manguiers l'ombrage.

Du côté de l'est, s'élève le temple de Siva ; la coupole recouvre le lingam gardé par la statue de bronze d'un taureau, la monture favorite de Siva. Le palais est situé sur la rive droite du Gange, et de la galerie du premier étage où nous sommes montés, nous jouissons d'une vue superbe de Bénarès. L'aile de droite est réservée aux femmes. Elles ne sortent que voilées et en palanquin.

Une fois l'an, elles vont à Bénarès se plonger dans le fleuve sacré. À cette occasion, on recouvre l'escalier par où elles descendent au fleuve, pour qu'elles ne soient vues de personne. Une carène décorée avec goût est amarrée à l'escalier qui conduit au petit temple à l'usage exclusif de la famille, et attend le bon plaisir des maîtres et maîtresses du palais.

Au retour, nous croisons la voiture du maharajah qu'un serviteur évente, avec un flabellum blanc, fait de grandes plumes d'autruche ; un autre tient un grand parasol déployé sur sa tête. Il nous honore d'un gracieux salut que nous lui rendons. C'est un homme dans la soixantaine et de belle prestance. Il est très dévot et hindou jusqu'à la moelle. Il n'a jamais voulu aller en Angleterre, faire sa cour au Roi-Empereur qu'il a reçu chez lui pourtant. Une photographie dans la salle de réception en fait foi. J'y ai vu aussi les portraits à l'huile de la série des maharajahs, ses ancêtres. Il est très riche, dit-on, et possède de grands domaines. Son troupeau d'une cinquantaine d'énormes éléphants est un des plus beaux qui soient en Hindoustan. J'en ai photographié un superbe qui revenait des champs, chargé de fourrage vert. Le bon Jumbo posa pour moi de bonne grâce et me fit de son énorme trompe, des salams que je lui rendis avec moins d'emphase en enlevant mon helmet blanc. Nous sommes rentrés en ville enchantés de notre promenade.

C'est à Sarnath, à quatre milles au nord de Bénarès, que Çakya-Mouni, surnommé Bouddha, commença ses prédications. Des nombreux monuments qui furent élevés à cet endroit sacré, deux seulement restent debout : le Chaukhaudi et le Dhamekh, mieux connu sous le nom de Stupa : une tour en ruine, de pierres et de briques reliées ensemble par des crochets en fer, de quatre-

vingt-treize pieds de diamètre et de plus de cent pieds de hauteur. Des fouilles dans les ruines de plusieurs monastères ont rendu à la lumière des sculptures d'une grande perfection. L'un de ces monastères se glorifiait du simple nom de Dharmachakra-pravarttana vihara ! Le monastère où Bouddha prêcha son premier sermon ! What's in a name !

15

Lucknow — Cawnpore — Agra — Le Taj-Mahal – Futehpore-Sikri

12 mars — À onze heures a.m., départ pour Lucknow que nous atteignons dans l'après-midi. Nous descendons à l'hôtel Carlton, un véritable palais mauresque. Nous profitons des dernières heures du jour pour visiter les ruines de la Résidence, tristes témoins de la mutinerie des Cipayes, en 1857. C'est une des plus héroïques et des plus tragiques pages de l'histoire des Anglais aux Indes ; les écrivains l'ont recueillie ; le poète Tennyson l'a chantée avec une empoignante émotion. Lucknow, ville de deux cent soixante mille habitants, est sise sur les bords de la rivière Gunaty, l'un des tributaires du Gange. Les châteaux, les mosquées, les édifices publics, du style mauresque de la plus grande pureté, s'élèvent à profusion, et je ne sais comment les décrire. Durant mon court séjour j'essaierai de les visiter autant que possible et d'en garder un peu le souvenir.

Notre suite à l'hôtel Carlton donne sur une véranda en marbre et comprend quatre pièces : un salon, une chambre à coucher, une chambre de bain et une garde-robe, laquelle au besoin pourrait servir de chambre de bain ; elle est au second. Un escalier

tournant conduit jusqu'à la coupole du minaret où nous allons contempler le ciel des belles nuits de l'Orient.

La ville de Lucknow, à juste titre si chère aux Anglais, se divise en quatre parties : la ville indigène, le territoire occupé par les cours et les palais des anciens rois, la station civile et le cantonnement de Dilkusha. Tout est grandiose à Lucknow, le Mons martyrum de l'Inde pour les Anglais depuis la Mutinerie des Cipayes. Cette ville fut, en 1732, choisie par le fondateur du royaume de l'Oudh, Sadat Khan, pour en être la capitale ; il en fit sa résidence, préférant cette partie du Bengale où le climat est plus sec que dans tout le reste de la province. Hindou à son origine, ce royaume se transforma successivement en principauté (nabab), en province avec grand vizir, sous la protection de la couronne britannique, en royaume mahométan, et finalement, en province hindoue-anglaise.

Ses rues sont très larges et pavées d'une sorte de macadam appelé metalled road qui tient le milieu entre le macadam proprement dit et la route de gravier. Les monuments sont si nombreux que je renonce à les décrire et même à les énumérer.

L'Angleterre conserve avec un soin jaloux les édifices, les portes monumentales, les forts, les murs que les canons des rebelles ont démolis en partie ou mutilés. Ces glorieuses blessures redisent les hauts faits d'armes du 32e Régiment et la défense héroïque dirigée par sir Henry Lawrence, les commandants Havelock, Inglis, et tant d'autres héros qui ont opposé à l'insurrection un courage et une bravoure dont les annales militaires des temps modernes n'offrent pas de plus bel exemple. C'est cette célèbre défense qui a conservé l'Inde à la Couronne britannique et l'a sauvée de la barbarie, quoi qu'on en dise. Il faut visiter ce pays

pour comprendre le rôle civilisateur et vraiment humanitaire que remplit l'Angleterre, rôle qui est peu connu chez nous et que ceux qui l'ignorent, seuls, se mêlent d'apprécier à rebours et de bien mal juger.

Sur la tour de la Résidence bat, sans interruption depuis 1857, le drapeau anglais ; et il y battra tant et aussi longtemps qu'il y aura un Anglais aux Indes !

Les terribles massacres de la mutinerie sont encore si vivaces que l'on éprouve encore aujourd'hui de l'angoisse, de l'émotion, du respect et de la vénération en parcourant ces lieux, car :

« Here sleep the brave, who gently lie at rest,
« Mourned by the virtuous, by their country blest !
« Theirs is the sweet reward of praise sincere,
« The kind remembrance and the gratful tear ;
« For them the living rear a loved bust,
« In holy reverence, sacred to their dust. »

Ces ruines ont été religieusement conservées. Elles sont dans le même état qu'en 1857, excepté les quelques réparations d'entretien nécessaires à leur conservation. Le principal corps d'édifices a été élevé par le nabab Sadat-Ali-Khan, au commencement du dernier siècle, pour le Résident anglais. Un mur de fortification l'entourait ; il en reste peu de trace ; de petits pylônes de brique et la porte Bailey nous aident à le reconstituer. La porte tient son nom du colonel Bailey, le premier commandant des gardes du corps du Résident ; des estonias grimpants, aux mille fleurs bleu lilas, décorent ces glorieuses mutilations.

Du côté droit est le palais de la Résidence. C'est là que, dans une petite chambre, au second, le 2 juillet 1807, sir Harry Law-

rence fut mortellement blessé d'un éclat d'obus. Il fut transporté chez le D Fayrer, à quelques pas de là, où il mourut deux jours après. Il ne reste de la Résidence que les murs et la tour, qui, durant la rébellion, servait de vigie.

C'est au sommet de cette tour que sir James Outram établit un sémaphore et, au moyen de signes convenus, communiquait avec sir Colin Campbell, cantonné avec ses troupes à Alam Bagh et Dilkusha. Un peu au sud se trouve le Tykhana qui a été restauré. Le premier étage est affecté à un petit musée dont la pièce de résistance est un plan en relief de l'endroit, avant la révolte. Tout est reconstitué, jusqu'aux plus humbles maisons. On voit même les canons sur les redoutes et les bastions. C'est au sous-sol, dans une cave aux épaisses murailles, et dont les soupiraux étaient bouchés avec des sacs de sable, que deux cent cinquante-sept femmes et enfants, familles

Types Hindous.

Lucknow, Indes.

L'Imambara à Lucknow.

des officiers et des soldats de la garnison, se réfugièrent pour

se protéger contre la mitraille des assiégeants, du 30 mai jusqu'au 25 septembre 1857, date de leur délivrance par les troupes de sir Colin Campbell. Plus de la moitié périrent du choléra, de la dysenterie et d'autres maladies qu'ils contractèrent dans ce triste séjour, trop étroit pour un nombre si considérable de personnes. Le cimetière, à côté, est là pour redire cette lugubre histoire en des épitaphes qui tirent les larmes.

Dans une petite chambre de cette cave, se trouvait, avec bien d'autres, Jessie Brown, une écossaise, qui espérait quand même. Dans les derniers jours du siège, au moment où les plus résolus perdaient courage, où toute espérance semblait vaine, Jessie eut un songe : elle vit sir Colin Campbell à la tête de ses troupes, s'avancer sur le fort et forcer l'ennemi à lever le siège. Ce songe était prophétique. À force de le répéter aux neuf cents officiers et soldats de la garnison, elle fut considérée comme une illuminée, une délirante, mais le songe devint réalité, et, le 25 septembre, les malheureux assiégés étaient délivrés. Ce merveilleux épisode qui rappelle un peu Jeanne d'Arc et les Voix, a inspiré à Grace Campbell les belles stances de son poème : Jessie's Dream.

Des monuments, des tablettes commémoratives ont transmis les noms de ces héros et héroïnes. Sur la tombe de sir Henry Lawrence se lit cette modeste inscription qui a dû être dictée par lui-même :

Here lies sir Henry Lawrence who tried to do his duty.
May the Lord hâve mercy on his soul.

L'Imambara, la place du patriarche, une immense mosquée, est dédiée au Moharram, c'est-à-dire en mémoire du martyre des fils d'Ali, descendants immédiats du prophète Mahomet. Ils furent, dans la quarantième année de l'hégire (666 A.D.), mis à mort par des rivaux qui voulaient diriger la religion nouvelle et détrôner la famille de Mahomet. Le Moharram est une fête mobile, qui varie avec les lunes ; elle dure dix jours et se termine par l'enterrement d'un tagia, une reproduction de la mosquée de la Mecque. L'Imambara est aussi un mausolée. Ses proportions sont immenses, son architecture est du parfait arabe ; le leitmotiv est le croissant. Elle est en briques recouvertes de stuc blanc. Les

couleurs dominantes sont le blanc et le rouge. La salle affectée au service religieux, et dont la voûte est d'un seul bloc de ciment, mesure cent soixante-trois pieds de longueur par cinquante-quatre de largeur et quarante-neuf de hauteur Cette voûte n'est supportée par aucune colonne ; aux extrémités, deux salles octogones de deux cent seize pieds de circonférence, aussi affectées au culte. Au centre de la grande salle repose le fondateur, le nabab Asuf-ud-daula ; la balustrade, haute de quatre pieds, qui entoure son tombeau, est en argent massif ; en face, un fac-similé de son turban ; à la hauteur de la voûte, sur toute la longueur et la largeur de la salle, court une galerie dont la rampe est en granit rouge d'un grain si fin que l'on dirait du bois peint. Il faut y toucher pour s'assurer que c'est bien de la pierre.

Deux escaliers conduisent à un labyrinthe assez compliqué par où passent les sultanes et les femmes du harem qui viennent, le vendredi, dimanche des mahométans, et les jours de fête, entendre les offices à travers la grille. Au plafond et aux murs, plus d'un millier de chandeliers et de petites niches pour recevoir les cierges et les lampions, les soirs de grandes fêtes où on illumine ; l'effet doit être féerique. Le stuc blanc a, alors, la transparence de l'albâtre. Au plafond de la grande voûte, de nombreux anneaux auxquels sont suspendues des lanternes de bronze, d'argent et d'or : dons des mogols, des maharajahs, des nababs et des vizirs. Ce Palais de la lumière, Husainabad Imambara, est l'œuvre de Mahomed Ali Shah, troisième roi de Oudh.

Deux sphinx gardent l'entrée de la porte principale, de pur style sarrasin ; une pièce d'eau quadrangulaire, au-dessus de laquelle est suspendu un petit pont en fer ouvré, sert aux ablutions des fidèles. Une embarcation, richement décorée, est amarrée

dans un angle ; elle sert à l'officiant, lors des grandes cérémonies. Ce petit étang est entouré de fleurs. Le tombeau de la fille de Mahomed Ali Shah, Janaf Asiya, s'élève du côté ouest du vaste rectangle de la place. On a voulu copier le Taj-Mahal, mais c'est loin d'être réussi. Là se trouve aussi la mosquée affectée exclusivement à l'usage des descendants de la famille royale.

On admire, en passant, la mosquée Jami-Masjid, flanquée de deux minarets et de dômes imposants. Ce monument, négligé depuis un demi-siècle, fut réparé en 1901, grâce à la généreuse contribution du lieutenant-gouverneur, sir Antony MacDonnell.

Des singes familiers et choyés par la population gambadent partout dans les rues, sur les places publiques, sur les toits. Ces bêtes sont d'un sans-gêne, d'une effronterie telle que l'on se barricade pour se protéger contre leur intrusion ; ce qui fait dire que les gens ici sont prisonniers et les singes en liberté. On les voit ainsi, un peu partout, dans l'Inde.

13-14 mars — Nous visitons le Memorial Church dont les murs sont couverts de tablettes où sont gravés les noms des victimes de 1857.

Départ pour Cawnpore que nous atteignons après une heure de chemin de fer. Cawnpore est une autre ville tout imprégnée du triste souvenir de la mutinerie. Nous n'y séjournons que quatre heures, mais ce court laps de temps est bien employé. Notre auto nous conduit, en cinq minutes, de la gare à un petit enclos entouré d'une balustrade en fer ; au centre, une croix d'une douzaine de pieds de hauteur indique le puits qui, le 15 juillet 1857, fut rempli jusqu'au bord par les deux cents victimes de Nana-Sahib, qui y furent jetées, toutes palpitantes.

Les Cipayes se révoltèrent à trois endroits principaux : à Delhi, où les troubles originèrent, puis à Cawnpore et à Lucknow ; mais c'est à Cawnpore que leur férocité atteignit son plus haut degré. À cette époque vivait un prince mahratte, Nana-Sahib, qui se disait ami des Anglais et leur donnait en toutes occasions des preuves de sa sincérité quand, dans les premiers jours de juin, les Cipayes de la garnison et un régiment irrégulier de l'Oudh se mutinèrent et égorgèrent leurs officiers anglais.

Trois cents soldats, commandés par sir Hugh Wheeler, constituaient la seule force à opposer aux mutins ; ce faible contingent avait à protéger huit cent cinquante hommes, femmes et enfants de négociants, employés, cultivateurs et planteurs qui s'étaient réfugiés en dedans des murs. Nana-Sahib offrit ses services qui furent acceptés avec un empressement d'autant plus vif que la situation était désespérée. C'était un guet-apens. À peine eut-il été chargé, par le commandant, de la garde de l'arsenal, qu'il s'empara des armes et des munitions, passa du côté des rebelles, se mit à leur tête et attaqua, le 7 juin, les retranchements de la colonie.

Le général Wheeler tint bon vingt jours durant ; mais, voyant ses héroïques soldats tomber les uns après les autres, victimes des insolations, du choléra, de la fièvre, et des balles du traître Nana-Sahib, au point qu'il n'en restait plus que la moitié, il se résigna à capituler en exigeant la vie sauve pour les Européens.

Cette nouvelle marque de confiance dans la parole de Nana-Sahib devait lui coûter bien cher. Nana-Sahib ordonna de transporter par le Gange sur vingt-quatre bateaux les cinq cents prisonniers, hommes, femmes et enfants, à Allahabad, à cent quatre-vingts milles de Cawnpore. Malgré sa première trahison, ces bonnes gens croyaient encore à l'honnêteté du traître. À peine

étaient-ils embarqués, que Nana grimpa sur le toit d'un petit temple du ghat, dénommé depuis le Sutti-Chowra-ghat, — le grand escalier des funérailles — et donna le signal du massacre. Les bateliers mirent le feu aux embarcations, et des batteries masquées firent feu du rivage. Les bateliers se sauvèrent à la nage. Tous périrent brûlés, noyés ou percés de balles, à l'exception de quatre, dont trois étaient blessés grièvement. Ils se traînèrent péniblement chez un rajah qui prit soin d'eux.

Quelques mois plus tard, Nana-Sahib fut dévoré par ses semblables : les tigres de la jungle du Bengale où il s'était caché pour échapper à la justice ; digne fin d'un tel monstre !

Après la mutinerie, les Anglais, dans le but de terroriser les indigènes et d'empêcher de nouveaux soulèvements, lancèrent une proclamation en vertu de laquelle tout condamné à la peine capitale était forcé, avant de subir sa peine, de lécher avec sa langue une partie du plancher de la maison où avait eu lieu le massacre. Les Hindous, ayant horreur du sang, résultat de leur préjugé religieux, se trouvaient ainsi doublement et horriblement punis.

Notons en passant le Kaisarbagh, le Palais des derniers rois, le Makbarah du nabab Saddat Ali Khan, le Chutter Manzil, surnommé le Palais du parasol, parce que sa coupole est couronnée d'un parasol doré. Il sert au United Service Club et aux représentations théâtrales. Le Lal Baradari, à proximité, renferme la bibliothèque publique. Le Palais des perles est la propriété privée du maharajah de Babrampore ; le Shah Najaf, où se trouve le tombeau du premier roi de l'Oudh, Gazi-ud-din-Haider, et de ses deux reines. On y remarque des peintures murales qui représentent le roi, le sein nu, et entouré des danseuses de son harem ; le Sikander Bagh, et bien d'autres. Mais le monument qui m'a plu

davantage est le collège la Martinière où se trouve le tombeau de son fondateur, Claude Martin.

Voici, en quelques mots, l'histoire de ce soldat de fortune. Il naquit à Lyon, en 1735 ; son père était tonnelier. À l'âge de seize ans, il s'enrôla dans les troupes françaises commandées par le comte de Lally et dirigées sur les Indes. En janvier 1752, on le retrouve à Pondichéry où il se fit remarquer par sa bravoure et son intrépidité dans plusieurs engagements, notamment à Gandelour, à Tanjore, au siège de Pondichéry qui fut pris par les Anglais en 1761. Ce fut pratiquement la fin du régime français aux Indes. La guerre finie, Claude Martin, licencié et libre, prit peu après du service comme officier du génie pour la Compagnie des Indes dans le nord du Bengale. Rappelé à Luknow, le nabab-vizir Sujahrid Dowla l'honora de son amitié et de sa confiance au point de le charger pratiquement de l'administration entière du pays. Claude en profita pour faire des recherches scientifiques, établir des industries, promouvoir le gouvernement, rétablir les finances, fonder des écoles, des collèges, des universités, aider l'agriculture, en un mot, faire régner le bien-être, le progrès et la prospérité. Sa direction habile des affaires publiques transforma complètement la province. Les pauvres comme les riches lui confièrent leur or, tant la confiance qu'il inspirait était grande. Il fonda une banque, établit pour son propre compte des usines pour la fabrication de la poudre, la préparation de l'indigo et plusieurs autres industries qui lui rapportèrent des bénéfices considérables. Lorsqu'il mourut, en 1800, il laissa une fortune évaluée à plusieurs millions qu'il légua partie à Lyon, sa ville natale, partie à Luknow, partie à Calcutta, pour fonder des collèges. Ces institutions portèrent le nom de la Martinière, en souvenir du généreux fondateur. Sa devise était : « Labore et constantia » . L'édi-

fice du collège de Luknow réunit à peu près tous les styles. Les détails sont parfois étranges, baroques, mais l'ensemble a de la grandeur et de la majesté.

Selon ses dernières volontés, son corps fut salé, mis dans un cercueil de plomb, puis déposé dans un sarcophage de marbre blanc avec l'inscription en langue anglaise : « Ci-gît Claude Martin, né à Lyon en 1735, venu simple soldat dans l'Inde et mort major général en 1800 ».

Malgré qu'il fut presque toute sa vie au service des Anglais, il ne voulut jamais changer de nationalité : « Je suis né Français », disait-il, « et c'est Français que je veux mourir ».

Sous la coupole de la rotonde on voit son buste en marbre. Lors de la mutinerie, son tombeau fut violé et ses os furent jetés à la voirie. Une partie a été recueillie et remise dans le tombeau. On y voit aussi une cloche qui avait été placée dans une tour et qui porte, en langue anglaise, son nom et son titre.

15 mars — À la gare d'Agra, nous sautons dans un garry attelé de deux chevaux. L'ombre des tours et des murs crénelés du fort se dessine nettement sur le ciel d'opale que la lune, en son premier quartier, éclaire à demi.

En un quart d'heure nous sommes à l'Hôtel Cecil, tenu par un Suisse, M. Hotz. Bonne chambre, bonne table, bonnes gens. Le salon est un véritable musée d'antiquités hindoues. Sous le portique, les camelots étalent leurs marchandises : cuivres, argents, marbres, ivoires. Les fakirs disent la bonne aventure et font croître, en cinq minutes, un mangoustan qui se couvre de fruits sous vos yeux ; les charmeurs sortent de leurs paniers les reptiles les plus venimeux et les laissent courir en liberté, attrapent les

cobras, les pythons, les scorpions, les serpents bicéphales, qui par la queue, qui par la tête, pour les ramener à l'endroit choisi pour la représentation, lorsqu'ils s'éloignent un peu trop.

Avant-hier soir, nous avons eu un typhon accompagné d'orage électrique ; le coup de vent a été terrible ; de gros tamarins ont été déracinés et la pluie est tombée à torrents. La lampe, sur ma table à écrire, a été projetée par terre et s'est brisée en mille morceaux ; impossible de tenir les portes et les fenêtres qui se tordaient et menaçaient d'éclater. La lumière fit défaut pendant une demi-heure ; nous nous préparions pour le dîner. Les éclairs et le tonnerre rageaient ; mais le calme se rétablit enfin dans la nature et dans l'hôtellerie ; quelques minutes plus tard, chacun plastronnait à son couvert comme si rien n'eût été. Le lendemain matin, la terre était aussi sèche qu'avant — la pluie. Il ne faut pas oublier que cet orage extraordinaire a laissé tomber dans cette région la première goutte de pluie depuis quatre mois. Et cependant, les arbres et le gazon sont verts ; les fleurs, les roses surtout, sont ravissantes ; pour la première fois depuis mon départ, je m'avoue battu en fait de roses ; mon triste climat de Saint-Vincent ne peut rivaliser. J'en veux un peu au soleil des tropiques.

Nous commençons par la visite du fort d'Agra, immense forteresse construite par Akbar, le troisième et le plus grand des empereurs mogols. Il couvre une superficie d'un mille et demi. Ses murs cyclopéens, élevés de quatre-vingts pieds, en pierre rouge, sont crénelés, percés de meurtrières et renforcés de bastions. Par la porte de Delhi nous pénétrons à l'intérieur, en voiture, en passant sur un pont-levis retenu par d'énormes chaînes à mailles géantes. Des soldats anglais et des Sikhs coiffés du turban rouge nous présentent les armes. Après avoir parcouru un assez long

trajet, la voiture s'arrête au pied d'un chemin montant, pavé de larges dalles, qui conduit au sommet du fort où se trouve la fameuse salle, la Dewan-i-Am, salle où Akbar rendait la justice. On voit le trône de marbre sur lequel il rendait ses jugements. Cette cour, ouverte sur le ciel, est entourée d'un portique de trois rangées de colonnes richement ciselées ; c'est solennel, imposant.

De là, nous sommes conduits à la salle où Akbar donnait audience : superbe pièce en marbre blanc fouillé d'arabesques, de plantes, de fleurs, d'oiseaux, œuvres des plus grands maîtres du ciseau.

Un peu plus loin, à l'usage de ces dames du harem, le Palais de verre, dont les murs, les colonnes, les plafonds, resplendissent de l'éclat des décorations d'or, de pierreries et de mille et mille petits miroirs qui reflètent chacun séparément votre image à l'infini et vos moindres mouvements. Des jets de parfums des plus délicats remplissaient les bains de ce délicieux séjour où les belles filles réservées au plaisir du souverain, pouvaient contempler leurs charmes mille fois multipliés. L'endroit particulier réservé aux femmes s'appelle le Zenana. Dans les murs, de petites niches recevaient des lampions aux couleurs variées dont les lumières faisaient scintiller toutes ces pierreries et ces miroirs ; ce devait être féerique ! Il ne

Le Dewan-i-Am, Fort de Delhi — La Jumma-Musjid.

Une Tour de l'Etmadodadoulah à Agra.

faut pas oublier que nous sommes sur le coin de terre

des Mille et une nuits.

On voit aussi un jeu de parchesee, dessiné sur les dalles ; les femmes remplaçaient les pions et, au caprice des dés jetés sur la table de marbre, couraient prendre chacune leur place sur les divers nombres, jusqu'à ce que la partie fut terminée. Akbar se délectait à les voir ainsi se trémousser dans les costumes les plus recherchés et les plus riches. L'eau rafraîchissante circulait partout dans ce lieu de délices où il était interdit au chaud soleil de pénétrer. Akbar construisit, à côté, une petite mosquée d'une splendeur qui cadre bien avec le reste du palais.

Admirez encore dans le fort d'Agra la grande mosquée, la Mosquée de Perles, aussi en marbre blanc. Son nom indique suffisamment sa splendeur, aussi n'ajouterai-je rien pour la décrire. Construite en même temps que le fort, vers 1656, elle est très bien conservée, comme du reste le fort lui-même ; on dirait que les ouvriers y ont mis la dernière main, hier. La Mosquée de Perles est l'œuvre de Shah-Jehan, petit-fils d'Akbar ; le fort date de 1563, année où sa construction fut commencée. Le palais de Jehangir, fils d'Akbar, est de même style. Nous sortons du fort ; il est une heure de l'après-midi ; nous y sommes restés quatre heures et ne l'avons parcouru que sommairement, tant il est immense.

Dans l'après-midi, nous allons à la grande mosquée, la Jumma-Musjid, la mosquée du vendredi. Le pavé est en dalles noires et blanches. Chaque fidèle se place sur une dalle pour y faire sa prière, après ses ablutions à la fontaine. Trois dômes et plusieurs petits clochers du plus joli effet ornent son toit.

Nous rentrons fatigués, mais ravis par tant de splendeur. Que sera donc le Taj que nous verrons demain et que l'on dit surpasser en beauté tous les monuments que nous venons d'admirer ?

16 mars — Sur la rive droite de la rivière Jumna, nous visitons d'abord l'Etmadodadoulah, le tombeau du beau-père de l'empereur Jehangir, une châsse de marbre blanc délicatement ciselée dont les panneaux sont travaillés à jour, une fine dentelle. Il faut toucher du doigt pour s'assurer que c'est bien du marbre et non du point d'Irlande. Je prends un instantané pour convaincre les incrédules, tant ceci est incroyable et surpasse l'imagination.

Sur le fond du ciel bleu se détachent les lignes pures du Taj-Mahal, que tant d'écrivains ont tenté de décrire, que tant d'artistes ont cherché à fixer sur la toile, sans être jamais satisfaits de leur œuvre. Tenterai-je, après eux, de vous donner une idée de cette vision, de ce rêve ? Ce serait témérité de ma part. Je préfère emprunter à M. Cotteau la description de cette merveille de l'art qui n'a jamais été égalée ni surpassée, et n'a pas encore de critiques ni de détracteurs.

« Le Taj, » nous dit-il, « est un tombeau érigé au dix-septième siècle par l'empereur mogol Shah-Jehan en l'honneur de son épouse favorite, la bégum Mumtaz-Mahal. Commencé en 1630, il ne fut terminé que vingt-deux ans après ; pendant tout ce temps vingt mille ouvriers y travaillèrent sans relâche. Malgré le bon marché de la main-d'œuvre et les nombreux cadeaux qui affluèrent de tous côtés, cent millions de roupies, somme énorme pour l'époque, furent dépensés en cette occasion.

« Ce célèbre mausolée est entièrement construit en marbre de Jeypour tellement blanc qu'il paraît transparent. C'est un octogone irrégulier dont chaque grand côté, percé d'une porte monumentale, fait face à l'un des quatre points cardinaux. Au centre, se dresse un dôme immense, de forme allongée, circonscrit par

quatre coupoles moins élevées et flanqué d'un pareil nombre de sveltes minarets placés aux angles d'une terrasse carrée.

« Le croissant doré qui surmonte l'édifice plane à deux cent soixante pieds au-dessus du sol. Chaque façade est encadrée par des incrustations de marbre noir, reproduisant des versets du Coran. On dit que le livre sacré se trouve ainsi transcrit en entier sur les parois du monument,

Le Taj-Mahal à Agra, Indes.

Une Fenêtre du Taj-Mahal, Agra, Indes.

ce qu'il est permis de croire, tant les inscriptions

arabes décoratives y sont multipliées. Les murailles sont couvertes de sculptures délicates et de mosaïques, dans le genre florentin, représentant des feuillages et des fleurs. Le cristal de roche, le jaspe, la cornaline, la malachite, le lapis-lazuli et une infinité d'autres pierres précieuses entrent dans la composition de ces ravissantes arabesques.

« Entrons dans l'intérieur. Sous une vaste et blanche coupole où ne pénètre qu'une lumière mystérieuse, se trouvent les sarcophages de Shah-Jéhan et de la sultane, ce dernier un peu au-dessous de celui de son époux. Tous deux sont couverts de caractères arabes finement ciselés. La balustrade qui les entoure est en marbre cristallin, merveilleusement découpée en guipure à jour, encadrant de minces panneaux constellés de fleurs et d'ornements en mosaïques de pierres fines, véritables chefs-d'œuvre de l'art.

« Tout le reste est en harmonie parfaite avec ce splendide tombeau. On ne peut se lasser d'admirer les parois ornées avec un goût exquis et une élégance exempte de toute surcharge ; et, si des détails nous passons à l'ensemble, la richesse des matériaux, la noblesse et en même temps la simplicité du dessin, causent une impression ineffaçable. Un écho plus doux et plus pur, s'il est possible, que celui du baptistère de Pise, habite sous cette coupole ; une simple note de musique, un son de voix, flotte, s'élève et se perd sous la voûte en longues et délicieuses modulations, semblables, comme le dit un auteur anglais, au chant de l'alouette lorsque l'oiseau prend son essor et disparaît dans les airs.

« Dans une chambre souterraine reposent les restes des deux époux. Deux tombeaux recouverts d'étoffes de soie occupent un emplacement correspondant exactement aux cénotaphes de la salle supérieure. De gros bouquets de roses et de jasmins, pieuse offrande des visiteurs musulmans, sont entretenus dans ce lieu révéré.

« Le Taj est construit sur une terrasse en marbre blanc, de cent mètres de côté, qui domine une plate-forme dallée, vaste rectangle dont l'un des côtés, long de trois cent dix mètres, borde la Jumna et se termine par une balustrade à jour. À chaque angle s'élève une tour ornée de galeries superposées et couronnées d'un kiosque. Deux mosquées occupent parallèlement les deux côtés. Celle de l'ouest est celle consacrée à la prière ; l'autre n'existe que pour la symétrie. Ces constructions accessoires, du meilleur style, sont en belle pierre rouge, et surmontées de kiosques à jour et de dômes en marbre blanc.

« Un escalier en spirale, d'un accès facile, conduit au sommet des minarets, dont l'élégante coupole, soutenue par huit piliers, s'élève à cinquante mètres du sol. C'est un excellent observatoire pour obtenir une vue d'ensemble du Taj et des beaux jardins qui lui font une ceinture éternelle de fleurs et de verdure.

« J'ai essayé de décrire le plus brièvement possible l'aspect physique que présente cet incomparable monument. Mais comment pourrai-je rendre les sensations que l'on éprouve à la vue de ce poème de marbre, œuvre la plus parfaite qui soit jamais sortie de la main des hommes.

« Pendant le court séjour que nous fîmes à Agra, trois fois nous y retournâmes… Nous restions là des heures entières, allant chacun de notre côté, abîmés dans une muette contemplation. De quelqu'endroit qu'on se place, à quelque distance qu'on regarde, tout, dans le Taj, est également parfait. On est ébloui, comme fasciné ; on croit rêver.

« Soit que l'on se promène sur la terrasse de la Jumna, où se détache, sur l'horizon enflammé, la lointaine perspective du fort d'Agra, soit que l'on erre le long des pièces d'eau, dans les sentiers d'allées de marbre blanc, au milieu de ces beaux jardins où des légions de perroquets babillards voltigent parmi les rosiers en fleurs, les cyprès et les arbres centenaires, on reste confondu d'admiration. La parole est insuffisante pour exprimer de pareilles émotions. »

« Je me rappellerai toujours la dernière visite que nous fîmes au Taj, une heure avant notre départ d'Agra. Nous ne pouvions nous décider à le quitter ; enfin il fallut partir. Une dernière fois nous l'avons aperçu, se détachant comme un bloc de neige sur

l'azur du ciel par delà le portique majestueux qui forme l'entrée principale ; et, le cœur serré, nous lui avons adressé un éternel adieu.

« Il est difficile aux personnes qui n'ont pas eu le bonheur de voir ce monument, de comprendre qu'il puisse inspirer de pareils sentiments. Pour moi, je déclare, sans crainte d'être démenti, que ni en Europe ni nulle part au monde, il n'existe rien qui puisse lui être comparé. »

Rien à ajouter ni à retrancher à cette description ; elle est complète et rend bien les sentiments que j'ai éprouvés moi-même à la vue de cette merveille. Le phénomène de l'acoustique à l'intérieur m'incita à chanter, pour pouvoir en jouir dans toute sa plénitude et son charme. Je chantai, de ma voix cassée et rauque, les Pèlerins de Wagner, sur l'air duquel ont été adaptées les paroles du cantique : Laetabitur justus in Domino ; mais, l'acoustique si parfait de cette salle, en fit un chant mélodieux. Dans un autre mode j'attaquai :

« Il dort ce héros dont la gloire
« Verra la fin de l'avenir ;
« Il dort, l'on entend la victoire
« Le rappeler par un soupir.
« Tous, avec moi, versez des larmes,
« Guerriers que respecta la mort ;
« Puis vous direz, posant vos armes :
Il dort, il dort. »

Grâce à cet écho phénoménal, jamais la voix humaine, jamais accords aussi divinement harmonieux n'avaient jusque là frappé mon oreille.

Shah-Jehan ne fut pas un grand guerrier, mais un artiste incomparable. De cette femme qu'il adorait, Shah-Jehan eut sept enfants : quatre filles et trois fils ; l'un d'eux, Aurangzeb, lui succéda. Il fut mauvais fils ; après la mort de sa mère, il fit enfermer son père dans une petite cellule dans le fort d'Agra. Il voulait le faire mourir ou tout au moins le rendre aveugle. Pour atteindre ce but diabolique, il consulta un spécialiste qui lui conseilla de peindre en blanc les murs de son cachot. Comme le résultat attendu ne se produisait pas, Aurangzeb s'enquit auprès du spécialiste qui lui dit : « Il doit porter quelque chose de couleur verte sur sa personne et sur lequel il porte ses regards, conservant ainsi ses yeux ». En effet, Shah-Jehan avait au doigt une grosse émeraude qu'il regardait tout le jour. Aurangzeb tenta de la lui enlever et chargea le valet de service de demander à Shah-Jehan de lui prêter sa bague pour l'examiner. « Je suis bien malheureux » dit le pauvre martyr, « mais, va dire à ton maître que je ne suis pas encore fou ». Il mourut dans cette cellule.

Son fils, rongé par le remords et le repentir, fit élever un cénotaphe à côté de celui de sa mère et réunit dans la mort, sous la coupole du Taj, les deux époux qui s'étaient tant aimés.

Nous irons plusieurs fois au Taj avant de quitter Agra, la sublime.

17 mars — Excursion de vingt-cinq milles à Futehpore-Sikri, la résidence d'été, le Versailles d'Akbar. Malgré leur âge avancé, — plus de trois siècles — ces palais, ces mosquées, ces retraites, ces salles d'audience, ces harems, ces petits appartements sont dans un parfait état de conservation. Deux heures durant nous avons parcouru ces merveilles et en sommes sortis exténués de fatigue. Je me contenterai d'une brève énumération des principales que

je veux noter afin de n'en pas perdre le souvenir. On y remarque le Sonara-Mahal, affecté à l'épouse chrétienne d'Akbar ; une fresque représentant l'Annonciation ; le Panch-Mahal, palais à cinq

Le Tombeau d'Akbar à Futehpore-Sikri.

Charmeur de Serpents à Bénarès.

Groupe d'Hindous à Agra.

plates-formes superposées ; le Bir-Bal, petit palais ; le palais de la

sultane turque, la chambre du conseil ; le palais d'un fakir hindou, la Tour de l'éléphant. Dans l'une des cours on montre une pierre à laquelle était attaché l'éléphant qui de son pied écrasait la tête des condamnés à mort. Le temple du Saint homme est un chef-d'œuvre. Tous les panneaux sont en marbre ajouré, et chacun d'un dessin différent ; l'un d'eux, par une illusion d'optique, produit de la lumière bleue entre ses interstices.

Nous nous arrêtons un moment à Sekundra, au tombeau d'Akbar, à dix milles d'Agra. Sekundra est le nom d'Alexandre le Grand, prononcé à la persane. Alexandre a passé ici, en poursuivant ses conquêtes, et a donné son nom à cette ville qui devint, par la suite, une grande capitale.

Les hordes de Tamerlan ont aussi soulevé la poussière de ces plaines.

16

Delhi — Jeypour — Amber — Mont-Abou — Ahmedabad — Bombay — Île Éléphanta — Nagagi — Madras — Tanjore — Trichinopoly — Madoura — Dhanushkodi.

17 mars — Partis d'Agra à 4 heures, nous arrivons à Delhi à 8 heures 30. Nous nous enregistrons à l'Hôtel Maiden l'un des plus beaux et des mieux tenus de l'Orient. C'est l'hôtel où logent les maharajahs lorsqu'ils viennent à la capitale. Depuis l'ouverture du nouveau parlement, un bon nombre de députés y logent durant la session. Plusieurs portent le costume et la coiffure particulière à leur province. L'on voit des turbans, des bonnets noirs cirés comme de la laque : couvre-chefs musulmans et parsis. Les femmes indigènes brillent d'un éclat fantastique avec leurs bijoux et leur toilette de tissus et de gazes aux mille couleurs. La salle à manger, sous les feux des candélabres électriques, a l'apparence d'un cinéma. C'est nous qui détonnons au milieu de cette symphonie de couleurs.

Le trajet en chemin de fer ne manque pas d'intérêt ; la vie rurale est ici si variée. De la fenêtre de notre compartiment nous voyons dans les champs des paons à l'état sauvage, des cigognes « au long bec emmanché d'un long cou », des singes qui gambadent, des aigles, des vautours, des émerillons aux ailes brunes, des ibis, des perroquets, des corbeaux au col chatoyant et aux ailes gris foncé, des lynx et de beaux renards qui pointent le museau vers le train qui file. Les Hindous ne chassent pas : leur religion le défend. Voilà ce qui explique l'abondance et la familiarité du gibier à poil et à plume.

18 mars — Notre première visite, le matin, est au fort de Delhi ; il est de même pierre rouge, de même plan que celui d'Agra : portes monumentales, tours énormes, bastions aux fortes assises, donjons, créneaux et mâchicoulis. La Jumna qui, à l'époque delà construction du fort, baignait le pied de ces murs du côté est, a été détournée de son cours, de façon que le fort est maintenant dans la plaine de ce côté. Nous sommes entrés par la porte de Lahore, flanquée de deux énormes éléphants en pierre, enlevés de la porte du fort d'Agra. Nous passons sous une voûte gothique. Au milieu du passage, une cour octogone exhibe des murs ornés d'inscriptions en langue arabe et des mosaïques représentant des fleurs. Dans l'enceinte du fort, des casernes en brique, construites sans style et de très mauvais goût, font l'effet de sacrilèges en ce lieu historique. Durant son séjour, comme vice-roi, lord Curzon, dont la mémoire vivra longtemps aux Indes, prit un vif intérêt à la réparation et à la conservation des monuments religieux et historiques de tous les cultes ; il projeta de démolir ces horreurs, mais le gouvernement anglais ferma l'oreille à ses représentations. Ces casernes ont été élevées après l'insurrection de 1857.

Parcourons à la hâte quelques-unes de ces salles dont les murs sont incrustés d'or, d'argent et de pierres précieuses. Voyons d'abord la salle des audiences publiques ; et venez vous asseoir sur le trône en mosaïque. Soyez le grand Mogol d'un jour, et donnez audience aux maharajahs cousus d'or. Jetez un coup d'œil sur la Galerie des musiciens, encore belle, quoique dépouillée des incrustations d'or et de pierreries dont elle resplendissait jadis.

Après avoir congédié le public, donnez maintenant audience particulière dans la salle affectée à cette fin, véritable écrin ; pla-

fond incrusté de filigranes d'or, chef d'œuvre d'orfèvrerie. Chaque pilier, au nombre d'une vingtaine, pourrait servir de châsse, tant l'ornementation en est riche, délicate. C'est dans cette salle si somptueusement décorée que se trouvait le Trône des Paons, maintenant à la Cour du roi de Perse, à Téhéran. Sous Louis XIV, Tavernier, le grand voyageur français, passa par ici ; il vit ce trône qu'il estima alors à pas moins de cent cinquante millions de francs. Nadir-Shah, roi de Perse, convoita cette merveille. Voilà comment il se fait, qu'en 1739, le Trône des Paons prit le chemin de la capitale persane. Le guide nous indique sur l'architrave, entre deux pilastres, la fameuse inscription en caractères arabes :

« S'il existe un paradis sur terre,
« C'est ici, c'est ici, c'est ici. »

Les Anglais ont traduit :

« If on earth be an Eden of bliss,
« It is this, it is this, it is this. »

En toute franchise, je n'ai pas éprouvé en ce lieu le bonheur dont j'espère jouir en paradis, mais j'ai trouvé cela bien beau.

Passons maintenant dans les petits appartements du sérail ; marchons sur ses dalles fleuries de mosaïques précieuses sur lesquelles coulaient des flots de parfums délicats. Dans les niches brûlaient des encens et des essences qui excitaient aux plaisirs et invitaient aux douces ivresses. Au centre, sur une immense fleur de lotus en marbre blanc perforé de minuscules ouvertures, le grand Mogol s'égayait à lancer, sans les prévenir, des jets de parfums sur ses beautés favorites qui y dansaient. Leurs gestes de surprise et leurs cris de joyeuse alarme mettaient le comble à la

félicité du souverain insatiable de jouissances. Admirons aussi la petite mosquée de marbre blanc finement ciselée ; le bain royal où se voit encore la table sur laquelle le royal baigneur se faisait masser par ses femmes. Ceci me rappelle ce refrain d'une des Chansons du soldat de Polin :

« Après avoir pris la douche froide,
« La cantinière viendrait nous essuyer. »

Un rêve de soldat, quoi !... qui vaut bien celui du grand Mogol !

C'est par une petite porte souterraine de ce palais, qu'en 1857, se sauvèrent les deux fils du dernier souverain. Ils furent tués à bout portant, à six milles de la ville, par le lieutenant Hudson. Ainsi finit cette dynastie qui régna plus de trois siècles. Elle a produit Baber, Humayun, Akbar, Jehangir, Shah-Jehan, et Aurangzeb. Ces fastueux monarques ont élevé la plupart des monuments qui font la gloire et la renommée des Indes, monuments que le voyageur ne cesse d'admirer.

Au fond d'un portique on voit, sur le mur, la balance de la justice ; en face se dressait le trône sur lequel le souverain rendait ses arrêts ; à quelques pas plus loin est le musée historique. Il s'y trouve des autographes des anciens souverains, leurs portraits en miniature, des estampes de diverses périodes, des lettres des officiers de l'époque de la mutinerie, aussi des épées, des fusils, des carabines, des drapeaux. J'ai pris dans mes mains l'épée d'Akbar ; c'est un cimeterre d'un bon poids, qui devait produire plus d'effet, lorsqu'il battait la botte du potentat et le flanc de son coursier, que dans sa main, toute puissante fût-elle. Près de la petite mosquée, en face de l'estrade des musiciens, on respire à

pleins poumons les parfums qu'exhale un parterre couvert de fleurs, véritable tapis oriental aux mille couleurs.

19 mars — Muni d'une lettre de présentation signée de l'honorable Montagu, secrétaire d'Etat au parlement britannique, insigne faveur de sir Herbert Ames, secrétaire financier de la Société des Nations, je me présentai hier chez M. Ingell, secrétaire particulier de Son Excellence le vice-roi des Indes, lord Chelmsford, qui me reçut avec amabilité. Il fixa midi et quart, aujourd'hui, heure à laquelle Son Excellence voulut bien me recevoir. Le vice-roi me retint près d'une heure. La conversation eût pour thème principal la création du nouveau parlement, son œuvre. Je lui fis part de l'opinion que j'avais entendu répéter et que je partageais un peu, lors de mon départ du Canada, durant mon séjour au Japon, en Chine et jusqu'en Birmanie, au sujet des troubles qui existaient aux Indes ; même que des officiers britanniques préposés à l'examen des passeports, exprimaient des doutes sur la possibilité d'entrer en ce pays et, nous regardant d'un air peu rassuré, nous disaient : « You may have trouble in India. »

Il me remercia pour ces renseignements, mais en exprima son indignation : « Je suis heureux que vous soyez venu aux Indes en ce temps-ci. Vous êtes dans la capitale maintenant ; vous avez parcouru plus de la moitié de ce vaste pays, et vous avez constaté comme tout est paisible. Vous avez assisté hier aux débats du Parlement, quelle impression la chambre a-t-elle produite sur vous ? » Je lui répondis que je me serais cru à Ottawa, n'eût été la perruque de M. Whyte, l'honorable Speaker.

« Il y a bien encore les hésitations de la procédure, » dit-il, « mais en somme cette première session de la première assem-

blée législative des Indes aura bien fonctionné ; elle sera prorogée bientôt. Mon successeur, lord Reading, arrive à Bombay le 2 avril prochain. S'il vous plaît, à votre retour, dites à vos compatriotes que tout marche dans l'ordre ici. Je ne comprends pas qui peut avoir intérêt à répandre semblables rumeurs ; elles ne peuvent que nuire à ceux qui les fabriquent et à ceux qu'elles visent. »

Son Excellence m'expliqua ensuite la nouvelle constitution et la différence qui existe entre les attributions et les pouvoirs du vice-roi des Indes et ceux du gouverneur général du Canada et des autres Dominions.

Lord Chelmsford est un bel homme, grand, plus de six pieds, cheveux poivre et sel, figure complètement rasée, énergique, résolue. Je ne connais personne qui lui ressemble et avec qui je pourrais le comparer. Son langage est clair ; sa diction, bien accentuée, n'a rien de l'oxonian drawl ni du broad si désagréable à l'oreille. Il alluma une pipe démocratique et m'offrit un cigare que le protocole m'interdisait quasi de refuser. Son palais et les édifices du parlement sont plus que modestes. Ce sont des plains-pieds à colonnades et blanchis à la chaux. Ces habitations ne sont que provisoires, ainsi que toute la petite ville où demeurent les fonctionnaires civils. Le Parlement, la résidence permanente du vice-roi et des fonctionnaires civils sont à se construire. Nous irons les visiter ces jours-ci.

J'ai recueilli quelques appréciations pour et contre l'administration de lord Chelmsford. Une grande partie de la population hindoue le tient responsable de la mort d'un millier de leurs compatriotes, tombés sous la mitraille des machine-guns anglais à Armritsar en 1920 ; d'autres soutiennent qu'il a noblement fait

son devoir ; l'histoire le jugera. Elle devra quand même lui donner crédit pour la fondation du premier parlement indien. C'est le premier pas vers le gouvernement responsable, vers l'autonomie.

20 mars — En plein quartier indigène, sur une immense esplanade qui domine la ville, s'élève la Jumma-Musjid, la mosquée du vendredi, l'une des plus belles du monde entier, sinon la plus belle. La plate-forme en dalles noires et blanches, sur un des côtés de laquelle elle est assise, mesure cinq cents pieds de longueur sur une largeur à peu près égale. Des escaliers de cinquante marches y conduisent sur deux côtés. Une porte monumentale s'ouvre sur la plate-forme et laisse pénétrer la procession continue des fidèles. Vingt mille personnes peuvent s'y réunir. Deux minarets aux angles de la façade s'élancent à plus de deux cents pieds dans les airs. Shah-Jehan en fut le fondateur ; il en commença la construction vers 1630. Le fort et les principaux édifices sont aussi de lui. Il fit de Delhi sa capitale : elle portait alors le nom de Shajehanabad. C'est la neuvième Delhi que nous voyons maintenant. Tout autour s'étalent les ruines des huit autres villes qui l'ont précédée à travers les âges. Que de ruines intéressantes à visiter !

« Avant de retourner à l'hôtel, » nous dit M. Cotteau, dans son excellent ouvrage que je lis au milieu des ruines, « je visite dans le Chandi-Chouk, la mosquée où se tenait Nadir-Shah pendant le massacre des habitants de Delhi. Cent mille personnes de tout sexe et de tout âge avaient déjà été égorgées lorsqu'il envoya l'ordre de cesser le carnage.

« Un siècle et demi nous sépare à peine de cette sinistre époque qui n'a été qu'un épisode dans l'histoire de Delhi, ville

tant de fois détruite, rebâtie, saccagée de nouveau et reconstruite sur un autre emplacement que ces ruines couvrent aujourd'hui, un espace de vingt-six kilomètres de long sur dix de large, et où on y retrouve les traces de neuf cités distinctes.

« L'heureuse situation de la Rome indienne sur les bords de la Jumna, au point de jonction des routes commerciales qui unissent les plateaux de l'Asie centrale aux riches provinces de l'Hindoustan, en a fait de tout temps une place de la plus haute importance, désignée naturellement, par ses richesses et l'industrie de ses habitants, à l'avidité des conquérants du Nord.

« L'antique dynastie des souverains hindous fut remplacée à la fin du douzième siècle par les princes afghans. En 1398, Tamerlan prit Delhi et la pilla. Déchue de son rang de capitale sous les premiers empereurs mogols, elle ne redevint florissante que sous le règne de Shah-Jehan, qui y transporta sa résidence et la releva de ses ruines…

« La ville actuelle ne date que de deux cent cinquante années. En 1803, les Anglais s'en emparèrent ainsi que de son territoire, et le grand Mogol ne fut plus qu'un souverain nominal, recevant une pension de la Compagnie (des Indes).

« En 1857, les Cipayes révoltés se réunissent à Delhi et proclament le rétablissement de l'Empire. Quatre mille soldats anglais se présentent devant la place, défendue par une armée dix fois supérieure en nombre. Les troupes européennes, bien que décimées par le choléra, entreprennent le siège de la ville, et, assiégées elles-mêmes, résistent héroïquement pendant trois mois, qui ne furent qu'une longue suite d'engagements meurtriers. Dans le courant de septembre, ayant reçu des renforts, le général

Wilson commande l'assaut et emporte la citadelle après un combat désespéré. Mais les Anglais ne purent reconquérir la ville que rue par rue et maison par maison, au prix d'une lutte acharnée qui dura une semaine entière.

. . . . . .

« Toutefois, dans le courant de janvier 1876, une cérémonie imposante vint, pour un moment, lui rendre l'éclat des plus beaux jours de son histoire. En présence de l'héritier du trône d'Angleterre et de cent cinquante- trois princes vassaux rassemblés à Delhi, depuis l'Himalaya jusqu'au Cap Comorin, le vice-roi, lord Lytton, a solennellement proclamé, au milieu de toute la pompe orientale, la reine Victoria impératrice des Indes. »

21 mars — Dans la plaine rase, à vingt minutes d'auto des murs de Delhi, s'élève une plate-forme en dalles de pierre, avec escalier sur les quatre côtés ; au centre, un monolithe, une aiguille de Cléopâtre, raconte en langue anglaise que, le 12 décembre 1912, le roi-empereur Georges V, a, ici même, proclamé Delhi capitale de l'empire indien. À mille pieds de l'estrade, un terrassement cylindrique fut élevé pour permettre à la foule des cent mille spectateurs de jouir de ce durbar. Contrairement à la coutume invariable dans les grandes circonstances, les éléphants ne figuraient pas dans la cérémonie. Le roi-empereur, les rajahs et tous les grands dignitaires de l'Empire, qui devaient parader sur les colosses pachydermes, défilèrent en coupés fermés, celui du souverain n'ayant aucune marque distinctive. On redoutait la bombe. Il y a toujours des mécontents. Au durbar précédent, celui de lord Curzon, soixante-quatre éléphants, les plus beaux qui sortirent jamais de la jungle, caparaçonnés a galore, faisaient de leurs trompes, les plus gracieux salams à la foule émerveillée.

Le mausolée de Safdar-Jang, grand vizir d'Ahmed-Shah, mérite une mention particulière ; c'est une imitation du Taj-Mahal, au milieu d'un joli jardin. Nous traversons, à chaque promenade, le superbe Queen's Garden au fond duquel est le Delhi Institute. Dans la plupart des villes des Indes, il y a la tour de l'Horloge ; Delhi ne fait pas défaut.

Nous cherchons des châles de cachemire, tels qu'en portaient nos grand'mères ; ces beaux châles à chaudes teintes brunes, rouges et bleues, et à dessins en forme de courges et à têtes de violon. Hélas ! l'art en est perdu. Dans les boutiques de curios s'en trouvent quelques-uns, mais vieux et malpropres. Les nouveaux sont blancs ou de couleur uniforme avec bordure ; quelle que soit leur dimension, ils passent tous dans l'anneau du doigt.

Le petit tombeau de la princesse Jehanana, la fille de prédilection de Shah-Jehan, celle qui lui resta attachée dans le malheur et fidèle jusque dans la tombe, tranche par sa simplicité sur le faste des autres monuments. Il n'en est pas moins beau pour cela. Vous éprouvez une certaine émotion à la vue de ce mausolée de marbre blanc fouillé à jour, et sans autre toiture que la voûte du ciel. Le marbre du cénotaphe est creusé et il y croît de la verdure simplement, pas de fleur. C'est elle-même qui l'a voulu ainsi. Dans un coin de cette enceinte exiguë, un pauvre gueux en haillons priait à genoux. Je demandai au guide si ce dévot priait pour le repos de l'âme de Jehanana ou pour son propre salut. « Oh ! non ; » répondit le guide, « il prie pour sa nourriture. » Oh ! no ; he is praying for his food. Nous avons un peu exaucé sa prière au moyen de quelques païsses.

22 mars — Sur la grande route qui conduit à l'Afghanistan, nous nous arrêtons pour voir les fondations et le rez-de-chaussée

du nouveau parlement. Il est en pierre rouge de Jeypour. Il couvre un espace immense.

En Orient tout est spacieux, excepté le trou de boue séchée et couvert de feuilles qu'habite le paysan. Ce genre d'habitation n'exclut pas la toilette et la coquetterie. C'est drôle de voir sortir de ces huttes tant de costumes bariolés, de toilettes éclatantes, d'oreilles, de nez, de

Le Koutub-Minar à Delhi.

mains, de pieds, de bras, de jambes chargés d'anneaux,

de pendentifs et de colliers.

Une demi-heure plus tard, nous sommes au Koutub-Minar, la colonne du Géant. Diamètre : plus de cinquante pieds à la base ; élévation : deux cent cinquante pieds ; cinq étages qui vont en diminuant ; c'est un polygone cannelé, finement travaillé et couvert d'inscriptions du Coran. Elle fut construite au treizième siècle. Si vous désirez en faire l'ascension, grimpez les trois cent soixante et dix-huit marches de l'escalier à l'intérieur ; au sommet, vous contemplerez les neuf Delhi, la vivante et les huit mortes.

Nous parcourons et admirons les ruines d'une mosquée, une porte monumentale et le fameux Pilier de fer de cinquante pieds de hauteur dont la moitié est enfoncée en terre. Ce pilier aurait été fondu au quatrième siècle. Aujourd'hui, le moulage d'une semblable pièce serait insignifiant, mais, pour l'époque, ce devait être extraordinaire ; à côté se voit la base d'une tour du même modèle que le Koutub-Minar, mais inachevée. Le souverain qui l'avait conçue, mourût avant son parachèvement. Le tombeau de

l'empereur Altamsh qui construisit la tour Koutub-Minar, est à deux pas.

Voici la porte du Palais d'Aladin en ruine. Je cherche la Lampe merveilleuse ; sa vertu magique pourrait peut-être faire revivre ce palais dont la description dans le livre de contes de Galland enchantait mes veillées et dorait les rêves de mes nuits d'enfance. Je regrette l'avoir visité tout éveillé ; la réalité désenchante. J'aurais dû y venir en rêve et bien endormi.

Terminons notre course par la visite du Tombeau d'Akbar, tombeau qui servit de modèle au Taj-Mahal. Il est un peu abandonné et gagne à être vu avant la copie. Sur toutes ces ruines, jasent de beaux perroquets verts et roucoulent des colombes grises, qui font leurs amours et leurs nids dans les chapiteaux des antiques colonnes.

Nous reprenons le chemin de Delhi où nous rentrons entre deux rangées de pylônes blancs, élevés à l'occasion de la récente visite du duc de Connaught, et nous traversons une ville de milliers de tentes sous lesquelles vivent les troupes de Sa Majesté Britannique.

Par le train express nous arrivons à Jeypour à 7 heures 15 p.m., après un retard d'une heure. Nous redoutions la chaleur, vu que notre direction était en droite ligne vers le sud, mais nous fûmes agréablement surpris de constater, à la fin de la journée, que l'élévation dans la chaîne des montagnes et un bon vent de l'ouest avaient maintenu l'atmosphère à un degré plaisant. À certains endroits le sol était encore humide de la pluie bienfaisante d'un orage récent. La campagne, desséchée dans certaines régions, est verte ailleurs. Les blés et les orges commencent à mû-

rir. Des champs immenses sont peuplés de moissonneurs, hommes, femmes et enfants, qui coupent à la serpe et à la faucille, comme au bon vieux temps, chez nous. Les javelles, reliées en grosses gerbes, sont portées sur la tête jusqu'à l'aire en terre battue où des bœufs aux pieds ferrés tournent et broient les épis qui sont ensuite vannés au vent du ciel. La récolte a bonne apparence. Les moissons s'étendent à perte de vue, sans clôtures ; des bornes de pierre, des tranchées d'irrigation, des arbres, des taillis, des haies vives les séparent les unes des autres.

Il y a beaucoup d'arbres aux Indes, mais, à part les flancs des monts himalayens, nous n'avons pas encore traversé, à proprement parler, de véritables forêts, la jongle enfin. Les arbres sont plantés un peu partout au besoin de l'ombre, pour protéger hommes et troupeaux contre les ardeurs du soleil. Çà et là des touffes de hautes herbes, des pampas, qui servent à fabriquer des balais, des paniers, des éventails, des nattes.

Partout paissent de beaux troupeaux de moutons, de chèvres, de zébus, bœufs à bosse très prononcée sur les épaules et aux cornes renversées, de carabaos, de moutons du Cachemire à protubérance caudale et charnue. Cet appendice prend des proportions telles qu'il traîne par terre, au point que la pauvre bête a peine à marcher. C'est le mouton qui produit la fameuse laine de cachemire si justement vantée pour sa finesse, sa souplesse, sa durée et sa beauté. Des paons à l'état sauvage se pavanent, font la roue un peu partout, étalent les queues les plus somptueuses qui puissent se voir. Le soir, ils se perchent sur la cime des arbres. Quoiqu'ils vivent à l'état sauvage, ils sont aussi familiers que les corbeaux, les moineaux, les perruches, les vautours, les aigles, les émerillons, les pies, les colombes et une infinité d'autres oiseaux

aux riches plumages qui vivent autour de l'homme comme les oies, les canards et toute la volaille des basses-cours.

Au moment où j'écris ces lignes, un corbeau au col gris perle, un écureuil de la variété connue chez nous sous le nom de petit suisse, me font des niches sur l'allège de la fenêtre et demandent du backshish à leur façon. Cette intimité de tous les animaux aux Indes s'explique du fait que les Hindous ne tuent pas les animaux ; ils les adorent ; ils sont sacrés pour eux. Si l'un d'eux est mordu par le terrible serpent cobra et meurt empoisonné, il est assuré d'aller au paradis : c'est l'acte de Dieu. Cinquante mille décès causés par la morsure de ces reptiles sont annuellement enregistrés dans les statistiques du gouvernement, sans compter le nombre effroyable des cas que les naturels cachent aux autorités. Afin de m'assurer de la chose, j'ai pris des renseignements auprès de personnes dont le témoignage ne saurait être mis en doute. Sur mon observation que je n'avais pas vu un seul serpent depuis mon entrée aux Indes, excepté en captivité dans les jardins zoologiques ou dans les mains des charmeurs, il me fut répondu qu'à cette saison, qui correspond à notre hiver, les serpents sortent peu de leurs trous, rarement le jour, quelquefois la nuit ; mais de juin à octobre, lors des grandes pluies, ils désertent leurs repaires inondés et se répandent partout, jusque dans les habitations. Les villes, moins fréquentées par ces visiteurs incommodes, n'en sont pas tout à fait exemptes.

Il y a partout des citernes d'où l'on puise l'eau au moyen d'une outre suspendue à une poulie et tirée par des bœufs. L'eau ainsi puisée est déversée dans des réservoirs d'où elle se répand par de petits canaux à travers semis et plantations. C'est la pratique suivie dans tout l'Orient. Je l'ai vue en Oranais, en Algérie, en Tuni-

sie ; je la vois ici, et la verrai en Égypte, en Palestine, en Turquie, dans tous les pays du soleil. Le mode de puiser diffère un peu, voilà tout. Dans ces climats brûlants la terre, comme l'homme, a besoin d'être désaltérée.

Près de Bhusawal, nous traversons sur un long pont une rivière complètement desséchée. Aux fontaines, les femmes à demi-nues emplissent d'eau fraîche des urnes de cuivre ou de grès rouge qu'elles portent sur leur tête. Un long voile recouvre la tête, la nuque, les épaules et tombe jusqu'à terre. Il flotte au balancement des hanches et se gonfle au souffle de la brise, faisant revivre à nos yeux les scènes bibliques. Bouviers, bergers et chevriers, ramènent au soleil couchant, leurs troupeaux sous le feuillage touffu des banians et des tamarins pour y passer la nuit. Ils dorment sur des lits de corde, de sangle ou d'herbes tressées. Les gardeurs protègent les moissons contre les déprédations des voleurs à deux ou quatre pattes.

Aux gares et dans les villages que nous traversons, des enfants chantent des airs, sans doute séculaires, qui rappellent les antiennes, les motets et les psaumes du plain-chant liturgique. Comme la religion catholique vient bien de l'Orient !

Sur les hauteurs apparaissent de vieilles forteresses, des murs qui rappellent la Grande muraille de Chine, des châteaux, des temples, des tombeaux en ruine. L'Hindou ne détruit jamais un temple ou un mausolée, choses sacrées pour lui. Nous voyons beaucoup de chameaux. Peu de chevaux servent au transport des fardeaux ; ce travail est fait par des bœufs, des chameaux, des bourriquets et des coolies.

Les femmes sont tatouées sur la poitrine et aux bras ; elles portent des anneaux d'or, d'argent, de cuivre, ornés de pierreries plus ou moins précieuses, selon leur état de fortune. Le nez, les oreilles, les bras, les jambes et les doigts de pieds en sont tout garnis ; les femmes sont pour la plupart presque nues de la tête aux hanches. Une brassière retient la poitrine dont on voit le dessous. Comme la mode varie selon les pays ! Chez nous, le grand chic consiste à laisser voir le dessus de la poitrine, ici c'est le dessous ; à Java et en Birmanie c'est… le tout. Vous n'avez pas à récriminer ; c'est la mode… qui fait loi.

23 mars — Nous sommes arrivés, hier soir, près d'une heure en retard. C'est un record pour les chemins de fer indiens qui sont d'une lenteur désespérante. Installation à l'hôtel Jeypour, tenu par un Perse, un Parsi, pour employer le mot consacré. Nous y retrouvons le tub, l'urne aux ablutions, le… que nous appelions le ming-tomb en Chine, la kitty à Hong-Kong, le gramophone à Singapour. Cet intéressant petit meuble est devenu la commode (prononcez à l'anglaise), aux Indes.

Notre chambre est éclairée par une lampe à l'huile. En ajustant la mèche, je me surprends à fredonner :

« Dans un grenier,
« Qu'on est bien à vingt ans ! »

Mais, il n'y a pas à faire des façons, le Jeypour Hotel est le plus grand, le plus beau de l'endroit, étant l'unique. S'il vous plaît, ne m'interrogez pas au sujet du menu ; nous sommes en Semaine sainte.

Des animaux peints ou peinturés (à votre choix !), errent dans les rues ; c'est la mode, au pays, d'avoir des animaux bleus,

jaunes, rouges, verts.

Depuis notre entrée aux Indes nous voyons des singes partout, mais surtout depuis Delhi. Ils sont de forte taille, à figure noire comme de l'encre, à fourrure gris argent, et des queues ! Ils grimpent aux arbres, au faîte des gares, et attendent l'arrivée des trains. Les voyageurs leur donnent des graines, des noix, des fruits qu'ils viennent effrontément quérir aux portes et aux fenêtres des wagons sur lesquels ils gambadent jusqu'au départ ; quelquefois même ils ne sautent que lorsque le train est en mouvement.

24 mars — Jeypour, ville de quinze à vingt mille habitants, fondée au commencement du dix-huitième siècle (1728) par Jey-Sing, souverain de Dhondar, est située dans une vallée entourée de montagnes granitiques dont les crêtes sont bordées de citadelles, de murs de fortification dentelés comme ceux de Delhi. On voit partout la trace du grand Akbar et du génial et sympathique Shah-Jehan. Les principales rues sont très larges : cent onze pieds. Les édifices publics, les maisons, à peu d'exception près, sont peinturlurés en rose et bariolés sur la devanture de dessins représentant des cavaliers montés sur des éléphants, des chevaux, et des chameaux.

Si, du haut du défilé de Galta, vous jetez les regards sur la plaine, la ville, à vos pieds, a l'aspect d'une immense bonbonnière remplie de dragées roses enveloppées dans des papillottes vertes représentées par les arbres. C'est d'un effet merveilleux !

En face de l'hôtel, dans la rue, je photographie deux guépards apprivoisés et dressés pour chasser la gazelle. Je les flatte comme de bons chiens et les prie de sourire, pour qu'ils aient l'air ai-

mable dans la lentille du kodak. Ce n'est pas engageant, un sourire de guépard !

Notre première visite est au seigneur et maître de ces lieux, le maharajadhiraja Sawai, sir Madho Singh. Il est très riche, très estimé et respecté par son peuple qui, de bonne grâce, lui paie le tribut ; une partie notable du denier retourne à ses censitaires sous forme d'hôpitaux, de maisons communales, de loyers minimes, d'assistances et même d'amusements gratuits : panem et circenses. Il entretient dans la ville, pour son compte personnel, un corps de ballet qui danse au palais, lorsqu'il y est appelé. Entre les appels, ces bayadères exécutent pour le public, sur commande, chez elles, chez les particuliers, dans les salons, aux hôtels. Deux ont dansé pour nous dans la grande salle d'une maison de rapport, la propriété du

Sir Madho Singh, Maharajadhiraja de Jeypour.

En Route vers le Défilé de Galta à Jeypour.

maharajah, Malina et Oualida, les deux sœurs, seize et

dix-huit ans, nées de parents inconnus, (« Too many fathers » , me dit le guide) ont exécuté les danses du paon, du cerf-volant et du serpent, menuets que nous avions déjà vus à Delhi. Cette fois, l'exécution est supérieure ; ce sont des artistes. Ne vous attendez pas à voir du déshabillé, vous serez déçus. Dans les pays où la population vit à peu près nue, le grand chic consiste à s'habiller jusque par-dessus la tête… Et nos danseuses étaient chic, trop chic ; la grâce de leurs mouvements y perdait. Elles ont aussi chanté. J'ai encore à l'oreille le refrain :

« Iacatori mah rimeh. »

Cela se traduit :

« D'un glaive, tu perces mon cœur. »

Le percement des oreilles par la musique aiguë qui accompagne cette ballade sentimentale ne laisse aucun doute sur la parfaite harmonie entre les paroles et la musique. La danse finie, nos deux belles au teint bruni se sont laissé choir sur le tapis, dans leurs jupes en éventail. Nous avons causé. L'aînée avait vu Agra, la grande ville voisine ; la cadette n'est pas encore sortie de Jeypour. Les noms d'Europe, Amérique, France, Canada, leur sont tout à fait inconnus. Nous leur demandons si elles aimeraient à voir ces grands pays. « Pourquoi voyager ? Après le Paradis, c'est Jeypour, » fut la réponse concluante. Un insolent demanda à l'une d'elles, la plus jeune, si elle pensait à se marier. « C'te question ! Je me marie tous les jours ». — Je garantis l'authenticité de la réplique et je la rapporte dans toute sa saveur.

Le maharajah a trois femmes légitimes, cinq cents concubines et soixante eunuques pour en prendre soin. Il est âgé de soixante-deux ans ; il se meurt. Comme il n'a pas d'héritier mâle, il a adopté son neveu de douze ans, sur avis de son conseil exécutif. Son palais et ses dépendances forment un quartier de la ville, et comptent parmi les plus somptueux des Indes. Ses immenses jardins sont remplis des plantes les plus rares. L'un d'eux est aménagé d'un système d'arrosage à tuyaux dissimulés dans les arbres de façon à créer l'impression d'une averse naturelle. Un grand lac artificiel héberge d'énormes crocodiles et tortues. Les éléphants du maharajah, — il en a cinquante-quatre, — paradent dans les rues. Nous les avons vus au rond-point, près du Palais des Vents, curieux palais rose aux multiples clochetons et aux cinq cents fenêtres. Les écuries aux trois cents chevaux, la cour aux cha-

meaux, les cages des sept plus beaux tigres en captivité qui existent, l'enclos des combats d'éléphants, la remise aux carrosses de gala valent la peine qu'on s'y arrête un peu. Les chevaux ne sont intéressants que par le nombre.

Dans la rue, au retour, nous retrouvons un fakir nu, couché en plein soleil depuis le matin ; il était encore là à 5 heures p.m.

Àdos des éléphants du maharajah, nous allons au château d'Amber, à six milles de Jeypour. Ce palais est situé au sommet d'une montagne qui domine la vallée sinueuse au fond de laquelle un lac bleu saphir reflète dans le miroir de ses eaux la montagne, le château, la tour des trésors, les murs de fortification, les bastions et les créneaux, les ruines d'un temple, les terrasses d'un jardin qui devait être splendide au temps où le maharajah demeurait ici. Ce dernier dut quitter ce coin de paradis à cause de l'impureté de l'eau. Les tigres, eux, ne sont pas si particuliers. À la tombée de la nuit, entre chien et loup, ils descendent de la montagne s'abreuver au lac, et font retentir les échos de leur voix peu rassurante pour les rares habitants qui persistent à demeurer dans cet endroit qui a vu de plus beaux jours. C'est notre première excursion à dos de pachydermes depuis Rangoon. Nous gravissons le mont, bien installés sur le houdah, dont nous tenons fermement la garde de fer, les pieds reposant sur une planchette retenue au flanc de l'animal par deux cordes solides. La bonne bête, Maïna, est énorme. Bien que, sur l'ordre de son cornac, elle se fut gracieusement agenouillée, il a fallu une échelle pour atteindre le sommet de son gros dos noir. Elle monte avec lenteur et prudence, flairant de sa trompe les pavés plus ou moins solides, souvent déplacés par le torrent des averses. La sensation éprouvée est la même que celle ressentie sur un navire

au milieu d'une tempête : roulis et tangage. Elle descend avec plus de précaution encore. Après nous avoir déposés à l'ombre d'un tamarinier, elle demande à grands cris et avec force salams de la trompe, son morceau de sucre. « Très bien, Maïna, en voici pour cinq paisses. C'est peu pour ton tonneau ; il en faudrait bien davantage pour le remplir. »

L'architecture, les décors des différents corps de bâtiments et des salles, des chambres et des corridors de ce château et de ses dépendances sont les mêmes que ceux admirés ailleurs aux Indes. Dispensons-nous de les décrire ; ce serait répétition oiseuse. Qu'il me suffise de dire que rien de plus beau dans le genre ne saurait sortir de la main de l'homme.

Avant de partir, nous passons au temple du château. L'autel du sacrifice et le grand couteau, dont le prêtre s'est servi et se sert chaque jour, sont encore maculés du sang du petit chevreau immolé tout à l'heure à la terrible déesse Kali. Elle est sensée satisfaite pour aujourd'hui. Depuis un siècle, elle est moins exigeante ; elle se contente maintenant du sang des animaux ; autrefois, il lui fallait des sacrifices humains, du sang d'enfants, de jeunes filles. C'est John Bull qui lui a fait passer cette horrible fantaisie. Les marches de l'escalier par lequel nous descendons sont tachetées de gouttes de sang de la victime, apportée par les prêtres, après l'offrande sur l'autel du monstre. Je m'étais fait à l'idée que l'idolâtrie était chose du passé. Hélas ! plus des trois quarts de l'Orient adorent les bêtes et des dieux grossiers, obscènes, immondes, taillés plus grossièrement encore dans le métal, la pierre et le bois.

Le champ est vaste et la moisson abondante pour les apôtres et les missionnaires des cultes chrétiens et civilisateurs. Trois

cents millions les attendent dans le seul Hindoustan.

C'est fête religieuse depuis trois jours. Les Hindous se barbouillent la figure, poudrent leurs habits d'ocre rouge, font des processions, dansent dans les rues, font des niches aux passants, se réjouissent. Ils nous jettent du sable que nous recevons en partageant leur gaîté.

Dans l'après-midi, excursion à dos d'éléphant au défilé de Galta. Cette fois c'est Moti l'énorme, l'orgueil du maharajah, qui nous transporte au haut du défilé. C'est l'un des plus gros éléphants qui existent. Agé de vingt-cinq ans, il a été capturé dans la jongle du Bengale, il y a dix ans. Ses défenses, sciées au milieu, sont cerclées de cuivre et son front est tatoué de noir et de rouge. Il a bien douze pieds de hauteur. Nous en éprouvons du vertige. Avant d'entreprendre l'ascension, nous serrons la patte à une quarantaine de singes qui ont élu domicile sur les toits avoisinants, les clôtures et les branches de la région. Ils sont dodus et de forte taille. À 6 heures 30 p.m., départ pour Mont-Abou.

25 mars — À 8 heure a.m. déjeuner sommaire à la gare et ascension dans la montagne à cinq mille pieds ; dix-sept milles et demi de route, une heure et quart d'auto. Montagne sauvage et aride. Lunch encore plus sommaire qu'à la gare, à l'Hôtel Rajputana. Cette excursion a pour but la visite de deux temples de Jaïn ; Adinath et Médinath, construits par deux frères, qui ont rivalisé à qui produirait plus beau. Jamais le marbre ne peut être fouillé avec plus d'art et de délicatesse. C'est unique et probablement non surpassé dans le monde entier. Les rosaces des plafonds, surtout, dépassent les rêves de l'imagination la plus extravagante.

Nous redescendons la montagne et reprenons le train à 4 heures 40 p.m., pour Bombay, dernière étape du parcours de l'Inde de l'est à l'ouest, plus de deux mille milles. Changement de train à Ahmedabad. Nous sortons de la gare et marchons à travers des centaines de pauvres diables sans feu ni lieu, couchés à terre, les uns nus, les autres enroulés dans de sales haillons ; triste spectacle pour des regards européens. Il ne faut pas trop s'apitoyer, cependant. Ceux qui s'y connaissent affirment que ces gens, nés dans la poussière et dans l'ordure, se trouvent bien dans leur élément, sont heureux et n'aspirent à rien autre chose. Je n'ai pas le temps de faire une enquête pour m'en assurer. En bon pharisien, je m'installe dans mon compartiment de première, en remerciant l'Éternel de m'avoir fait naître sous d'autres cieux.

26 mars — Près d'une heure avant d'entrer dans la gare centrale, réputée l'une des plus belles et des plus grandes du monde, notre train roule dans la ville. Bombay est la rivale de Calcutta. Je n'hésite pas à décerner la palme à la première. Son port est parsemé d'îles montagneuses et pittoresques ; il forme un arc parfait dont l'un des bouts est Colaba Point et l'autre Malabar Hill. Du haut de cette colline, l'œil embrasse la ville entière avec ses temples, ses clochers, sa tour de l'horloge, ses dômes, ses coupoles qui percent, ses arbres qui bordent les rues et ombragent les parcs publics. C'est une des belles villes du monde. Population : près d'un million et quart ; édifices publics de toute beauté, rues très larges et très propres dans la partie européenne ; la partie réservée aux indigènes est des mieux tenue. Il faut voir les palais et les bungalows particuliers des maharajahs et des Banians ; c'est ainsi que l'on appelle les gens riches,

les millionnaires : appellation symbolique, ingénieuse et significative.

Le banian est un figuier dont les branches prennent racine dès qu'elles touchent le sol ; l'arbre, ainsi se multipliant, forme bientôt une forêt impénétrable dont chaque rejeton tient à la tige maîtresse et couvre bien vite tout le terrain.

« Ne mettez votre petit champ
Sous racines de banian,
Ni vos écus
Sous griffes de Crésus. »

Le jardin zoologique, sans être des plus beaux, vaut la peine d'une promenade à travers ses vertes pelouses, ses plantes exotiques et ses plates-bandes fleuries. J'y ai vu un bébé tigre et un vieux roi de la jungle atteint de cécité. Il montre les crocs et sort les griffes quand même.

27 mars — Jour de Pâques. Nous assistons à la grand'messe à une église près de l'Hôtel Taj-Mahal. Jolies fresques, mais aux nuances un peu criardes. L'artiste consciencieux a voulu conserver la couleur locale. Il a peint dans le plafond de droite de l'abside, pour représenter la Charité, une femme qui porte son enfant à cheval sur la hanche, à la mode du pays. L'officiant a fait la procession dans l'allée centrale, en aspergeant l'eau bénite sur la tête des fidèles.

« Vidi aquarn egredientem
« De templo a latere dextro. »

Lorsque nous sommes dans une église catholique, nous ne nous sentons plus en pays étranger ; nous sommes chez nous.

Les religions sont les mères des peuples. Dites-moi quelle religion pratique une population et je vous dirai ce qu'elle est. Si elle n'a pas de religion, c'est une communauté sans nom. Ce n'est plus un peuple, c'est un troupeau à l'aventure, abandonné.

Il y a du joli chant, messe en musique par un chœur mixte. Dans l'après-midi, comme à Singapour, à Hong-Kong et à Penang, nous faisons le tour de l'île en auto. Nous retrouvons le frais ombrage des plantations de cocotiers, les mêmes huttes indigènes, les mêmes bungalows, blancs, rouges, verts ou bleus des riches planteurs, la même demi-nudité de la population indigène.

Nous croisons deux cadavres hindous que l'on va brûler aux ghats, et une procession de mahométans en

Les Singes à Amber.

La Tour du Silence à Bombay.

pèlerinage à un tombeau, sur une petite île reliée à la

terre ferme par un viaduc en pierres sèches. Des tailleurs de pierre, de leurs lourds marteaux de bois, tapent sur le ciseau d'acier. Ce dimanche n'est pas le leur ; demain, lundi de Pâques, jour de fête légale, ils chômeront. Nous terminons la journée sur la pointe rocheuse de l'ouest où, en regardant se coucher le soleil pour la première fois en cette région, nous avons trempé le doigt dans l'Océan Indien.

28 mars — Nous projetions d'aller à l'île Éléphanta en petit bateau à gazoline, mais comme il n'y en a pas de disponible nous décidons de nous y rendre à la voile, et nous faisons, avec un batelier d'expérience, des arrangements pour demain après dîner.

Nous parcourons la ville, les promenades ombragées de palmiers qui bordent le rivage de la corniche, le Queen's road, les hauteurs de Malabar Hill, où se trouvent la résidence du gouverneur de Bombay, sir George Lloyd, les palais Petit, des maharajahs de Baroda, de Gawkwar, de Gwaliar et autres ; des avenues bordées de banians dont les branches se joignent et forment toiture à la rue ainsi ombragée et délicieusement rafraîchie. Au loin, dominant les flots, un phare indique l'entrée de l'arc immense du port de Bombay ; sur la hauteur, les deux tours élégantes de l'église catholique portugaise ; plus loin, un superbe jardin public envoie de parachèvement, et un réservoir d'aqueduc.

Du haut de la terrasse du jardin, apparaissent sous bois les lugubres Tours du Silence, dont les murs semblent crénelés. Ce n'est qu'un effet d'optique produit par les vautours qui s'y tiennent constamment perchés, la tête au dedans, surveillant la porte noire par laquelle entreront les cadavres des Parsis, leur proie. La queue et les ailes, qui projettent au dehors, découpent le blanc terne de la muraille et la font ainsi paraître crénelée.

Bombay repose sur un certain nombre d'îles dont la principale est l'île Salsette. Grâce à des travaux de terrassement et des chaussées, ces îles forment un territoire assez vaste. D'abord possédées par les Portugais, les Anglais finirent par en hériter en 1661, lors du mariage de Charles II avec l'infante Catherine, dans la dot de qui étaient inclus Bombay et le territoire environnant. C'était, à l'époque, une île malsaine et considérée d'une valeur si minime que l'Angleterre la céda, pour un certain nombre d'années, à la Compagnie des Indes, en considération d'une rente de cinquante livres par année. Cette Compagnie entreprit d'assainir l'endroit, fit de grands travaux dans ce sens et établit des comp-

toirs qui attirèrent le commerce de l'univers. Finalement, la Compagnie céda ses droits à la couronne. Les Anglais sont donc établis ici depuis plus de deux cent cinquante ans ; et cela se voit. Comme partout et toujours dans ses colonies, la politique anglaise est caractérisée par la tolérance, le respect des religions, des us et coutumes du peuple.

Les costumes n'ont pas varié depuis des siècles ; les hommes portent le dhoti et les femmes le sari : un voile de couleur bordé de frange dorée qu'elles fixent sur leur tête et qui retombe de leurs épaules jusqu'aux pieds. Les enfants des Parsis sont vêtus de clinquants d'or et d'argent ; ils portent une calotte ronde qui leur donne une allure de petits princes ; leurs habits sont de soie brochée. Partout de l'éclat et de la couleur à fatiguer les yeux.

29 mars — À bord d'un joli petit voilier, le Parbutti, monté par cinq hommes d'équipage, nous naviguons par une douce mousson du nord-ouest, du quai de lHôtel Taj-Mahal jusqu'à l'île Éléphanta, à sept milles et demi au large de l'île de Bombay. Nous filons à travers une centaine de bateaux à voile, de steamers, de frégates battant le drapeau de la marine britannique, de barques de pêcheurs et de grosses bouées. Nous contournons la pointe de l'île Butcher et le poste de télégraphie sans fil. Après une heure qui nous a paru un petit quart d'heure, nous abordons à une jetée de cinq cents pieds de longueur que le flot de la mer montante bat à coups redoublés. D'un côté, un verger d'arbres vert foncé, qu'à défaut d'indication précise, nous prenons pour des mangoustiers submergés jusqu'au feuillage ; de l'autre, couchées sur le flanc, de vieilles carènes défoncées trempent leurs carcasses dans les flots saumâtres. Des Hindous, noirs comme bronze, prennent leurs ébats sur une épave.

Alertes, nous sautons sur la jetée et montons un escalier de rudes blocs granitiques qui conduit au kiosque du gardien de la grotte. Taux de péage : quatre roupies par personne. À quelques pas plus loin, dans le flanc de la montagne, une large ouverture coupée par deux pilastres à chapiteaux redoublés et cannelés supportent le plafond qui est le rocher lui-même ; à côté, des débris de colonnes du même style.

Nous entrons dans un temple souterrain, creusé dans le roc vif, et dont la salle principale mesure près de cent vingt-cinq pieds de côté. D'énormes piliers supportent la voûte qui s'élève à vingt pieds. Sur les parois, des statues colossales de Brahma, Vichnou et Siva, la Trimourti, la trinité hindoue, donnent à ce séjour un aspect solennel et impressionnant. Malgré les déprédations et les mutilations pratiquées par les Portugais qui, lors de l'occupation de ce territoire, dans leur fureur de destruction inspirée par le fanatisme religieux, se sont livrés au plus révoltant vandalisme, ce temple est encore intéressant. Deux salles latérales contiennent des bas-reliefs de divinités, telles que cobras, singes, éléphants, gigantesques statues adossées au rocher et s'incorporant avec lui, profondément et artistiquement taillées. Dans plusieurs salles latérales, d'énormes lingams noirs indiquent bien que ce temple a été consacré à Siva. Kali, la déesse du mal, y brandit aussi ses quatre bras menaçants, vous fixe de ses regards terribles et de sa face en courroux. Deux lions gardent l'escalier de la salle de gauche. Dans une cour à ciel ouvert, sous l'enfoncement du roc, un petit étang d'eau verte, transparente comme du cristal, ne tarit et ne diminue jamais, quelle que soit la quantité d'eau qu'on y puise. Cette source, prétendent les Hindous, est alimentée par le Gange et possède des vertus miracu-

leuses. Les ruines d'une statue d'éléphant, aux environs du temple, donnèrent à l'île le nom d'Elephanta.

Il existe aux Indes d'autres temples souterrains dont les plus célèbres sont à Ellora ; ils datent de deux mille ans et plus.

À 5 heures nous avons mis le cap sur Bombay et regagné notre hôtel, enchantés de notre excursion et faisant des réflexions sur ce que devait être cette merveille à l'époque de sa splendeur.

Bombay rappelle Naples par l'arc de sa corniche et les îles de sa baie ; on croit revoir Ischia, Capri, la Marina, Sorrente et Castellamare.

En face de l'hôtel, on dresse le kiosque pour la réception de lord Reading, le nouveau vice-roi des Indes, qui remplacera lord Chelmsford, dont le terme d'office expire. Il n'est pas populaire chez une partie de la population hindoue qui lui tient compte de l'affaire d'Amritsar. En février dernier, lors de l'ouverture du nouveau parlement à Delhi, la population de Bombay s'est tenue derrière portes closes, lors du passage du duc de Connaught ; les magasins ont fermé, les voitures de place et les automobiles ne sont pas sorties, en manière de protestation contre la politique anglaise. Le duc a laissé un excellent souvenir de son séjour aux Indes, en qualité de général en chef ; mais, malgré l'estime qu'elle lui porte, la population a voulu protester afin qu'il fasse rapport à la couronne et renseigne le souverain sur la situation actuelle.

30 mars — La grande attraction de Bombay est l'enclos des Tours du Silence. Les Parsis, originaires de la Perse, adorent les quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air. Ce serait profaner ces éléments que de leur livrer les cadavres. Comme il faut bien pourvoir à la sépulture, ils ont imaginé d'être dévorés par les oi-

seaux du ciel, après leur mort. À cette fin, ils construisent des tours larges, plutôt basses ; à l'intérieur, un plancher cylindrique et incliné, dans lequel sont aménagés des compartiments de la dimension d'un cercueil sans couvercle où les prêtres déposent les cadavres nus. Les vautours, perchés sur les murs de la tour, s'y précipitent et les dévorent. Ce qui reste est fondu par le soleil ou lavé par les pluies. Les ossements sont jetés dans la fosse circulaire du centre où ils gisent jusqu'à complet effritement. Quatre conduits reçoivent cette poussière que l'eau purificatrice entraîne dans la terre. Le plancher en ciment est de forme concentrique. La partie supérieure est réservée aux hommes, celle du milieu aux femmes, et celle du centre, près de la fosse, aux enfants. Il est interdit à tout mortel, excepté aux prêtres, d'entrer en ce triste lieu.

Les aéroplanes sont défendus à Bombay, pour prévenir toute indiscrétion ou profanation. Nous avons vu un cortège funèbre arriver par le grand escalier de pierre. Sur une civière enveloppée de blanc, un cadavre était porté sur les épaules des porteurs vêtus de blanc et attaché à la civière par des cordons blancs. Deux prêtres et les parents suivaient, vêtus de blanc aussi : c'est le costume de deuil.

Dans le temple, le feu sacré, entretenu par les prêtres, brûle jour et nuit. Il y a cinq tours du silence affectées l'une aux nobles, l'autre aux riches, une autre aux pauvres, celle-ci à ceux qui meurent dans les hôpitaux en présence des infidèles, celle-là aux suicidés.

Dans le jardin attenant, des bancs sont réservés aux parents qui désirent voir une dernière fois leurs chers défunts avant qu'ils ne franchissent le seuil de la porte fatale qu'ils franchiront un

jour eux-mêmes s'ils meurent dans la foi de Zoroastre. Nous nous asseyons un instant sur ces bancs ; les vautours énormes et repus planent au-dessus de nos têtes. Je me sens un peu mal à l'aise ; je crains que ces oiseaux, à mine farouche et de mauvais augure, ne laissent tomber, de leurs serres sur mon helmet ou mes genoux, le doigt, le nez ou l'oreille d'un trépassé nouvellement arrivé. Fuyons ce séjour lugubre.

Le gardien nous explique par le menu, le fonctionnement de cette étrange manière de retourner en poussière. Par respect pour cette croyance, je m'abstiens de faire des commentaires. À la campagne, où il n'y a pas de tours du silence, les cadavres sont exposés sur les hauteurs et livrés ainsi aux oiseaux.

Les Parsis sont des ariens qui habitent les Indes depuis au-delà de douze siècles. C'est une belle race, plus blanche que la race hindoue. Les femmes sont remarquables par leur beauté. Ils sont au nombre de soixante mille à Bombay.

31 mars — Nous faisons une dernière promenade, de Malabar Hill à la pointe Colaba, et visitons la ville indigène, toujours intéressante par sa vie animée, sa population bariolée et sa bonne humeur.

Nous partons ce soir, à 9 heures, pour Madras, trajet de trente-six heures.

1 avril — Pourquoi quitter Bombay ? Nous y sommes si bien ! Mais… il y a le billet de passage ; le bateau à prendre à Colombo ; l'Égypte, les Pyramides, le Sphinx ; la Terre-Sainte, Jérusalem ; la Turquie, Constantinople, Sainte-Sophie, la France, Paris, et Montréal, que nous voulons revoir un jour ; il y a notre destinée, enfin.

Nous partons à 9 heures p.m., par le grand express Bombay-Madras qui transporte la malle. À Shalapour, le sol noir nous porte à croire qu'il a plu récemment ; erreur : c'est la teinte naturelle du sol ; il n'a pas plu depuis quatre mois dans cette région. Aux gares, beaucoup d'enfants nus se frappent le ventre et chantent : « Sahib, sahib, backshish » ! Déjeuner à Hogi. À 2 heures p.m., nous atteignons Shahabad, province de Nizam. Il fait très chaud, 110° à l'ombre. Nous prenons, dans le train, un bain turc sans avoir à bouger. Partout, des huttes de paille et de terre couvertes de feuilles de palmiers. À Waddi, embranchement sur Haiderabad et Arungabad, à Yadgiri, un rocher fortifié domine la plaine à une assez grande hauteur.

Le roulement sonore du train secoue la torpeur dans laquelle la chaleur torride nous a plongés ; nous sommes sur un pont en fer de plus de quatre mille pieds de longueur. Il relie les deux rives d'une rivière desséchée, la Bhima, fond de roc en partie couvert de dunes de sable ; quelques plaques d'eau saumâtre font les délices de bandes de marmots qui y barbotent, et de laveurs et de laveuses qui battent le linge à tour de bras sur les pierres brûlantes. Plus loin : un autre pont sur une autre rivière également sans eau, la Thungabadra. Au coucher du soleil, nous filons au milieu d'une vallée entre des rochers aux formes les plus fantastiques : têtes d'éléphants, d'ours, de loups, figures d'aigles aux ailes tendues, tours, bastions, créneaux, portiques se découpent dans la pourpre du soleil couchant qui les illumine en projections de lanterne magique.

De Calcutta à Bombay, de Bombay à Madras, et pour ainsi dire dans l'Inde entière, les chemins de fer sont bordés de haies de

cactus et d'aloès géants, dont les fleurs, qui n'éclosent qu'une fois en un siècle, dit-on, atteignent jusqu'à douze à quinze pieds de hauteur. Elles sont en rangs serrés et à la file comme des poteaux de télégraphe. Ici et là, des temples et des résidences de rajahs et de riches planteurs. Le voile du soir s'abat tout d'un coup, sans transition, phénomène particulier aux tropiques. Nous nous installons de notre mieux pour la nuit, en prenant soin de ne pas laisser les fenêtres trop large ouvertes ; les nuits sont toujours fraîches et dangereuses en Hindoustan.

2 avril — Eveil à Nagagi. Nous croyons rêver ! Tout est d'un vert qui réjouit ; les montagnes sont couvertes de forêts touffues ; dans la plaine, les rizières plantureuses baignant dans l'eau sont bordées de palmiers qui tiennent lieu de clôtures et délimitent les champs. En certains endroits, les épis mûrs penchent leurs têtes lourdes de grain et tombent sous la serpe et la faucille des moissonneurs. Partout des gerbes ; partout des bœufs aux pieds ferrés piétinent sur l'aire ; partout les fléaux, aux longs battants et aux manches courts, battent au vent et s'abattent drus sur les gerbes étalées. De belles pépinières forment des carrés qui tranchent sur le tapis vert des champs de graminées. Nous entrons dans la région des pluies fréquentes. Quelle transformation depuis hier, alors que tout était sec et brûlé !

Hier, nous avons passé la journée à Madras. Nous redoutions cette ville réputée insupportable à cause de la chaleur. Il y a, dit-on, trois saisons à Madras : la chaude, la plus chaude et la très chaude. C'est une calomnie, du moins envers l'agréable journée que nous y avons passée.

Notre première visite fut à l'église de San-Thomé (saint Thomas). Quel saint Thomas ? Personne ne peut me renseigner.

Dans la nef de cette belle église, dont la vétusté indique la construction à une époque assez reculée, deux indigènes sont de service. Ils m'indiquent, dans le parquet en mosaïque de la grande allée, un escalier qui conduit à une excavation sous un autel en marbre. L'ouverture est de la dimension d'un cercueil, et je n'y vois goutte tant il fait sombre. Par signes, je réussis à faire comprendre à ces deux bonshommes que je veux voir ce qu'il y a au fond de ce tombeau. On apporte de la bougie et je ne vois que de la terre dont on m'offre une poignée avec force révérences. C'est le tombeau de saint Thomas, — san-Thomé pour les Cingalais. Soudain, je m'entends interpeller à mi-voix dans l'église. C'est ma femme qui m'appelle : « Viens ici ; ma sœur est de Montréal ». Je remonte vivement l'escalier et une religieuse franciscaine, vêtue de blanc, m'adresse la parole avec l'accent de chez nous. Nous sommes les premiers montréalais qu'elle revoit depuis son arrivée à Madras, il y a dix-sept ans. Elle nous prie de donner de ses nouvelles à sa famille, à notre retour. Nous le lui promettons de grand cœur. Elle nous fait voir les reliques de saint Thomas et nous explique que la fosse que j'examinais tout à l'heure a renfermé la dépouille de l'apôtre Thomas, l'évangélisateur de cette contrée.

Àquelque distance de la ville, il existe, dans le rocher, une grotte où se voit l'empreinte des mains et des pieds de l'apôtre ; aussi une source qu'il a fait jaillir de ce lieu où il était retenu prisonnier ; vérité ou pieuse légende ? Les reliques consistent en une pointe de lance en silex rouge et une ampoule de sang durci.

Nous quittons, avec un serrement de mains et de cœur, cette pauvre sœur exilée, fidèle à sa vocation. Tout de même, elle aurait bien aimé nous suivre à Montréal.

Nous visitons deux temples hindous aux gopurams élevés et couverts de statues grotesques et obscènes. Près de l'un d'eux, un éléphant sacré et un juggernaut.

La célèbre plage et ses trois vagues de dix à quinze pieds de hauteur attirent notre attention. Toute cette côte de Coromandel est une plage sablonneuse qui s'étend sur des centaines de milles en une ligne presque droite. L'abordage y est très difficile. Il s'effectue au moyen de catamarans, espèces d'embarcations creusées dans des troncs d'arbres et maintenues en équilibre par une double quille, au moyen d'un flottant de bois relié à la nacelle par des pièces de huit à dix pieds de longueur. Nous nous promenons longuement sur la grève. La brise rafraîchit ; l'embrun fouette le visage ; et le mugissement des vagues écumeuses charme nos oreilles. C'est si beau, la mer, après un mois dans la sécheresse et la poussière. Un aquarium contient de très beaux spécimens de poissons rares.

Sur la côte de Malabar se trouve Calicut, port de mer insignifiant, mais intéressant au point de vue de l'histoire. C'est à cet endroit que Vasco de Gama aborda, le 11 mai 1498. Il vint de Lisbonne en doublant le cap de Bonne-Espérance ; son voyage dura dix mois ; il est le découvreur des Indes. Son exploita inspiré de Camoëns ; il écrivit, à ce propos, les Lusiades, épopée qui consacra son auteur le poète national du Portugal. L'année suivante, l'espagnol Albuquerque brûla la ville et pilla le palais du rajah. Vingt ans après, les Portugais y établirent une fabrique qu'ils entourèrent de fortifications. Un siècle plus tard, les Anglais s'emparèrent de la ville, puis Haider-Ali et Tippo-Saeb la ravagèrent tour à tour. Enfin, en 1792, elle devint la propriété définitive de l'Angleterre. Le calicot, originaire de cet endroit, porte son nom.

Nous passons à Tanjore, à 6 heures 45 p.m. Un coup d'œil rapide sur la ville permet d'apercevoir les temples de Siva, couverts de sculptures grotesques et indécentes. Une grande pyramide élève ses quatorze étages, couronnés d'une énorme boule à trois cents pieds de hauteur. Le palais des rajahs est aussi remarquable. Les murs d'enceinte de la ville sont à peu près disparus.

À Trichinopoly, on aperçoit la magnifique pagode de Spiringam. Construite sur une île de la rivière Kavery, elle mesure mille pieds par sept cent cinquante et forme sept cours intérieures. La porte, qui ne fut jamais complétée, a pour cadre d'énormes monolithes de quarante pieds de hauteur. C'est ici que l'on peut admirer le Madapam si célèbre à cause de ses mille quarante colonnes — seize de front et soixante-cinq de côté. Il y a là un juggernaut colossal, en pierre. Des cavaliers, montés sur des chevaux qui se cabrent, sont adossés à quatorze colonnes ; ils sont engagés dans un combat avec des éléphants. Ils forment une galerie d'un effet imposant. Inutile d'ajouter que les lingams et les taureaux sacrés sont l'objet de la vénération des fidèles et ruissellent de graisse, de beurre fondu, d'huile, d'eau et de fleurs jaunes. Sur notre droite se dessine la chaîne des Nilgherries ; nous côtoyons les monts Palnai. À Madura, au-dessus de la forêt des cocotiers, nous admirons la grande pagode de Minakshi, dédiée à Parvati, l'épouse de Siva. Elle est immense et occupe un carré de huit cents pieds par sept cent cinquante. Elle possède neuf gopurams d'un grand effet, dont quelques-uns atteignent la hauteur de cent cinquante pieds. Les monolithes de la porte d'entrée ont cinquantecinq pieds de hauteur. Minakshi a aussi sa salle aux mille colonnes ; on en compte exactement mille cinquante-cinq, de modèles et de sculptures différents, selon le caprice et la fantaisie de l'artiste. Sur chacune d'elles sont sculptés

des dieux colossaux et des monstres fantastiques. On y voit aussi un étang de deux cents pieds de côté environ, bordé d'une galerie ornée de fresques qui ne valent pas cher, de fort mauvais goût. Le Choultry, aussi nommé Puthu-Mandapam, est la porte de l'est de l'enceinte de ce temple qui passe pour l'une des trois merveilles de l'Inde ; les deux autres sont le Taj-Mahal et les caves d'Ellora. Terminons par le beau palais de style hindou-arabe, avec sa belle salle du trône aux énormes piliers supportant des arceaux mauresques. Il fut construit par le rajah Trimal-Naik, au dix-septième siècle. Jetons un dernier coup d'œil sur la pagode de Péxoumal ; et, en route pour la dernière étape en Hindoustan.

Nous subissons d'abord une première inspection à la gare de Pambam où l'officier du gouvernement cingalais surveille les trains qui entrent dans l'île et en sortent. La beauté, le climat, la fertilité de Ceylan en font un pays convoité par les Indiens. Les terribles maladies, la lèpre surtout, qui infestent l'Inde et menacent de se répandre davantage à Ceylan, commandent la prudence et la plus stricte surveillance. Il y a ici un poste de quarantaine où tout suspect est rigoureusement enfermé et traité.

Nous nous engageons sur un long pont en fer, construit sur le détroit. De la fenêtre du wagon, je vois dans la mer d'énormes blocs de pierre ; ce sont les assises de la Chaussée d'Adam. On ignore quand ces pierres ont été apportées là. Est-ce l'œuvre de la nature ou de l'homme ? Est-ce l'eau de la mer qui a percé ce passage ? Nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, c'est un travail de géant. La tradition veut que Ceylan soit le séjour du Paradis terrestre. Le premier homme, maudit après la faute, a-t-il parcouru cette route, suivi de la malheureuse Eve ? A-t-il, poursuivi par le châtiment, continué son triste chemin à travers l'Asie, jusqu'au Golgo-

tha où il vécut sa dernière heure et se coucha dans la poussière d'où Jéhovah l'avait tiré ? Une pieuse tradition veut que la croix du Christ ait été plantée sur le crâne du premier homme en son tombeau, au Golgotha.

3 avril — Nous sommes à l'extrémité de la grande péninsule de l'Inde, dans la pointe du cœur. L'Inde a la forme d'un cœur assez régulier. De longues dunes indiquent le rivage à proximité et l'action du vent. Le train s'engage sur une immense plaine de sable, à perte de vue, qui se confond avec la mer et lui communique sa couleur. Quelques pêcheurs étendent leurs filets pour les faire sécher et les réparer. — À l'avant, loin, loin, les silhouettes d'un phare et de deux steamers se détachent sur l'horizon bleu et dessinent Dhanushkodi, la pointe extrême-sud de l'Inde. L'un de ces bateaux traversera tout à l'heure à Talaimanam, la pointe extrême-nord de Ceylan. Cette traverse est ouverte depuis sept ou huit ans. Autrefois, la traversée, entre le continent et l'île, se faisait de Tutti-Corin à Colombo. Une partie du trafic passe encore par cette route beaucoup plus longue sur mer. Les formalités d'inspection remplies, le steamer Elgin lève les amarres. Pour s'assurer de l'état de notre santé l'officier tâte les pouls. Ma femme a un soubresaut ; elle prend ce fonctionnaire pour un voleur et croit qu'il veut lui enlever sa sacoche où sont cachés nos trésors : les passeports, les lettres d'identification et de crédit. « What is your regiment, officer ? » me demande-t-il. J'ai donc l'allure bien martiale avec mon costume d'explorateur !

Au couchant, la ligne verte des palmiers ferme la perspective. Les dômes coniques des gopurams aux sommets tronqués et aplatis en forme de coins à fendre, dépassent et coupent la ligne

verte des cocotiers. C'est d'un effet grandiose, mystérieux, qui porte à la rêverie poétique.

Enfin ! rassasiés de temples, de pagodes, de gopurams, de taureaux, de vaches, d'éléphants, de chiens, de rats et de serpents sacrés, allons nous reposer sous les frais éventails des palmiers de Ceylan !

17

Colombo — Nuwara-Eliya — Le Pic d'Adam — Kandy — Mont Lavinia — Pedrotallagalla — Adnuradhapoura.

4 avril — À 7 heures 30, après une fraîche nuit à bord d'un excellent train, nous descendons à la gare de Colombo et, un quart d'heure plus tard, nous nous installons dans une chambre de l'hôtel Galle Face. En face, se déroule une immense pelouse entourée d'un mur que bat la mer sur une distance d'un demi-mille. À droite, s'élèvent les édifices du club de Colombo, entourés d'un terrain d'amusements. Le soir, les trois rayons du phare se projettent sur la mer, la terrasse, l'hôtel, et les illuminent de feux dont les teintes varient selon la densité de l'air. C'est un phare tournant. La ville se cache sous les palmiers. Nous la visiterons demain.

5 avril — Colombo, la capitale de Ceylan, est située sur la côte ouest, à peu près au tiers inférieur de l'île. Elle est à trois mille cinq cents milles de Port Saïd. Population : trois cent mille habitants environ. Elle a son quartier européen et son quartier indigène. On la divise en trois parties principales : le Fort, le Peltah et

le Talpetty. Le quartier européen est situé sur une péninsule entourée par la mer. Les Hollandais construisirent ses murs. On y voit des banques, le bureau de poste et les principales maisons d'affaires. Peltah, la ville indigène, surnommée la Ville noire, est entre la mer et des lacs d'eau douce que des travaux considérables d'embellissement ont rendus très attrayants. Calpitty comprend l'Île des esclaves, maintenant réunie à la terre ferme. Elle tient son nom du fait que les Malais y étaient autrefois importés et vendus comme esclaves. C'est aujourd'hui une esplanade de beaux jardins et de superbes villas.

6 avril — Promenade en auto à Nuwara-Eliya. Nous partons de l'hôtel Galle Face à 8 heures 30 a.m., pour une randonnée de deux cents milles. Nous traversons la ville indigène, puis des plantations de cocotiers, de bananiers, de caoutchouc qui nous rappellent Singapour, Java, Rangoon, Penang et Calcutta. Vers dix heures commence l'ascension des montagnes par une superbe route taillée dans les flancs abrupts des monts au pied desquels s'étalent, en tapis verts, des plantations de thé ; les ravins, les cimes même en sont aussi couverts. C'est le home du thé de Ceylan, si justement renommé.

Sur le parcours de soixante-douze milles, la route compte quatre cents tournants brusques que la grosse Hudson qui nous porte ne peut franchir qu'en se repliant pour ainsi dire sur elle-même. Notre chauffeur est très habile, et il faut l'être, par semblable sentier d'antilope. À midi, nous lunchons à Hatton, à l'hôtel Adam's Peak. À deux heures, nous partons et poursuivons la route en courbes et lacets, vers Nuwara-Eliya que nous atteignons à cinq heures et demie. Il fait bon, un peu froid. Et, cependant, nous ne sommes qu'à six ou sept degrés au-dessus de

l'équateur. Il est à remarquer que nous sommes à quatre mille deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Les nuages enveloppent les pics les plus audacieux ; l'air est pur, vivifiant, chargé d'oxygène et d'ozone ; la scène est délicieusement pittoresque. C'est l'époque de la récolte du thé. Dans les rangs des petits arbrisseaux, des femmes, des fillettes, des enfants, la hotte au dos, cueillent les petites feuilles vertes dont l'infusion fait les délices des amateurs et… des prohibitionnistes.

Kandy, l'ancienne capitale, est à seize cents pieds d'élévation et à soixante-huit milles de la capitale actuelle. Nous y sommes allés en revenant de Nuwara-Eliya. C'est une jolie ville, intéressante à plus d'un point de

Sur la Terrasse de l'Hôtel Galle Face à Colombo, Ceylan.

La Cueillette du Thé à Kandy, Ceylan.

vue. Sise dans un endroit charmant, elle possède un jardin

botanique qui peut rivaliser avec ceux de Buitenzorg, de Singapour et autres de renom. Nous visitons le fameux temple qui contient les reliques de Bouddha : une dent et quelques ossements. La dent vénérée fut brûlée jadis par les Portugais, mais elle ressuscita sous la forme d'une énorme dent de bœuf. Elle est exposée à la vénération des fidèles aux jours de grandes fêtes et dans les circonstances solennelles. Le prince héritier du Japon, Hiro-Ito, est passé ici, il y a quelque temps ; la dent lui fut montrée. Le temple n'a rien de bien intéressant, si ce n'est les reliques qu'il renferme. Dans une galerie, les supplices, qui attendent les pécheurs endurcis dans l'enfer bouddhiste, sont grossièrement peints sur la muraille. Dans un petit temple latéral, un bouddha

de dix-huit pieds de longueur, couché, raide comme le bloc de marbre dans lequel il est taillé et doré à profusion, reçoit les prières et les fleurs des dévots. Des fleurs jaunes et blanches, d'un parfum exquis et capiteux, jonchent une longue tablette de marbre qui fait la rampe du lit sacré sur lequel repose Bouddha dans son sommeil mystique.

Demain soir, nuit sans lune, il y aura fête et illumination a giorno. La même fête se répétera chaque mois, lors de la pleine lune.

Àdeux heures, nous allons, à quatre milles en dehors de la ville, voir les éléphants s'ébrouer dans la rivière. Une vingtaine : des gros, des moyens, des tout petits, prennent leurs ébats, se roulent dans l'eau, lancent de la trompe des jets d'eau capables d'éteindre un incendie. Quelques-uns montent sur la berge, font des prouesses, se dressent sur les troncs de palmiers, soulèvent leurs cornacs avec leur trompe. L'un d'eux, en espoir de gros backshish, fourre sa tête dans la gueule d'une femelle qui ne semble pas savourer cette bouchée de turban sale avec autant de goût qu'une tige de jeune bananier. Les cornacs sont tellement effrontés et importuns que nous nous hâtons de fuir.

Nous suivons la rivière à notre retour sur Colombo. De-ci de-là, nous voyons des éléphants qui se baignent, se baladent sur la route ou travaillent dans les champs. On dit qu'il y en a plus de trois mille à Kandy.

7 avril — Course au mont Lavinia, endroit de villégiature dans la banlieue de Colombo. Le mont n'est pas très élevé : une trentaine de pieds tout au plus. La vague bat le rocher de ce mont souris avec plus de fureur qu'aux environs, voilà son charme. Un

café fashionable reçoit les visiteurs. On ne passe pas à Colombo sans aller au mont Lavinia ; c'est de rigueur. La route qui y conduit est ombragée de superbes plantations et bordée de jolies villas.

8 avril — Nous faisons des emplettes et prenons des renseignements aux diverses agences et aux bureaux des Messageries maritimes pour notre voyage en Égypte, en Palestine et en Turquie. Nous parcourons le Victoria Park, naguère connu sous le nom de Cinnamon garden. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'une demi-douzaine de canneliers pour perpétuer le souvenir de ce que fut le beau verger d'autrefois. Une magnifique statue de la reine Victoria a été élevée dans ce parc. Nos promenades ne sont pas longues. Nous avons toujours hâte de rentrer à l'hôtel, délicieux séjour où nous nous remettons de nos fatigues de l'Inde, au souffle de la brise la plus douce qui ait jamais caressé la joue, au bruit sonore des vagues écumantes de l'océan Indien à l'ombre des palmiers du rivage, et servis à une table sans rivale en Orient : le paradis du farniente !

9 avril — Une course dans la ville indigène nous permet d'étudier particulièrement la vie intime de la population. Le type cingalais est bien oriental ; il a cependant son caractère particulier, mais à l'œil peu exercé il ressemble à l'indien, avec qui il serait facile de le confondre, n'était-ce le peigne semi-circulaire d'écaille de tortue que portent les hommes pour retenir leurs longs cheveux. Ce peigne est porté à l'envers, sens devant derrière, et présente, à l'avant, les deux pointes qui font l'effet de deux cornes chaque côté de la tête. La femme porte un court mantelet, brodé de blanc, qui serre fortement la poitrine au point

de l'écraser ; la taille est à nu ; la jupe ressemble au sarong de Java ; les enfants sont au beau naturel.

Nous visitons deux églises catholiques ; l'une assez pauvre, sur la rue Norris, et l'autre, une copie en raccourci de Saint-Pierre de Rome : Santa-Lucia, la cathédrale de M Coudert.

10 avril — Promenade de cinquante milles sur le chemin de Pointe de Galles. Il est malheureux que cette route ne soit pas sur la plage si délicieusement ombragée. C'est le chemin de fer qui s'en est emparé et la gâte ainsi à tout jamais. Nous traversons un pont jeté sur la rivière Kélani ; les deux rives disparaissent sous un fourré de palmiers dont les panaches trempent dans les eaux bleues sur lesquelles leurs troncs annelés se penchent avec grâce. Le soleil décline, et la demi-clarté du soir, sur cette verdure luxuriante de forêt touffue, est d'un effet merveilleux. J'ai demandé, hier, des renseignements sur l'arrivée prochaine du Cordillère ; il sera en rade, demain midi.

11 avril — L'île de Ceylan a la forme d'un œuf ; ses côtes sont sans élévation sensible. Des montagnes élevées, que domine le pic d'Adam, apparaissent dans la partie sud. Colombo est le grand port où font escale la plupart des navires de l'Orient et de l'Australie. Il y a cinq heures et vingt minutes de différence avec Greenwich.

La population de Ceylan est d'environ quatre millions et demi dont quatre cent mille catholiques. Le gouvernement a établi une léproserie à Borella, sur les bords de la rivière. Cinquante sœurs, des Franciscaines de Marie, sont venues du Canada pour en prendre charge ; la Rvde Supérieure est de Montréal.

Le mont le plus élevé de l'île est Pedrotallagala ; il atteint près de huit mille pieds. Viennent ensuite, à quelques centaines de pieds de différence, le Namonakoula-kundu et le célèbre pic d'Adam, sur le sommet duquel le premier homme aurait laissé l'empreinte de son pied, dit la légende. Ce devait être un fier homme que notre ancêtre commun, si l'on juge de sa taille par la dimension de son pied dont l'empreinte n'a pas moins de dix pieds de longueur. Il faut beaucoup de bon vouloir pour reconstituer la forme d'un pied dans cette excavation informe. Un petit temple bouddhiste abrite ce lieu pour le moins antique, sinon vénérable.

Anuradhapura est la plus ancienne ville de Ceylan. Sa fondation remonte à plusieurs siècles avant l'ère chrétienne. Elle fut, de 437 A.C. à 769 A.D., la capitale du royaume cingalais. C'est la plus remarquable des villes ensevelies de l'île. Ses ruines, à cent vingt-six milles de Colombo, attirent la curiosité des voyageurs qui ne manquent pas d'y pousser une pointe. Nous allons à bord du Cordillère qui nous portera, en quinze ou seize jours, de Colombo à Port-Saïd. Les cabines 40-42 nous sont réservées. Nous revoyons, avec plaisir, le commandant Sanguy que nous avons connu à Singapour, lors du passage du navire dans ce port, il y a plus de deux mois.

Nous partons ce soir à dix heures. Ce n'est pas gai, un départ la nuit.

Nous quittons l'Orient proprement dit, l'Orient lointain, mystérieux, l'Orient du rêve, et nous nous dirigeons vers le proche Orient… near East.

18

La mer d'Arabie — Vers l'Afrique — Les îles Maldives et Laquedives — Djibouti — Bab-el-Mandeb — El-Hajaz — Le mont Sinaï — La mer Rouge — Suez — Port-Saïd.

12 avril — Il fait un fort vent de l'ouest. La pluie traverse les toiles du pont supérieur qui ruisselle. Nous cherchons refuge dans le salon, la salle à manger, les cabines. Nous nous retirons de bonne heure. À demain, notre curiosité et notre envie de reluquer les figures nouvelles.

13 avril — À midi, nous avons parcouru cent quarante-et-un milles. Distance à couvrir pour atteindre Djibouti : deux mille soixante-quinze milles. Notre position sur la mer d'Arabie est par 6°-0′-5″ latitude nord, et 120° longitude est, méridien de Paris. La population, de près de deux cents passagers de première, se compose de quelques Anglais et Américains ; mais la grande majorité sont des Français de l'Indo-Chine, fonctionnaires en congé et négociants qui, accompagnés de leurs familles, rentrent au pays natal.

Il n'y a pas de place attitrée pour le déjeuner qui se prend au petit bonheur. Pour les autres repas, nous sommes en compagnie de Monsieur G… P…, ministre plénipotentiaire de France à Pékin et conseiller du gouvernement chinois, et de Madame. Nous causons politique, géographie, voyages, histoires, aventures, guerre, et France, cela va sans dire.

14 avril — Voici le passage des Huit degrés et demi, entre les groupes des îles Maldives et Laquedives, près de l'île Minikoi dont nous voyons le phare et la côte ombragée de palmiers. C'est

la dernière terre que nous apercevons dans la mer d'Arabie, jusqu'à ce que nous atteignions l'île de Sokotrat du côté ouest. La mer est magnifique. Il fait bon, doux, un peu chaud sur le midi, mais la nuit est assez fraîche ; la lune nouvelle illumine les flots de reflets d'argent ; le ciel est d'un brillant dont on n'a pas idée. Je suis enfin d'accord avec les poètes qui ont chanté les nuits d'Orient. Je partage leur enthousiasme ; pour une fois, ces rêveurs ont raison.

15 avril — Le navire file en moyenne deux cent quatre-vingts milles par jour, environ onze nœuds à l'heure. Pour l'économie du charbon, tous les navires de l'Orient ont adopté cette vitesse. Il ne faut donc pas se plaindre. Bien heureux encore d'avoir quelques bateaux, après la destruction considérable qu'en ont faite les Boches. Le Cordillère est un ancien navire, construit à La Ciotat, près Marseille, en 1888 ; il jauge onze mille tonneaux. Le service est excellent et la cuisine française ; c'est tout dire. La table compense pour le reste qui laisse un peu à désirer, surtout pour ceux qui sont habitués au luxe des bateaux de l'Atlantique. En Orient, il ne faut pas être trop exigeant, toujours, mais surtout par le temps qui court.

16 avril — Nous montons un peu vers le nord. La course presque directe sur l'ouest fait reculer les montres de vingt et quelques minutes chaque jour. Déjeuner de 6 à 9 heures a.m., lunch à 11 heures 30 a.m., diner à 7 heures p.m. Le petit déjeuner est intéressant. Chacun se présente sans cérémonie, les hommes en pyjama ; les femmes en robe de chambre, le chignon tortillé, ébouriffé ou enroulé dans un voile : joli négligé qui laisse voir ou deviner des beautés et des horreurs selon que… Jusqu'à 10 heures a.m., la procession des pyjamas, des kimonos, des pan-

toufles et des chignons effarouchés bat son plein. Au lunch et au diner, l'ordre se rétablit et l'étiquette reprend son empire. Nous croisons dans l'après-midi, le magnifique André Lebon, l'un des gros navires des Messageries ; échange de saluts habituels.

17 avril — Messe au salon de musique à 8 heures 30 a.m ; cinquante personnes y assistent. Très impressionnante la messe à bord ; c'est pourtant simple, mais c'est beau. Je comprends que le Christ ait prêché sur les eaux.

Dix-sept avril ! 21 anniversaire de notre mariage ; mon journal ne paraîtra pas davantage aujourd'hui.

18 avril — Nous entrons dans le golfe d'Aden. La terre que nous signalons à tribord est l'île de Sokotrat. Le golfe d'Aden s'étend jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb qui conduit à la mer Rouge. À bâbord, nous apercevons le cap Gardafui, le point le plus avancé de l'Afrique du côté de l'Est. Il fait très chaud sur le haut du jour. Les éventails électriques ronronnent sans relâche dans les salons, la salle à manger et les cabines. La lune, de plus en plus forte, éclaire la mer jusqu'à une heure avancée. Au coucher du soleil, toutes les lunettes sont braquées sur la ligne de l'horizon, pour voir le rayon vert. Il paraît qu'au moment où il disparaît sous l'eau, le soleil lance, dans cette région, un rapide rayon de couleur verte. Les uns le saisissent, les autres le manquent ; et chacun de poser la question : « Avez-vous vu le rayon vert ? » C'est le refrain de chaque soir.

19 avril — Si nous faisons le point à l'endroit où nous sommes, la position est des plus intéressantes ; à l'est : la côte de Malabar, dominée par la chaîne des Nilgherries, les deux groupes des îles Maldives et Laquedives, l'archipel de Chagos ; au sud : les îles

Seychelles et loin, voisine de l'Afrique, la grande île de Madagascar ; au nord : le Guzerat, le Hutch, le Sindh, ces trois derniers dans l'Hindoustan ; le Béloutchistan et la Perse que baignent respectivement le golfe d'Oman et le golfe Persique ; à l'ouest : le Zanzibar, le Houd, la Somalie.

20 avril — À 6 heures a.m., mouillage dans la rade de Djibouti, en Somalie française, Éthiopie ; nous prenons quatre cents tonnes de charbon pour continuer la route. Prévoyant qu'il fera très chaud à bord, sur le haut du jour, nous nous hâtons de sauter dans un sampan manœuvré par trois indigènes. Au débarcadère, des carrosses du temps de Mathusalem, attelés de maigres chevaux, vrais squelettes antédiluviens, nous conduisent à travers les rues de la ville la plus délabrée qui puisse être. Les mendiants nous assiègent ; des houris, nigra sum sed formosa, dansent autour de notre voiture. Leurs visages, leurs bras et leurs poitrines nues ruissellent d'un liquide qui doit être de la sueur, mais qui a toutes les apparences de l'huile sur leur peau d'un beau noir de jais. Sur la place du marché, des tomates, des courges jaunes comme de l'or, s'étalent entre les pattes d'une cinquantaine de chameaux chargés de branches sèches. Devant la résidence du gouverneur — Djibouti est une possession française — on est tout ébahi de trouver sur cette terre de feu un jardin de fougères, de palmiers, de lauriers roses, de la verdure et des fleurs. À l'extrémité de la pointe sud, sur une île absolument dénudée, un lazaret profile son quadrilatère blanchi à la chaux et sa toiture en tuiles rouges. Caramba ! que calor !

À 5 heures p.m., nous mettons le cap sur le détroit de Bab-el-Mandeb que nous passerons pendant la nuit.

21 avril — La nuit a été chaude ; nous avons la mousson de l'est. La journée se passe sans incident qui vaille la peine d'être noté. Distance parcourue à midi : deux cent quatre-vingts milles ; il en reste encore près de huit cents pour Port-Saïd. Latitude 14°. Nous montons lentement. On nous promet de la fraîcheur pour demain.

En remontant la mer Rouge, nous avons à droite la côte de l'Arabie, le Yemen et l'El-Hajaz, l'Arabie heureuse, à gauche, la Somalie, le Gallas, l'Abyssinie, le royaume du défunt roi Ménélik, prétendant direct à la lignée du roi Salomon, enfin la Nubie et l'Égypte. La largeur moyenne de la mer Rouge est de cent cinquante à deux cents milles, et sa longueur, de douze à quinze cents milles. Cette mer est très poissonneuse ; nous naviguons au milieu de bancs de poissons de toutes espèces, de toutes couleurs, de toutes

Djibouti en Somalie Française.

tailles. Les ébats joyeux et les courses folles des marsouins

nous amusent toujours. Nous croisons plusieurs navires à tribord, deux remorqueurs qui touent une immense cale-sèche à destination de Sourabaya, Java. Ils sont partis d'Amsterdam, il y a deux mois.

Des îles rocheuses, volcaniques, des cratères éteints, surgissent çà et là de la mer. Sur les cimes, des phares : des postes de secours et de télégraphie sans fil ; aucune végétation.

22 avril — Le temps frais n'est pas encore arrivé ; ce sera pour demain ou après demain ou plus tard, mais nous ne souffrons

nullement de la chaleur. Nous désirons de la variété, du changement ; on n'est jamais content de son sort.

23 avril — Il fait froid au point qu'il faut des vêtements plus lourds. À midi, nous sommes vis-à-vis Djeddah et la Mecque : la Jérusalem, la Rome du mahométisme.

24 avril — Nous avons souhaité une température plus basse, nous sommes servis plus qu'à souhait ; il fait froid. Où sont les prophètes inspirés, les savants, les voyageurs véridiques, qui prétendent que la mer Rouge est un couloir de l'enfer où l'on rôtit à la broche ? Farceurs !

25 avril — Hier, nous avons croisé une douzaine de bateaux dont l'un d'eux, un hollandais, le Vandael. Le vent est tombé ; la mer est d'huile. À gauche, sur la terre d'Afrique, la chaîne des monts Lybiques ferme la côte. Le ciel se couvre de nuages et l'atmosphère est chargée de brume ; on se croirait sur l'Atlantique. A deux heures du matin, on a signalé le mont Sinaï à droite. En fermant les yeux, nous avons vu, assis sur le sommet, Moïse, tenant dans ses bras les deux tables de la loi ; le vent soufflait sur le fleuve de sa barbe et les deux jets classiques de lumière céleste illuminaient son front auguste :

« Tu adoreras le Seigneur, ton Dieu,
« Et observeras ses commandements ».

Comme il y a doute au sujet de l'endroit précis où les Hébreux, conduits par Moïse, dirigé lui-même par la colonne de feu, la nuit, la colonne de fumée, le jour, ont traversé la mer à pied sec, je tranche le nœud gordien et le fixe vis-à-vis le Sinaï, pour l'instant, en attendant des nouvelles plus précises de cette aventure. Les chariots et tout l'attirail de guerre de l'armée de Pharaon sont

au fond de l'abîme ; nous naviguons au-dessus. Les hordes de ces guerriers impies et sacrilèges ont dû être dévorées par les ancêtres des requins qui s'ébrouent autour de nous. Nous serons à Suez à midi et à Port-Saïd demain avant le jour.

Midi : en rade de Suez, l'ancienne Arsinoé. Du gaillard d'avant se dessine sur la gauche, la vieille cité arabe ; à droite, la ville neuve de Suez, à l'entrée du canal ; plus loin, se détachant nettement entre le vert glauque de la mer et l'or des sables du désert d'Arabie, l'oasis des Sources de Moïse.

À 5 heures p.m., après les formalités remplies, nous levons l'ancre et entrons chez M. de Lesseps. La cloche de la mission française tinte joyeusement, au passage du Cordillère qui arbore le tricolore à la poupe. Une petite sœur de la Charité nous salue devant la chapelle de la mission ; les grandes ailes blanches de sa cornette s'agitent au vent. C'est quelque chose de la France qui passe ; son cœur doit battre bien fort en ce moment…

« Mère, je revois, oh ! je revois mon village,
« Doux souvenir du pays… »

Le soleil descend derrière la chaîne des Arabiques. Sur la berge du canal s'étalent des débris ; ce sont les fortifications élevées durant la guerre ; le fil barbelé se rouille sur les dunes. Trois cent mille hommes étaient postés ici et occupaient ces tranchées. Le canal était d'une importance capitale pour les Alliés. Si ce passage fut tombé entre les mains de l'ennemi, la ligne de communication entre l'Orient et l'Occident était rompue, les secours interceptés ; les Indes, l'Indo-Chine, la Birmanie, la Chine, le Japon se trouvaient dans l'impossibilité d'assister les Alliés. Les Turcs ont tenté l'aventure en traversant le détroit de Gibal sur des navires

en tôle, mais ils furent repoussés par un vieux chalutier français qui mouillait dans ces eaux, et sur lequel on ne comptait guère depuis longtemps. Il fut cependant d'une grande utilité cette fois.

Vers dix heures, nous filons à toute vapeur dans les lacs Amers, que l'on rencontre au milieu du canal ; ce sont de petites mers intérieures que M. de Lesseps a utilisées avec avantage dans son travail de génie. Le canal de Suez a son pittoresque particulier. C'est un reptile vert, de cent vingts kilomètres, qui ondule à travers le sable doré.

26 avril — Entre 4 et 5 heures a.m., nous sommes à Port-Saïd. Nous mouillons à vingt pas de la berge du canal. Il faut prendre des felouques pour descendre à terre. Le bateau, afin d'éviter des frais de quayage exorbitants — il a fallu verser le joli denier de 10 000 $ pour cette courte nuit dans le canal — ne va pas à quai. Rien d'étonnant que la Compagnie du canal de Suez paie à ses actionnaires de savoureux dividendes.

Àquelle nation appartient le canal de Suez ? Voici : M. de Lesseps et sa Compagnie obtinrent vers 1850, d'Ismaïl Pasha, alors khédive d'Égypte, l'autorisation de construire le canal, moyennant une certaine somme d'argent et cent soixante-quinze mille actions de la compagnie. Après 1869, époque de l'ouverture, Ismaïl eut besoin de fonds. Il offrit ses actions en vente au gouvernement et aux capitalistes français, qui se firent prier et laissèrent échapper l'occasion, que les Anglais saisirent au bond. Ismaïl, fatigué d'attendre à Paris, s'adressa à Londres. L'Angleterre comprit l'importance d'une pareille affaire ; elle acheta les actions et s'empara du contrôle et de la direction de la compagnie, et du canal.

En attendant le train de midi et demi, qui doit nous conduire en cinq heures au Caire, nous prenons une voiture et parcourons la ville. Sur la place publique nous saluons le buste de M. de Lesseps dont nous apercevons, à l'extrémité de la jetée, la statue qui, d'un grand geste du bras droit, invite les navires de toutes les mers du monde à entrer dans le canal.

La « Hanéfijé », fontaine aux ablutions de la Mosquée Méhémet-Ali. « Gâmé Mohammed'Ali, » la Mosquée d'albâtre, construite par Mohammed'Ali et Sa'id, sur le modèle de la Mosquée Nouri Osmaniyé à Constantinople,
Le Caire, Égypte.

19

Le Caire — Louqsor — La vallée des Rois — Del-el-Bahri — Rameseum — Les Colosses de Memnon — Karnak — Deir-el-Médiné — La vallée des Reines — Thèbes.

26 avril — À 6 heures 30, nous nous enregistrons à l'hôtel Shepheard, au centre du Caire, après une course de cent cinquante à deux cents milles dans le Delta du Nil. À vol d'oiseau, aucun pays n'est plus facile à décrire. C'est un tapis de verdure d'une longueur de mille kilomètres et d'une largeur difficile à préciser ; il se déroule entre les monts Lybiques au couchant, et les monts Arabiques au levant. Sur ce tapis ombragé d'acacias et de palmiers, parfumé par les lauriers, les rosiers, les bougainvilliers et les lotus, marqueté par les rizières, les champs de blé, de trèfle et de luzerne, le Nil, teint de la nuance qui porte son nom, serpente gracieusement du Delta aux sources du Nyavaronga et du Kagéra

qui forment le grand lac Victoria-Nyanza, sa source. C'est le plus grand fleuve du monde, après le Mississippi ; le Yang-Tsé-Kiang de Chine, vient ensuite. C'est dans ce pays enchanteur que nous passerons quelques jours à vivre de l'histoire, à jouir d'un climat sans pareil, au milieu d'une population que l'on dit l'une des plus intéressantes du globe.

27 avril — Le Caire, Masr-el-Kâhira, surnommé le bouton de diamant qui ferme l'éventail du Delta, donne l'illusion d'un des magnifiques quartiers de Paris : rues larges, trottoirs plus larges encore, ombragés d'acacias fleuris violet, parcs remplis de fleurs et d'arbres des espèces les plus rares, dominés par le feuillage des palmiers dont on ne se lasse jamais ; population d'au-delà d'un million d'habitants. On peut la diviser en cinq parties : 1° la ville européenne ; 2° la ville indigène ; 3° le vieux Caire ; 4° la ville des tombeaux des califes ; 5° la ville morte. Ces deux dernières portent bien leur nom. Des rues, des places, des carrefours, des maisons, des palais, comme dans une ville pour les vivants, mais cette ville n'est habitée que par les morts. Les tombes sont des maisons dont la plupart sont sans toit, mais ayant portes, balcons, fenêtres, jalousies, comme les maisons habitées par les vivants. À quelques fenêtres se voient même des rideaux et des tentures. En parcourant les rues silencieuses, on a l'impression qu'elles ont été désertées par leurs habitants. C'est morne comme Pompéï. Autant ces deux villes sont lugubres et muettes, autant les trois autres sont gaies, vivantes et tapageuses. On y trouve la grande vie du café parisien, l'opéra, le théâtre et le cinéma. Je relève à l'affiche : Joseph vendu par ses frères. Voilà, certes, une représentation qui ne manquera pas de couleur locale. Tous les types de l'Orient, de l'Occident, du Nord, du Midi, du Sud, de l'univers enfin, s'y croisent, en leur costume particulier.

Dans la matinée, nous nous présentons au consulat de France et aux autorités anglaises pour faire viser nos passeports pour la Palestine et la Syrie. L'après-midi, nous visitons le musée égyptien et parcourons les rues de la ville, afin de nous familiariser avec notre nouvelle connaissance. Le monde est petit, dit-on, mais il jouit d'une variété infinie. Rien ici ne ressemble à ce que nous avons vu ailleurs, et Dieu sait si nous en avons vu !

Comme la saison est avancée, nous décidons de faire tout de suite la Haute-Egypte. Nous verrons de nouveau le Caire, à notre retour, et parcourrons les plus intéressants de ses environs. Nous partons à 8 heures p.m., pour Louqsor ; excellent train, avec wagons-lits. La voie suit le Nil et le traverse à deux reprises.

Ruines du Temple de Louqsor.

28 avril — Arrivée à Louqsor à 9 heures a.m. Comme la matinée est joliment entamée, nous allons au plus près et promenons notre curiosité insatiable à travers les colonnades, les obélisques, les pylônes, les statues colossales, les salles immenses, les stèles, les corridors et les voûtes des ruines imposantes du temple de Louqsor, tout à côté de l'hôtel du même nom. Ces ruines sont classiques et connues par la photographie, la gravure, la lithographie, la peinture dans tout l'univers. On y voit le socle de l'obélisque qui orne la place de la Concorde, à Paris. Il n'y a pas un musée d'une importance quelconque dans les principales villes du monde qui ne possède soit une statue, un socle, une stèle, un pan mural, un hiéroglyphe enlevés à ce temple. Et dire qu'il en reste encore assez pour émerveiller et intéresser le visiteur le plus exigeant et satisfaire le chercheur le plus enragé.

Ce que devait être ce temple cyclopéen à l'époque de sa parfaite splendeur ne peut se concevoir. Nous y passons trois heures à regarder superficiellement, sans étudier les détails ; nous y reviendrons chaque jour, plutôt chaque soir au retour de nos courses, pour le contempler sous les feux mourants du soleil qui s'enfonce derrière la chaîne des monts Arabiques, à la demi-clarté des nuits incomparables, à la scintillation de millions d'astres, véritables diamants qui pointillent le velours du firmament.

Le Nil, sillonné par les felouques aux voiles blanches qui se déploient comme autant d'immenses ailes d'hirondelles, baigne les fondations du temple. Du côté ouest, entre la colonnade extérieure et la rive, les ruines d'une église copte jonchent le sol. Une partie du temple de Louqsor a aussi été affectée à ce culte, dans les premiers temps de la chrétienté. Des peintures murales, représentant la Vierge et les Saints, en font foi. Près du pylône de gauche, les musulmans ont élevé dans l'enceinte du temple une mosquée que tout admirateur de l'art antique voudrait voir ailleurs.

29 avril — Levés de bonne heure. Il s'agit d'une excursion dans les montagnes, à la vallée des tombeaux où dorment les Pharaons. Nous passons le Nil en felouque, guidés par le dragoman Ahmed Abdel Raggaz qui a préparé les voies et retenu les services de trois âniers qui nous attendent sur le rivage, enveloppés dans leurs burnous. Leurs petits ânes, qui répondent aux noms de Quo Vadis, Bismark et Chocolat, attendent aussi, les sabots dans le sable, immobiles comme la statue du bœuf Apis. Nous montons en selle et, à travers dunes et champs de blé que des moissonneurs abattent à la serpe, nous cheminons vers Kourna, en passant par les hameaux de Naja-er-Rizka et de Naja-

er-Béirat, près du canal Fadiliyé que l'on traverse sur un pont, au petit village de Naja-er-Tod. À notre droite, se profile un joli bosquet où blanchissent des maisons. C'est une île au temps de la crue du Nil ; elle se confond maintenant avec la pleine terre.

Arrêt au tombeau funéraire de Sethos 1, dédié à Amon et consacré au culte de Ramsès 1, son père. Ce temple, à l'origine, mesurait près de sept cents pieds de côté. Il n'en reste plus que le portique à colonnade et les ruines des salles principales. Nous continuons sur Biban-el-Moulouk où, à la fourche du chemin, nous prenons le sentier de la montagne, par Asasif et Deir-el-Bahri. Nous entrons dans la vallée, entre les montagnes qu'un auteur de voyages décrit comme suit : — « Des rochers nus et jaunâtres sur lesquels le soleil darde ses rayons à midi, rétrécissent la vallée de plus en plus ; une immense tristesse pèse sur toute cette contrée solitaire, dont l'imposante majesté surpasse tout ce que l'on rencontre sur les bords du Nil. Presque tout signe de vie semble y être éteint ; çà et là seulement quelques plantes du désert y végètent ; chacals et loups, aigles, faucons et hiboux, serpents et chauves-souris, mouches et guêpes le peuplent presque exclusivement. »

Après une chevauchée de quatre milles et demi, nous sautons de nos étriers sous un abri sommaire de feuilles de palmiers. Nous sommes aux tombeaux des Rois — Biban-el-Moulouk. Il y en a plus de soixante. Les plus intéressants sont ceux de Ramsès I, III, IV, VI, IX, de Mérenptah, de Séthos I, de Thoutmosis III, d'Aménophis II, de Thoutmosis Ier. Nous choisissons les quatre plus beaux pour les visiter : ceux de Séthos I, d'Aménophis II, de Thoutmosis III et de Ramsès III. Ils datent de pas moins de douze siècles avant l'ère chrétienne.

Taillés dans le roc vif, ces tombeaux atteignent des profondeurs de deux, trois, quatre cents pieds. Ce sont de véritables temples dont les salles, les plafonds, les murs, les colonnes sont richement et admirablement décorés. Peintures et décorations sont d'une fraîcheur qui laisserait planer le doute sur leur ancienneté, n'était la momie qui vous regarde au fond de son sarcophage, et semble dire : « Hé bien ! doutes-tu de mon âge aussi ? » Cent quatre-vingt-dix de ces rois reposent ainsi dans la terre d'Égypte. Quatre-vingt-dix ont été découverts. Les chercheurs fouillent plaines et montagnes pour découvrir les cent autres. Il y a des richesses inouïes enfouies dans ces tombeaux. Les Pharaons qui y reposent ont emporté avec eux une partie de leurs trésors dans ce lieu sacré qu'ils croyaient ne devoir jamais être violé ni profané. Cette montagne est une ruche dont les millions d'alvéoles sont autant de tombes, qui sont fouillées par des spéculateurs qui brocantent aux touristes et aux marchands d'antiquités des mains, des bras, des jambes, des têtes, des chapelets, des joyaux et des scarabées de momies.

Nous revenons par le grand temple de Deir-el-Bahri, construit en terrasses, le temple funéraire des rois Mentouhotep III et IV, le Ramesseum et les colosses de Memnon dans l'immense plantation de cannes à sucre d'un riche particulier. Ils sont bien délabrés, les pauvres colosses, mais imposants tout de même. Ce sont les deux seuls qui restent des six qu'ils étaient à l'origine.

Nous rentrons à l'hôtel par la même route, heureux, mais brisés par le violent exercice d'une chevauchée de plus de quatre heures à dos de bourriquets. L'après-midi, nous retournons au temple de Louqsor et causons avec les indigènes dans la rue et les

boutiques ; la plupart parlent le français et l'anglais. Il y a peu de mendicité, par comparaison avec les Indes et la Chine.

Hier après-midi, nous avons visité à Karnak, le grand temple d'Amon, ceux de Khom, de Ptah, d'Osiris. Ces divers temples, qui se tiennent les uns aux autres, forment une ville immense de ruines des plus colossales et des plus majestueuses. Un long jour suffit à peine pour les parcourir à la hâte.

30 avril — Excursion sur les rives du Nil à Deir-el-Médiné, Kournet-Mourrai et aux tombeaux des Reines dans la même montagne où se trouvent ceux des rois, mais sur le versant opposé. Chocolat, qui a mal à une patte, a été remplacé par Ramsès, à notre grand chagrin. C'était une bonne petite bête que Chocolat.

Nous commençons par le temple de Deir-el-Médiné, dédié à la déesse funéraire Hathor et à Maat, et fondé par Ptolémée IV Philipator. Il y a près de soixante-dix tombeaux de reines, de princes et de princesses. Nous visitons celui de la reine Néfreteré-mi-en-Mout, ceux de la reine Titi et des princes Amen-her-Khopshef et Khamousset, fils de Ramsès III. Au retour visite à Médinet-Habou, du grand temple de Ramsès III, de la XVIII dynastie, et des colosses de Memnon. Ceci résume notre visite aux ruines de Thèbes aux cent portes, la ville géante qui s'étendait des monts Lybiques aux monts Arabiques, cité que traversait le Nil et dont Homère parle avec emphase :

« Thèbes, ville d'Algyptos, où les maisons regorgent. Elle a cent portes ; de chacune sortent des trésors, deux cents hommes vigoureux pour la lutte avec armes et chevaux. »

À 3 heures 10, nous prenons le train pour le Caire, enchantés de notre trop court voyage dans la Haute Égypte.

Le Sphinx de Memphis.

La Vallée des Rois, Thèbes.

Le Sphinx.

1 mai — Arrivée au Caire, à 7 heures 15 a.m. Messe à l'église Saint-Joseph desservie par les Padri Capuccini. L'après-midi, visite de la citadelle, du cimetière catholique et de la mosquée de Méhémet-Ali.

2 mai — Nous parcourons le jardin Esbekiyé, le Khan-el-Khalili, la Gamé-Seyidna, l'Hosein, la Magé-el-Ashar, les tombeaux des califes, la Ville morte, l'Abou-Sergé, l'église des Coptes ; dans l'après-midi, les Pyramides, le Sphinx et les ruines de Memphis. Il y a grève des employés de tramways au Caire depuis un mois.

3 mai — À Sikkarat, à l'île Roda, au vieux Caire, au jardin zoologique, à la mosquée Asur, aux tombeaux des Mamelouks sur les hauteurs de Mokattan.

4 mai — Nous avons vu le puits de Joseph, le musée khédival, l'arbre sous lequel Kléber a été assassiné. Nous allons ensuite présenter nos hommages au colonel Ryder et visitons Helman, les bains où, selon la tradition, Moïse fut sauvé des eaux par la fille du Pharaon. Un court arrêt à l'arbre de la Vierge et nous rentrons à notre hôtel.

5 mai — Centenaire de la mort de Napoléon — 5 mai 1821 — batailles d'Alexandrie, d'Aboukir, des Pyramides, d'Héliopolis. Les souvenirs de mes lectures et les réflexions sur cette folle équipée et cette audacieuse aventure de Bonaparte se pressent en

foule dans ma tête. Il serait téméraire et fastidieux de les rappeler.

On trouvera peut-être assez intéressant de savoir comment fut commémoré cet événement. Voici ce que je lis dans un journal français du Caire :

« Nous rappelons à nos lecteurs français que c'est aujourd'hui, à 5 hrs de l'après-midi, qu'aura lieu au nouveau cimetière latin, la cérémonie religieuse et militaire organisée par la colonie française du Caire pour commémorer le centenaire de la mort de Napoléon. »

« Un « Libéra » sera chanté par les R.R. Pères Franciscains français. La chorale des frères de Koronfich, les sociétés militaires et le public se grouperont autour du catafalque, décoré par la maison Ducommun, qui sera dressé entre la chapelle et le mur où se trouvent les stèles de l'expédition de Bonaparte et des morts de la Grande Guerre. Ces éclaireurs français éclaireront ces groupements.

« Après la cérémonie religieuse, les assistants s'avanceront vers les stèles funéraires, devant lesquelles seront prononcés des discours par le député de la nation présent au Caire, le président de la section des Vétérans, le président de l'Union des Combattants et M. le Ministre de France.

« N. B. — Le comité a pris toutes les dispositions que comportent les circonstances, pour que les membres de la colonie trouvent à Ataba-El-Khadra des omnibus et des motor-cars, à partir de 3 heures de l'après-midi, pour les transporter au cimetière à des prix raisonnables.

« Il est rappelé qu'il n'est envoyé aucune invitation à la colonie française, le présent avis en tient lieu. Nous espérons que les Dames voudront rehausser de leur présence l'éclat de cette cérémonie solennelle. »

Et voilà comment fut célébré en Égypte, le centenaire de celui qui rêva de l'affranchissement de ce pays du joug tyrannique des Mamelouks, et de son indépendance ; le centenaire de celui qui, pour elle, livra les batailles d'Alexandrie, d'Aboukir, des Pyramides, d'Héliopolis et bien d'autres… Ici-bas tout s'effrite, tout s'écroule ; la gloire de Napoléon, comme la grande pyramide, subissent l'action dissolvante du temps.

À 6 heures 15 p.m., départ pour Jérusalem, que nous devrons atteindre demain midi.

20

En route pour la Palestine — Ismaïlia — El-Kantara — Jaffa — Ludd — Jérusalem — Bethléem — La mer Morte — Jéricho — Le Jourdain — Haïfa — Le Carmel — Atlitt — La Galilée — Nazareth — Le lac de Tibériade — Capharnaüm — Magdala — Cana.

Partis du Caire à 6 heures 15 p.m., par l'express de Jérusalem, nous passons par Ismaïlia et El-Kantara que nous avons vues deux fois déjà : la première lorsque nous avons remonté le canal de Suez à bord du Cordillère, la seconde en chemin de fer de Port-Saïd au Caire. À dix heures p.m., le train stoppe ; c'est la traverse du canal sur un pont flottant et tournant. Formalités des passeports : deux officiers anglais installés à une petite table sur

le quai de la gare examinent à la belle étoile nos papiers qu'ils recouvrent de nouveaux hiéroglyphes. Nous marchons quelques cents pieds dans le sable jusqu'à la cheville avant d'atteindre le train qui attend dans le désert. La nuit est tout étoilée ; il fait un peu froid, à désirer un paletot léger. C'est un saut de thermomètre assez raide depuis le Caire où il faisait 92° à midi et où soufflait le khamsin, vent brûlant qui vient du désert. Excellent compartiment et bons lits. Nous filons vers la Sainte Sion que nous atteindrons à midi, demain.

6 mai — Notre projet d'aller prendre le bateau à Jaffa, pour la Syrie et la Turquie, reçoit un rude coup. La dépêche suivante que nous lisons dans la Gazette Égyptienne n'est pas rassurante :

Jérusalem, 2 mai — (Minuit) — « Un communiqué officiel dit qu'un groupe de Juifs communistes ont, le 1 mai, fait du tapage dans une assemblée ouvrière de la banlieue israélite de Jaffa. Les turbulents ont été repoussés dans le quartier arabe et juif d'où ils étaient venus. Les événements qui s'ensuivirent immédiatement après ne sont pas encore tout à fait connus, mais l'on sait qu'au cours d'une bagarre entre eux, nombre de Juifs et quelques Arabes ont été tués. Le gouvernement du district réquisitionna les troupes, et une compagnie du régiment du duc de Wellington, ainsi que cinquante R.F.A. furent envoyés de Ludd. Subséquemment, deux chars blindés furent expédiés de Jérusalem. À leur arrivée, les troubles cessèrent et la ville fut tranquille pendant la nuit.

« Les bagarres ont recommencé ce matin et plusieurs Juifs et Arabes ont été tués ; un autre corps de troupes et de sergents de ville, ainsi que deux chars blindés ont été dépêchés sur les lieux. À la première nouvelle de l'émeute, M. Deedes, secrétaire civil, se

rendit à Jaffa, et les officiers du gouvernement, assistés des principaux notables juifs et arabes, parcoururent les quartiers où les troubles avaient éclaté et réussirent à calmer la population. La ville est maintenant apaisée depuis quelques heures. Il est regrettable que quarante personnes environ, dont trente Juifs et dix Arabes, aient été tuées, et que cent quarante-deux Juifs et trente-sept Arabes aient été transportés à l'hôpital d'où vingt autres Juifs et vingt autres Arabes furent renvoyés, après y avoir été pansés. Quelques boutiques ont été pillées. On croit que les troupes n'ont pas eu à faire feu et n'ont subi aucune perte. Il y a eu soixante-six arrestations et d'autres poursuites vont être intentées dans certains cas. La paix règne dans le reste du pays. Une enquête est commencée.

Jérusalem, 3 mai — Un autre communiqué dit : « Les troubles menaçant de se renouveler à Jaffa, la loi martiale a été proclamée à onze heures du matin, comme mesure de prudence. La situation est, dit-on, des plus calme aujourd'hui, et l'on ne rapporte que de petits soulèvements sporadiques dans les quartiers extérieurs. À midi, la tranquillité régnait à Nazareth, Haïfa, Gaza et Naplous. »

Àmoins que les esprits ne se calment, nous devrons retrancher Jaffa de notre itinéraire et ne prendre le bateau qu'à Haïfa ou Beyrouth. Ces troubles sont, par le temps qui court, assez fréquents en Palestine et n'ont aucun caractère grave au point de vue général. S'ils n'offrent peu ou point de danger pour le voyageur étranger, ils sont toutefois de nature à lui causer des retards et des ennuis.

À Ludd, notre wagon-lits est détaché du train de Jaffa et attaché à celui qui doit nous conduire à Jérusalem, à travers mon-

tagnes, vallées et lits de torrents à sec. C'est ici qu'est le camp Allenby. On voit des tentes de soldats, des canons, du matériel de guerre partout. Plusieurs soldats sont montés avec nous du Caire ; vu les troubles de Jaffa, il se fait un peu de mobilisation.

Au sable d'hier soir ont succédé la verdure, les vergers, les moissons qui ondulent à la brise rafraîchissante, brise que nous avons perdue dans la baie de Manille, le 14 janvier dernier, et que nous n'avons retrouvée que sur la mer Rouge. On voit des oliviers, des orangers et de superbes vignobles.

Nous montons, montons ; la voie sinueuse suit le fond des vallées ou s'accroche aux flancs des montagnes. Partout des pâtres et des troupeaux de chèvres et de moutons. À l'heure ponctuelle de l'horaire nous sommes en gare et, un quart d'heure plus tard, nous entrons dans la Ville sainte, par la porte de Jaffa où le général Allenby est entré avec ses troupes après avoir défait les Turcs. Notre hôtel est en face de la forteresse, la tour de David.

Notre première visite est au Saint-Sépulcre. Nous le découvrons à mi-montagne, après avoir cherché dans les couloirs obscurs, partie découverts, partie voûtés d'énormes pierres, que sont les rues de Jérusalem. La rue montante conduit à un parvis carré d'une centaine de pieds de côté, qui devait être recouvert d'un portique, autrefois, comme l'indiquent les socles de colonnes brisées qui marquent le pavé.

Le sanctuaire du Saint-Sépulcre n'est que le quart et peut-être la huitième partie de ce que fut, autrefois, la basilique qui enveloppait tout le Golgotha. Les ennemis du Christ, les mahométans surtout, l'ont démolie en grande partie. Ce qu'il en reste remonte à sainte Hélène qui éleva deux chapelles, la première à l'endroit

de l'invention de la Vraie Croix, et l'autre à l'endroit plus élevé, mais contigu au premier, où furent trouvés les clous du Crucifiement. Le mausolée, petite chapelle qui recouvre le tombeau, est aussi de sainte Hélène. Le corps principal et les annexes remontent aux Croisades.

Àdroite de l'entrée, entre deux autels, recouvert d'une lame dorée mobile, on voit dans le rocher le trou où fut plantée la Croix. Les tombeaux vides de Godefroy de Bouillon et de Beaudoin Ier sont dans la grotte au pied du Calvaire.

Si Babel fut la confusion des langues, le tombeau du Sauveur est bien la confusion des cultes. Quatre d'entre eux y célèbrent leurs offices en même temps, dans leur langue et dans leur rite particuliers ; ce sont les Grecs schismatiques, les Arméniens, les Coptes et les Latins, ces derniers catholiques romains. Pendant que les uns chantent leurs psaumes, les autres, les Grecs surtout, hurlent leurs cantiques. Chacun se bat autour de Son tombeau, et le soldat de Mahomet, assis à la porte, l'infidèle, se tient là pour rétablir la paix parmi ces fidèles. Chacun se réclame de Lui et ne veut rien céder au voisin. Ô Christ ! que devient donc ton divin enseignement : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté » ?

Nous parcourons les différentes chapelles pendant que les Grecs chantent leur office dans la nef centrale. A quatre heures : procession par les catholiques et Chemin

L'Église du Saint-Sépulcre, Jérusalem.

La Mosquée d'Omar, Jérusalem

de la Croix ; cierge à la main, nous y prenons part, et

terminons l'exercice au sommet du Golgotha, au pied de la Croix.

« O Crux ! ave, spes unica ! »

Àla faveur d'un pèlerinage venu du Caire, la colonne de la flagellation fut sortie de sa châsse et exposée à la vénération des pèlerins, après l'office de la sainte Vierge et le salut dans la chapelle des Franciscains, au Saint-Sépulcre. Partout, au plafond et aux murs, des ex-voto en or, en argent, en pierres précieuses, donnés par les riches, les puissants, les souverains de tous les pays et de tous les siècles ; mais les murs sont délabrés, les peintures et les décors en lambeaux. Le désaccord entre les différentes croyances est la cause de ce pitoyable état de choses. Chacun veut décorer dans l'esprit et le style de son culte, et personne ne peut s'entendre. Pendant ce temps-là, l'église qui devrait être la mieux tenue de toutes est la plus négligée.

7 mai — Sur le parcours vers la mosquée d'Omar, la plus belle après Sainte-Sophie de Constantinople, nous faisons, en sens inverse, la Voie Douloureuse à partir de la station où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix de Jésus. Voici Notre-Dame du Spasme, la forteresse Antonia, la prison du Christ, l'arc de l'Ecce Homo qui traverse au-dessus de la rue et sous lequel nous passons ; des inscriptions indiquent le Prétoire où le Christ fut jugé par Pilate et chargé de sa Croix.

De la porte Sainte-Étienne on aperçoit le mont des Oliviers ; à droite : une chapelle grecque à l'endroit où le premier martyr fut lapidé ; un peu plus bas, à gauche, du côté du torrent du Cédron : le tombeau de la Vierge, de Joseph, de Joachim et d'Anne. À notre grand regret, nous ne pouvons le visiter, il est fermé au-

jourd'hui. Un vieux moine espagnol nous conduit à la grotte de l'Agonie dans le jardin de Gethsémanie ; à deux pas de là, il indique, à l'entrée, l'endroit du baiser de Judas, et où Pierre, de son épée, trancha l'oreille au soldat romain.

Nous commençons la montée du Jardin des Oliviers, en laissant sur notre gauche la magnifique église russe aux huit coupoles dorées en forme de bulbes, dédiée à sainte Marie-Madeleine et sise au milieu d'un beau verger entouré d'un haut mur. Elle fut érigée, en 1888, par l'empereur de Russie, Alexandre III. Tout près, une inscription murale indique l'endroit où Jésus pleura sur Jérusalem. Nous montons toujours par une route enserrée entre deux hauts murs. Au sommet du mont, domine la Fondation de l'impératrice allemande, Augusta-Victoria, sorte de sanatorium dirigé par les chevaliers de Saint-Jean. Enfin, au point suprême, apparaît la chapelle de l'Ascension, maintenant dans l'enceinte d'une mosquée qui renferme la pierre sur laquelle Jésus posa, pour la dernière fois, le pied sur la terre avant de retourner vers son Père. Du haut du minaret nous apercevons au loin la mer Morte, là-bas, au pied de la chaîne des Mohabites.

Nous redescendons par la même route, embrassant du regard la vallée de Josaphat, le torrent du Cédron et la vallée de l'Hinnon. Devant nous s'étend dans toute sa longueur le mur d'enceinte de Jérusalem ; du côté de l'est, c'est le mur de Salomon, d'Hérode, des Croisés et des Turcs. La porte Dorée est murée ; et la porte Saint-Etienne est la seule par laquelle on puisse, de ce côté, pénétrer dans la ville. Nous y repassons, et revenons à notre hôtel par la partie de la Voie Douloureuse que nous avons d'abord parcourue. Nous tentons d'entrer dans l'église de Notre-Dame du Spasme, l'endroit où les trois Marie ont vu passer le

Christ s'en allant au supplice, mais elle est fermée. Matinée bien remplie.

Avant de faire l'ascension du mont des Oliviers où, dit-on, se trouvent encore des oliviers qu'aurait vus le Christ, nous avons visité les mosquées d'Omar et d'Aksa, toutes deux bâties sur l'emplacement du temple de Salomon, rasé, en l'an 70, par l'empereur Titus qui accomplit ainsi la prophétie : De ce temple il ne restera pas pierre sur pierre. Les deux mosquées sont très belles. Dans la première on voit le rocher du Sacrifice ; au-dessous se

Le Tombeau d'Absalon

trouve la grotte ; des inscriptions aux quatre coins indiquent

les endroits où prièrent Isaïe, Moïse, David et Mahomet. Dans un enfoncement de la paroi du roc, on montre la hauteur de la taille du Prophète, le fondateur de l'Islam.

Nous errons à l'aventure dans le dédale des rues étroites et voûtées de la ville. Nous entrons à l'église du Saint-Sauveur où nous assistons quelques instants aux exercices du mois de Marie ; magnifique église moderne, située dans une ruelle étroite, comme sont, du reste, la plupart des églises de Jérusalem. Il faut être chercheur expert pour les découvrir. Le soir, du balcon de notre chambre, nous regardons par la porte de Jaffa, entre la tour de l'Horloge, donnée à la ville par le Kaiser, lors de sa visite il y a quelque quinze ans, et la forteresse, la tour de David, le soleil descendre avec majesté derrière les montagnes de la Judée.

8 mai — Lever tard, c'est le jour du Seigneur, le jour du repos. Le kodak en bandoulière, nous reprenons la Voie Douloureuse,

Tarik-Sitti-Maryam, et la porte Saint-Étienne, Bab-Sitti-Maryam, pour une nouvelle excursion dans la vallée de Josaphat, cette fois du côté du sud-est.

Au tombeau de la Vierge, nous tournons à droite, laissant sur la gauche le jardin de Gethsémani. Nous traversons le pont inférieur du Cédron et nous sommes bientôt au tombeau d'Absalon. C'est à cet endroit que nous choisissons la place où nous nous assoirons lors du jugement dernier. Il est bon de s'y prendre d'avance — get in early to avoid the rush. — C'est de bonne précaution, car elle n'est pas grande la vallée de Josaphat, et il y aura foule, dit-on. Nous prenons des photos qui nous serviront de carte d'identification sur nos passeports éternels.

Le tombeau d'Absalon est tout d'une pièce, taillé dans le roc haut de quarante-cinq pieds par vingt de côté. Il servit de chapelle chrétienne autrefois. Un peu plus loin, dans une grotte fermée par un portique à colonnes, se trouve le tombeau de saint Jacques. La pyramide de Zacharie, monolithe de trente par seize pieds de côté, s'élève à quelques pas plus loin.

Continuons au sud. Voici, à mi-montagne, le village de Siloé avec ses nombreuses grottes sépulcrales, sa léproserie, son couvent de Bénédictins, son tombeau de la famille de Pharaon, ses voleurs (?) et son mont du Scandale, ainsi nommé à cause des autels que le roi Salomon y érigea aux faux dieux ; dans le fond de la vallée, la fontaine de la Vierge. Selon une pieuse légende, la Vierge venait y puiser de l'eau et y laver les langes de Jésus. D'autres prétendent que cette source est celle de Gichon où les compagnons de David proclamèrent Salomon roi de Judée.

La piscine de Siloé est au-dessous de la fontaine de la Vierge. Il nous est arrivé ici une drôle d'aventure. Comme nous hésitions à préciser la petite construction où se trouvait la piscine, deux amours de petites filles turques s'amenèrent à nous. Au moyen du geste qu'esquisse une personne qui puise de l'eau et boit, je fus compris par ces poupées brunes qui nous conduisirent à la tête d'un profond escalier. Mais, à cet endroit, elles s'arrêtèrent ; et, nous indiquant le trou noir, béant, à trente pieds plus bas, elles se frottèrent les bras, la poitrine et le ventre, gestes que nous ne fûmes pas lents à deviner, car un clapotement sinistre se fit entendre au fond de la grotte et un turc velu en sortit, dans le costume d'un faune. Nous comprîmes, alors tout à fait, le geste significatif de nos deux aimables cicerones. Elles nous prévenaient qu'un homme, leur père probablement, était à s'y rafraîchir et y laissait ses sueurs que boivent les gens de la ville trop difficiles et particuliers pour s'abreuver de l'eau de l'aqueduc. L'eau de la piscine de Siloé dit-on se vend en bouteille comme l'eau de Vichy. Nous trempons, en passant, le doigt dans la fontaine de Jacob.

Le faubourg de Sion est situé au nord, sur l'escarpement du mont du Mauvais-Conseil où Caïphe avait sa maison de campagne. C'est là qu'il devisa avec les Juifs sur les moyens à prendre pour faire mourir Jésus. À côté : la grotte des Apôtres où ils se réfugièrent durant la Passion ; aussi, Hakeldama, le champ du sang, où Judas vendit son Maître pour la somme que l'on sait.

Nous remontons la colline jusqu'au mur de la ville où nous pénétrons par la porte des Maugrebins.

En passant, nous allons de nouveau à la Muraille des Lamentations des Juifs, derrière les sales maisons des Maugrebins.

Cette muraille est de cent cinquante pieds par cinquante-cinq de hauteur. Les neuf premier rangs des assises sont en blocs énormes posés à sec. Les Juifs pleurent, entre les crevasses et les interstices, les malheurs de Jérusalem et font des vœux pour le retour de la gloire de Sion, gloire dont les rayons semblent poindre depuis la victoire d'Allenby et le mouvement sioniste qui a pour but de réunir tous les Hébreux dans la Terre promise.

En parcourant les environs de l'hôtel, nous entrons, par aventure, sous un porche magnifique et dans un jardin où, au milieu de la verdure et des fleurs, se dresse le buste fier du cardinal Lavigerie, à côté d'une église romaine du quatrième siècle. Ce n'est rien moins que l'église Sainte-Anne, érigée sur la maison où la Vierge naquit. Nous descendons dans la maison dont on voit encore un pan de mur, qui est le roc. Dans le jardin est la Fontaine probatique, la fontaine où Jésus guérit le paralytique. Des pèlerins en remontent avec des bouteilles d'eau sous le bras. Il y a toujours des paralytiques, mais Jésus en chair et en os ne passe pas comme autrefois. Pour le voir, il faut les yeux de la foi et de la foi bien vive. Cette église est française et tenue par les Pères Blancs d'Afrique.

9 mai — De bonne heure, le matin, je me dirige au Saint-Sépulcre où nous faisons nos Pâques qui étaient restées… en chemin.

Les lieux saints sont déserts. Durant la guerre, peu, pour ne pas dire point de pèlerins sont venus. Les troubles actuels ne sont pas de nature à attirer les foules. Il y a à peine une dizaine de jours, il y a eu rixe, à la porte de Jaffa, entre sept à huit cents Turcs musulmans qui se dirigeaient vers la mosquée d'Omar et les troupes anglaises qui voulaient leur interdire l'entrée de la

ville en aussi grand nombre, craignant le massacre des Juifs que les Turcs ne se gênent pas d'occire : le sentiment contre les Juifs est très hostile. Je doute fort de la réussite du mouvement sioniste. L'Angleterre, qui favorise cette nouvelle odyssée vers la Terre promise, me paraît s'être mis une fâcheuse affaire sur les bras. À la porte de Jaffa, il y a un camp militaire et, près de notre hôtel, des casernes remplies de soldats britanniques.

À 10 heures nous partons, en auto, pour la mer Morte et le Jourdain, trajet de vingt-cinq milles, à travers des montagnes arides et complètement déboisées. De Jérusalem, perchée à trois mille pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, nous descendons quatre mille pieds. La mer Morte, la vallée où elle se déploie, et le Jourdain sont à mille pieds plus bas que le niveau de la mer. Nous y arrivons en deux heures. Il fait très chaud en cette dépression du sol, au fond de cette lugubre vallée où furent englouties Sodome et Gomorrhe. L'eau de la mer Morte est saturée de sel dans la proportion de vingt-sept et demi pour cent ; au goût, elle brûle la langue. Elle est cependant assez claire. Les petits poissons qui s'y laissent entraîner par le courant du Jourdain y meurent et s'y conservent. On n'a qu'à les recueillir, flottants, et les manger après les avoir dessalés.

Le Jourdain n'est pas propre ; c'est une rivière boueuse aux bords verdoyants. Une famille russe, accompagnée d'un pope grec, assiste à une cérémonie religieuse sur la berge. À la semaine de Pâques, les Russes viennent ici en pèlerinage. Leur prêtre plonge la croix dans l'eau et les fidèles, en robe blanche, se jettent pieusement dans cette onde boueuse. Nous revenons par Jéricho que Moïse a dû apercevoir quand, du sommet de la chaîne des Moabites, il contemplait la Terre promise, et aussi le Christ du

haut du mont de la Quarantaine, lorsqu'il jeûna quarante jours durant et fut

Le Mont de la Quarantaine — La Plaine de Jéricho.

Le Tombeau de Lazare,
La Maison de Marthe et Marie, Béthanie.

tenté par Lucifer. Il peut se faire aussi que ce soit de ce

côté que se dirigeait la femme de Loth, lorsqu'elle fut changée en statue de sel : terrible châtiment réservé aux femmes trop curieuses de l'époque. Si cette coutume revenait, le prix du sel fléchirait bien sûr.

Le long de la route, des campements de Bédouins et de nomades. En traversant Béthanie, nous saluons les ruines de la maison de Marthe et Marie et le tombeau de Lazare. Après sa résurrection, Lazare émigra en France avec Marie-Madeleine et devint le premier évêque de Marseille où ses cendres reposeront sans doute en paix jusqu'à sa seconde résurrection, au jour du jugement dernier. Marie-Madeleine vécut et mourut en Provence. Le Père Lacordaire a publié ses vertus dans un livre admirable. Un peu avant d'arriver aux portes d'Hérode et de Damas, on nous indique les tombeaux des Rois, les carrières où Salomon prit les matériaux pour construire le temple. Un nouveau calvaire est vénéré sur une hauteur par une secte protestante.

10 mai — Entre la porte de Sion et la porte de Jaffa, l'angle ouest du mur renferme la forteresse, la tour de David. C'est un carré presque régulier de hautes murailles formées de pierres de tous les siècles. Ces murs ont été, à plusieurs reprises, démolis et rebâtis sans ordre, sans souci de la forme et de la symétrie. Un

minaret domine le carré auquel la tour de David proprement dite a donné son nom. C'est là que l'on voit le tombeau de David, la salle du Cénacle, le tribunal et la maison de Caïphe, la cellule où Jésus fut détenu durant les procédures devant le Grand Prêtre, la niche où il se lava les mains, l'endroit de la flagellation et celui où Saint-Pierre renia son Maître en causant avec les servantes. Une chapelle arménienne renferme les tombeaux des saints Jacques le Majeur et le Mineur, de saint Macaire et de plusieurs autres saints.

Le tombeau de David et la salle du Cénacle sont entre les mains de Turcs qui habitent le soubassement avec leurs familles. Deux colonnes supportent la voûte en ogives, blanchie à la chaux comme les murs. Une pierre marque l'endroit où se trouvait le siège de Jésus pendant la Cène, le dernier et suprême repas. C'est aussi la salle de la Pentecôte.

Dans l'après-midi, promenade en voiture de place à Bethléem. Nous procédons par la vallée d'Hinnom. À gauche : le mont du Mauvais-Conseil ; au sud d'Ouéli d'Abou Tôr, se découpe sur l'horizon l'arbre auquel Judas se serait pendu. Nous passons devant le tombeau de Rachel, dans un excellent état de conservation. Le joli village, dans la montagne à droite, est Boit-Djala, village chrétien. Dans la plaine, les oliviers croissent en abondance. Voici, bâtie sur deux collines, Bethléem avec ses onze mille habitants. Il y a deux Bethléem : l'ancienne et la moderne. C'est l'ancienne qui nous intéresse ; c'est là que se trouve l'église de la Nativité. La grande église de la Nativité, élevée sur le lieu de la naissance de Jésus-Christ, est située dans la partie est de la petite ville ; elle appartient aux Grecs, aux Latins et aux Arméniens.

J'extrais du Manuel du Voyageur ce qui suit ; « Constantin le Grand fit élever ici une basilique qui serait encore dans son ensemble, l'édifice actuel, ce qui semble prouver l'unité de style ainsi que l'absence des caractères particuliers aux édifices plus récents de Justinien. En 1010, cette église échappa miraculeusement à la destruction musulmane par Hakin. Les Francs trouvèrent l'édifice intact... Beaudoin y fut couronné roi de Jérusalem, le jour de Noël 1101... Elle fut complètement restaurée et embellie du temps même des Croisades ; l'empereur Manuel Comnène (1143-1180) en décora les murs de mosaïques dorées. L'édifice avait un toit en plomb qu'on restaura en 1482. Édouard IV d'Angleterre donna le métal nécessaire et Philippe de Bourgogne, le bois de sapin. Vers la fin du XVII siècle, les Turcs employèrent le plomb de la toiture à faire des balles. En 1672, les Grecs profitèrent d'une restauration de l'église, pour s'en emparer. Les Latins, qui avaient été longtemps dépossédés de leur part à la

La Chapelle de la Grotte de la Nativité, Bethléem.

jouissance de la basilique, recouvrèrent ce droit en 1852, grâce à l'intervention de Napoléon III. »

« Deux escaliers conduisent à la chapelle de la Nativité, située sous le chœur et éclairée de trente-deux lampes. Le sol est couvert de plaques de marbre, de même que les parois qui sont en maçonnerie. Dans la niche de l'est se voit sous l'autel une étoile d'argent dans le sol, avec l'inscription : « Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est » . Autour de cette niche brûlent quinze lampes dont six appartiennent aux Grecs, cinq aux Arméniens et

quatre aux Latins. Presque en face, il y a trois degrés par où l'on descend dans la chapelle de la Crèche. La Crèche où, suivant la tradition, fut déposé l'enfant Jésus, est de marbre blanc dans le fond et brun à la partie antérieure ; il s'y trouve une représentation en cire de l'enfant Jésus. Dans la même chapelle, à l'est, se dresse l'autel de l'adoration des Mages. On suit maintenant la galerie à l'ouest ; à son extrémité, à droite, est l'endroit d'où jaillit, dit-on, une source pour la Sainte Famille. D'après une tradition qui date du quinzième siècle, l'étoile qui conduisit les Mages serait tombée dans ce puits où les vierges seules peuvent la voir. » Là aussi se trouvent la chapelle des Innocents, la chapelle de Saint-Joseph, les tombeaux de saint Eusèbe de Crémone, de saint Jérôme, de sainte Paule, de sainte Eustachie, la maison de saint Jérôme où il aurait traduit la Bible, traduction connue sous le nom de la Vulgate. À l'est de Bethléem : le champ de Booz, celui des Bergers à qui fut annoncée par les anges la naissance de Jésus ; sur la route : le puits des Mages.

Nous rentrons à Jérusalem par le même chemin. Il fait froid comme en mai chez nous. Chaque hiver, à Jérusalem, il tombe un peu de neige.

11 mai — Dans la matinée, visa de nos passeports pour la Syrie, Chypre, Rhodes, Smyrne et Constantinople. Nous refaisons la Via Dolorosa et entrons dans le beau couvent des Dames de Sion où les religieuses nous font voir le Prétoire, l'Arc de triomphe, la partie de l'Arc de l'Ecce Homo qui est enclavé dans les murs du couvent. Sur le pavé du Prétoire, on distingue des jeux de hasard dessinés sur les dalles du parquet par les soldats romains. Il y a là une chapelle magnifique dont l'autel s'élève au centre de l'Arc de triomphe romain. Dans le parloir un superbe tableau d'Alexandre

Alleaume représente le Père Ratisbonne, ayant à ses pieds un garçonnet et une fillette arabes d'Alger. Le coloris, les costumes, les poses, la couleur locale sont d'un réalisme merveilleux.

Au retour nous visitons, à la VI station, la maison de sainte Véronique, et parcourons la ville jusqu'à la porte Saint-Etienne, que nous franchissons pour revoir le tombeau de la Vierge, fermé lors de notre première visite. Cette fois, on l'ouvre pour nous. Quarante-neuf marches descendent à une chapelle souterraine, érigée par Mélissende, avant 1161, l'année de sa mort. Elle était la fille de Baudouin II, roi de Jérusalem. C'est ici où la Vierge fut enterrée par les Apôtres et reposa jusqu'à son Assomption. La porte d'entrée est à côté du couloir de la Grotte de l'Agonie. Cette chapelle, en forme de croix latine, est à plus de cinquante pieds au-dessous du niveau du sol. Elle mesure quatre-vingt-dix pieds de longueur et vingt pieds de largeur. Elle est enrichie de superbes tableaux en or et argent massif, de grandes dimensions, dont quelques-uns sont évalués à plusieurs centaines de mille dollars, et de peintures anciennes et nouvelles. Sont là aussi les tombeaux de sainte Anne, saint Joachim et saint Joseph.

Dernière visite au Saint-Sépulcre. Remarquée la disposition imposante de la chapelle intérieure qui renferme le Tombeau ; cette chapelle se compose de deux parties principales. Dans la première, celle de l'Ange, les fidèles peuvent s'agenouiller et entendre la messe qui se dit dans l'autre partie, celle où se trouve le Tombeau. Il y a là tout juste place pour le célébrant qui y entre en se courbant. Quinze lampes de grand prix brûlent dans la chapelle de l'Ange, dont cinq appartiennent aux Latins, cinq aux Grecs, quatre aux Arméniens, et une aux Coptes.

Le Tombeau de la Vierge, Jérusalem.

Au-dessus de la porte, des cadres en argent massif

représentent la Résurrection et l'ange gardant le Sépulcre. Le plafond disparaît sous le nombre de lampes d'or et d'argent suspendues. Le sarcophage même est invisible, étant recouvert de marbre blanc, usé par les baisers des fidèles et des infidèles. Malgré la dégradation et l'incurie dans laquelle cette immense basilique est tenue, l'ensemble n'en est pas moins imposant et inspire le respect religieux et le recueillement.

12 mai — Départ à 11 heures a.m., pour Haïfa d'où nous partirons le 16 ou 17 par le Campidoglio, de la ligne Lloyd-Triestino. Nous verrons Beyrouth, Alexandrette, Chypre, Rhodes, la mer Égée, Smyrne, Tripoli, les Dardanelles, la mer de Marmara, le Bosphore, et serons à Constantinople vers le 29 ou 30 mai.

Nous quittons Jérusalem avec regret, malgré le mauvais hôtel qui porte le nom pompeux de Grand New Hotel. Trois noms qui sont trois exagérations : — il n'est ni grand, ni new, ni même hôtel convenable. Mais la ville est si intéressante, si riche en ruines et en souvenirs ! Jérusalem est d'une propreté discutable. Il peut se faire qu'elle bénéficie de la comparaison que nous faisons naturellement depuis notre passage à travers la Chine, la Birmanie, et surtout les Indes. Depuis l'occupation par les Anglais, les choses ont bien changé et pour le mieux : la Palestine se réveille et se modernise. Je vois une moissonneuse mécanique dans un champ d'orge. La serpe et la faucille disparaîtraient-elles ?

Jérusalem n'a pas de système d'éclairage. Chacun entre chez soi, le soir, à l'heure des ténèbres et n'en sort plus. S'il vous faut sortir la nuit, faites-vous escorter d'une lanterne et d'un gen-

darme, si vous le désirez. La police est bien faite et offre bonne garantie. Le résident anglais est sir Herbert Samuels. Sa demeure officielle est ce bel édifice : une école confisquée aux Allemands. Ces bons Sauerkrauts doivent regretter amèrement leur folle équipée, en songeant aux beaux établissements qu'ils avaient en Palestine, dans tout l'Orient et qu'ils ont sottement perdus. Ils étaient ici pratiquement rois et maîtres. Ils contrôlaient tout : éducation, commerce, navigation, chemins de fer. Si j'en juge par le nombre de monuments religieux érigés par le kaiser et ses sujets, le rêve de l'empereur d'Allemagne de devenir Pope des Huns était en bonne voie de réalisation.

Comme je faisais les cent pas à la gare de Jérusalem, en attendant le départ du train, un militaire m'aborde et me présente sa carte qui se lit : Capt. G… A… Don't you know me ? me demanda-t-il, voyant mon air perplexe. « Non, » lui répondis-je. Alors il m'enlève sa carte des mains et écrit avec son stylographe les mots suivants, au-dessous de son nom : World Famous Cowboy, Calgary, Canada.

Pour un Canadien qui s'annonce, en voilà un qui n'est pas manchot, me dis-je à moi-même. Confus, j'avouai mon ignorance complète de ce fameux personnage, de son… encore plus fameuse et surtout très modeste personnalité. Il est certain maintenant que je le connaîtrai et ne l'oublierai pas de sitôt. À bord du train, un officier à qui je fais part de cet incident drolatique, me dit bien connaître cette célébrité ; il est de sa division. Il n'est pas Canadien : il est Américain. Alors, tout s'explique.

La voie redescend les monts de la Samarie jusqu'à Ludd, au camp Allenby où nous avons changé de train en venant d'Égypte. Autre correspondance pour Haïfa. C'est une voie nouvelle : les

gares ne sont pas même construites. La région traversée est basse, marécageuse et très fertile ; c'est une plaine entre la mer et les montagnes. À un endroit, le sable de la mer poudroie sous le vent et envahit graduellement la plaine. Il fait bon revoir la mer que nous côtoyons depuis trois heures. La plaine est en culture ; on fait la moisson. Au flanc des montagnes, des villages, des petites villes, tous bâtis dans ce même style que j'appelle biblique. On voit beaucoup de vieux matériel de guerre ; à Kitron-Jacob une centaine de gros camions automobiles boches se rouillent dans les champs.

Vers 5 heures p.m., notre attention est attirée par des ruines superbes soit d'un couvent immense, d'un château, d'une forteresse ou d'une ville, sur un magnifique promontoire qui s'avance dans la Méditerranée. Pour complément de décor, le soleil descend sur l'azur de la mer et dore de ses feux les créneaux, les arcades, les ogives et les portiques délabrés. Ce sont les ruines d'Atlit, célèbre au temps des Croisades sous le nom de Castellum Peregrinorum, le Château des Pèlerins. Ce fut, au treizième siècle, le siège principal de l'ordre des Templiers ; il fut détruit, en 1291, par le terrible sultan Mélik-el-Achraf. Cette ruine et le village avoisinant sont maintenant la propriété de M. de Rothschild de Paris, qui, en 1907, y fonda une colonie juive. Les ruines m'intéressent plus que la colonie. Un peu plus loin, Tantoura, connue sous le nom de Dôr dans la Bible, les ruines de Césarée, construite par Hérode en l'honneur de César Auguste. On y voit des traces de Vespasien, de Titus, de saint Paul, saint Pierre, saint Philippe, de Beaudoin I, d'Origène, d'Eusèbe, des Croisades, du sultan Bibars qui la détruisit, en 1265, et du sultan Djez-Pacha qui en exploita honteusement les ruines, exploitation qui s'exerçait avant la guerre et s'exerce encore, dit-on.

À 5 heures trente nous sommes à Haïfa, qui s'appelle aussi Caïfa. C'est l'ancienne Sycaminum des Romains. Population : trente mille. Tancrède, Saladin, Zahir-O-Mase se la disputèrent tour à tour. Rien d'étonnant qu'elle soit sortie joliment défigurée des rudes mains de ces guerriers. Aussi, n'a-t-elle presque plus rien de son ancienne splendeur ; il lui reste cependant son mont Carmel et son monastère. C'est aujourd'hui une ville moderne ; l'ouverture de la nouvelle ligne de chemin de fer l'a rendue à la vie.

13 mai — Nous sommes allés à Nazareth, aujourd'hui. C'était le but de notre voyage ici. Située dans la montagne, au fond de la belle vallée de Jézérel, Nazareth, En Nasira en arabe, est une florissante petite ville d'une quinzaine de mille habitants. Sur le parcours d'environ vingt-cinq milles, d'Haïfa à Nazareth, nous traversons des vergers d'oliviers, de figuiers, de mûriers, et des champs d'une grande fertilité. À cette saison la plaine, avec ses différentes périodes et ses variétés de cultures, a l'aspect d'un véritable damier à cases de couleurs qui varient à l'infini. Nous visitons la grotte de l'Annonciation, la maison de Marie, l'atelier de Joseph, la synagogue où Jésus fut instruit, le mont de la Frayeur, Tremor, du haut duquel les Juifs voulurent précipiter Jésus enfant, la fontaine de la Vierge. Dans le lointain, la cime du Tabor perce les nues.

J'ai dit que nous avions visité la maison de Marie ; il faut entendre l'endroit, recouvert de marbre, où, dit-on, elle se trouvait ; car, d'après une pieuse tradition, la maison aurait été, en 1291, transportée par les anges à Lorette, près d'Ancône, Italie, pour être soustraite aux profanations des Musulmans.

Nous voyons aussi l'autel, dit de la fuite en Égypte, et l'endroit où passait la cheminée de la maison de Joseph. Quant à l'atelier de Joseph, c'est une caverne à trois étages sur laquelle deux chapelles ont déjà été élevées et détruites. On vient de compléter à peu près la troisième, sobre, jolie. L'eau se puise à la Fontaine, à la fourche du chemin, comme il y a vingt siècles, dans les mêmes costumes, dans des urnes semblables, portées sur des têtes coiffées ou non coiffées de la même façon. Lorsque nous étions à Jérusalem, nous doutions si nous pourrions visiter Nazareth, car il y avait soulèvement ici comme à Jaffa, mais tout est rentré dans le calme. Du reste, à l'entrée de la ville, un détachement de troupes anglaises campe, jusqu'à ce que la population ne laisse aucun doute sur ses bonnes intentions.

Nous rentrons en ville par la même route : la vallée du Kichon où des Juifs polonais, hommes et femmes, refont la route en macadam. Il y a là toute une colonie qui

La Fontaine de la Vierge, Nazareth.

Un Laurier à Jéricho.

vit sous des tentes. Ces femmes, bâties comme des

Hercules et jolies comme des amours, manient la lourde masse d'acier et fendent la pierre à tour des… plus beaux bras qu'on puisse voir. Et c'est pour cette besogne qu'elles ont émigré !… Qu'est-ce que ce doit être en Pologne, alors ?…

Le lac de Tibériade, Capharnaüm, Magdala où naquit Marie-Madeleine, Cana, les noces, sont dans les environs.

14 mai — Pour entrer à Haïfa, la voie ferrée contourne le promontoire du Carmel. Cette chaîne de montagnes se continue jusqu'au Liban, en Syrie. Chênes, amandiers, figuiers, poiriers sauvages et pins y croissent à profusion. Grâce à l'abondance de la rosée, la montagne reste verte pendant toute l'année, ce qui est une exception en Palestine. La faune est représentée par des gazelles, des perdrix et des chevreuils ; le chat sauvage s'y rencontre aussi parfois. Nous faisons l'ascension de la montagne par une pente si douce, que, sans le panorama enchanteur et pittoresque qui s'étale devant nous, nous douterions que nous faisons une montée de cinq cents mètres. Au sommet, un superbe monastère et un établissement surmonté d'un phare. Depuis les temps les plus reculés, le Carmel a été considéré comme la montagne de Dieu. Le miracle d'Élie en a fait l'objet d'une vénération particulière chez les Juifs et les Chrétiens.

Le couvent actuel date de 1828. La pyramide élevée aux soldats de Bonaparte, massacrés par les Turcs, après le siège de Saint-Jean d'Acre, fut détruite lors de la dernière guerre ; elle est maintenant rétablie, mais l'inscription n'a pas été gravée de nouveau.

Le phare a aussi été endommagé ; la lanterne à intermittence ne fonctionne plus ; elle est remplacée par un fanal ordinaire. Une élégante colonne, surmontée de la statue de la Vierge, est au centre de la place entre le phare et le monastère. À l'ouest : le tombeau de saint Simon Stock et une grotte où se serait reposée la Sainte Famille durant la fuite en Égypte.

Je note, de l'excellent ouvrage de M. Monmarché : De Paris à Constantinople, quelques passages sur Saint-Jean d'Acre, Jaffa,

les Dardanelles et Constantinople et cette partie du Proche Orient

Partout de Haïfa, mais surtout du sommet du Carmel, on aperçoit Saint-Jean d'Acre de l'autre côté de la baie. Acre est l'ancienne Ptolémaïs de Ptolémée d'Égypte. Elle fut tour à tour la propriété des Phéniciens, des Romains, des Arabes, et des Croisés sous Richard Cœur de Lion et le roi Guy de Lusignan. Ce sont les Chevaliers de Saint-Jean qui lui donnèrent son nom. « Le 20 mars 1799, les Français commencèrent le siège d'Acre, soutenus par les Anglais ; après huit assauts meurtriers, Bonaparte fut contraint de se retirer… En 1832, Ibrahim-Pacha prit la ville qui fut pillée et détruite, mais elle se releva de ses ruines. En 1840, Acre fut bombardée par les flottes anglaise et autrichienne. Ces dévastations réitérées ont fait disparaître presque toute trace des monuments antiques. »

Le récit du massacre par Bonaparte de trois ou quatre mille prisonniers turcs, parce qu'il n'avait pas assez de provisions pour les nourrir, constitue l'une des pages les plus tragiques de l'histoire. Les vieux troupiers eux-mêmes, tout couverts de sang, en frémissaient d'horreur. Il n'y a rien de surprenant que les Turcs aient usé de représailles, et qu'après le départ de Bonaparte, ils aient massacré, au mont Carmel, les infortunés qu'il laissa lâchement derrière lui. Le siège de Saint-Jean d'Acre est une des grandes fautes de Napoléon, comme son expédition d'Égypte, du reste.

Notre navire, le Campidoglio, vient de Jaffa, le port de mer le plus considérable de la Palestine : cinquante mille habitants. C'est l'ancienne Joppé et Japho des Phéniciens et des Juifs. « Un mythe antique raconte que, dans ces parages, Andromède, fille

de Céphée et de Cassiopée, fut enchaînée au rocher pour être dévorée par un monstre marin et délivrée par Persée. C'est aussi après s'être embarqué à Joppé que Jonas fut englouti par un poisson. On a montré, jusqu'à bien avant dans le moyen âge, les chaînes d'Andromède et les restes d'ossements d'un énorme poisson… Sous Salomon, elle figure comme un port de Jérusalem. C'est là que le roi Hyram de Tyr fit transporter le bois nécessaire à la construction du Temple… Ce furent les Machabées qui soumirent définitivement Jaffa à la domination juive. La ville fut prise et détruite dans la guerre de Judée, puis rebâtie, et bientôt après détruite de nouveau par Vespasien, parce qu'elle était un repaire de pirates… Le territoire de Joppé passa, en 1126, aux Chevaliers de Saint-Jean ; la ville fut prise par Mélik-el-Adil, frère de Saladin, en 1187, et par Saladin, en 1191 ; reprise par Richard Cœur de Lion, qui en rétablit les fortifications, elle retomba, en 1197, au pouvoir de Melik-el-Adil. En 1799, l'armée française sous les ordres de Kléber la prit d'assaut. »

15 mai — Nous passons le jour à notre chambre, hôtel Nassar, et, de notre balcon, à regarder la vie de la rue. Des processions d'enfants reviennent, couronnes sur la tête, bannières déployées, d'un pèlerinage au Carmel. Les diligences de Nazareth, Tibérias et autres lieux environnants font halte à l'hôtel. Les voyageurs en descendent fourbus par sept à huit heures de cahotement, car c'est le mode usité du voyage à Nazareth. Nous y sommes allés en auto en une demi-journée. La vie de la rue, toujours variée, toujours intéressante en Orient, nous captive.

16 mai — Le Campidoglio a mouillé dans la rade à 6 heures ce matin.

La Palestine, pour les Juifs, c'est Jérusalem, la cité de David, la sainte montagne de Sion, le temple de Salomon, le sanctuaire de Jéhovah, le mur des Lamentations, le pays d'où ils ont été injustement chassés, bannis, la patrie terrestre, la Terre promise enfin. « Pourquoi serions-nous sans patrie, lorsque tous les peuples de la terre en ont une, nous exceptés ? »

Pour les Musulmans, c'est la terre d'Abraham, le Père spirituel, l'ancêtre du Prophète, le rocher du Sacrifice, la mosquée d'Omar sur les ruines du temple de Salomon ! « Pourquoi veut-on nous éloigner de Jésus, que nous vénérons, et de Marie à qui nous rendons le culte qui est dû à la mère du plus grand prophète après Mahomet ? »

Pour les Chrétiens, c'est Bethléem, c'est Nazareth, c'est la Voie Douloureuse, c'est le Golgotha, c'est la Terre trois fois sainte, choisie par le fils du Dieu fait homme pour la rédemption du monde. Voilà pourquoi et comment chacune de ces croyances regarde les deux autres comme des usurpatrices, des profanatrices.

Depuis 70, les Juifs n'ont jamais abandonné leurs prétentions ; mais c'est surtout vers la fin du treizième siècle qu'ils pensèrent sérieusement à rentrer dans leur ancienne patrie. Chacune des croyances qui, de loin ou de près, se réclament du Christ, sollicita tour à tour le protectorat des puissances de l'Occident et de l'Orient. Toutes, à l'exception de celles qui ne reconnaissent que le Taotisme, le Bouddhisme, le Brahmanisme, sous leurs formes variées, en un mot les puissances de l'Extrême Orient qui ignorent le Christianisme comme doctrine, prirent, dans tous les âges, les moyens nécessaires pour protéger leurs sujets, protection qui a subi les variations de prospérité et de for-

tune des peuples qui l'accordaient. De là des rivalités, des conflits, des persécutions, des guerres sans nombre.

Au moment où la Grande Guerre éclata, les rivalités au sujet des Lieux Saints entre la France, l'Angleterre, l'Italie et la Russie, étaient plutôt pacifiques ; et la Turquie, dans sa torpeur maladive, laissait faire, incapable, du reste, de chasser les infidèles, l'eût-elle voulu.

L'entrée d'Allenby à Jérusalem a changé la face des choses. L'Angleterre exerce maintenant le protectorat et favorise le mouvement sioniste. Ce mouvement, dont le but est de réunir assez de Juifs, en Palestine, pour constituer un peuple et établir un gouvernement, réussira-t-il ? jusqu'où ira-t-il ? Question grosse de problèmes, de conflits de tous genres, et dont les plus prévoyants ne sauraient prédire la solution. Les Juifs ont, en la personne de sir Herbert Samuels, un des leurs, un partisan dévoué.

Pour le moment, l'occupation anglaise a du bon ; la police est ferme et l'ordre qui règne offre toute sécurité au voyageur.

21

Saint-Jean d'Acre — Tyr — Sidon — Beyrouth — Tripoli — Alexandrette — Mersine — Île de Chypre — Angora — Famagouste — Limassol — Larnaka — Adalia — Île de Rhodes — Smyrne — La mer Égée — Troie — Les Dardanelles — Gallipoli — La mer de Marmara.

16 mai — Nous quittons Haïfa à 6 heures p.m., et partons pour Beyrouth que nous atteindrons demain matin.

La nuit est belle ; la lune commence à éclairer suffisamment pour rendre la mer et ses contours intéressants. Nous longeons la côte. Saint-Jean d'Acre, à droite, ne se signale que par quelques lumières. Le mont Carmel éclaire son sommet de sa petite lanterne qui remplace bien faiblement son phare d'avant-guerre. Depuis notre traversée de Tunis à Naples, en août 1907, c'est la première fois que nous nous embarquons sur les flots si agréablement bleus, si profondément transparents de la Méditerranée. Le fond se voit à quarante pieds. Cette mer a la particularité d'être pour ainsi dire sans marée, à peine un mètre.

17 mai — Dans la nuit, nous avons passé vis-à-vis Sour et Saïda — Tyr et Sidon… Tyr, berceau d'Astarté, qui fut la gloire de la Phénicie, qu'Ézéchiel menaça des pires châtiments dans ses prophéties, après les plus sages avertissements, à cause de sa vie mondaine, débauchée et scandaleuse. Nabuchodonosor en fit le siège pendant treize ans et finit par la conquérir. Elle fut détruite par Alexandre le Grand. Jésus et saint Paul la visitèrent, et saint Jérôme en fait une description pompeuse. Saladin tenta vainement de la conquérir. C'est là que repose, depuis 1190, le farouche corsaire, Frédéric Barberousse. Les Francs l'occupèrent durant près de deux siècles et furent contraints de l'abandonner après la prise de Saint-Jean d'Acre. Les Musulmans se chargèrent de la raser. Aujourd'hui, elle n'est plus qu'une petite ville de six à sept mille habitants. On ne trouve que peu de vestiges de son ancienne splendeur. Çà et là quelques fondations, débris de murs et de digues qui redisent, d'une façon bien obscure, ce que fut l'une des vieilles reines de la Phénicie.

Sidon a subi à peu près le même sort. Elle compte aujourd'hui environ douze mille habitants ; elle est, à bon droit, orgueilleuse

de ses jardins magnifiques. Homère l'a chantée comme la cité riche en airain.

Nous jetons l'ancre à Beyrouth à 7 heures du matin ; jolie, vue de la mer. Population : cent cinquante mille habitants. Nous descendons y passer la journée. Notre première visite est à la foire dont nous avons entendu parler depuis notre arrivée à Port-Saïd. Elle n'est pas intéressante ; la France a l'habitude de faire mieux.

Beyrouth est située sur la mer, dans une vallée très fertile, entre le mont Saint-Dimitri et le Ras-Beyrouth. Son climat est doux. La ville est malpropre, la population : inquiète, nerveuse ; la guerre a tant bouleversé ! Le mont Liban domine toute la région de ses sommets, neigeux pour une bonne partie de l'année. La principale place de la ville est la Place des canons ou de l'Union que la nouvelle administration est en train de nettoyer en y élevant les kiosques de la foire.

De cette ville et de Damas sont venus la plupart des Syriens de Montréal.

Le Crédit Lyonnais de Jérusalem, sur lequel j'ai tiré, m'a remis de la monnaie anglaise et égyptienne, en m'affirmant que ces monnaies avaient cours en Syrie comme en Palestine. Et voilà qu'il m'est impossible, ici, d'entrer à la foire, d'acheter un timbre-poste, de retourner à mon bateau, à moins d'avoir de la monnaie syrienne ! L'administration a interdit la circulation et l'échange de toutes monnaies étrangères et surtout de la monnaie égyptienne. Après une scène de tous les diables à la direction de la Banque Ottomane, je réussis à obtenir $2.00 valant de numéraire syrien, somme que j'estime plus que suffisante pour payer mes bateliers, avec qui j'ai convenu de prix savoir, trente piastres

syriennes pour deux personnes. Le marché fut discuté, arrêté et conclu en présence des officiers du contrôle, sur le quai.

Nous partons. À vingt-cinq pieds du bateau, les deux bateliers nous somment de les payer avant de monter à bord. Je m'exécute en leur présentant les trente piastres convenues, mais les bandits exigent le double, refusent de nous laisser embarquer et nous tiennent au large jusqu'à ce que je leur aie versé la rançon. « C'est la mode à Beyrouth », me disent les habitués ; « vous ne trouverez cela ni à Chypre, ni à Rhodes, ni même en Turquie où les Anglais, les Italiens et les Turcs contrôlent respectivement. »

Par les derniers traités, la France a exigé la Syrie qui était sous la domination des Turcs ; le général Gouraud est l'administrateur.

18 mai — Tripoli. Jolie petite ville d'une trentaine de mille habitants, divisée en deux parties assez éloignées l'une de l'autre : El-Minâ et Tripoli proprement dite. On voit la masse colossale d'un château fort qui réunit deux montagnes. Il fut construit au douzième siècle par Raymond de Saint-Giles, comte de Toulouse. Sur la rive : les ruines de deux tours — il y en avait six à l'origine — dites tours des lions. Quelques-uns prétendent qu'elles ont été bâties par Richard Cœur de Lion ; de là leur nom.

Le soir, nous sommes à Alexandrette, au fond de la baie du même nom. Depuis Haïfa et Saint-Jean d'Acre, où nous avons quitté le Carmel, le Liban suit la côte jusqu'ici. À cinquante ou soixante milles et plus, à l'intérieur, se trouvent Damas, Alep, Ba'albeck et Palmyre, avec leurs ruines fameuses, entre autres les temples de Jupiter, du Soleil et l'Acropole. Nous sommes à la frontière de la Syrie et de la Séleucie. Le mont Taurus apparaît

comme fond de scène et ses ramifications entourent le port, le plus grand de la Syrie. Cette ville fut fondée par Alexandre le Grand, au commencement du quatrième siècle, probablement après la bataille d'issus. Elle devait servir de point de départ aux caravanes qui se dirigeaient vers l'intérieur de la Mésopotamie, sur Mossoul et Bagdad.

Nous partons vers midi. La scène est des plus pittoresques ; la mer est douce et d'une transparence qui nous permet de voir le fond à une grande profondeur.

19 mai — À 7 heures a.m., nous abordons à Mersine, ville très caractéristique, d'une vingtaine de mille habitants. En une heure, nous la parcourons. Nous visitons le palais (?) de l'administration française qui exerce maintenant le protectorat. Ce territoire est encore en guerre. Depuis l'armistice, les Grecs et les Turcs, sous la direction de Mustapha-Kémal, le généralissime du sultan de Constantinople, Méhémet VI, se disputent ce territoire et l'Anatolie. La ville est entourée de tranchées qu'occupent les troupes françaises. Nous sommes reçus à la Banque Ottomane par le directeur, M. Pandelidès, qui a l'amabilité de nous changer cinquante livres égyptiennes pour vingt-huit mille six cent trente-huit piastres turques. Je n'ai jamais eu tant de papier-monnaie dans mes goussets ; gonflés comme des outres, ils menacent d'éclater.

Tarse, la patrie de saint Paul, et Adana sont à soixante-sept kilomètres de cette ville. C'est à ce dernier endroit qu'eut lieu, en 1909, le terrible massacre de Chrétiens par les Turcs. L'état de guerre actuel a ralenti l'ardeur du fanatisme turc et des persécutions ; elles recommenceront bientôt.

20 mai — Nous quittons Mersine à 4 heures p.m., à destination de l'île de Chypre que nous atteindrons demain matin.

Nous toucherons deux ports de cette île célèbre : Larnaka et Limassol. L'île de Chypre appartient à la Turquie ; elle est administrée par l'Angleterre, depuis 1878. Cela se voit dès notre arrivée ; le capitaine du port vient nous saluer à bord en uniforme kaki.

Un manifeste en langue française, distribué abord par les Turcs, fait voir que les méthodes allemandes ont des imitateurs. Je le cite textuellement sans en corriger les fautes :

Méfaits Grecs

« Le Métropolitain grec de Seuké qui est arrivé à Ballatchik, exhorte la population grecque à s'enrôler dans l'armée hellène et excite les soldats grecs à commettre des vexations contre la population turque. Les "Grecs arrêtèrent et expédièrent à Athènes 59 notabilités d'Ouchchak. Ils augmentent de jour en jour leurs excès sous prétexte de chercher des armes. Le Commandant Grec de Balattchik, sous prétexte que quelques soldats grecs sont atteints d'une certaine maladie, rassembla toutes les femmes des villages dans les mosquées et leur a fait subir par force un examen médical, et quelques-unes parmi elles furent même violées. Des hommes internés dans les églises furent lâchement battus, et certains d'entr'eux tués à coups de bâtons. Un officier grec a amené par force à Smyrne, la fille de Sari-Hassan, notable de Kermindjik, et âgée de 14 ans, et l'a contrainte à se marier avec lui, suivant usage chrétien, et de plus, cet officier a fait tuer le père de la pauvre fille. Les atrocités et les cruautés grecques sont arrivées à leur comble. Un groupe musulman, composé de gar-

çons, femmes et petits enfants, ont été introduits dans une maison dans la ville d'Izmit même et brûlés vifs. On a commis même la sauvagerie de couper le nez et les oreilles de plusieurs innocents. Le capitaine du bateau russe Kertch a vu de ses yeux ces actes tragiques et barbares. »

22 mai — Durant la nuit, nous avons passé à Famagouste. Fondée trois siècles avant Jésus-Christ, par le roi d'Égypte Ptolémée Philadelphe, elle fut tour à tour occupée et fortifiée de gros murs par les Grecs, les Croisés, les Génois, les Vénitiens et les Turcs ; ces murs existent encore en partie. La cathédrale catholique Saint-Nicolas a été transformée en mosquée. À un jour de voyage d'ici se trouvait Salamine. « Fondée, disait-on, par Teucer, personnage homérique, fils de Télamon, Salamine était dans l'antiquité la ville la plus importante de l'île. » Son nom nous rappelle les luttes terribles entre les Grecs et les Perses. De Famagouste, le chemin de fer conduit à Nicosie, la capitale, à soixante-et-un kilomètres dans l'intérieur. Cette ville est de forme parfaitement circulaire et entourée d'une haute muraille flanquée de onze bastions.

Court séjour à Larnaka. Nous mouillons le soir, à 4 heures p.m., à Limassol. Nous cherchons en vain à acheter de la célèbre dentelle de Chypre. Nous nous dédommageons en apportant à bord une bouteille du bon vin de cette île, du vrai nectar. Un peu plus tard, nous contournons la pointe de Paphos où naquit Vénus.

« Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
« Secouait, vierge encore, les larmes de sa mère
« Et fécondait le monde en tordant ses cheveux. »

Au loin, la chaîne des monts de l'île célèbre, ferme l'horizon de sa crête irrégulière et audacieuse.

23 mai — Nous sommes en face d'Adalia, ville d'Anatolie. Ses vieux murs crénelés, ses chutes d'eau dont les rideaux de blanche écume coupent la falaise, et ses grottes pittoresques produisent l'effet le plus saisissant. Des officiers, italiens et turcs, montent à bord pour nous défendre de descendre. Tout près, les Grecs et les Kémalistes se livrent bataille. On entend les sonneries de trompettes des troupes qui se préparent au combat. Le mont Climax perce les nues de son pic élancé. Il y a huit jours, dans ce même port, les soldats turcs ont arrêté, à bord d'un navire, trois espions qu'ils ont fusillés, et constitué prisonniers quinze Arméniens qui ont dû probablement subir le même sort. Trois officiers du Campidoglio, forçant la consigne, sont allés sur la plage pour s'y baigner ; on leur a lancé des pierres. C'est plus sûr de rester à bord ; nous en prenons philosophiquement notre parti. En temps de paix et surtout en temps de guerre, la prudence est la mère de la sûreté.

24 mai — Départ d'Adalia à 4 heures p.m. ; arrivée à l'île de Rhodes le lendemain matin. Les murs d'enceinte, les tours, le château des Chevaliers sans peur et sans reproche de l'ordre de Saint-Jean, les assises légendaires du Colosse frappent nos regards émerveillés. La ville, sous le protectorat italien, a conservé tout son cachet d'antiquité. Nous parcourons la rue des Chevaliers et lisons leur devise sur chaque écusson particulier ; nous pénétrons dans le château, converti en musée, et évoquons le souvenir de tous ces vaillants défenseurs de la foi, de ces redoutables adversaires des corsaires et des ennemis de la chrétienté, sous le commandement des grands maîtres de l'Ordre depuis Gé-

rard Tunc, Foulques de Villaret jusqu'à Villiers de l'Isle-Adam. Nous remarquons, à l'intérieur des maisons, les parquets en mosaïques de cailloux du rivage ; les dessins sont originaux et charmants. La plupart des rues sont étroites et bordées de murs en pierre de taille, murs qui datent de dix siècles et qui sont bien conservés.

Nous repartons à 4 heures p.m., enchantés de notre court séjour, regrettant de ne pouvoir passer entre les jambes du Colosse, tombé depuis longtemps. Il devait porter la tête à une hauteur prodigieuse, si l'on en juge par l'écartement des piliers sur lesquels ses pieds reposaient. On dit que les navires, à la mâture la plus élevée, y passaient, toutes voiles déployées. Époque héroïque,

ADALIA — LE PORT.

ADALIA — LE FORT.

où les faits prenaient des proportions gigantesques, que

l'imagination aime à grandir encore et grandira toujours, de génération en génération, en vertu des lois de la projection et de la distance. Nous sortons par la porte Sainte-Catherine, aux deux tours massives, et regagnons notre bateau qui se dirige maintenant sur Smyrne.

25 mai — Arrivée à 1 heure p.m., à Smyrne, la patrie d'Homère ? « Sept villes se disputaient l'honneur de lui avoir donné naissance ». Les titres de Smyrne semblent les plus solides cependant. Trois navires de guerre, armés par les Grecs, stationnent à l'entrée du port. Le King George, puissant dreadnought anglais, arrive quelques instants après. Smyrne s'épa-

nouit en éventail, de la mer au sommet du mont Pagus couronné des ruines d'un château fort. Au centre du panorama, un bosquet d'ifs très hauts, très droits et très verts, ombrage un immense cimetière musulman, donne du relief au tableau et de la vie au paysage. Population : près de trois cent mille. Smyrne est le poste de ravitaillement de l'armée grecque. Le commandant Raguzin du Campidoglio me signale un déchargement de restes de viande en conserves de l'armée anglaise. Il y a déjà plus de trois ans que ces provisions attendent les consommateurs ; elles doivent être suffisamment faisandées ! Pauvres soldats ! Ces boîtes contiennent trois cent mille rations. Comme l'armée grecque compte cent cinquante mille hommes, ces dix mille caisses de provisions ne dureront que deux jours. Le contenu d'un navire de dix mille tonneaux est à peine le déjeûner d'une petite armée. Ce que coûte la guerre !!...

26 mai — Promenade dans la ville, à la rue Franque, au quartier des bazars, à l'église grecque de Sainte-Épithonie, à l'église des Franciscaines, au pont des Caravanes, au Pagus. C'est la Fête-Dieu, les cloches sonnent à toute volée ; c'est aussi une fête nationale quelconque. Les drapeaux battent aux hampes et les navires sont gaiement pavoisés ; à midi : canonnade des navires de guerre pour le salut royal. À la poste grecque où nous voulons expédier notre courrier, on refuse l'argent français ; nous nous adressons aux postes françaises. Dans la plupart des pays d'Orient, les gouvernements de l'Europe ont leur système postal, celui des indigènes n'étant pas sûr.

27 mai — À quatre heures nous quittons Smyrne et jetons un dernier coup d'œil sur ses quais longs de quatre kilomètres, sur le petit tramway qu'un cheval haie péniblement, sur la mer qui bat

la jetée, sur les cafés remplis d'une foule bigarrée et élégante en son genre, sur le panorama qui rappelle ceux d'Alger, de Lisbonne et de Naples, sur le sommet du Pagus et les ruines du château de l'Acropole.

Nous laissons derrière nous les îles Cyclades et Sporades, Sanios, Chios, Kos, Ikarios, Andros, Tinos, Naxos, les villes de Hieronida (Didymes), Priène, Hieropolis, Milet et Ephèse, regrettant de ne pouvoir visiter tous ces lieux célèbres que les classiques ont chantés, et dont ils ont transmis l'histoire, la poésie, à travers les siècles jusqu'à nos jours. À notre droite, se dessinent les rivages, les plaines et les montagnes de la Caramanie. Un peu d'orientation nous indique Angora, au nord-est ; à l'est : la Grèce ; au nord : la Turquie, les Dardanelles, la mer de Marmara, Constantinople, le Bosphore et la mer Noire.

Sur le soir, nous sommes en vue de Mitylène, l'ancienne Lesbos. Au fond du golfe, les ruines d'Halicarnasse, patrie d'Hérodote et de Denys. Cette mer Égée est toute l'antiquité grecque ; voici, sur la droite, Troie et ses neuf époques dont les ruines nous font suivre la trace jusqu'aux temps préhistoriques et nous rappellent Hector, Achille, Agamemnon, Ajax et la belle Hélène.

« … Amour, tu perdis Troie ! »

Comme au temps d'Homère, les navires jettent l'ancre dans la baie ; les voiliers y cherchent un refuge sûr contre les tempêtes : Sotto Troia, sous Troie, comme disent les marins.

28 mai — Le détroit des Dardanelles est le fameux Hellespont des anciens.

Le Château d'Europe, « Kelid-ul-Bahr » — Les Dardanelles, Turquie.

À 6 heures a.m., nous mouillons à Dardanelles, ville d'une douzaine de mille âmes. C'est ici où le passage est le plus étroit : trois quarts de mille. Plusieurs édifices, dont les toits ont été défoncés par les aéroplanes, durant la guerre, étalent leurs ruines sur le côté nord-est. En face est le Kelid-ul-Bahr, la clef de la mer, château composé d'une vieille tour et de forteresses plus modernes et entouré d'un village bâti sur la pointe que les anciens nommaient Kynosséma, le tombeau de la chienne, en souvenir de la reine Hécube, qui avait été changée en chienne, allusion aux imprécations qu'elle avait lancées aux Grecs qui l'emmenèrent prisonnière. Une bataille navale, entre les Athéniens et les Spartiates, fut livrée sous ce cap, à la fin de la guerre du Péloponèse. C'est ici que l'armée de Xerxès passa sur un pont flottant. Lieux célèbres aussi par les amours d'Héros et de Léandre et l'exploit de natation de ce don Juan que lord Byron voulut imiter. Il traversa le détroit, à la nage, en une heure et quelques minutes, mais il y prit une grippe dont il ne perdit jamais le souvenir.

Sur la côte d'Asie, se trouve le petit bourg de Lampsaque. Voilà ce qui reste de l'antique Lampsaque, « que Xerxès avait donnée à Thémistocle, pour lui fournir sa provision de vin » ; Lampsaque, vouée au culte de Priape, et célèbre par les mœurs licencieuses de ses habitants.

Voici, en face, du côté de l'Europe, Gallipoli, qui s'élève sur ce promontoire. Des camelots viennent à bord offrir des poteries aux couleurs criardes et de mauvais goût. Cette marchandise est spéciale à ce coin de terre ; elle est très prisée par les Turcs.

Les Dardanelles portent les traces, encore vives et empoignantes, du drame de la Grande guerre ; de chaque côté, des navires sur le flanc, à demi-coulés : le Massena, le Bouvet et plus de quinze à vingt autres. Sur la hauteur, une chapelle blanche, un ossuaire, attirent les regards, ainsi qu'un monument funéraire. C'est le champ de bataille où Anglais, Français et Australiens sont tombés par milliers sous les balles des Turcs, et où le général Gouraud, maintenant gouverneur de la Syrie, a été blessé. Cent mille Australiens sont tombés au champ d'honneur. Tout le plateau est couvert de petites croix blanches qui marquent les tombes de ces héros.

Dans l'après-midi, la vigie crie : Un cadavero ! Un cadavero ! En effet, au beau milieu du détroit, couché sur le dos, les bras au-dessus de la tête, flotte le cadavre d'un Turc, noyé depuis assez longtemps, si l'on en juge par son état de décomposition. Cependant, son costume est complet : pantalons blancs bouffants, large ceinturon rouge, gilet à boutons de métal, turban sur le chef. Cette rencontre lugubre me représente l'état actuel de la Turquie : débris, épave d'une nation, d'un peuple qui fit trembler le monde et qui flotte maintenant sur l'océan agité des passions politiques de tous les peuples de l'Orient et de l'Occident.

Nous entrons dans la mer de Marmara, l'ancienne Propontide. Le détroit des Dardanelles est maintenant désarmé ; les puissances alliées, nommément les Anglais et les Français, l'occupent et le contrôlent. C'est une des conditions du traité de Versailles.

Nous contournons l'île de Marmara et continuons sur la mer durant la nuit. Demain, à notre réveil, nous serons en vue de Constantinople, le but ultime de notre excursion en ces parages. Comme cette ville est occupée par les Alliés, nous aurons sans

doute beaucoup de formalités à remplir pour y entrer et surtout pour en sortir.

22

Constantinople — Scutari — Stamboul — Andrinople — Philippopoli — Sofia — Ferdinand — Nisch — Belgrade — Pierre I — Zagreb (Agram) — Trieste — Le château de Miramar — Maximilien et Charlotte — Venise — Milan.

29 mai — Apercevoir du pont d'un navire, sous les feux d'un soleil du matin, resplendir Constantinople, ses murs, ses châteaux, ses forteresses, ses minarets, ses coupoles, la mer Marmara, la Corne d'Or, le Bosphore, Scutari, Galata, Péra et Stamboul est un spectacle vraiment féerique. Ce n'est pas de la surprise, c'est de la stupéfaction, de l'ébahissement. Oui, lord Byron avait raison de compter Constantinople comme l'une des trois plus belles villes du monde ; les deux autres, dans son estime, étaient Naples et Lisbonne. Edmond About a écrit, quelque part, de ne pas entrer dans Constantinople, de se contenter de l'admirer du dehors. Je partage son avis et je l'applique à tout l'Orient. Beauté éblouissante, captivante, de rêve, de reflets, d'images, de couleurs, de grâces qui s'effacent, s'évanouissent, disparaissent sous la loupe décevante de l'analyse. Comme la sensitive, elle se ferme au toucher ; comme le rêve, elle fuit au réveil, à la réalité. Mais que le mirage est beau, merveilleux, enchanteur, éblouissant !

Nous entrons dans le port, à petite vitesse, pour mieux jouir du spectacle. Plus de cent navires sont arrivés avant nous et se balancent dans la Corne d'Or et sur les eaux rapides de la mer

Noire qui se précipitent dans la mer de Marmara par le détroit sinueux du Bosphore. Trois promontoires arrondis forment Constantinople : à l'orient, Scutari, qui resplendit dans sa couleur de chrome, son immense université, ses coupoles et minarets gris ; au nord, les immenses cités de Galata et de Péra, dominées par la tour de Gênes, construite par les Génois lorsqu'ils étaient les maîtres de la ville ; à l'occident, Stamboul, l'antique Byzance, la ville de Constantin, durant plusieurs siècles la reine de l'Orient, que l'on a vite reconnue à ses vieux murs, à son Séraï, à son Ministère de la Justice, à son Musée rouge, aux neuf coupoles et aux quatre minarets de Sainte-Sophie, aux six aiguilles de l'orgueilleuse mosquée d'Ahmed, à l'Hippodrome, à la forêt de minarets et aux flèches de mille autres mosquées plus prétentieuses les unes que les autres. Un pont mobile ferme l'entrée de la Corne d'or et relie les cités de Galata et de Péra à Stamboul, à ses mosquées, à son bazar, à sa vie orientale.

La population de ces quatre grandes cités réunies atteint un chiffre difficile à préciser, surtout de ce temps-ci, vu l'énorme population flottante résultant de l'invasion de plus de cent mille réfugiés russes et de l'occupation de la ville des califes, par la Commission interalliée. Cette commission a pratiquement le contrôle de la ville et s'y maintiendra pendant une période indéfinie, tant que l'état de guerre entre la Turquie et la Grèce n'aura pas cessé, aussi longtemps que l'Orient ne jouira pas d'une tranquillité, sinon complète, du moins suffisamment marquée pour ne plus inspirer de crainte et d'appréhension aux puissances alliées.

Sainte-Sophie fut fondée par l'empereur Constantin en l'an 325. Il ne dédia pas ce monument à la sainte de ce nom, comme on serait porté à le croire, mais à la Sagesse divine, sophiè, en

langue grecque. Elle fut agrandie par son fils Constance. Sous Arcadius, un incendie allumé par des émeutiers la détruisit en partie. Cette émeute avait été provoquée par l'exil de saint Jean Chrysostôme. Elle fut de nouveau incendiée vers 532 sous Justinien qui la restaura. C'est l'édifice que nous voyons aujourd'hui dans son ensemble. « Il (Théodore II) voulut, » nous dit M. Monmarché, « que le temple fut le monument le plus magnifique que l'on eût vu depuis la création ; aussi, fit-il recueillir dans toutes les parties de l'Empire les matériaux précieux, les marbres, les colonnes, les sculptures des temples les plus renommés… Dix mille ouvriers, conduits par cent maîtres maçons, étaient employés à la fois… Pour la construction du dôme, il fit confectionner à Rhodes des briques d'une terre si légère que douze d'entre elles ne pesaient pas plus qu'une brique ordinaire ; elles portaient l'inscription suivante : C'est Dieu qui l'a fondée, Dieu lui portera secours. On les disposa par assises régulières ; de douze en douze assises, on y maçonnait des reliques, et les prêtres disaient des prières. Le temple fut décoré avec splendeur. On conçoit quelles sommes immenses dut dépenser l'empereur qui se vit réduit aux expédients les plus coupables pour se procurer de l'argent. Enfin, le monument fut achevé en l'an 548. L'empereur en fit la dédicace avec magnificence. Après une marche triomphale sur l'Hippodrome et d'immenses distributions faites au peuple, il se rendit au temple et s'écria : Gloire à Dieu qui m'a jugé digne d'accomplir cet ouvrage ; je t'ai vaincu, Salomon ! … »

« En 1453, lors de la prise de Constantinople par les Turcs, une foule de prêtres, de femmes, de fugitifs de toutes classes, se pressaient dans la basilique. Le conquérant pénétra à cheval jusqu'au maître-autel et, sautant de son cheval, s'écria : Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! Ce fut le signal du

massacre et du pillage. Au moment de l'entrée des Turcs, dit une légende que les Grecs se plaisent à répéter, un prêtre célébrait la messe ; il quitta l'autel, emportant le calice sacré et il disparut par une porte pratiquée dans une des galeries. Immédiatement la porte se trouva fermée par un mur de pierre. Mais, ajoute la légende, quand Sainte-Sophie sera rendue au culte chrétien, cette porte se rouvrira et le prêtre reviendra achever sa messe interrompue… Mahomet le Conquérant consacra Sainte-Sophie au culte musulman. »

Dans l'enceinte de Sainte-Sophie se trouvent les turbés, tombeaux de Moustafa, d'ibrahim, de Sélim II, de ses femmes, de ses cinq filles, de dix-sept de ses fils étranglés à l'avènement de Mourad III, et de vingt et un fils et treize filles de ce dernier ; aussi le turbé de Mourad III, celui de Mehmed et de plusieurs princes.

Tout près, on descend dans le soubassement du palais de Constantin dont l'entrée donne sur la cour d'une maison particulière. Au bas de l'escalier une forêt, de trois cent trente-six colonnes de quarante pieds de hauteur, soutient la voûte sur laquelle sont bâties les maisons de la ville. Les socles de ces colonnes baignent dans un lac qui noie le pavé et où trois chaloupes circulent. Les bateliers attendent, au pied de l'escalier, pour nous offrir cette promenade d'un nouveau genre. Nous déclinons : il fait trop humide. De là, nous passons au Séraï, au Musée des Janissaires, à l'Hippodrome, à plusieurs mosquées et églises tant catholiques que grecques.

30 mai — Nous visitons les palais impériaux modernes, le Yildiz Kiosque ; le Palais des Étoiles, habité par le sultan Méhémet VI et ses quinze femmes. Il n'en a plus que quinze, le pauvre homme ! — les temps sont durs !!!

Promenade en automobile sur le Bosphore jusqu'à la mer Noire pour jouir du spectacle des châteaux féeriques érigés sur les rivages européens et asiatiques du fameux détroit, et des Eaux douces de l'Europe et de l'Asie. On appelle ainsi les belles vallées et les douces collines qui bordent le Bosphore et s'étendent, des deux côtés, jusqu'à la ligne de l'horizon. « C'est, — dit Théophile Gautier, — une vaste pelouse, veloutée d'un frais gazon, encadrée de frênes, de platanes et de sycomores, qui s'encombre, le vendredi, d'arabas et de talikas, et voit s'étendre sur des tapis de Smyrne les beautés paresseuses du harem. Une charmante fontaine en marbre blanc toute brodée d'arabesques, toute historiée d'inscriptions en lettres d'or, coiffée d'un grand toit à forte projection et de petits dômes surmontés de croissants, qui s'aperçoit de la mer et se détache sur un fond d'opulente verdure, désigne au voyageur cette promenade favorite des Osmanlis. »

Une avarie à notre machine, sur la route du Bosphore, a failli nous faire manquer le train et nous a fait passer un fort mauvais quart d'heure d'anxiété. Après les formalités les plus désagréables, les exigences, les grossièretés et les exactions de l'officialité interalliée, nous pûmes enfin prendre, à huit heures et demie, l'Oriental Express des Wagons-lits à destination de Paris.

31 mai — Nous traversons la Turquie, la Bulgarie et leurs campagnes fertiles, Andrinople, Philippopoli et Sofia que nous atteignons à dix heures du soir. Sofia est la capitale, veuve de son tsar, le pauvre Ferdinand, maintenant exilé dans une petite capitale allemande du Saxe-Cobourg. Il y vit dans la retraite sous le nom de « Comte de Manoury », depuis son abdication en octobre 1918. Petit-fils de Louis-Philippe, il a du sang français dans les veines, et c'est probablement pour cette raison qu'il a choisi ce

nom bien français. Quelques dignitaires de son ancienne cour l'ont suivi en exil ; le reste de sa famille : son fils le prince Cyril et les princesses, ses filles, vivent au palais Augustina, dans la ville même.

L'ancien tsar de la Bulgarie est un studieux, un fervent de la littérature, des sciences et des beaux-arts. Il reçoit des écrivains, des savants, des professeurs, fait de copieuses lectures et écrit beaucoup de mémoires surtout. C'est un habitué du théâtre et de l'opéra. Chaque fois qu'il y paraît, l'auditoire lui rend les honneurs dus aux souverains.

Il semble se désintéresser de la politique ; mais d'aucuns prétendent que ce désintéressement apparent n'est qu'une feinte, qu'il joue la comédie et espère toujours remonter sur le trône dans un temps plus ou moins rapproché.

On le dit très riche. Sa fortune est investie dans des valeurs anglaises. Il a sauvé du naufrage les joyaux de sa couronne et des pierres précieuses pour une valeur qui se chiffre dans les millions.

Outre la musique et la littérature, ses passe-temps de prédilection sont le jardinage et l'élevage des oiseaux. Guillaume, pour tromper les ennuis de l'exil, s'est fait scieur de bois. Ferdinand, de son côté, s'adonne à l'exercice du jardinage et collectionne les oiseaux les plus rares ; il affectionne particulièrement les colibris et les perruches dont il possède une merveilleuse collection.

Principauté jusqu'en mars 1908, la Bulgarie devint alors un royaume et Ferdinand en fut proclamé le premier souverain ; il prit le titre de tsar. La Bulgarie a été instituée principauté en 1878 par le traité de San-Stefano et par le traité de Berlin, signé

la même année, principauté autonome mais tributaire de la Turquie.

Après l'armistice, le roi Boris a remplacé Ferdinand sur le trône de la Bulgarie, grâce à l'énergie du premier ministre Stambouliski.

1 juin — Nous nous éveillons en Serbie, à Nisch, petite ville de vingt-cinq mille habitants, située au confluent des rivières Morava et Nichava. C'est ici que naquit Constantin, en l'an 273. Cette ville fut longtemps possession romaine. Les Turcs l'évacuèrent en 1872, et elle fait désormais partie de la Serbie. On y remarque un jardin public, une résidence royale, la citadelle construite d'après les plans et le genre de défense de Vauban. Les campagnes, les collines, les montagnes sont d'une richesse de culture et de végétation incomparables. Je conçois qu'on se batte pour ces ravissants pays des Balkans. Aussi, sont-ils l'objet de la convoitise et de l'envie des peuples du proche Orient et de l'Europe qui, tour à tour, et sous prétexte d'équilibre européen ou autre, les morcellent à leur fantaisie. Ces peuples sont terriblement grevés d'impôts. Ils ne travaillent que pour maintenir les armées. La Serbie est en révolution et en guerre depuis bientôt quinze ans, depuis l'assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga Maschin. Au moment où la guerre éclata, en 1914, elle sortait à peine d'une lutte de quinze années avec l'Autriche.

Le soir, nous entrons dans Belgrade, la capitale ; nous y resterons jusqu'à demain, grâce au retard causé par le changement d'horaire de notre train express, changement qui est loin d'améliorer notre sort.

Située au confluent du bleu Danube et de la Save, Belgrade occupe, avec ses quatre-vingt-cinq mille habitants, une position unique sur un promontoire dominant les deux fleuves qui se marient à ses pieds. Cette ancienne colonie romaine subit tour à tour le joug des Grecs et des Turcs dont elle fut délivrée par Karageorge qui, en 1809, fut investi du pouvoir suprême. En 1813, les Turcs s'emparèrent de nouveau de la Serbie, dont ils furent, en 1815, chassés définitivement par Milos Obrenovitch. Depuis, les Karageorge et les Obrenovitch se sont disputé le trône. L'assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga, le 29 mai 1893, fit disparaître le dernier Obrenovitch et mit fin à la querelle. Le roi Pierre Karageorge monta sur le trône.

Il était à Genève lors du coup de main. Rentré à Belgrade, il fit, des assassins d'Alexandre, ses ministres. Voilà pourquoi l'histoire enregistrera, à tort ou à raison, qu'Alexandre et Draga furent bel et bien les victimes de Pierre. L'aîné de ses fils, le prince Georges, se soucie fort peu des honneurs royaux qui lui reviennent par droit d'aînesse. Il préfère jouir de la liberté absolue et faire la bombe, il la fait princièrement, dit-on.

Pierre naquit à Belgrade en 1846, et fit ses études militaires en France, à l'école de Saint-Cyr. Il souffre de pleurésie et l'on ne croit pas que ses jours se prolongent beaucoup, vu les infirmités de son grand âge et le triste état général de sa santé, affectée par les fatigues et les blessures de trois guerres. En 1917, il abandonna les rênes du pouvoir à son second fils, Alexandre. Dans son manifeste à son peuple, on relève cette déclaration émue : « Ma bien-aimée Serbie est maintenant libre et son avenir, je l'espère, sera grand. Mon travail est terminé. Je ne désire seulement que

la continuation de l'affection et du dévouement de mon cher peuple et, finalement, une tombe sur le sol serbe. »

Le choix d'Alexandre, comme son successeur, fut ratifié, le 26 novembre 1918, par le conseil national de la Yougo-Slavie siégeant à Zagreb (Agram), chef-lieu de la Croatie. Ce conseil, qui relevait ainsi le vénérable monarque de ses devoirs, représentait les états fédérés de la Serbie, du Monténégro, de la Slavonie, de la Bosnie, de l'Herzégovine, de la Dalmatie et de la Croatie.

Après son abdication, Pierre, sourd et presque aveugle, se retira dans une campagne paisible de la baie de Phalère, près d'Athènes. Mais la nostalgie le prit ; il devait s'y attendre ; et, deux ans plus tard (1920), il demanda de revenir sur le sol natal, dans sa chère Belgrade. Il est l'idole de son peuple qui le vénère et lui donne l'appellation affectueuse de « Père Pierre ». La rue du roi Milan — Kralja Milanow a ulitza — est la principale artère de la ville ; elle conduit à un jardin public assez intéressant : le parc Kalemegdan, où se trouve une ancienne citadelle joliment délabrée. Du haut de ce promontoire, nous contemplons le célèbre Danube et la Save qui s'y jette. Le bleu Danube n'est pas bleu du tout ; aujourd'hui il est d'un gris jaune, plutôt malpropre : son état naturel, sa couleur normale. Personne ne peut me dire d'où lui vient l'appellation de bleu. Ô poésie ! ô légende ! Nous visitons le kiosque rouge où fut perpétré le double meurtre royal ; aussi le palais du roi Milan et celui de la Régence.

La partie supérieure de la ville est bien pavée, propre, éclairée ; on ne peut en dire autant de la partie basse.

2 juin — En route vers Trieste, nous rencontrons le train de Bucarest qui file aussi sur Paris. Il doit, comme nous, passer par

le sud vu que la route Vienne-Berlin est fermée. La Croatie et la Slavonie que nous traversons forment maintenant partie de la Serbie. Nous stationnons quelque temps à Zagreb, superbe ville autrichienne qui ne ferait pas mauvaise figure comme quartier de Paris. Elle est plutôt morte depuis sa cession à la Serbie. L'enfant, je présume, n'est pas encore habitué à sa vie nouvelle. Nous faisons le tour d'un fort joli parc dont le carré en contre-bas, (quelques pieds plus bas que le niveau de la rue) est rempli de fleurs.

3 juin — Arrivée matinale et court arrêt à Trieste. Nous contemplons au passage le château de Miramar d'où partirent Maximilien et Charlotte, pour le Mexique. Charlotte devait revenir veuve et folle. La révolution lui ravit son impérial époux qu'elle adorait, et… la raison. Maximilien fut fusillé.

Avant son élévation au trône, Maximilien était amiral de la flotte autrichienne. Dans son château de Miramar, il se fit construire un boudoir aux mêmes dessins et décors qu'une cabine de commandant de navire. Le linteau de la cheminée de ce boudoir original est décoré des portraits de Marie-Antoinette, d'Eugénie et de Charlotte. Où trouver un trio de reines plus malheureuses ?

Nous traversons le champ de bataille de Trieste où les Autrichiens et les Italiens se firent une guerre acharnée ; les tristes ruines sont là pour en témoigner. Les travaux de retranchements, construits en ciment, indiquent qu'on avait résolu de s'y battre longtemps et qu'on s'installait en conséquence.

Dans le fond de la baie, loin, loin sur l'horizon bleu, se dessine la ligne dentelée de Venise. Nous y sommes à midi, juste le temps

d'aller se balader un peu sur le Grand-Canal. Je n'avais pas vu Venise depuis 1903 : dix-huit ans ! C'est ici, en réalité, que pourrait se compléter notre Tour du monde, car Venise est le point le plus à l'Orient que nous ayions atteint avant ce jour. À 7 heures p.m., court arrêt à Milan. De la fenêtre du wagon nous apercevons sa fameuse cathédrale et son Corso. Dans la soirée : le lac Majeur, et, à dix heures, nous entrons dans le tunnel du Simplon. En 1903 et en 1907, nous avions traversé les Alpes par le Saint-Gothard et par le Mont-Cenis respectivement.

23

Lausanne — Vallorbe — Le Simplon — Dijon — Paris — La mission Fayolle — Les Champs de Bataille — Hâvre — New-York — Montréal.

4 juin — Réveil à Lausanne. Un peu plus tard : Vallorbe, et le tunnel de la Faucille, à Fraisne ; le tunnel date de 1913. Quelques heures après, nous traversons Dijon et filons sur Paris, à toute vitesse, afin de rattraper le temps perdu, le retard causé par le changement d'horaire. Aux Pressoirs du Roi, voici le château qu'Henri IV, le vert galant, fit construire pour Gabrielle d'Estrée. Il voulait qu'elle fut assez près de lui, lorsqu'il séjournait à Fontainebleau. Sur la hauteur : la tour du Signal d'où les deux amoureux pouvaient, par la télégraphie sans fil de l'époque, échanger des…soupirs.

Nous avons suivi l'Yonne, tout à l'heure ; nous longeons maintenant les bords de la Seine. En 1870, les Prussiens ont envahi ce territoire et l'ont occupé jusqu'à ce que le dernier sou de l'indem-

nité imposée fut versé par la France. Autre temps autres mœurs civiles et guerrières. À midi : gare Paris-Lyon-Méditerranée ; Paris, enfin ! Paris que je n'ai pas vu depuis quatorze ans — 1907 — mais que je retrouve plus vivant, plus enchanteur, plus beau que jamais !

14 juin — Grâce à l'amabilité de mon excellent ami, l'hon. L.-P. Roy, commissaire du Canada à Paris, j'eus le privilège de prendre part au banquet qu'il offrit à la mission officielle chargée d'aller exprimer au Gouvernement canadien les remerciements de la France pour sa participation à la guerre et de lui remettre une œuvre de Rodin, symbolisant la France, et dont le socle porte cette inscription : « Au Canada qui a versé le sang de ses fils pour la liberté du monde, la France reconnaissante (1914-1918). »

Le rapport complet de cette belle fête, publié dans Belgique-Canada de M. G. Langlois, me permet de noter ce qui suit :

Cette mission était également chargée de remettre un fanion au 22 régiment Canadien-Français, de la part de son colonel honoraire, le maréchal Foch. Elle comprenait le maréchal Fayolle, président ; l'amiral Charlier, M. Gaston Menier, sénateur ; M. Fournier-Sarlovèze, député ; Mgr Landrieux, évêque de Dijon ; MM. Le Loynes, ministre plénipotentiaire ; le professeur Lippman, de l'Académie des Sciences, professeur à la Sorbonne ; dal Piaz, président de la Compagnie générale transatlantique ; Gabriel-Louis Jaray, directeur général du Comité France-Amérique ; Albert Besnard, Fortunat Strowski, le colonel Requin, le comte de Warren, Louis Blériot, Corréard, Delmas, le marquis de Créqui-Montfort, Guénard ; Mmes Albert Besnard, la vicomtesse de Salignac-Fénelon, Lippman, la comtesse de Warren, Blé-

riot, la comtesse Madeleine de Bryas. Tous les membres de la mission assistaient au banquet.

Parmi les autres convives on remarquait : M. Dior, ministre du Commerce ; le maréchal Foch ; M. Paul Appell, recteur de l'Université de Paris ; Paul Delombre, ancien ministre du Commerce ; le commandant Ducasse, représentant le ministre de la guerre ; M. Delle Rocca Peretti, représentant le ministre des Affaires Etrangères ; le général Berdoulat, gouverneur de Paris ; le baron d'Estournelles de Constant ; M. Louis Deschamps, ancien secrétaire d'Etat ; M. Honorat, ancien ministre ; M. Abel Favre, ancien sous-secrétaire d'Etat ; l'amiral sir Heaton Ellis ; le baron d'Aubigny, député ; M. Gaston Deschamps, député ; M. Gabriel Hanotaux, et M. René Doumic, de l'Académie Française ; Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut Catholique ; Hon. L.-A. David, membre du gouvernement de Québec, et M David ; M. Henri Lorin, député ; le sénateur R. G. Levy, membre de l'Institut ; M. Stéphane Lauzanne, rédacteur du Matin ; M. Louis Madelin ; M. Louis Gillet ; M. G. Langlois, commissaire du gouvernement de Québec en Belgique ; M. Raymond Recouly, publiciste ; le comte de Beaumont ; M. Jacques Bardoux, publiciste ; le baron d'Arquinviliers, le vicomte de Jean ; M. Victor Révillon ; M. Berringer, directeur de l'Agence Reuter ; le vice-amiral Charlier ; le colonel Requin ; le professeur Tuffier, M. Ed. Yvan ; le comte de Vesins ; M. Paul Watel ; M. André Siegfried ; Baron Maudat-Grancel ; M. Louis Demeurville, rédacteur au Gaulois ; M. Jules Corréard ; M. Geo. Chabaud ; M. Charles Housseye, de l'Agence Havas ; M. André Gérard.

Au dessert, M. Roy s'adressant à la mission, lui suggéra d'élargir le cadre de son rôle officiel et pendant son séjour en Canada,

d'y activer de toute son influence, non seulement la propagande économique, propagande que « les Allemands ont exercée, avec tant d'astuce, dans le passé, » mais aussi la propagande intellectuelle qu'il estime tout aussi importante et plus à la française, et, vers la réussite de laquelle tendent toutes ses pensées et ses efforts depuis le lendemain de la guerre. Rappelant qu'il a obtenu des gouvernements des provinces canadiennes, anglaises et française, la création d'une vingtaine de bourses dont la plupart des titulaires étaient déjà, alors, à Paris en quête d'une formation intellectuelle sous la direction des grands maîtres, M. Roy exprime l'espoir de voir s'ériger une maison pour les étudiants Canadiens, sur le terrain que la Ville Lumière destine à l'établissement d'une cité universitaire au bénéfice des professeurs étrangers, maison où professeurs et étudiants de tous pays apprendront, dit-il, aux sources les plus pures, à comprendre et à aimer la France, sa culture et son génie, à rechercher incontestablement aussi, par là, son alliance dans le domaine des choses économiques.

Avant d'inviter l'hon. L.-A. David, secrétaire de la province de Québec, à porter la parole, M. Roy le remercie pour la collaboration si dévouée et si constante qu'il lui accorde, afin d'assurer le succès de cette propagande intellectuelle. « Nul n'est mieux qualifié que lui », observe-t-il, « pour travailler efficacement à son maintien, car, bien qu'en France pour la première fois, M. David connaît votre histoire, votre littérature, vos monuments, vos traditions et vos aspirations, comme s'il y avait vécu toute sa vie ». M. Roy finit par ces mots, soulignés de chaleureux applaudissements : « Vous arriverez à Montréal le 24 juin au matin, jour de la fête nationale des Canadiens d'origine française. Ils auront à cœur de vous voir arriver, ce jour-là, pour parler de la France avec vous. Vous serez ému de voir claquer aux brises du Saint-

Laurent vos couleurs françaises que la générosité et la libéralité anglaises nous ont toujours laissé déployer librement, en toutes occasions. »

Une belle réputation d'orateur avait précédé M. David sur le sol de France. L'attente des convives ne fut pas déçue. Ce fut véritablement un acte de foi française, d'une superbe envolée littéraire et d'une solide conception, que le secrétaire de la province de Québec prononça, en réponse à l'éloquente allocution du commissaire canadien.

S'adressant au maréchal Fayolle, dont il loue discrètement la valeur, M. David rappelle que ces braves et tenaces soldats canadiens, que le chef militaire a vus combattre en France, sont de la race de ceux qui, « depuis cent cinquante ans, sans crainte et sans faiblesse, avec amour et enthousiasme, pour sauver la civilisation, groupent leurs énergies et leurs volontés au service de Sa Majesté, la langue française. »

Et comme péroraison à ce remarquable discours cette sublime apostrophe à la France :

« France, pays des ancêtres, foyer d'un idéal dont s'enivre notre race, nous te saluons sur la terre canadienne où tu vécus assez longtemps pour laisser de ton passage un éternel souvenir. Nous t'admirons, France, au jour de tes grands deuils lorsque tes femmes en noir, pleurant les fils qui ne sont plus, se consolent dans l'admirable pensée que c'est pour toi qu'ils sont morts.

« Nous t'acclamons, France, lorsqu'au soir des grandes batailles, au moment où sous le nombre tu sembles crouler, dressant magnifiquement, à Verdun, une jeunesse qui s'enroule dans les plis de ton drapeau, tu ajoutes une nouvelle page à ta glo-

rieuse histoire, en prouvant que l'on peut bien te déchirer, t'affaiblir, mais que toujours ton âme émerge victorieuse et éternelle. »

M. Hanotaux, M. Dior, et le maréchal Fayolle félicitèrent chaleureusement MM. Roy et David et exprimèrent, en termes émus, les sentiments de reconnaissance de la France envers le Canada.

Voici en quels termes le Gaulois apprécie M. David : « Son discours, d'une rare éloquence que pourraient envier beaucoup de nos hommes politiques, a été salué par les plus vifs et les plus fréquents applaudissements, comme l'avait été celui de M. Roy, comme le furent les discours suivants de M. Hanotaux, de M. Dior et du maréchal Fayolle qui, de sa voix claire et vibrante, a dit qu'il était fier d'aller au Canada, à la tête de la mission, représenter la France qui n'a pas oublié ses enfants d'outre-Océan.

« Le maréchal Foch n'a pas parlé : il s'est borné à lever son verre à M. David, et cela disait tout. »

Nous ne pouvions quitter la France sans visiter les champs de bataille. Les uns nous disaient : Ne manquez pas d'aller à Verdun voir la Tranchée des baïonnettes. Elle est là, cette escouade de braves, saisis vifs par l'explosion d'une mine, ensevelis debout, l'arme au bras, au port d'attention, les baïonnettes seules perçant le sol. Leur linceul : l'uniforme du combat ; leur cercueil : le sol sacré de la Patrie pour la défense duquel on meurt ; leur tombeau : le champ de bataille, le champ de gloire. Ils sont prêts ; ils ont répondu au commandement : Debout les morts ! On croirait qu'ils vont, à l'instant,

Les Champs de Bataille. — Une Tranchée Allemande — La Côte 108, près Reims.

sortir de terre et charger l'ennemi ! Ils n'attendent plus

maintenant que le commandement suprême du Sauveur à Lazare : Veni foras, la résurrection ! Et quand sonnera la trompette de l'ange, au jour dernier, cette phalange, encore et toujours debout, rayonnante de gloire, sortira de l'immortelle tranchée pour voler au premier rang des phalanges célestes !

D'autres conseillaient Vimy, Courcelette, Amiens, Arras où les Canadiens se sont couverts de gloire. Nous décidâmes d'aller d'abord à Reims, remettant à plus tard la visite de ces champs immortels. Quittant Paris, de bonne heure, par la gare de l'Est, à dix heures, nous étions à Reims. En auto, nous avons parcouru Neuvillette, Berry-au-Bac, la Côte 108, le Chemin des Dames, Craonne, Château-Thierry.

Les arbres sont rasés par les boulets de canon ; les champs bouleversés, ravagés. Chaque côté de la route : des cimetières. Les croix s'y pressent comme les épis dans les champs de blé ; croix blanches : soldats français et alliés ; croix noires : soldats allemands et autrichiens. C'est tout ce qui les distingue maintenant. La mort a comblé la tranchée où, quatre années durant, l'humanité civilisée s'est battue avec la rage des hordes barbares. En parcourant ces champs de bataille, j'étais obsédé par cette pensée : « À quoi sert donc la civilisation ? »

Sur la route, près d'un bosquet, des fossoyeurs viennent d'exhumer deux soldats enterrés à la hâte, sous le feu, pendant l'engagement ; on doit les transporter dans les cimetières affectés. L'un est français, l'autre boche. Leurs ossements brunis, dépouillés de chair, s'entrelacent ; la tunique bleu horizon du piou-

piou français et la défroque terreuse du hun tombent en loques, s'effilochent et se confondent en une cendre noirâtre. En tombant, ces braves ont dû se dire que la bataille était finie ! Savent-ils, ces héros, que le clairon a cessé de sonner, mais que l'humanité affolée se dévore encore plus que jamais ? Dormez, ensevelis dans le linceul de la gloire, braves soldats ; ceux qui restent sont plus à plaindre que vous !

Au pied de la Côte 108, sur une planchette clouée à deux poteaux, je lis avec émotion :

« Que votre visite, soit pour les héros
qui tombèrent en ces lieux,
un hommage respectueux rendu à leur mémoire. »

Je me découvre, je pleure, et je prie ; cependant qu'au fort de Brimont, du côté de Château-Thierry, en arrière de Craonne, en deçà et au delà de la ligne d'Hindenbourg, une canonnade assourdissante ébranle l'atmosphère ; comme au temps de l'action, des explosions de volcan vomissent le feu et la fumée noire. Ce sont des amas d'obus qui n'ont pas éclaté, que l'on recueille un peu partout dans les champs et que l'on fait exploser, pour les réduire au silence définitif et les rendre à jamais inoffensifs.

Voici, dans les souterrains, à côté de la route, les cuisines, la boutique du coiffeur, le bureau du téléphone, l'hôpital avec ses lits de fil de fer ; voici une batterie de canons que l'on a démontée, avant que les boches en fassent la capture. Les camouflages de treillis les recouvrent encore et les cachent à demi.

Notre dernière station de cette Voie Douloureuse est la cathédrale de Reims que l'on restaure. Dans l'angle de gauche, près du transept, à côté du chœur, une chapelle provisoire a été aména-

gée, en attendant que la nef soit réparée. La ville se relève lentement de ses ruines. Près du palais de justice se dresse le vieil arc de triomphe romain. Il a plus souffert durant ces quatre années de siège que durant les vingt siècles qui les ont précédées.

Àcinq heures, nous reprenons le train pour Paris. Non, je ne veux plus aller sur les champs de bataille ; c'est trop triste ! Cela fait trop souffrir ! Le cœur se brise ; l'âme s'affaisse ; l'esprit s'égare devant cette inconcevable catastrophe, devant cette tragique aberration de l'humanité ! Quos vult Jupiter perdere, dementat prius.

Une heureuse traversée du Havre à New-York, à bord de ce palais flottant qu'est le vapeur France de la Ligne

Les Champs de Bataille — Berry-au-Bac.

Transatlantique française, nous ramène à la terre

d'Amérique. Nous prenons le train pour Montréal, la dernière étape.

⁂

Après une envolée de neuf mois, exactement jour pour jour, comme des pigeons voyageurs, le cou tendu, tirant de l'aile, nous rentrons au colombier pour jouir d'un repos bien mérité, pour vivre du souvenir de toutes les belles choses que nous avons vues dans notre course à travers le monde, si petit et si grand ! en attendant — Deo juvante — de partir encore pour d'autres cieux, avant d'entreprendre le grand voyage d'où l'on ne revient pas.

Home, sweet home.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Voyage_autour_du_monde_%28-Charles-Avila_Wilson%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.